This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

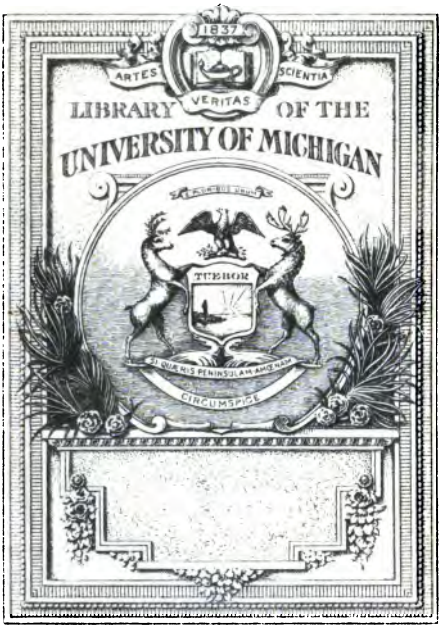
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

848
G3607c
1792

LE COMTE DE VALMONT,

OU

LES ÉGAREMENS DE LA RAISON.

TOME TROISIÈME.

Gérard, Philippe Louis

LE COMTE DE VALMONT,

OU

LES ÉGAREMENS DE LA RAISON.

LETTRES

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

Par M....

Neuvième Edition, revue & corrigée.

PREMIÈRE PARTIE.

One Almigthy is, from Whom
All things proceed, and up to him return,
If not deprav'd.

Milton. Parad. loſt. Book. V.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame Comteſſe D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. XCII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Il eſt un ſeul Tout-puiſſant de qui toutes choſes procèdent, & vers qui elles remontent, ſi elles ne ſont pas dépravées.

Milton. Parad. perd. Liv. V.

Rom. Henry
Gougy
2-13-38
16373

EXPLICATION

DES FIGURES.

VIII. Sujet de la première Figure du troisième Volume, page 108.

Cette Eſtampe repréſente le Baron de Lauſane, au moment où il vient d'expirer. On voit encore ſur ſon viſage les traces du déſeſpoir. Le Comte de Valmont eſt aux pieds de ſon lit dans l'attitude du ſaiſiſſement & de la douleur. Des Domeſtiques, frappés d'un tel ſpectacle, reculent pénétrés d'horreur & d'effroi.

IX. Sujet de la ſeconde Figure du troiſième Volume, p. 110.

La Comteſſe de Valmont, preſque à

l'article de la mort, console son époux, le fortifie par son exemple, & s'attache à lui faire puiser dans la Religion ces motifs de résignation qu'on ne trouve qu'en elle.

X. Sujet de la troisième Figure du troisième Volume, page 272.

Dans le moment qui précède son sacre, un jeune Prince, déjà les délices de la Nation avant que d'en être le Monarque, prête serment entre les mains de la Religion, & se consacre tout entier au bonheur de son peuple. La France, par un engagement réciproque, jure de l'aimer toujours, & de lui être toujours fidèle.

Se dévouer au bonheur de ses sujets, est l'abrégé des devoirs de la Royauté, & le précis du serment de nos Rois. Louis XVI en sentoit toute l'énergie, & déjà il le prononçoit, en quelque sorte, au

fond de ſon cœur, lorſque, dans le premier Conſeil qu'il tint à Choiſi après la mort de ſon aïeul, il dit ces belles paroles : Mon déſir le plus grand eſt de rendre mon peuple heureux.

ERRATA.

PAGE 13, lig. 12, donne, *lis.* donna.
P. 355, lig. 11, *après* pardon, *mettez ce signe ou tiret* —.
P. 366, lig. 3, fait, *lis.* faits.
P. 389, lig. 12, dégoût, *lis.* dégoûts.
P. 415, lig. 26, mises, *lis.* mise.
P. 536, lig. 11, consentire, *lis.* consentir.
P. 539, lig. 17, surtout, *lis.* sur tout.

LE

LE COMTE DE VALMONT, OU LES ÉGAREMENS DE LA RAISON.

LETTRE XLIII.

Du Comte de Valmont à ſon Père.

NON, mon père, ne me parlez plus de Religion, de vérité, de vertu : je ne veux plus rien entendre. Mon cœur, flétri par la douleur & l'opprobre, ſe refuſe à toutes vos leçons ; &, dans l'état où je ſuis, tout ſecours me devient inutile. Il n'y a plus rien de sûr, rien de vrai..... Emilie m'a trompé. Emilie !

quelle honte ! quel oubli d'elle-même ! ô noirceur ! ô trahiſon ! ô comble d'horreur !.... Oui, Lauſane..... Le perfide Lauſane triomphe par-tout de ſa conquête ; & le feroit-il, ſi, par la ſageſſe de ſa conduite, Emilie l'eût toujours forcé à la reſpecter ! Ah ! puiſqu'il m'enlève mon épouſe, l'honneur..... qu'il m'arrache donc la vie, ou qu'il ſe prépare à me donner la ſienne.

A l'égard d'Emilie..... Mais hélas ! je voudrois pouvoir douter encore, malgré les rapports qu'on m'a faits. Je voudrois, malgré l'évidence, pouvoir conſerver d'elle la même idée que vous. Ah ! quand je vous ai expoſé mes ſoupçons, vous ne m'avez point écouté ; trop prévenu en ſa faveur, vous m'avez condamné ſans ménagement : en liſant votre lettre, je me trouvois avili à mes propres yeux. Mes ſoupçons ſe vérifient cependant.... Ils ſe vérifient !... Peut-être me trompè-je encore. On croit trop aiſément, me direz-vous, ce que l'on craint vivement : & où ſont en effet ces preuves ſi conſtantes, ces juſtes fondemens

de l'accuſation la plus odieuſe, la plus injuſte, ſi Emilie eſt toujours ce qu'elle nous a paru, l'ame la plus belle & la plus vertueuſe ? Quoi, de ſimples délations pourront flétrir la plus pure vertu !... O mon père, je crois vous entendre me parler ainſi, & par toutes ces réflexions, j'aime tour à tour à me flatter & à me tourmenter moi-même. Il eſt des inſtans, où, rapprochant toutes les circonſtances, toutes les preuves, je crois tout : & alors toutes les paſſions me dévorent ; je ne reſpire que haine, que vengeance, que fureur ; la rage, l'enfer eſt dans mon cœur. Il en eſt d'autres, où, plus tranquille (& je le deviens en m'entretenant avec vous), je m'accuſe de trop de précipitation & d'emportement ; je me condamne ; j'ai honte des tranſports qui m'agitent, des paſſions qui m'aveuglent, du délire où je ſuis ; je ſuſpends toute réſolution ; & je crains autant de faire éclater des ſoupçons mal fondés, que j'appréhende d'être trop facile à les rejeter. Ainſi, toujours balancé par des ſentimens contraires, je ne ſais à quoi

m'arrêter..... Ah ! du moins puiſsè-je être aſſez ſage pour attendre des lumières plus sûres encore ! Mais auſſi, une fois convaincu..., ſi Lauſane, ſi Emilie ſont coupables, ah ! c'eſt dans leur ſang..... Mon père ! ſoyez touché du triſte état de votre malheureux fils. N'inſultez point à ſa douleur : répandez ſur des plaies trop vives pour un cœur ſenſible, ce baume ſalutaire que vos lettres y ont fait couler juſqu'ici. J'eſpère que juſqu'à votre réponſe j'aurai bien la force de contenir mes craintes & mes tranſports. Quoi que j'aye pu vous dire dans l'ivreſſe de ma paſſion & l'égarement de mon eſprit, ne ceſſez de me donner des conſeils, qui me deviennent plus que jamais néceſſaires ; & parlez-moi toujours de cette Religion, dont les caractères ſont en effet ſi frappans, dont le dernier ſur-tout me remplit d'étonnement, & que je commence ſi vivement à admirer malgré moi, quoique ſi peu diſpoſé encore à la ſuivre.

LETTRE XLIV.

Du Marquis à ſon Fils.

MON fils, ô mon fils, que ne ſuis-je près de toi ! que ta ſituation préſente me rend mon exil douloureux & pénible ! Cher Valmont ! je voudrois ſi bien être à portée de calmer tes craintes ; & rien ne peut ſuſpendre les miennes. Ta lettre me fait trembler. Ce n'eſt point le défaut de réſerve & de ſageſſe dans Emilie que je crains ; c'eſt toi, c'eſt ta vivacité, ce ſont les diſpoſitions où je te vois. Cher ami, crois-en un père, qu'un long uſage du monde a inſtruit, & qu'aucune paſſion ne tranſporte : crois-en un ami tel que moi, & qui, ſans riſquer de ſe tromper, ſe fait garant de la ſageſſe de ton épouſe. Il y a des femmes vertueuſes, Valmont, quoi qu'en diſent le libertinage & la frivolité ; & la tienne eſt certainement de ce nombre. Je l'ai toujours ſuivie dans ſes démarches depuis ſa plus tendre enfance ; dans ſes lettres, depuis

que je ſuis loin de vous : l'hypocriſie n'a point cette marche conſtante & uniforme, cette ſimplicité noble & pure, qui font le caractère d'Emilie ; non, la fauſſe vertu ne ſe contrefait point ainſi. Ah ! ſi tu ſavois toutes les alarmes que ta liaiſon avec le Baron lui a cauſées dès le tems de mon départ ; toutes les préventions, d'ailleurs ſi bien fondées, qu'elle a toujours eues contre lui ; toute la violence qu'elle s'eſt faite pour le recevoir & pour t'obéir ; tous les ſecrets preſſentimens dont elle me faiſoit part, & qui ne ſe vérifient que trop bien ; tout ce qu'elle mettoit de circonſpection dans ſes diſcours & dans ſa conduite : mon ami ! tu la reſpecterois autant que tu la chéris. Au nom de ſa tendreſſe & de ſon amour pour toi, au nom de toute la mienne, modère les ſaillies d'une paſſion trop ardente, & qui ne voit plus, qui n'entend plus que ce qui ſert à multiplier & à groſſir les fantômes qu'elle ſe fait. N'accable point une épouſe délicate & ſenſible, par l'idée déſolante de tes inquiétudes & de tes ſoupçons ; ménage ſon

état & les momens critiques dont elle eſt proche. Sur-tout prends du tems pour te mieux inſtruire; ne te fie point à des eſpions envieux & mercenaires, qui s'embarraſſent peu des conſéquences, pourvu qu'ils te perdent, ou qu'ils te faſſent payer chèrement leurs prétendus ſervices & leur noire trahiſon.

Lauſane peut être coupable de légèreté, de préſomption, de forfanterie même, puiſque tel eſt ſon caractère; mais non pas au point où tu le crois: &, quelque coupable qu'il puiſſe être, as-tu droit de l'en punir? Eſt-ce à toi qu'appartient la vengeance? Faut-il te répéter, dans l'ivreſſe des tranſports qui t'agitent, ce que j'avois autrefois moins de peine à te faire entendre de ſang froid? que la vie d'un autre homme, non plus que la tienne, n'eſt point à toi; que tu ne la lui as non plus donnée, que tu ne te l'es donnée à toi-même; qu'il faut étouffer la voix de l'humanité & le cri de la Nature, méconnoître tous les droits de l'Etre-ſuprême, & commencer par défier ſa juſtice & ſon pouvoir, renverſer toute

les loix, rompre tous les liens de la ſociété qui nous raſſemble & nous protège, fouler aux pieds toute autorité, détruire toute eſpèce de ſubordination, & s'arroger des titres qui n'appartiennent qu'à la puiſſance publique, pour ôſer ſe faire l'arbitre & le vengeur d'une offenſe particulière. Prétendre d'ailleurs en laver l'affront dans le ſang de celui qui nous l'a faite, quel horrible préjugé! quel fantôme d'honneur, auquel on ſacrifie, plus en furieux qu'en vrai brave, tous les biens & l'honneur véritable! Eh, mon ami, le véritable honneur conſiſte à être, à ſes propres ieux, ſans reproche & conſtamment vertueux; & peut-il y avoir quelque vertu réelle, ſans la ſoumiſſion aux loix de Dieu & de ſon pays? Ah! ſois brave, cher Valmont, mais en faveur de ta Patrie, comme je me flatte de l'avoir été; & ne mépriſe point des conſeils que quarante ans d'un courage ſuffiſamment éprouvé m'ont acquis le droit de te donner.

Cependant, en voulant te venger de propos indiſcrets, que peut-être on n'a

pas tenus, ſi tu péris; ô mon fils! je frémis. Dans quel état iras tu te préſenter à ton Créateur, à ton Juge, & lui rendre une vie qu'il t'ordonnoit de conſerver, dès qu'il ne te la demandoit pas? Quelle cataſtrophe pour Emilie, pour le fruit de ſes entrailles, pour ton père! Si c'eſt ton ſemblable qui périt par ta main; tout ſouillé de ſon ſang, cruel homicide, quels remords tu te prépares! quelle image ſanglante va te ſuivre en tous lieux! quelle autre ſource d'amertume pour ton épouſe, pour tes enfans, & pour moi! quel renverſement de toute eſpérance! Succombant ſous le crédit d'une famille puiſſante & en faveur, dépouillé, banni, flétri peut-être, quelle honte réelle pour ſauver une honte imaginaire! quelle perte de toutes les eſpérances & de tous les biens, pour un honneur, pour un bien qu'on ne ſonge point à t'enlever, ou qui ceſſe d'être un bien digne de ſi grands ſacrifices, s'il n'eſt fondé que ſur l'opinion (*a*)! Ah! s'il étoit queſtion de ſacrifier à la vertu, à l'Etat, au bien commun; je te tiendrois

un autre langage, & je t'aurois déjà offert mon exil pour exemple & pour leçon.

Mon fils, pèse toutes ces réflexions, si tu es en état de les faire. Tranquillise-moi, je t'en conjure, en me renvoyant au plus tôt l'exprès que je fais partir. Dans peu tu recevras la lettre que tu désires, & que j'ai déjà préparée sur la suite des caractères de la Religion Chrétienne. Je n'ai pas la force de l'achever dans cet instant, & je ne veux d'ailleurs mettre aucun délai à celle-ci. Tu commences à admirer, dis-tu, la Religion malgré toi : ne t'expose donc pas à te repentir un jour de l'avoir si indignement violée. En enfreindre les loix les plus sacrées, quelle disposition seroit ce pour la recevoir ; ou quelle source de regrets ne seroit-ce pas après l'avoir reçue ! Adieu mon ami ; je vais compter les jours, les momens ; & qu'ils seront longs & amers pour moi !

NOTE.

PAGE 9.

(a) *S'il n'eſt fondé que ſur l'opinion.* Gardez-vous de confondre le nom ſacré de l'honneur avec ce préjugé féroce, qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, & n'eſt propre qu'à faire de braves ſcélérats.... Vit-on un ſeul appel ſur la terre, quand elle étoit couverte de Héros ? Les plus vaillans hommes de l'Antiquité ſongèrent-ils jamais à venger leurs injures perſonnelles par des combats particuliers ? Céſar envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à Céſar, pour tant d'affronts réciproques ? Et le plus grand Capitaine de la Grèce fut-il déshonoré, pour s'être laiſſé menacer du bâton..... ? Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre, n'ont point connu le duel ; je dis qu'il n'eſt point une inſtitution de l'homme, mais une mode affreuſe & barbare, digne de ſa féroce origine. Reſte à ſavoir ſi, quand il s'agit de ſa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme ſe règle ſur la mode, & s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la ſuivre..... Rentrez en vous-même, & conſidérez s'il vous

eſt permis d'attaquer de propos délibéré la vie d'un homme & d'expoſer la vôtre, pour ſatisfaire une barbare & dangereuſe fantaiſie, qui n'a nul fondement raiſonnable ; & ſi le triſte ſouvenir du ſang verſé dans une pareille occaſion, peut ceſſer de crier vengeance au fond du cœur de celui qui l'a fait couler. Connoiſſez-vous aucun crime égal à l'homicide volontaire ? Et ſi la baſe de toutes les vertus eſt l'humanité, que penſerons-nous de l'homme ſanguinaire & dépravé, qui l'ôſe attaquer dans la vie de ſon ſemblable ? Souvenez-vous que le citoyen doit ſa vie à ſa Patrie, & n'a pas le droit d'en diſpoſer ſans le congé des Loix ; à plus forte raiſon, contre leur défenſe. O mon ami ! ſi vous aimez ſincèrement la vertu, apprenez à la ſervir à ſa mode, & non à la mode des hommes. Je veux qu'il en puiſſe réſulter quelque inconvénient : ce mot de vertu n'eſt-il donc pour vous qu'un vain nom ? & ne ſerez-vous vertueux que quand il n'en coûte rien de l'être ? Mais quels ſont au fond ces inconvéniens ? Les murmures des gens oiſifs, des méchans, qui cherchant à s'amuſer des malheurs d'autrui ; voilà vraiment un grand motif pour s'entr'égorger ! Quel mépris eſt donc le plus à craindre, celui des autres en faiſant bien, ou le ſien

propre en faiſant mal ? Croyez-moi ; celui qui s'eſtime véritablement lui-même, eſt peu ſenſible à l'injuſte mépris d'autrui, & ne craint que d'en être digne ; car le bon & l'honnête ne dépendent point du jugement des hommes, mais de la nature des choſes ; & quand tout le monde approuveroit votre prétendue bravoure, elle n'en ſeroit pas moins honteuſe. Il eſt faux d'ailleurs qu'à s'abſtenir d'un duel par vertu, l'on ſe faſſe mépriſer. L'homme droit, dont toute la vie eſt ſans tache, & qui ne donne jamais aucun ſigne de lâcheté, refuſera de ſouiller ſa main d'un homicide, & s'en ſera que plus honoré. Toujours prêt à ſervir la Patrie, à protéger le foible, à remplir les devoirs les plus dangereux, & à défendre, en toute rencontre juſte & honnête, ce qui lui eſt cher, au prix de ſon ſang ; il met dans ſes démarches cette inébranlable fermeté, qu'on n'a point ſans le vrai courage. On voit aiſément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, & qu'il redoute le crime & non le péril. Si les vils préjugés s'élèvent un inſtant contre lui, tous les jours de ſon honorable vie ſont autant de témoins qui les récuſent, &, dans une conduite ſi bien liée, on juge d'une action ſur toutes les autres..... L'honneur d'un homme qui penſe noblement, n'eſt

point au pouvoir d'autrui ; il eſt en lui-même, & non dans l'opinion du peuple ; il ne ſe défend ni par l'épée ni par le bouclier, mais par une vie intègre & irréprochable ; & ce combat vaut bien l'autre en fait de courage. En un mot, l'homme de courage dédaigne le duel, & l'homme de bien l'abhorre «.

» Je regarde les duels comme le dernier degré de brutalité où les hommes puiſſent parvenir «.

M. Rouſſeau, qui s'exprime ainſi, a certainement raiſon, & il le prouve bien. Mais quand il eſt queſtion de modes & de préjugés, quelque honteuſe que ſoit leur origine, le commun des hommes raiſonne-t-il ? Et ici, comme ſur tant d'autres objets, n'auroit-on pas droit de s'écrier : *O imitatores ſervum pecus !*

Si d'ailleurs, auprès de bien des gens, le langage de la raiſon eſt inſuffiſant, voici une autorité, qui, pour eux, doit être de quelque poids ; c'eſt celle du Comte *de la Noue*, ſurnommé *Bras de fer*, dont Henri IV fit un ſi bel éloge, en diſant *que c'étoit un grand homme de guerre, & encore un plus grand homme de bien.* » La cauſe de la fureur des duels, dit ce Héros ſi dignement loué par un ſi grand Roi, gît en nos erreurs & folies, &

eſt un faux honneur. Si la nobleſſe continue de marcher ainſi égarée, tant en parole qu'en faire, elle ira toujours, profanant la vertu & les armes, en ſe conſumant. Il ſeroit bon que le Roi, les Princes, les Seigneurs blâmaſſent en public ceux qui auront ainſi enſanglanté leurs armes, & montraſſent qu'ils les abhorrent comme gens qui n'ont autre plaiſir que de s'exalter par la mort d'autrui.... C'eſt aux guerres qu'on doit montrer ſa valeur, & hazarder librement ſa vie. Les gens d'honneur [redacted] ſervir généreuſement leur Patrie ; [redacted] qui expoſent leur vie tous les jours pour elle, ne doivent pas à ſon ſervice être chiches des biens de fortune. Pour moi, tandis que j'aurai une goutte de ſang & un arpent de terre, je l'emploierai pour la défenſe de l'Etat auquel Dieu m'a fait naître.... Mais quant à ceux qui vont précipitant leur valeur dans les querelles perſonnelles, ils font croire qu'ils ne s'eſtiment pas de grand prix «. *Vie du Comte de la Noue.*

Le Maréchal de *Turenne*, après ſa converſion, reçut de l'Electeur Palatin une lettre pleine d'inſultes & de bravades, & qui, aux plus ſanglans reproches ſur la dévaſtation de ſes Etats, que ce Prince ne devoit toutefois imputer qu'à lui-même,

joignoit un défi, par lequel il demandoit à M. de Turenne qu'il lui assignât le tems, le lieu & la manière qu'il voudroit choisir pour un combat singulier. Le Maréchal répondit le même jour en ces termes : » Monsieur, je peux assurer Votre A. E. que le » feu qui a été mis dans quelques-uns de » ses villages, a été sans aucun ordre, & » que les Soldats, qui ont trouvé leurs camarades tués d'une assez étrange façon, » l'ont fait à des heures qu'on n'a pu l'empêcher. Je ne [illegible] pas que Votre A. E. » ne me compte [illegible] nneur de ses bonnes » graces, n'ayant rien fait qui pût m'en éloigner «. Une réponse si modérée, à de pareilles insultes & à un défi aussi formel, fit rougir l'Electeur de son emportement. Voy. la *Collection des Lettres & Mémoires trouvés dans le Porte-feuille du Maréchal de Turenne*, par M. le Comte de Grimoald, Ouvrage présenté au Roi & agréé par Sa Majesté.

Le Comte de *Sales*, attaqué par un faux brave, qu'il avoit repris de ses blasphêmes, lui répondit, » qu'après avoir ôsé défendre » la cause de Dieu, il ne devoit pas la trahir pour les fausses maximes d'un honneur » mal entendu «.

Il y a plus d'un exemple de cette nature, de la part de Militaires, qui, en genre de

bravoure, avoient fait leurs preuves. Mais ils ne ſeront jamais imités que par un petit nombre d'ames fortes, tant que nous ne ceſſerons pas de mettre de la contradiction entre nos inſtitutions & nos mœurs, & qu'après avoir fait de belles Loix contre le duel, nous continuerons à flétrir de la tache du déshonneur celui qui, ayant toujours vécu ſans peur & ſans reproche, aura cru, d'après ſa conſcience & les Loix, devoir mépriſer les propos d'un fat ou d'un étourdi.

LETTRE XLV.

Du même.

TU as été frappé, mon fils, des premiers caractères que je t'ai fait appercevoir dans la Religion Chrétienne, & sur-tout de son unité. Joignons-y maintenant sa perpétuité; & admire plus que jamais comment ce magnifique ouvrage, que la main des hommes n'eût pu faire, est continué de siècle en siècle par la même puissance toute divine qui l'a commencé.

Reprenons, à la venue de Jésus-Christ, l'ensemble surprenant que cette œuvre admirable nous présente. Ici la suite des faits parle assez d'elle-même; & la Religion se trouveroit démontrée par elle, indépendamment des Livres du Nouveau Testament, qui continuent pour les premiers tems le récit de ces merveilles. Mais pour ne te laisser rien à désirer sur ce qui peut aider & confirmer ta croyance, discutons un moment l'authenticité

de ces Livres, avant de développer les principaux faits qu'ils renferment.

Je pourrois d'abord, cher Valmont, appliquer aux Auteurs ſacrés toutes les règles de diſcuſſion, qu'on emploie avec tant de confiance dans les jugemens que l'on porte des Auteurs profanes; & te faire obſerver les différens rapports qu'ont nos Livres, à ceux dont ils portent les noms, aux tems où ils les ont écrits, aux lieux, aux perſonnes, aux uſages, au gouvernement civil, à l'état de la Religion, aux affaires publiques dont ils parlent: car tu n'ignores pas ſans doute qu'il eſt impoſſible, moralement parlant, qu'un impoſteur ne ſe trouve en défaut ſur quelques-unes de ces circonſtances.

Mais il ne s'agit pas ici de faire un traité ſur la Religion. Il ne s'agit pas d'entrer de nouveau dans des détails, ſur leſquels les Chrétiens eux-mêmes ont porté cent fois le flambeau de la plus ſévère critique. Pour terminer plus ſûrement & en peu de mots toute conteſtation, conſidère cette chaîne de témoins, qui, d'âge en âge depuis la naiſſance du Chriſtianiſme, dépoſent en faveur des

Livres du Nouveau Teſtament, les attribuent aux Apôtres & à leurs premiers diſciples, & ſouvent même emploient dans leurs Ecrits les faits & les maximes les plus eſſentielles de ces Livres, dont ils empruntent juſqu'aux expreſſions. Si tu prétends pouvoir en nier l'authenticité, ôſe donc prétendre également que les noms & les Ecrits de S. Polycarpe, de S. Ignace, diſciples des Apôtres, que ceux de S. Juſtin, de S. Clément, de S. Irénée, qui ont été inſtruits par ces premiers diſciples, qu'après eux les noms & les Ecrits d'Origène, d'Euſèbe, de S. Jérôme, qui ont examiné ſi ſcrupuleuſement dans les premiers ſiècles cette partie des divines Ecritures, ſont des noms & des Ecrits ſuppoſés. Ici, comme partout ailleurs, tout ſe ſoutient dans la Religion; & la tradition la plus ancienne, la moins interrompue, la plus univerſelle, la plus conſtante, vient à l'appui de nos Livres ſacrés & des premiers monumens.

Conſidère enſuite l'intérêt qu'avoient les premiers Chrétiens de tout état & de tout rang, avec tant de préjugés & de

paſſions contraires, de ne pas recevoir, ſur de ſimples préſomptions, ce qui devoit ſervir de fondement à leur foi, ce qui devoit être la règle de leur conduite, & ce qui les obligeoit à ſacrifier ce qu'ils avoient de plus cher & à voler au martyre. Ce n'eſt pas au reſte dans un ſiècle d'ignorance, mon fils, ce n'eſt point pour des peuples groſſiers & des hommes ſans Lettres, qu'ont été faits les Ecrits des Apôtres : c'eſt vers le ſiècle d'Auguſte qu'ils ont paru; c'eſt à Rome, c'eſt à la Grèce, c'eſt à ce qu'il y avoit de plus policé & de plus ſage, qu'ils ont été adreſſés.

Interroge d'ailleurs, s'il le faut, les ennemis même de la Religion, Juifs, Païens, Hérétiques, tous ceux qui, dans ces premiers ſiècles, ont attaqué par toutes ſortes de moyens les vérités contenues dans nos Livres : & dis-moi s'ils ont ôſé nier ou révoquer en doute, que la plus grande & la principale partie de ces Livres fût des Auteurs auxquels nous les attribuons; ſi du moins Marcion & Manès, les ſeuls qui aient eu aſſez d'ignorance & de témérité pour le faire,

ont pu, lors même qu'on les en a défiés, apporter en preuve, contre les Ecrits des Apôtres, le plus léger indice de fauſſeté, & donner un fondement tant ſoit peu raiſonnable à leur opinion ?

Dis-moi enfin s'il y a aucun Livre dans le monde entier, qui ait, autant que nos Livres ſacrés, excité l'attention de tous les hommes, l'intérêt des partis les plus oppoſés, les recherches profondes des Savans de tous les ſiècles, ſans qu'on ait pu en affoiblir l'autorité ?

Dans quel tems en effet ces Livres auroient-ils été ſuppoſés ? Lève, ſi tu le peux, toutes les contradictions que cette ſuppoſition renferme ; fixe une époque où elle ait été poſſible. Ce ne ſera pas pendant la vie des Apôtres : auroit-on reçu des Livres que les Apôtres eux-mêmes euſſent démentis ? Ce ne ſera pas auſſi-tôt après leur mort : comment faire paſſer alors de fauſſes pièces ſous leur nom ? comment faire recevoir tant de fauſſes épîtres à tant d'Egliſes à qui elles n'euſſent pas été adreſſées du vivant des Apôtres ? comment les faire adopter ſans

opposition, dans un tems où il y avoit encore un si grand nombre de leurs disciples & de personnes qui avoient conversé avec eux ? Sera-ce donc vers le second siècle ? Mais nous voyons dès-lors ces Livres cités par les Auteurs contemporains ; révérés comme sacrés ; traduits dans plusieurs Langues ; reçus unanimement, du moins quant aux parties les plus essentielles du Nouveau Testament ; lus dans toutes les Eglises, qui en conservoient, au rapport de Tertullien, les exemplaires, tandis qu'elles rejetoient avec soin toutes les nouvelles productions, en leur opposant leur seul caractère de nouveauté.

Et ne dis pas, mon fils, que ces Livres ont pu être altérés par la suite : les mêmes preuves qui nous démontrent qu'ils n'ont pas été supposés, nous assurent aussi de leur intégrité. Sous les yeux de tant d'hommes, dont les intérêts étoient si différens, des Ecrits si publics, si chers à tous les Chrétiens, si discutés par les Hérétiques, les Juifs, & les Païens, pouvoient-ils souffrir la moindre altération, sans qu'il s'élevât de toutes les extrémités

du monde mille voix pour réclamer, & ſans qu'on prît ſoin de les confronter avec les exemplaires authentiques ? » Marcion » prétend, diſoit Tertullien, que l'Evan» gile dont je me ſers eſt corrompu ; qui » ſera notre Juge ? Ce ſeront les ancien» nes Egliſes, qui ont reçu les Evangiles » de la main des Apôtres : allons les con» ſulter ; & celui dont l'Evangile ſe trou» vera conforme à ces exemplaires, ne ſe » ſera point trompé, puiſque la vérité doit » être plus ancienne que le menſonge «.

Si, après d'auſſi fortes preuves, il peut encore te reſter quelque doute, je t'offre un dernier moyen de conviction. Confronte les variantes, compare les diverſes leçons, je dis même de tous les ſiècles, comme l'ont fait dans le ſiècle dernier les plus ſavans Critiques ; & vois s'il en réſulte, au préjudice de nos Livres, une ſeule différence eſſentielle dans tout ce qui a rapport à l'hiſtoire, à la doctrine, & aux mœurs.

Il eſt donc vrai, cher Valmont, aux preuves poſitives que nous apportons de l'authenticité des Livres du Nouveau Teſtament,

Teſtament, on ne peut oppoſer & l'on n'oppoſe tous les jours que des doutes, que les paſſions élèvent & fomentent, mais que la raiſon déſavoue. Laiſſe, mon fils, laiſſe l'incrédule s'aveugler lui-même, ſans vouloir imiter ſon aveuglement; & une fois convaincu de l'authenticité de nos Livres, aſſuré que le témoignage qu'ils renferment eſt parvenu juſqu'à nous dans toute ſon intégrité, permets que je m'arrête quelques momens à te faire obſerver combien ce témoignage eſt digne de foi, combien il eſt inconteſtable.

Il l'eſt ſans doute, ſi ceux qui l'ont rendu ne ſe ſont pas trompés, & ſi d'ailleurs ils n'ont ni voulu ni pu nous tromper. Mais en premier lieu, qu'ils ne ſe ſoient pas trompés, c'eſt ce qui eſt évident par la nature même de leur dépoſition : tous ou preſque tous ſont des témoins oculaires; nous ne rapportons, te diſent-ils, que ce que nous avons vu, que ce que nous avons entendu, que ce qui s'eſt paſſé conſtamment au milieu de nous. C'eſt ce qui l'eſt encore par la na-

ture des faits qu'ils racontent; puiſque ce ſont de ces ſortes de faits, qui, par leur continuité & par leur certitude au jugement de tous les ſens, ne ſont pas ſuſceptibles d'illuſion.

Mais au moins n'ont-ils pas voulu nous tromper? Pour répondre à cette queſtion, examine bien, mon fils, ce projet qu'on leur ſuppoſe d'en impoſer à l'Univers, par un aſſemblage de faits, auſſi difficiles à inventer, à combiner, à faire cadrer ſi juſte & avec les Livres de l'Ancien Teſtament & avec de certains faits principaux, qui ne dépendoient pas d'eux, qu'ils n'étoient les maîtres ni de faire naître, ni d'empêcher, ni de ſupprimer, ni d'altérer, & qui dès-lors devoient entrer néceſſairement, & malgré eux, dans l'unité du plan qu'on veut bien leur prêter. Un ſeul homme, pour un petit nombre de faits qu'il invente, a tant de peine à faire accorder la vérité avec le menſonge: eh, que ſera-ce donc lorſqu'il ſera queſtion de pluſieurs hommes écrivant comme les Apôtres en différentes circonſtances, & à diverſes re-

prises ; lorsqu'il s'agira d'un grand nombre de faits compliqués ; & sur-tout lorsqu'il sera question de faits liés à beaucoup d'autres qui ont précédé, qui ont dû suivre, & qui n'eussent pu que se trouver en contradiction les uns avec les autres, dès qu'ils n'eussent été liés entre eux que par l'imposture ? Non, on n'imagine point, on n'invente point comme les Apôtres ; & sur des objets, aussi étendus dans leurs combinaisons & leurs rapports, la fiction ne fut jamais si bien d'accord avec la vérité.

Au reste, mon fils, juge de ce prétendu projet de nous en imposer, conçu par les Apôtres après la mort ignominieuse de leur Maître ; juges-en par l'éducation simple & grossière qu'ils avoient reçue, & par l'état abject où ils vivoient presque tous avant leur apostolat ; par ce ton d'ingénuité, de candeur, d'intégrité, qui brille dans leur personne comme dans leurs Ecrits, & ne s'y dément jamais ; par ce caractère de droiture qui règne dans leurs mœurs, mœurs douces & simples, chastes & pures, exemptes

de tout levain d'intérêt, d'ambition, & de révolte ; par toute leur vie, humble, pauvre, laborieuſe, mortifiée, & telle, en un mot, que leurs plus grands adverſaires ont été forcés de la reſpecter.

Eh ! mon fils, quel motif eût porté les Apôtres à vouloir nous tromper, quand bien même ils euſſent été de caractère à l'entreprendre ? Les humiliations, les ſouffrances, & la croix de Jéſus-Chriſt avoient-elles donc par elles-mêmes tant d'attraits pour eux ? & pouvoient-ils attendre autre choſe de toutes les paſſions, de tous les intérêts, & de tous les hommes, conjurés à la fois contre leur Maître & contre ceux qui oſeroient encore après ſa mort en paroître les diſciples ?

Mais enfin, ſuppoſons-les intéreſſés à nous tromper, & de caractère à vouloir le faire. L'euſſent-ils pu ? Ici, mon fils, combine, ſelon les loix les plus rigoureuſes, les plus propres à faire naître la certitude en genre de faits, je dis même l'évidence en genre de preuves & de raiſonnement, combine tout à la fois leur nombre, la diverſité de leurs caractères,

les différentes épreuves par lesquelles ils ont passé : & dis-moi comment le secret eût pu demeurer impénétrable au milieu de douze Apôtres, de soixante & douze Disciples, d'un si grand nombre de témoins qui publioient hautement ce qu'ils disoient avoir vu, entendu, touché à tant de reprises & si constamment, & que cependant, soit dans la multiplication de cinq pains pour servir à la nourriture de cinq mille hommes, soit dans la guérison subite d'aveugles de naissance connus pour tels de la Synagogue, soit dans la résurrection de plusieurs morts & celle de Jésus-Christ même, accompagnées de circonstances qui les ont rendues publiques, ni aucun d'entre eux ni personne d'entre les Juifs n'eût jamais ni touché, ni vu, ni entendu ? Eh ! oseroit-on seulement avancer faussement de pareils faits ; lorsque c'est au témoignage de tant d'hommes & de presque tout un peuple qu'on en appelle ?

Dis-moi ce qui pouvoit unir, d'une manière si étroite & par des liens si durables, des hommes qui n'eussent eu

d'autres liens réciproques que la fourberie & le mensonge ; & comment le complot n'eût pas été découvert au milieu de tant de caractères différens, toujours prêts à se diviser entre eux par l'effet des intérêts opposés qui changent selon les tems, des passions diverses, d'un mécontentement, d'une jalousie, d'un désir de primer sur tous les autres ?

Dis-moi enfin comment ni les promesses, ni les menaces, ni les reproches de leur conscience, ni les sentimens de compassion pour ceux qui devenoient les malheureuses victimes de la foi qu'ils leur annonçoient, ni les fatigues & les peines continuelles, ni la crainte des tourmens, ni l'horreur de la mort, n'ont jamais pu modérer leur ardeur, ralentir leur course, leur arracher l'aveu de leur égarement, ou varier leur déposition ? On souffre, on meurt, pour un sentiment que l'on croit vrai ; & en genre de croyance, l'erreur a ses martyrs comme la vérité : mais est-il dans la Nature de courir, de contrée en contrée, aux peines, aux tourmens, à la mort, & de les soutenir avec une fermeté

toujours égale, pour arrêter un fait que l'on sait être faux ? Car voilà, cher Valmont, ce qu'il importe sur-tout de bien considérer ; voilà ce qui rend invincible la preuve que nous empruntons de ces premiers martyrs, & ce qui les met hors de toute comparaison avec ceux que partout ailleurs il plaît à l'incrédule de nous opposer : c'est que, bien différens des enthousiastes de toutes les Sectes, les martyrs du Christianisme naissant sont des martyrs de fait, & non pas d'opinion.

C'en est assez sans doute, mon fils, pour démontrer la certitude de tout ce que les Livres du Nouveau Testament nous enseignent sur la suite de la Religion. Mais je te l'ai dit, & tu seras forcé d'en convenir, je n'aurois pas même eu besoin de nos Livres pour te convaincre ; & la suite des évènemens, leur enchaînement nécessaire entre eux & avec ceux dont nous sommes aujourd'hui les témoins, cette correspondance mutuelle qui est telle, qu'ils se prêtent l'un à l'autre le plus ferme appui ; en un mot, la perpétuité de la Religion Chrétienne,

formeroit ſeule en ſa faveur la démonſtration la plus complette. Reprenons-les, ces évènemens ſi bien enchaînés, ſi bien liés; & qu'ils parlent d'eux-mêmes.

Déjà les quatre grands Empires, prédits par Daniel * comme devant amener après eux l'Empire éternel du Chriſt, ſe ſont ſuccédés l'un à l'autre, & le dernier a triomphé de ceux qui l'ont précédé. Déjà la prophétie de Jacob touche à ſon terme, & aux ieux de la Nation étonnée le ſceptre s'échappe des mains de Juda pour paſſer dans celles d'un étranger. Le ſecond Temple ne ſubſiſte que pour recevoir celui qui doit en faire tout l'ornement †. Les Juifs ſont dans l'attente univerſelle du Meſſie; & le bruit de leurs eſpérances s'eſt répandu parmi les Gentils §. L'avènement de ce Meſſie tant déſiré a été différé aſſez long tems, pour

* Chapitre 2, & Chap. 7 & 8.

† Prophétie d'Aggée, Chap. 2.

§ Voyez M. Boſſuet, *Diſcours ſur l'Hiſtoire Univerſelle*, pag. 373 & ſuivantes, éd. de 1744, in-12.

nous rendre ſenſibles les misères de l'homme abandonné à lui-même : enfin le Meſſie paroît. Toutes les prophéties s'accompliſſent en ſa perſonne; tous les caractères du Meſſie ſe retrouvent en J. C.

Comme Verbe, coéternel à ſon père; comme Verbe fait chair, naiſſant d'une Vierge; il eſt le rejeton de Jeſſé; il eſt le fils de David; il ſort de la Tribu de Juda; il naît à Béthléem; il y reçoit le nom de JESUS, ce beau nom de Sauveur, qui préſageoit tout à la fois & la gloire qu'il alloit rendre à Dieu par la réparation du péché, & le ſalut qu'il alloit rendre aux hommes. Une étoile brillante l'annonce (*a*); les Bergers & les Rois l'adorent; &, ce qu'un Auteur célèbre entre les Auteurs Païens nous a garanti (*b*), ce qui confirme de la manière la plus ſolennelle tout le récit des Auteurs ſacrés, Hérode, inſtruit de ſa naiſſance, immole à ſa jalouſe fureur une foule d'innocentes victimes, &, par ſes inquiétudes & ſes craintes, rend ainſi malgré lui le témoignage le plus ſenſible à l'attente des Juifs & à la venue du Meſſie.

Jésus-Christ se soustrait à sa poursuite. De retour dans sa patrie, à peine le tems où il doit se manifester aux hommes est-il arrivé, que Jean-Baptiste (c), si digne d'admiration par l'austérité de sa vie, par la pureté de ses mœurs, par les effets de son zèle, par la force de ses paroles, & que les plus sages d'entre les Juifs, cherchant par-tout le Messie, eussent pris sans peine pour le Messie lui-même, se dépouille en sa faveur de sa propre gloire, s'anéantit en sa présence, & le fait reconnoître à ses Disciples pour l'Agneau de Dieu qui vient effacer les péchés du monde.

Le Sauveur enseigne aux hommes la doctrine la plus pure, & leur propose d'une manière simple les vérités les plus sublimes. Il ouvre à ses Disciples, sans appareil & sans faste, les trésors de la plus haute sagesse; il leur révèle les plus profonds mystères, sans en paroître étonné; il développe les idées les plus neuves & la morale la plus parfaite, comme des idées qui lui sont naturelles & qui coulent de source; il nous fait aspirer à une

nouvelle béatitude ; il rappelle notre ame à son origine & à sa fin, & la fait rentrer dans tous ses droits. Il tempère l'élévation de ses pensées & la hauteur de ses maximes, par la naïveté des images qu'il emploie & l'onction secrète qui accompagne ses discours. Tout est grand, tout est aimable dans sa personne ; il y réunit au souverain dégré la douceur & l'autorité. Il donne les exemples les plus rares des vertus qu'il commande & de la perfection qu'il conseille ; & ce qu'il y a en lui de plus admirable encore, son ame noble sait allier la plus haute élévation avec l'humilité la plus vraie. Son caractère est ferme & généreux ; son cœur est tendre & bienfaisant ; sa vie est pauvre & frugale ; ses manières sont simples & affables ; ses mœurs sont irréprochables. Il ne se montre parmi les hommes, que pour les éclairer & pour leur faire du bien. Sociable, humain, populaire, mais sans familiarité & sans bassesse, il se met à la portée de tous, & s'en fait respecter. Il converse, il se plaît avec les enfans ; il accueille & prévient les pécheurs ; il ne

se rebute point de la grossièreté de ses Disciples ; il est bon, il est indulgent pour les foibles, & ne fait paroître de la sévérité qu'envers les hypocrites. Il verse des larmes sur la mort de Lazare, qu'il aimoit tendrement ; il s'intéresse, de la manière la plus vive, à la douleur d'une mère qui vient de perdre son fils ; il fait grâce à la femme adultère, & ne lui demande pour toute reconnoissance que de cesser d'être infidèle. Dans l'entretien le plus intéressant, il instruit, il convertit la Samaritaine, & annonce un culte nouveau, l'adoration en esprit & en vérité. Il voit avec une sorte de transport couler les pleurs de Magdelaine ; il se plaît à briser le cœur du Publicain. Par tout il envisage la gloire de son père : par-tout il maintient, il assure l'accomplissement des devoirs & l'ordre de la société. Il nous apprend que son Royaume n'est pas de ce monde, & rend lui-même à César le tribut qui lui est dû par ses sujets. Son règne est celui de la vérité ; & en lui rendant témoignage devant Pilate, c'est à elle qu'il se sacrifie. Opprimé, calomnié,

couvert d'opprobres, mourant dans les ſupplices, il fait avouer à ſon Juge ſon innocence, & fait voir ſur la terre la vertu malheureuſe, perſécutée, mais toujours également ferme, ſans tache, & ſe ſuffiſant à elle-même. Sa paſſion, ſa mort ſont encore quelque choſe de plus grand que ſa vie; & le diſciple célèbre du plus ſage des Philoſophes, en voulant peindre le juſte avec tout l'héroïſme de la vertu, a peint une vertu plus qu'humaine & le Fils de Dieu ſans le ſavoir (*d*).

Les merveilles les plus éclatantes viennent à l'appui de la ſainteté de ſes mœurs; ajoutent un nouveau poids à l'excellence de ſa doctrine; & avec elle, avec le concours de tous les ſiècles qui ont préparé ſa venue; de tous les genres de prophéties qui l'ont annoncée, elles démontrent la divinité de ſa miſſion.

En vain m'arrêterois-je ici à différter froidement ſur la nature & la poſſibilité des miracles (*e*). Il eſt des faits qui, bien avérés, tranchent toute difficulté, & parlent bien plus haut que de ſtériles & vains raiſonnemens. Tels ſont les faits & les

miracles qui ont un rapport direct à Jésus-Christ : faits sensibles & palpables ; faits publics & permanens ; faits réitérés & perpétués par-tout où l'établissement de la Religion Chrétienne & la gloire de son Auteur l'ont nécessairement exigé ; faits & miracles avoués par ceux mêmes qui avoient l'intérêt le plus pressant à les nier (*f*) ; avoués par les Juifs ; qui, au lieu de les démentir, les ont confirmés, en les attribuant à je ne sais quelle vertu secrète qui se trouvoit dans le saint nom de Dieu, ce nom inconnu & ineffable que Jésus-Christ, disoient-ils, avoit découvert, on ne sait comment, dans le sanctuaire ; avoués & reconnus, du moins en partie, par les Païens ; Hiéroclès (*g*), Julien (*h*), Celse (*i*), Porphyre (*k*), & une infinité d'autres, qui, moins prévenus, n'ont pu résister à la force des preuves qui les constatoient, & ; de Païens, sont devenus Chrétiens ; avoués & confirmés par les Hérésiarques, du tems même des Apôtres, les Judaïsans, les Nicolaïtes, les Cérinthiens, les Gnostiques, les Valentiniens, les Basilidiens, &c., qui, attaquant

tout, confondant tout, disputant surtout, n'ont jamais contesté aux vrais Disciples de Jésus-Christ les miracles qu'ils lui attribuoient, ni osé taxer d'imposture ceux qu'ils opéroient en son nom : faits merveilleux, évidemment au dessus des forces de la Nature (*l*), tous bienfaisans, tous utiles aux hommes, ou pour guérir les maux du corps, ou pour dissiper les maladies de l'ame, ses préjugés, & ses erreurs : faits & prodiges bien différens, par leur authenticité, de ceux que l'incrédule ose mettre en parallèle avec eux *, bien différens par leur caractère

(*) Voyez la Note (*g*) sur Hiéroclès.

Nul siècle n'a été plus fécond que le nôtre en parallèles aussi odieux qu'insensés. De ce nombre sont les comparaisons bizarres qu'on a osé faire des miracles de Jésus-Christ avec des tours de force & de prétendus prodiges au dessous même de ceux qu'on a vus à la Foire ou chez Comus ; avec des sauts, des gambades & des contorsions, où la folie le disputoit à l'indécence, & où tout étoit marqué au coin de la friponnerie & de la superstition ; avec des guérisons souvent ridi-

& leur publicité, de ces prestiges & de ces œuvres de ténèbres par lesquels s'accréditent, dans les esprits foibles, les superstitions, les schismes, & tant d'opinions aussi contraires à la vérité que dangereuses pour les mœurs.

---

cules, que rien ne prouvoit ou qui ne prouvoient rien, qui étoient presque toujours démenties par des informations plus exactes, & dont la liste ressembloit à celle de ces Empiriques, qui, sans parler de tous ceux qui ont échappé à l'efficacité de leurs remèdes ou que leurs remèdes ont tués, mettent sur le compte de leur Art toutes les cures qu'a supplées l'imagination, ou qui ont été faites par la Nature. Triste aveuglement des Sectaires qui ont donné lieu à de semblables comparaisons, & des incrédules qui n'ont pas eu honte de les faire ! Voyez au reste, sur cet objet, les *Opuscules de Chirurgie par M. Morand, de l'Académie Royale des Sciences*, seconde Part., Chap. 6, qui renferme, d'après la demande de M. de Sartine, le *Rapport des opérations faites à Paris par plusieurs personnes que l'on disoit faire des miracles en 1759 & 1760.*

Exposons-les donc en peu de mots, ces faits & ces miracles, dont tout nous garantit la certitude, dont tout confirme la réalité. Maître de la Nature, d'un mot Jésus-Christ calme les tempêtes; il prescrit des loix aux élémens; il multiplie cinq pains, & en nourrit cinq mille hommes; il ouvre les ieux des aveugles de naissance; il délie la langue des muets; il rend l'ouïe aux sourds; il guérit les malades par sa seule parole; il chasse les démons, & les force de rendre hommage à sa Divinité; la nature, la mort, l'enfer obéissent à sa voix. Il ressuscite le fils de la veuve de Naïm, dont le peuple accompagnoit la pompe funèbre; la fille du Chef de la Synagogue, dont une troupe de Juifs pleuroit la perte; Lazare, enseveli depuis plusieurs jours. Il annonce sa mort & sa résurrection; il prédit, ce que nous voyons accompli de la manière la plus frappante, la prédication de l'Evangile, l'établissement de l'Eglise, l'indéfectibilité de sa foi, sa visibilité, sa perpétuité, le châtiment des Juifs, & la destruction de Jérusalem. Il est livré

à ſes ennemis, parce qu'il l'a bien voulu. Judas l'a trahi : mais la honte & le déſeſpoir ſuivent de près ſon crime ; il en reporte aux Juifs le ſalaire ; & le champ acheté de cet argent même, pour la ſépulture des étrangers, eſt un monument deſtiné à inſtruire toute la terre de ſa perfidie & de ſes remords. Après avoir enduré, de la manière la plus héroïque & avec le plus noble courage, les opprobres les plus humilians, Jéſus-Chriſt meurt pour la réparation du péché, pour le ſalut des hommes : & la Nature ſe trouble & ſe déconcerte quand il expire ; par des prodiges qu'atteſtent des Auteurs Païens (*m*), elle reconnoît ſon Maître. Il meurt ſur la croix ; &, ſelon la promeſſe qu'il en a faite à ſes Apôtres, cette croix devient l'inſtrument & le ſigne le plus éclatant de ſon triomphe.

Peu de jours après ſa mort, il met le comble aux témoignages de ſa puiſſance & de ſa divinité par ſa réſurrection. Indépendamment des précautions que ſes ennemis avoient priſes, pour empêcher que ſes Apôtres ne puſſent enlever ſon

corps ; indépendamment des circonſtances publiques, dont ce fait a dès-lors été revêtu, & d'après leſquelles on eût pu aiſément convaincre les Apôtres d'impoſture, s'ils euſſent voulu nous tromper ; ce fait eſt confirmé par toutes ſes ſuites, & la force des preuves va toujours en croiſſant.

Des Diſciples, autrefois ſi timides, publient hautement le triomphe de leur Maître ; & dans quel moment ? Dans celui où tout paroît déſeſpéré, & où ils n'ont à attendre d'un pareil témoignage que des affronts, des perſécutions, des ſupplices, & la mort. Mais encore, ces hommes qui vont opérer au nom de Jéſus-Chriſt d'auſſi grands prodiges que ceux qu'il a opérés lui-même (*n*) ; ces hommes qui vont éclairer le monde, le convertir à la foi, réformer ſes mœurs, & changer la face de l'univers, que ſont-ils ? Des hommes ſans nom, ſans fortune, ſans crédit & ſans ſcience ; des hommes de la lie du peuple : diſons-le, en un mot, & ne ſois point choqué, cher Valmont, de la vérité de l'expreſſion, tels que ſe-

roient parmi nous des Bateliers de la Loire & de pauvres Pêcheurs ; tels sont ceux qui, dans toutes les langues, vont rendre témoignage à Jésus crucifié.

Eh, que d'obstacles s'opposent à leur mission & à l'établissement de l'Evangile ! obstacles pris des vérités mêmes qu'il falloit prêcher, vérités difficiles à croire, plus difficiles encore à pratiquer : obstacles de la part du peuple Juif, dans ses superstitions & ses préjugés sur la grandeur temporelle du Messie : obstacles du côté des Païens, dans leur religion, leurs loix, leur politique, puisque le culte des faux Dieux, les Aruspices, les Augures, les loix, les sacrifices étoient liés étroitement à l'administration des affaires civiles; dans la vanité des Empereurs, devenus les Dieux de la terre ; dans l'orgueilleuse sagesse des Philosophes, qui s'en croyoient la lumière ; dans la corruption du monde entier, dont le Christianisme renversoit toutes les idées & attaquoit tous les vices : obstacles de la part des Apôtres eux-mêmes, que je t'ai fait voir dénués de tous talens extérieurs &

de tout ſecours humain. Et malgré tant de difficultés, inſurmontables à tous nos Sages enſemble, quand ils n'entreprendroient que la converſion d'une ſeule cité, d'un ſeul hameau; inſurmontables pour tout autre que pour un Dieu; le témoignage des Apôtres eſt reçu. Jéſus eſt reconnu par tout l'univers pour le fils du Très-Haut; la croix triomphe; les mœurs des premiers Fidèles ſe font admirer de leurs plus grands ennemis (*o*); Peuples, Philoſophes, Empereurs, Sénateurs, Guerriers, tous cèdent enfin; l'univers eſt chrétien *.

* Qu'on oppoſe à cet établiſſement du Chriſtianiſme, celui de la Loi de Mahomet. Comme on l'a ſi bien obſervé, » l'ignorance » brute des peuples que Mahomet vouloit » ſoumettre à ſa domination bien plus qu'à » ſa doctrine, une ambition effrénée ſoutenue d'un ardent enthouſiaſme, le glaive » plus perſuaſif encore que la parole, une » morale commode, un paradis ſenſuel, » voilà ſans contredit les véritables cauſes » de l'établiſſement & des progrès du Ma» hométiſme «. Les Diſciples de Jéſus-

Les oracles se taisent (*p*); les Idoles sont brisées; Rome, cette Capitale du monde, devient une Rome nouvelle, & acquiert pour la gloire de la Religion un nouvel Empire. Toutes les prophéties sur la conversion des Gentils sont accomplies. L'Eglise prend tous les caractères que son divin Chef lui a assignés : posée sur des fondemens que rien ne peut ébranler, victorieuse de tant d'ennemis qui n'ont cessé de la combattre, elle subsiste malgré les efforts continuels de l'hérésie, de la fausse politique, & de l'incrédulité : elle subsiste plus qu'aucun Empire, & près de dix-huit siècles d'orages & de tempêtes n'ont pu la renverser :

Christ, au contraire, ont fait recevoir sa loi dans les siècles & chez les peuples les plus éclairés, en employant la douceur, la soumission, la patience, & non la force & la contrainte; en souffrant persécution, bien loin de persécuter eux-mêmes; en prodiguant leurs biens & leur vie, au lieu de les arracher aux autres; en prêchant une morale sainte & sévère; en contrariant l'imagination, les passions, & les sens, au lieu de les flatter.

chaque jour elle répare ſes pertes; chaque jour elle étend ou renouvelle ſes conquêtes, & vérifie en elle, de la manière la plus ſenſible, les prédictions & les promeſſes de ſon divin Epoux.

Les Juifs forment de leur côté une preuve également complette & toujours ſubſiſtante de la divinité de Jéſus-Chriſt. Dès les premiers tems ils ont vu s'accomplir en eux cette terrible malédiction qu'ils avoient prononcée contre eux-mêmes, lorſqu'au tribunal de Pilate, ils avoient oſé s'écrier, en maudiſſant le Chriſt: *Que ſon ſang retombe ſur nous & ſur nos enfans.* Ils ont vu, comme le Chriſt le leur avoit prédit, renverſer, détruire de fond en comble, & ſans qu'il en reſtât pierre ſur pierre, les murs de Jéruſalem, & ſon temple fameux, que Julien s'efforça en vain de rebâtir (*q*). Ils ont vu s'exécuter en eux avec plus de rigueur & moins de reſſources que jamais, les menaces de leurs Prophètes, & ont été diſperſés parmi les nations. Depuis plus de dix-ſept cents ans, toujours au même état où les vengeances du

Seigneur & les conſeils de ſa Providence les ont réduits, toujours ſans Chefs, ſans Patrie, ſans Temple, ſans Prêtres, ſans ſacrifice, errant de peuple en peuple, conſervant par-tout une exiſtence ſi précaire, & continuée cependant depuis ſi long-tems ſans mélange & ſans interruption (*r*), ils portent dans toutes les parties du monde la preuve manifeſte de leur crime, & démontrent la divinité de ce Jéſus qu'ils oſent blaſphémer.

O mon fils! que la lumière brille enfin pour toi; que le voile qui t'en déroboit l'éclat ſe déchire: tombe aux pieds de celui que tu as trop long-tems méconnu, & adore avec moi Jéſus-Chriſt; ce Jéſus, devenu le centre unique de l'un & de l'autre Teſtament, le point de réunion de toutes les parties de la Religion, la liaiſon eſſentielle du véritable Iſraélite & du Chrétien fidèle; ce Jéſus, qui, attendu ou donné, a été dans tous les tems la conſolation & l'eſpérance des enfans de Dieu, & nous montre ainſi la Religion la plus digne de notre admiration par ſon ancienneté, ſon unité, ſa perpétuité.

Eh!

Eh ! quoi donc, le Dieu ſaint auroit-il pu laiſſer prendre à l'erreur des caractères ſi parfaitement ſemblables à la vérité ? & ne puis-je pas dire à juſte titre, après tant de merveilles, que, ſi ce que je crois maintenant pouvoir être une erreur, ce ſeroit Dieu même qui m'auroit trompé ? Prends-y garde, Valmont, je n'ai fait que tracer rapidement, qu'ébaucher en quelque ſorte une ſuite d'évènemens, qui s'amènent & ſe ſuppoſent les uns les autres, dont chacun en particulier, développé dans toute ſon étendue, formeroit une preuve ſuffiſante & complette, mais qui, pris enſemble, ſont au deſſus de toute difficulté & de toute objection.

Quelle ſatisfaction pour le vrai Fidèle de repaſſer ainſi d'un coup d'œil toute la ſuite de la Religion & tous les fondemens de ſa Foi ! au milieu de tous les aſſauts qu'on livre à ſa croyance, quelle conſolation pour lui de voir, comment & avec quelle évidence, des preuves que nous avons ſous les ieux, je veux dire, de l'état actuel des Juifs, de l'Egliſe, & de la Religion, on remonte de ſiècle en

ſiècle, par une liſte de noms connus; par une ſucceſſion non interrompue de Pontifes dans l'Egliſe Romaine, aux premiers jours du Chriſtianiſme; comment encore, par une autre ſuite de Pontifes également conſtante, on remonte juſqu'à Aaron, juſqu'à Moïſe, & de Moïſe, par un petit nombre de Patriarches, aux premiers jours du monde! O la belle autorité que celle que nous offre la véritable Religion! la plus belle, la plus grande qui ſoit ſur la terre, & qu'aucune Secte, aucun peuple ne peuvent imiter.

J'ai ſatisfait à ton empreſſement, cher Valmont, en te retraçant le troiſième caractère de la Religion Chrétienne: ne tarde pas à ſatisfaire le mien ſur ce qui concerne ta ſituation actuelle & tes plus ſecrètes diſpoſitions.

NOTES.

PAGE 33.

(a) *UNE étoile brillante l'annonce.* Chalcide, Philosophe Platonicien, qui florissoit au commencement du quatrième siècle, dans son Commentaire latin sur le Timée de Platon, Ouvrage très-estimé des Savans, parle en ces termes de l'étoile qui parut en Orient: » Il y a une autre Histoire, plus sainte & » plus digne de notre vénération, qui publie » l'apparition d'une étoile destinée à annon- » cer aux hommes, non des maladies ou » quelque mortalité funeste, mais la venue » d'un Dieu, descendu uniquement pour le » salut & pour le bonheur du genre humain. » Elle ajoute que cette étoile ayant été ob- » servée par des Chaldéens d'une sagesse dis- » tinguée & très-versés dans l'Astronomie, » sa route nocturne les conduisit à chercher » le Dieu nouvellement né; & qu'ayant » trouvé cet auguste Enfant, ils lui avoient » rendu les hommages qui étoient dus à un » grand Dieu ». Il est aisé de sentir qu'on allègue ici Chalcide, ainsi que Macrobe dans la note suivante, non comme faisant preuve par eux-mêmes, puisque ce sont des témoins

bien postérieurs à l'évènement, mais comme ayant recueilli les faits dans des sources non suspectes, dès que l'on sait qu'ils n'étoient pas Chrétiens, & que d'ailleurs on connoît assez leur discernement & leurs lumières.

IBID.

(b) *Et ce qu'un Auteur célèbre entre les Auteurs Païens nous a garanti..... Hérode, instruit, &c.* Macrobe, Proconsul d'Afrique, Grand Chambellan de l'Empereur Théodose le Jeune, & qui vivoit au commencement du cinquième siècle, parle ainsi de ce fait intéressant. » Auguste ayant appris qu'Hérode, » Roi des Juifs, avoit fait tuer en Syrie un » grand nombre d'enfans mâles, âgés de » deux ans & au dessous, & que le propre » fils de ce Prince avoit été enveloppé dans » ce massacre, dit : Il vaudroit mieux être » le pourceau d'Hérode que son fils «. (*Saturn. l. 2, c. 4, de Jocis Aug.*) Hérode étoit Juif, & on sait que sa Religion ne permettoit pas l'usage de cet animal. La Syrie est mise dans ce passage pour la Judée. On voit la même désignation dans Tertullien : *Ponte Pilato Syriam tunc ex parte Romanâ Procurati.* (Apologet.)

Dupleſſis-Mornay remarque, comme une nouvelle preuve de l'apparition de l'étoile

miraculeuſe, que ce fut en conſéquence de cette étoile & des informations qu'Hérode prit des Mages, que ce Prince cruel & ſoupçonneux fit tuer tous les enfans qui étoient au deſſous de deux ans, croyant faire périr celui que l'étoile déſignoit. En ſorte que ces deux faits ſe trouvent liés enſemble & appuyés l'un par l'autre.

PAGE 34.

(c) *Jean-Baptiſte, ſi digne d'admiration, &c.* Joſèphe, dans ſes Antiquités Judaïques, l. 18, c. 7, en parlant d'une guerre qu'eut Hérode contre Arétas, Roi des Arabes, dans laquelle ſon armée fut taillée en pièces, rend ce témoignage à Jean-Baptiſte, & fait connoître en même tems le commencement du Chriſtianiſme. » On crut parmi les Juifs que la » défaite de l'armée étoit une juſte punition » de Dieu, au ſujet de Jean, ſurnommé » Baptiſte, que le Tétrarque Hérode avoit » fait mourir, & qui étoit un ſaint homme: » car il exhortoit les Juifs à la vertu, ſur- » tout à la piété & à la juſtice, & à ſe laver » dans les eaux du Baptême. Cependant il » les avertiſſoit que, pour en rendre l'uſage » agréable à Dieu, il ne ſuffiſoit pas de » s'abſtenir de quelque péché particulier; » mais qu'il falloit d'abord purifier ſon cœur

» par la justice, en purifiant son corps par » le Baptême. Comme il se faisoit vers lui » un grand concours de peuple qui prenoit » ses leçons avec empressement, Hérode, » craignant que le crédit de Jean ne fût une » occasion d'émeute, prit le parti de le faire » mourir «.

PAGE 37.

(d) *Et le fils de Dieu sans le savoir.* Ce n'est ici qu'une expression simple & vraie du caractère de Jésus-Christ : mais on ne sauroit trop se rappeler ces beaux morceaux sur Jésus-Christ & sur l'Evangile, qui joignent à la plus exacte vérité tout le mérite du style le plus pur & de l'éloquence la plus sublime. » Non, ce n'est point avec tant d'art & d'appareil que l'Evangile s'est étendu par tout l'univers, & que sa beauté ravissante a pénétré les cœurs. Ce divin Livre, le seul nécessaire à un Chrétien, & le plus utile de tous à quiconque ne le seroit pas, n'a besoin que d'être médité, pour porter dans l'ame l'amour de son Auteur & la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un si doux langage ; jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie & de simplicité. On n'en quitte point la lecture sans se sentir meilleur qu'auparavant ...,

» Voyez les Livres des Philosophes avec toute leur pompe ; qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un Livre, à la fois si sublime & si sage, soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire ? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs ! quelle grâce touchante dans ses instructions ! quelle élévation dans ses maximes ! quelle profonde sagesse dans ses discours ! quelle présence d'esprit, quelle finesse, & quelle justesse dans ses réponses ! quel empire sur ses passions ! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir, & mourir sans faiblesse & sans ostentation ? Quand Platon peint son Juste imaginaire, couvert de tout l'opprobre du crime & digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ. La ressemblance est si frappante, que tous les Pères l'ont sentie, & qu'il n'est pas possible de s'y tromper.

» Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophroniſque au fils de Marie ! Quelle distance de l'un à l'autre ! Socrate, mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage ; & si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on

douteroit ſi Socrate, avec tout ſon eſprit, fût autre choſe qu'un Sophiſte. Il inventa, dit-on, la Morale. D'autres avant lui l'avoient miſe en pratique ; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Ariſtide avoit été juſte, avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que juſtice ; Léonidas étoit mort pour ſon pays, avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la Patrie ; Sparte étoit ſobre, avant que Socrate eût loué la ſobriété ; avant qu'il eût loué la vertu, la Grèce abondoit en hommes vertueux. Mais où Jéſus avoit-il pris chez les ſiens cette Morale élevée & pure, dont lui ſeul a donné les leçons & l'exemple ? Du ſein du plus furieux fanatiſme, la plus haute ſageſſe ſe fit entendre, & la ſimplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate, philoſophant tranquillement avec ſes amis, eſt la plus douce qu'on puiſſe déſirer ; celle de Jéſus, expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, eſt la plus horrible qu'on puiſſe craindre. Socrate, prenant la coupe empoiſonnée, bénit celui qui la lui préſente & qui pleure ; Jéſus, au milieu d'un ſupplice affreux, prie pour ſes bourreaux acharnés. Oui, ſi la vie & la mort de Socrate ſont

d'un Sage, la vie & la mort de Jéſus ſont d'un Dieu.

» Dirons-nous que l'Hiſtoire de l'Evangile eſt inventée à plaiſir ? Ce n'eſt pas ainſi qu'on invente ; & les faits de Socrate, dont perſonne ne doute, ſont moins atteſtés que ceux de Jéſus-Chriſt. Au fond, c'eſt reculer la difficulté ſans la détruire ; il ſeroit plus inconcevable que pluſieurs hommes d'accord euſſent fabriqué ce Livre, qu'il ne l'eſt qu'un ſeul en ait fourni le ſujet. Jamais des Auteurs Juifs n'euſſent trouvé ni ce ton ni cette Morale ; & l'Evangile a des caractères de vérité ſi frappans, ſi parfaitement inimitables, que l'inventeur en ſeroit plus étonnant que le héros ». *M. Rouſſeau.*

Ibid.

(e) *Sur la nature & la poſſibilité des miracles, &c.* L'univers entier, chaque partie de l'univers eſt un prodige ; mais puiſqu'on entend, à proprement parler, par miracle, ce qui ſort des loix de la Nature & en ſurpaſſe évidemment les forces ; qui peut douter raiſonnablement, premièrement, que de tels miracles ne ſoient poſſibles à celui qui a fait la Nature & qui n'a pas épuiſé en elle ſon pouvoir * ; ſecondement, que, poſé le be-

* Il peut y avoir des miracles, dit M. Hume, de

ſoin d'une révélation, que nous croyons avoir établi ſur les preuves les plus ſenſibles, ces miracles ne puiſſent être dans l'ordre de la divine ſageſſe, & avoir été réſervés par elle, pour rappeler l'homme à ſon Auteur par un genre de prodiges auxquels il n'ait pas été accoutumé * ; & en dernier lieu, que ces miracles ne puiſſent être diſtingués ſuffiſam-

violations du cours ordinaire de la Nature, qui ſoient telles qu'elles puiſſent être prouvées par le témoignage humain «. Page 37 de l'*Eſſai ſur les Miracles*.

» Dieu peut-il faire des miracles ? c'eſt-à-dire, peut-il déroger aux loix qu'il a établies ? Cette queſtion, ſérieuſement traitée, ſeroit impie, dit M. Rouſſeau, ſi elle n'étoit abſurde. Ce ſeroit faire trop d'honneur à celui qui la réſoudroit négativement, que de le punir ; il ſuffiroit de l'enfermer «. *Lettre de la Montagne*.

» Ce n'eſt pas le défaut de pouvoir qu'oppoſent à Dieu ceux qui conteſtent, avec Spinoſa, la poſſibilité des miracles. Ils ne ſe fondent que ſur ſon immutabilité. Comme s'il n'étoit pas aiſé de concevoir que Dieu, ſans changer de volonté, peut changer les loix de la Nature : le même décret, qui eſt éternel, ayant embraſſé tout à la fois & l'établiſſement & l'interruption de ces loix «. *L'incrédulité convaincue par les prophéties, par M. l'Archevêque de Vienne*.

* Ce ſont les miracles, de l'aveu de M. Rouſſeau, qui donnent aux envoyés de Dieu le caractère le plus frappant, & par là même le plus proportionné aux beſoins de la multitude, que les faits ſaiſiront toujours beaucoup mieux que tous les raiſonnemens.

ment, & de ceux qui seroient contrefaits ou supposés, & de ceux qui ne paroîtroient des miracles à nos yeux que par notre peu de lumières sur les forces & l'énergie de la Nature ? Celle-ci a des loix très-connues sur de certains objets ; des loix simples, constantes, uniformes, qui ont un cours régulier & suivi, qui se rendent sensibles aux hommes les moins éclairés comme aux plus savans, & auxquelles la puissance divine, qui les a établies, peut seule déroger. En tout tems, en tout pays, la résurrection d'un mort sera certainement un miracle.

D'après ce petit nombre de réflexions, ce n'est pas, comme on le voit, ce qu'un fait a de merveilleux qui le rend incroyable, dès que l'action de Dieu a pu intervenir : il n'est question alors que de savoir si elle est intervenue en effet. Or, que les hommes puissent aussi bien nous être garans de la vérité d'un miracle que de celle d'un fait purement naturel, c'est ce qu'a prouvé, contre l'Auteur des *Pensées Philosophiques*, celui qui a donné à l'Encyclopédie l'article *Certitude*, dont M. Diderot a fait lui-même un si grand éloge. Un miracle est un fait, qui, par rapport au témoignage des hommes & à celui des sens, ne diffère point de tout autre fait, de quelque nature qu'il puisse être. Nos sens & les

hommes ne nous diront pas comment & par quelle manière d'opérer de la Divinité, un mort eſt reſſuſcité; car c'eſt ce qui n'eſt pas à leur portée. Mais pour nous dire s'il eſt reſſuſcité, il leur ſuffit de pouvoir juger de ces deux choſes : s'il étoit réellement mort, & ſi maintenant il eſt en vie. Or ce ſont là deux faits, qui ſont également ſoumis à leur examen, & ſur leſquels (poſé toutes les conditions requiſes) ils ne peuvent pas plus ſe tromper ni nous tromper, que ſur tout autre fait quelqu'il ſoit. Il y a plus; l'Etre ſuprême, qui, dans des circonſtances dignes de ſa ſageſſe, peut intervertir l'ordre phyſique par un acte extraordinaire de ſa volonté, ne ſauroit de même intervertir l'ordre moral, ſelon lequel je ſuis forcé de m'en rapporter ſur les faits, de quelque nature qu'on les ſuppoſe, à la certitude du témoignage humain; parce qu'il iroit alors contre les loix mêmes de ſa ſageſſe, qui ceſſent d'être arbitraires par rapport au monde moral, quoiqu'elles le ſoient en un ſens par rapport au monde phyſique. D'ailleurs, à moins que de faire des miracles pour chacun de nous, & de les rendre par-là ſi communs que nous nous accoutumerions bientôt à ne plus les regarder comme des miracles, ou que du moins notre liberté en ſeroit confi-

dérablement gênée & contrainte ; il faut bien que Dieu me renvoye au témoignage humain pour me certifier ceux qu'il aura voulu faire, ceux qu'il aura faits ; & que, dans tous les cas où il aura exercé par eux ſon pouvoir, il laiſſe à ce témoignage toute ſa force. Auſſi M. Hume, dans le paſſage que nous avon cité plus haut, a-t-il bien voulu reconnoître la poſſibilité des miracles, *ſuſceptibles d'être prouvés par le témoignage humain.*

Peut-être aurons-nous occaſion de développer quelque jour, ſur l'article des miracles, ce qui n'eſt ici qu'ébauché, & de faire ſentir le peu de ſolidité des objections de M. Rouſſeau, & le peu de juſteſſe de celles de M. Hume, qui nous a paru bien inférieur à l'Auteur d'*Emile*, pour la préciſion & la force du raiſonnement. Voyez ſur le même article, le *Déiſme réfuté* de M. Bergier, & un petit Ouvrage très-bien fait, qui a pour titre, *Lettres écrites de la plaine, en réponſe à celles de la Montagne*, à Amſterdam, 1765 Voyez auſſi les *Penſées Théologiques*, chap. 16, ſur les Miracles.

PAGE 38.

(f) *Faits & miracles avoués par ceux mêmes, &c.* Nulle perſonne, un peu inſtruite, n'ignore le témoignage que Joſèphe, Juif de

nation, si connu par sa belle Histoire des Antiquités Judaïques, & par celle de la guerre des Juifs contre les Romains, a rendu à J. C.

» En ce même tems, dit-il (parlant du » tems de Pilate, Gouverneur de la Judée), » parut Jésus, qui étoit un homme sage, si » toutefois on doit se contenter de l'appe- » ler un homme, tant ses œuvres étoient » admirables. Il enseignoit ceux qui pre- » noient plaisir à être instruits de la vérité, » & il fut suivi, non seulement de plusieurs » Juifs, mais de plusieurs Gentils. C'étoit » ce Christ, qui, ayant été accusé par les » Princes de notre nation devant Pilate, fut » crucifié par son ordre. Ceux qui l'avoient » aimé durant sa vie, ne l'abandonnèrent pas » après sa mort. Il leur apparut vivant, trois » jours après son trépas, selon que l'avoient » prédit les Prophètes qui avoient annoncé » beaucoup d'autres merveilles de sa vie; & » jusqu'à ce jour ses sectateurs ont continué » de subsister sous le nom de Chrétiens, » qu'ils empruntent de lui. Vers ce même » tems il arriva encore un grand trouble » dans la Judée, &c. *Antiq. Jud.* liv. 18, » chap. 4.

On a voulu s'inscrire en faux contre ce passage si désolant pour l'incrédule, & on a prétendu qu'il avoit été ajouté à l'histoire de

Josèphe. Mais premièrement, les plus anciens manuscrits & les plus anciens Livres rapportent ce passage tel qu'on vient de le citer : *Eodem tempore fuit Jesus, &c.* Ils le rapportent tous, sans exception, de la même manière ; le témoignage de ceux qui en ont écrit, comme Eusèbe, S. Jérôme, Sophronius, Rufin, Isidore de Damiète, Sozomène, Cédrénus, est unanime en sa faveur. Secondement, comment peut-on supposer qu'un Livre aussi estimé & aussi intéressant que celui de Josèphe, un Livre que les Chrétiens, les Juifs, les Païens (& parmi ces derniers, les Grecs qui en faisoient leurs délices), avoient sans cesse entre les mains, eût été falsifié dans tous les manuscrits, & dans l'endroit le plus capable d'attirer l'attention, sans que personne l'eût remarqué & en eût prouvé la supposition ? Troisièmement, il faudroit supposer aussi contre toute raison, qu'on a également inséré dans Josèphe deux autres passages, qui tiennent nécessairement au texte, & où l'Auteur parle de la mort de S. Jean-Baptiste, dont il fait l'éloge, & de la personne de Jacques qu'il appelle *le frère de Jésus*. Qui ne voit en effet que, si ces deux textes sont authentiques, comme ils le sont évidemment, celui qui regarde Jésus-Christ ne l'est pas moins, puisqu'il seroit absurde de

ſuppoſer que Joſéphe a parlé de S. Jacques & de S. Jean, ſans parler de Jéſus-Chriſt même, dont l'hiſtoire & le caractère avoient fait incomparablement plus de bruit ?

Nous avons déjà rapporté plus haut (note *c*), le paſſage ſur S. Jean-Baptiſte ; voici celui ſur S. Jacques.

» Ananus, qui, comme nous venons de le » dire, avoit été élevé à la dignité de Grand-» Prêtre, étoit un eſprit audacieux, féroce, » de la ſecte des Saducéens, les plus ſévères » de tous les Juifs dans leurs jugemens. Il » prit le tems de la mort de Feſtus, & où » Albinus n'étoit pas encore arrivé, pour » aſſembler un Conſeil, devant lequel il » fit venir Jacques, frère de Jéſus nommé » Chriſt, & quelques autres, les accuſa d'a-» voir contrevenu à la Loi, & les fit con-» damner à être lapidés. Cette action déplut » infiniment à tous ceux des habitans de Jé-» ruſalem qui avoient de la piété & un vé-» ritable amour pour l'obſervation de nos » Loix. Ils envoyèrent ſecrètement vers le » Roi Agrippa, pour le prier de mander à » Ananus de n'entreprendre plus rien de ſem-» blable, ce qu'il avoit fait ne pouvant s'ex-» cuſer. Quelques-uns d'eux allèrent au de-» vant d'Albinus, qui étoit alors parti d'A-» lexandrie, pour l'informer de ce qui s'é-» toit paſſé, &c. «. *Ant. Jud.* l. 20, c. 8.

IBID.

(g) *Hiéroclès*, Philoſophe païen, qui fut Préſident de Bithynie & enſuite Gouverneur d'Alexandrie, non content de perſécuter les Chrétiens, compoſa un ouvrage intitulé *Philalèthès*, dans lequel, en avouant que Jéſus-Chriſt avoit reſſuſcité des morts, & en reconnoiſſant l'authenticité de ſes miracles, il oſa les comparer avec les prétendus miracles d'Apollonius de Thiane ; mais ſon aveu en faveur de Jéſus-Chriſt ſubſiſte dans toute ſa force, ſans donner aucun poids à la comparaiſon qu'il a voulu faire. Il ne parle que d'après Philoſtrate, qui a écrit la vie d'Apollonius ; & le témoignage de celui-ci n'a lui-même aucune autorité : premièrement, parce que, bien loin d'être un témoin oculaire, il n'a écrit que près d'un ſiècle après la mort de ſon Héros : ſecondement, parce que les faits qu'il rapporte ſont demeurés inconnus pendant tout cet eſpace de tems qui a précédé le récit qu'il en fait : troiſièmement, parce qu'il eſt le ſeul qui nous ait conſervé la mémoire de ces prodiges ; que les Auteurs contemporains, tels qu'Euphrate ſi célébré par Pline le jeune, ne diſent mot de ces prétendues merveilles, & qu'ils ſe contentent de nous repréſenter Apollonius

comme un aventurier & un impoſteur : quatrièmement, parce qu'il n'a rien fait pour confirmer la vérité de ce qu'il raconte, qu'au contraire il le rend douteux & très-ſuſpect, n'ayant écrit d'ailleurs que dans la vûe de faire ſa cour à l'Impératrice Julie, paſſionnée pour la magie & pour les Romans.

Ce n'eſt pas ſur de pareils fondemens qu'eſt appuyée l'authenticité des miracles de Jéſus-Chriſt : ils ſont rapportés par des témoins oculaires & contemporains, ſous les yeux de tout un peuple, ſon plus cruel ennemi, qui auroit pu les traiter d'inventions abſurdes, les rejeter comme les plus groſſiers menſonges, & qui au contraire les a reconnus pour vrais ; ils ſont rapportés par un nombre de témoins plus que ſuffiſant, & ſont avoués, non ſeulement par les Juifs, mais par les Auteurs païens, qui n'ont pu les contredire : ils ſont rapportés enfin par des hommes qui ont ſcellé de leur ſang la vérité de leur récit.

On peut faire à peu près les mêmes obſervations relativement aux autres prodiges que l'on oppoſe aux miracles de Jéſus-Chriſt, tels que ceux de Veſpaſien, qui, comme dit M. Fleury, ne s'élèvent guère au deſſus de l'ordre commun des choſes naturelles, & n'ont d'ailleurs aucun caractère de certitude.

IBID.

(h) *Julien* fait un aveu formel des miracles de N. S. lors même qu'il cherche à en éluder la force. » Il n'a rien fait, dit-il, qui mérite » qu'on en parle, à moins qu'on ne compte » pour de grandes actions d'avoir guéri des » boiteux & des aveugles, & d'avoir chassé » les démons des possédés dans les bourgs de » Bethsaïde & de Béthanie « *Julian. Opera, lib. 6*, pag. 191, Edit. *Colon.* 1688.

IBID.

(i) *Celse*, Philosophe Epicurien, florissoit vers le milieu du second siècle, sous l'Empereur Adrien. Il dit de N. S. J. C., que, » pressé par la pauvreté, il s'étoit retiré en » Egypte, où il avoit puisé dans l'art magique ce pouvoir merveilleux & cette présomption qui lui avoient fait prendre ensuite dans la Judée le titre de Dieu «.

IBID.

(k) *Porphyre* n'a laissé échapper en faveur de J. C. que quelques traits, qui semblent prouver que les oracles des Païens eux-mêmes, à quelque cause qu'on les rapporte, lui ont été favorables, & que les Dieux des Gentils ont reconnu en quelque sorte son influence & son pouvoir. *Porphyr. apud. Euseb. Præpar. Evang. lib. 5, cap. 1; & apud. Aug. de civit. Dei, lib. 19, cap. 22.*

PAGE 39.

(1) *Faits évidemment au dessus des forces de la Nature.* Indépendamment de ce que nous avons dit dans une des notes précédentes, & sans insister sur le miracle de la résurrection d'un mort, répété à plusieurs reprises, dans des circonstances toutes différentes, & qu'il n'y a personne d'assez insensé pour croire possible par les seules forces de la Nature ; combien d'autres prodiges, de la part de J. C. & de ses Disciples, ne peuvent être expliqués par des secrets purement naturels ?

Qu'on exalte, tant qu'on le voudra, les découvertes faites de nos jours, celles de l'électricité, de la vertu magnétique, du magnétisme animal, auquel les gens sensés ne croient plus *, d'un fluide qui circule dans toutes les parties de l'Univers ; qu'à force d'expériences & de tâtonnemens, on exemte l'application qu'on en fait, de tous les inconvéniens qui semblent en résulter ; qu'on leur prête les plus grands avantages, si magnifiquement célébrés par les uns, si hautement contestés par les autres ; qu'on [illegible] même,

* Voyez le *Rapport des Commissaires chargés par le Roi de l'examen du magnétisme animal, imprimé par ordre du Roi ;* & qui se trouve chez Moutard, [illegible] des Mathurins.

pour les faire valoir, non pas des vertiges, des ſpaſmes, des convulſions extraordinaires, de vives impreſſions de douleur ou de plaiſir, mais des cures merveilleuſes, toutes longues qu'elles ayent été, tout imparfaites, tout incertaines peut-être qu'on ſeroit fondé à les croire, ou relatives du moins à d'autres cauſes dont on ne parle pas: ôſera-t-on nier, avec tout cela, que des guériſons d'aveugles nés, que tant d'autres guériſons ſubites, permanentes opérées d'un ſeul mot, opérées ſur des perſonnes abſentes & éloignées, telles que la fille de la Chananéenne, le ſerviteur du Centenier, ne ſoient de vrais miracles?

Que, dans une machine quelconque, à la faveur d'un vaſte globe rempli de gas ou de fumée, on s'élève dans les airs; qu'on trouve même le ſecret de gliſſer ſur les eaux; eſt-ce là, comme J. C., commander aux vents & aux tempêtes? N'eſt-ce donc qu'à force d'art & d'inſtrumens qu'il a marché d'un pas ferme ſur les ondes agitées, & qu'il y a fait marcher, par ſon ſeul commandement, l'un de ſes Apôtres? Eſt-ce avec le ſecours d'un Aéroſtat qu'il s'eſt élevé dans les cieux, pour ne plus reparoître ſur la terre?

Et que gagnera l'Incréduſe à multiplier, par d'inſipides raiſonnemens & des comparaiſons puériles, ſes délires & ſes ſophiſmes?

C'eſt la chaîne de tous les grands miracles opérés en faveur de la Religion, qu'il faut rompre ; que dis-je ? c'eſt la chaîne immenſe de tous les grands faits qui la prouvent, qu'il faut briſer ; ce ſont ſes caractères diſtinctifs qu'il faut abſolument effacer ; c'eſt en un mot ſon enſemble tout divin qu'il faut anéantir, avant de lutter contre elle, & de prétendre lui ravir ſes droits, ſi bien acquis, à la croyance du genre humain.

PAGE 42.

(m) *La Nature ſe trouble & ſe découvre quand il expire, par des prodiges qu'atteſtent des Auteurs païens, &c.* tels que Phlégon, qui floriſſoit à Rome vers le milieu du ſecond ſiècle ; Thallus, Auteur Grec, qui écrivoit les hiſtoires Syriaques dans le premier ſiècle de l'Egliſe, & qui rapporte dans ſon troiſième Livre celle des ténèbres qui ſe répandirent ſur la Judée à la mort de J. C. Phlégon parle de ces ténèbres comme d'une éclipſe de ſoleil, ſoit parce qu'il les croyoit l'effet d'une éclipſe, ſoit parce que le plus grand nombre, avant lui, s'étoit exprimé ainſi ſur ce phénomène. Voici ce qu'il en dit : » La quatrième année de la 202e. olympiade » (*qui eſt la même que celle de la mort de N. S.*), » il y eut une éclipſe de ſoleil, la plus grande » qu'on eût encore vue. Il ſe forma à la

» sixième heure du jour une nuit si obscure, » que les étoiles parurent dans le ciel. Il se » fit de plus un grand tremblement de terre, » qui renversa plusieurs maisons de la ville » de Nicée en Bithynie «. Ce qui met encore ce miracle dans un plus grand jour, de l'aveu même des Païens, c'est qu'il étoit rapporté dans les actes publics & dans les registres de l'Empire. Tertullien, dans son Apologétique, (ch. 21.) en appelle à ces pièces solennelles, comme à des monumens inconteſtables, & y renvoie les Gentils. *Eum mundi casum relatum in Archivis vestris habetis.* Lucien, Prêtre & Martyr, au rapport de Rufin, disoit à ses Juges : *Consulite annales vestros, invenietis, Pilati temporibus, dum patereturChristus, medio die fugatum solem & interruptum diem.* (Hist.-Eccléſ. liv. 9, ch. 6.)

PAGE 43.

(n) *Ces hommes, qui vont opérer au nom de J. C. d'aussi grands prodiges que ceux qu'il a opérés lui-même.* Suétone (*in Nerone, c. 16.*) appelle les Chrétiens une secte de Magiciens ou d'Enchanteurs ; ce qui prouve au moins le caractère merveilleux qu'on étoit forcé de reconnoître dans les choses qu'on leur voyoit faire.

Sur quel fondement tant soit peu solide pourroit-on nier la vérité des miracles de

J. C. & de ſes Diſciples, tandis que les Juifs & les Païens n'ont de reſſources, pour en éluder la notoriété, que de dire qu'ils étoient opérés par la magie ou par la puiſſance des démons ? » Auſſi, dit un Auteur Anglois » (Littleton), après les Apôtres & les Evan» géliſtes, les témoins les plus irréprocha» bles de l'évidence triomphante de cette » vérité, ſont Celſe, Julien, & les autres » adverſaires anciens de la Religion Chré» tienne, qui, ne pouvant contredire ni » nier l'authenticité de ſes miracles, ſe vi» rent réduits à en imaginer des cauſes auſſi » abſurdes & auſſi ridicules «. *Conſidérations ſur la converſion de S. Paul*, p. 109.

PAGE 45.

(o) *Les mœurs des premiers Fidèles ſe font admirer de leurs plus grands ennemis.* Pline dans ſa Lettre à Trajan, nous a laiſſé ce beau monument du témoignage que les apoſtats eux-mêmes rendoient aux mœurs des premiers Chrétiens. » On me préſenta un » Mémoire où étoient les noms de pluſieurs » qui affirment qu'ils ne ſont pas Chrétiens, » & qu'ils ne l'ont jamais été. En effet, ils » invoquèrent les Dieux avec moi, leur ſacri» fièrent, & de plus, ils donnèrent des ma» lédictions au Chriſt : à quoi il eſt, dit-on, » impoſſible d'engager ceux qui ſont véritа» blement

» blement chrétiens. D'autres encore, dénon-
» cés, dirent qu'ils étoient chrétiens, & le
» nièrent incontinent, disant qu'ils l'avoient
» été, mais qu'ils ne l'étoient plus ; & ils
» maudirent aussi le Christ. Du reste, ils
» affirmoient que leur faute ou leur erreur se
» réduisoit aux points suivans ; qu'ils s'assem-
» bloient, à un jour marqué, avant le lever
» du soleil, pour dire ensemble alternative-
» ment un cantique à l'honneur du Christ com-
» me à un Dieu ; qu'ils s'engageoient par
» serment, non à aucun crime, mais plutôt
» à ne commettre ni larcin, ni rapine, ni
» adultère, à garder la foi donnée, à rendre
» religieusement un dépôt, qu'ensuite ils
» avoient coutume de se retirer, puis de se
» rassembler pour faire un repas, où ils ne
» prenoient que des alimens communs & per-
» mis « (*Epist. 97, lib. 10*). Le témoignage de Lucien n'est pas d'un moindre poids. Au milieu des traits de satire qu'il lance contre les Chrétiens, il lui échappe des traits de vérité qui leur font honneur. » Leur Législateur, dit-
» il, leur persuade qu'ils sont tous frères.....;
» ils se séparent de nous ; ils renient les dieux
» des Grecs ; ils adorent leur Docteur crucifié, & conforment leur vie à ses loix ; ils
» mépriſent les richesses, tout est commun
» entre eux ; & ils sont constans dans leur

» foi.... Jusqu'à ce jour ils adorent ce grand » homme crucifié dans la Palestine «. *Lucian. de morte Peregrini.*

PAGE 46.

(p) *Les oracles se taisent.* La cessation des oracles vers le tems de J. C. & de ses Apôtres, du moins successivement & par degrés, mais toujours d'une manière très-sensible, est attestée par la plupart des Auteurs païens. On a cherché à éluder & à affoiblir tant qu'on a pu la force de ce témoignage, surtout en rejetant ce silence des oracles, dans le tems dont il s'agit, sur d'autres causes que celle que nous lui attribuons. Mais que répondre au défi que les premiers Chrétiens faisoient aux Païens, en les provoquant à permettre publiquement, & devant les Tribunaux, l'épreuve du pouvoir que le nom de J. C. leur donnoit sur les démons & sur leurs oracles, sous peine à ceux d'entre les Fidèles qui ne rempliroient pas leur promesse, de subir le dernier supplice? Voyez l'*Apologétique de Tertullien.*

» Que l'on amène, dit Lactance, un » homme véritablement possédé du démon, » qu'on nous présente le Prêtre même d'Apol- » lon de Delphes; ils frémiront l'un & l'autre » au seul nom de Dieu: Apollon sortira aussi

» promptement de ſon Prophète que le dé-
» mon du corps de ce poſſédé ; & le Prophète
» abandonné du dieu que l'invocation du nom
» du Très-Haut aura mis en fuite, ſera pour
» jamais réduit au ſilence «. *Inſtit. Div. l. 4. chap. 27.*

Le même Lactance rapporte qu'un ſeul Chrétien aſſiſtant, ſans être connu, à la pompe d'un ſacrifice, les Aruſpices n'avoient pu tirer aucune lumière des entrailles des victimes, ni rendre aucune réponſe. Sur quoi le Prêtre s'étant écrié qu'il y avoit dans la foule quelque profane, le peuple, animé par ce diſcours, avoit excité une eſpèce de tumulte.

» Venez, diſoit S. Cyprien, & reconnoiſ-
» ſez la vérité de ce que nous vous annon-
» çons ; & puiſque vous faites profeſſion d'ado-
» rer les Dieux, croyez-en au moins ceux que
» vous jugez dignes de votre culte «. *Lib. contra Demetr.*

» Les mauvais eſprits, dit-il ailleurs, con-
» jurés au nom du vrai Dieu, nous cèdent
» ſans héſiter, s'avouent vaincus, & ſont
» contraints de ſortir des corps qu'ils obsè-
» dent «.

» Que celui, dit S. Athanaſe, qui voudra
» s'éprouver, vienne..., il verra comment,
» au ſeul nom de Jéſus, les démons fuient, les
» oracles ceſſent, & la magie avec tous ſes

» enchantemens reſte confondue «. *Lib. de Incarn. verbi Dei.*

Minutius-Félix en atteſte les Païens eux-mêmes. » La plupart d'entre vous n'ignorent » pas les aveux que les démons nous ont » faits toutes les fois qu'ils ont été forcés » par nos exorciſmes & nos prières de ſor- » tir des poſſédés.... : mentiroient-ils pour » ſe déshonorer en votre préſence ? Croyez- » en donc leur propre témoignage ; croyez » qu'ils diſent la vérité, lorſqu'ils recon- » noiſſent qu'ils ne ſont que des démons «. *In Octav.*

» Ce ſeul nom de Jéſus, dit Arnobe, met » en fuite les mauvais eſprits, & fait taire les » oracles «. *Adverſ. Gent.*

PAGE 47.

(q) *Et ſon temple fameux, que Julien s'efforça en vain de rebâtir.* L'Empereur Julien voulut éterniſer ſa mémoire en relevant ſuperbement le temple de Jéruſalem. » Cette heureuſe nouvelle, dit M. le Beau, (Hiſt. du Bas-Empire, liv. 13), ſe répand en un moment dans les contrées voiſines. Les Juifs accourent de toutes parts avec un empreſſement incroyable.... ; chacun croyoit ſe ſanctifier en contribuant à cette pieuſe entrepriſe. Cependant Cyrille, Evêque de Jéruſalem,

mieux instruit que les Juifs du sens de leurs prophéties, se moquoit de leurs efforts. Il disoit hautement, que le tems étoit venu où l'oracle du Sauveur du monde alloit s'accomplir à la lettre ; que de ce vaste édifice, il ne resteroit pas pierre sur pierre «.

Il s'accomplit en effet, & c'est ainsi qu'en parle Ammien-Marcellin, Auteur païen, qui vivoit dans ce même tems : » L'activité de » Julien s'étendant même à tout, il forma, » pour s'immortaliser par des monumens qui » lui survécussent, le dessein de rebâtir à » grands frais le temple superbe de Jérusa- » lem, qui, après bien des combats meur- » triers livrés pendant le siége qu'en fit Vespa- » sien, fut enfin détruit par Titus ; il chargea » de cette commission Alypius d'Antioche, » qui avoit autrefois gouverné la Grande-Bre- » tagne en qualité de Vicaire des Préfets. Pen- » dant que cet homme, secondé par le Gou- » verneur de la Province, pressoit extrême- » ment l'Ouvrage ; de redoutables globes de » feu, qui s'élancèrent sans discontinuer près » des fondemens, rendirent ce lieu inacces- » sible aux travailleurs, dont quelques-uns » furent brûlés ; & l'obstination des flam- » mes à repousser tout ce qui approchoit, » força à se désister de l'entreprise «. *Liv. 23, chap. 1.*

» Ce miracle, dit encore M. le Beau, ſe paſſa aux yeux de l'univers ; & la Providence en a perpétué la mémoire par des témoignages authentiques, que nul des Païens n'a oſé démentir. S. Grégoire de Nazianze & S. Jean Chryſoſtôme, contemporains de cet évènement, en ont développé toutes les circonſtances. S. Ambroiſe, qui vivoit dans le même tems, en prend avantage, comme d'un fait inconteſtable, pour détourner le Grand Théodoſe de rétablir un temple des Païens. Mais ce qui doit fermer la bouche à l'incrédulité, c'eſt l'autorité des ennemis du Chriſtianiſme. Ammien-Marcellin, qui étoit alors à la Cour, atteſte la vérité de ce prodige. Julien lui même avoue qu'il a voulu rebâtir ce temple ; & s'il s'abſtient de parler des obſtacles que le ciel & la terre oppoſèrent à ſon deſſein, ſon ſilence eſt ſuppléé par un Auteur qui n'eſt pas d'un moindre poids, parce qu'il n'étoit pas moins intéreſſé à cacher la vérité. Un fameux Rabbin, qui écrivoit dans le ſiècle ſuivant, rapporte le fait ; &, ce qui doit être d'une grande conſidération, il le rapporte d'après les Annales de la Nation Juive. De nos jours, un Proteſtant célèbre (Warburton) a recueilli tous ces témoignages, & il en a fait ſentir la force dans un ouvrage ſolide & lumi-

neux «. Son excellente dissertation a été traduite en François, & imprimée à Paris en 1764. Elle se vend chez la veuve Tilliard, rue de la Harpe.

PAGE 48.

(r) *Les Juifs..... conservant une existence si précaire, & continuée cependant depuis si long-tems, &c.* » Dans les révolutions des vastes empires de l'Orient, on voit les peuples les plus fameux se précipiter les uns sur les autres, & menacer tour à tour d'une ruine totale cette triste nation, qui, par un prodige inoui, subsiste aujourd'hui plus nombreuse que jamais au sein de toutes les nations de l'univers. On l'a remarqué cent fois, & l'on ne sauroit trop le répéter, les Juifs, vaincus, dispersés, & maudits, forment encore sur la terre un peuple immense; & déjà l'on n'y trouve plus, depuis des siècles, le moindre vestige des Assyriens, des Mèdes, des Perses, des Grecs, & des Romains, qui les avoient réduits en esclavage. Ils se sont perpétués, malgré les affreuses calamités qu'une main vengeresse a répandues sur leurs têtes; & ce qui a fait disparoître leurs vainqueurs du milieu des nations, semble être précisément l'époque la plus féconde de leur accroissement. Les vues

de Dieu ſur ce peuple infortuné ſe manifeſteront dans les derniers tems, & le prélude de leur accompliſſement a toujours été regardé comme une des preuves les plus frappantes de la vérité de notre Religion «. *M. Fréron, Année Littéraire.*

Voyez dans le diſcours d'un Paſteur de Berlin, que nous avons cité à la fin de la note (c) de la trente-neuvième Lettre, un beau morceau ſur les Juifs, ce peuple étrange, eſpèce d'énigme incompréhenſible à l'eſprit humain, ſi on ne le conſidère pas, ſelon l'expreſſion de M. Ancillon, comme un peuple miraculeux & ſoumis à une direction particulière de la Providence, pour les fins les plus grandes dont on puiſſe ſe former l'idée.

LETTRE XLVI.

Du Comte de Valmont à son Père.

O mon père ! mon père ! tout eſt perdu pour moi. Lauſane... Emilie... Quelle fureur... ! A quelle extrémité me ſuis-je porté ! Lauſane eſt dangereuſement bleſſé ; Emilie eſt mourante.... ; ſon enfant vit.... hélas ! ſous quels auſpices il eſt né ! Fils infortuné ! la mort lui eût mieux valu que la vie. Et moi, malheureux père ! malheureux époux ! ſi Emilie meurt, moi qui en ſerai la cauſe, il ne me reſte plus qu'à mourir.

LETTRE XLVII.

Du Marquis à son Fils.

MON cher fils ! ne te laisse point abattre, ne t'abandonne point à un lâche désespoir. Ne te resteroit-il donc pas assez de force pour supporter la vie (a), au moins pour ton fils, pour un père qui ne vit que pour toi seul, peut-être, encore pour Emilie ? Et si elle meurt... quelle plus juste peine le Ciel pourroit-il t'imposer dans sa clémence, que celle de lui survivre ?

Mesdames de Veymur, accompagnées du plus jeune des deux frères, arriveront presque aussi-tôt que Bazin, qui te porte ma lettre. Ils volent en amis généreux à ton secours & à celui d'Emilie. Il ne reste avec moi que le Comte, dans le sein duquel je répands ma trop vive douleur. Dans ces momens si difficiles, si pénibles pour moi, il est mon soutien ; & Dieu par dessus tout. O mon fils ! il y a une Religion ; il y a un Dieu

juste, arbitre de notre sort; il y a une autre vie que celle-ci, pour satisfaire à sa justice. O Dieu souverainement équitable, mais Dieu clément & bon, ayez pitié de moi..., ayez pitié de mon fils!

NOTE.

PAGE 82.

(a) *NE te resteroit-il donc pas assez de force pour supporter la vie ?* M. Rousseau a mis dans la bouche d'un jeune homme, à qui la vie est devenue à charge, des sophismes en faveur du suïcide, que, malgré tout leur séduisant appareil, il est aisé de détruire. » Plus j'y » réfléchis, dit le jeune homme, plus je trouve » que la question se réduit à cette proposition » fondamentale : Chercher son bien & fuir » son mal en ce qui n'offense point autrui, » c'est le droit de la nature «.

La réponse est facile : *Chercher son bien*, oui sans doute, mais *son vrai bien*; fuir son mal, mais *son vrai mal*; & dans un être tel que l'homme, l'un & l'autre se prennent, non du moment, mais d'une toute autre durée.

Chercher son bien, fuir son mal *en ce qui n'offense point autrui*, c'est-à-dire, en ce qui

n'offenſe ni Dieu dans ſes droits ſur nous, ni les hommes dans les droits de la ſociété, ou dans ceux d'homme à homme ; ce ſera *le droit de la nature*. Mais la propoſition ainſi énoncée, condamne le ſuïcide, bien loin de l'autoriſer. C'eſt ce que développe de la manière la plus ſenſible la réponſe de Milord à ſon ami.

» Penſez-y bien, jeune homme ; que ſont » dix, vingt, trente ans pour un être immor- » tel ? la peine & le plaiſir paſſent comme » une ombre ; la vie s'écoule en un inſtant ; » elle n'eſt rien par elle-même ; ſon prix dé- » pend de ſon emploi. Le bien ſeul qu'on a » fait demeure, & c'eſt par lui qu'elle eſt » quelque choſe. Ne dis donc plus que c'eſt un » mal pour toi de vivre, puiſqu'il dépend de » toi ſeul que ce ſoit un bien, & que, ſi c'eſt » un mal d'avoir vécu, c'eſt une raiſon de plus » pour vivre encore. Ne dis pas non plus qu'il » t'eſt permis de mourir, car autant vaudroit » dire qu'il t'eſt permis de n'être pas homme, » qu'il t'eſt permis de te révolter contre l'Au- » teur de ton être & de tromper ta deſtina- » tion..... Toi qui crois Dieu exiſtant, l'ame » immortelle, & la liberté de l'homme, tu » ne penſes pas ſans doute qu'un être intelli- » gent, reçoive un corps & ſoit placé ſur la » terre au haſard, ſeulement pour vivre, ſouf- » frir, & mourir ? Il y a bien peut-être à la vie

» humaine un but, une fin, un objet moral ? » je te prie de me répondre clairement ſur ce » point....

» Ta mort ne fait de mal à perſonne..... ? » Tu parles des devoirs du Magiſtrat & du » Père de famille ; & parce qu'ils ne te ſont » pas impoſés, tu te crois affranchi de tout. » Et la ſociété, à qui tu dois ta conſervation, » tes talens, tes lumières ; la patrie, à qui tu » appartiens, les malheureux, qui ont beſoin » de toi, ne leur dois-tu rien ? O l'exacte dé- » nombrement que tu fais ! Parmi les devoirs » que tu comptes, tu n'oublies que ceux » d'homme & de citoyen..... Et que dis-tu » de la défenſe expreſſe des loix ? Les loix, » les loix, jeune homme ! le ſage les mé- » priſe-t-il ? Socrate innocent, par reſpect » pour elles, ne voulut pas ſortir de priſon ; » tu ne balances point à les violer pour » ſortir injuſtement de la vie, & tu deman- » des ; Quel mal fais-je..... ? Il ne ſied bien » d'oſer parler de mourir, tandis que tu » dois l'uſage de ta vie à tes ſemblables ! Ap- » prends qu'une mort telle que tu la médites » eſt honteuſe & furtive. C'eſt un vol fait au » genre humain. Avant de le quitter, rends- » lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne » tiens à rien ? je ſuis inutile au monde ? Phi- » loſophe d'un jour ! ignores-tu que tu ne

» saurois faire un pas sur la terre sans y trou-
» ver quelque devoir à remplir, & que tout
» homme est utile à l'humanité par cela seul
» qu'il existe.... ? Insensé ! j'ai pitié de tes
» erreurs. S'il te reste au fond du cœur le
» moindre sentiment de vertu, viens, que
» je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois
» que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-
» même : *Que je fasse encore une bonne action*
» *avant que de mourir*..... Si cette considé-
» ration te retient aujourd'hui, elle te retien-
» dra encore demain, après demain, toute
» ta vie «.

Voilà ce que la raison toute seule pouvoit dire. Mais à qui croit la Religion Chrétienne, faut-il tant de raisonnemens ? Peut-on être bien convaincu de la réalité de ses menaces comme de ses promesses, & vouloir, pour se délivrer d'une vie mêlée de plaisirs & de peines, s'ouvrir à l'instant & à coup sûr une éternité des plus affreux supplices ? Avouons-le à la honte de l'Incrédulité, c'est l'affoiblissement de la Religion parmi nous, qui, de nos jours, a rendu si commun le suicide.

LETTRE XLVIII.

Du Comte de Valmont au Marquis.

EMILIE est toujours au même état. Lausane est mort. Sa famille, instruite de ce que l'on avoit tenu secret jusqu'alors, concerte les mesures qu'elle doit prendre pour me perdre sans se compromettre *. Je suis caché dans la maison de Mesdames de Veymur, qui sont ici sous des noms empruntés. M. de Veymur ne me quitte pas un seul moment : & sa présence, ainsi que votre dernière Lettre, me soutient contre moi-même. Sa femme est sans cesse au chevet du lit de sa chère Emilie, à qui sa vue semble apporter un foible soulagement. Dans les momens où

* Selon les loix, de deux hommes qui se sont battus en duel, on ne peut faire le procès à l'un, sans flétrir la mémoire de l'autre, sans déterrer même son cadavre, s'il est enseveli, & sans le condamner à être traîné sur la claie.

cette chère épouse a l'esprit plus libre, la piété fait toute sa force. Quelle piété, grand Dieu ! quels tableaux j'ai vus ! & dans leur contraste, quels argumens en faveur de la Religion ! Encore deux jours, & je vous instruirai de tout. Mais l'état d'Emilie, je vous l'avoue, m'inquiète & m'agite trop pour me laisser la force de vous en dire davantage. Que n'ai-je suivi vos sages conseils ! ô Dieu ! que ne les ai-je suivis !

LETTRE XLIX.

Du même.

EMILIE étoit hier à l'extrémité. Depuis long-tems elle ſentoit ſon état, malgré la pitié barbare, diſoit-elle à ſes femmes, qui nous portoit à le lui cacher. Elle déſiroit, dès les premiers jours de ſa maladie, de recevoir les derniers Sacremens; elle les a reçus enfin, & ils ont produit ſur elle un effet tout contraire à celui que j'en appréhendois. Ils l'ont rendue plus calme; ils l'ont en quelque ſorte rappelée à la vie, & un rayon d'eſpérance luit encore pour moi. Son fils, qu'elle a redemandé avec les plus vives inſtances, eſt ſous ſes ieux; & plût au Ciel qu'il n'y eût pas plus à craindre pour ſa mère que pour lui! ma ſituation étant aujourd'hui plus tranquille, j'en profite pour vous raconter plus au long mes égaremens & mes malheurs.

Vous aviez preſſenti les excès auxquels mon caractère impétueux, mes paſſions

vives & ardentes pouvoient me porter ; je n'ai que trop justifié toutes vos craintes.

Des amis indiscrets me rapportoient sans cesse des propos ou des démarches de Lausane, qui enflammoient ma jalousie, & réalisoient à mes ieux les chimères que je m'étois formées. Des émissaires, que j'avois placés en tous lieux sur ses pas, empoisonnoient encore ses discours légers, & aggravoient chaque jour mes soupçons. Il se faisoit un jeu de ma crédulité : & voulant la faire servir à d'affreux projets, que lui-même m'a dévoilés, croyant d'ailleurs qu'avec le crédit & l'autorité dont il jouïssoit, je n'oserois jamais faire avec lui d'une prétendue galanterie une affaire sérieuse, il mit enfin, par la plus abominable invention, le comble à ses noirceurs. Il montra à ceux dont j'avois fait mes confidens, un portrait d'Emilie, accompagné d'une lettre qui paroissoit écrite de sa main, & dans laquelle, après un préambule assez naturel sur les soins qu'elle avoit toujours apportés à déguiser à mes ieux son attachement pour lui, elle lui recommandoit

de nouveau de s'observer devant moi avec plus d'attention, & lui envoyoit un gage de sa tendresse tel qu'il le désiroit.

De tous mes amis, celui dont je me défiois le moins fut mis en œuvre par le Baron, pour me faire donner plus sûrement dans le piége qu'il me tendoit. Sur son récit, je n'eus pas de peine à croire Emilie coupable; cependant je me possédai assez, pour exiger de cet ami perfide qu'il me fît voir au moins la lettre, qui étoit le plus sûr garant de l'infidélité d'Emilie. Il me promit d'employer tous ses soins pour la dérober à Lausane, & dès le lendemain il me la remit. Jugez de ma fureur, lorsque je crus y reconnoître l'écriture d'une épouse, qui sembloit me manquer & se manquer à elle-même si indignement. N'écoutant plus dans cet instant que la passion qui me transportoit, je courus à son appartement. » Malheureuse, lui dis-je en l'abordant, laisse » tomber le masque de ta fausse vertu; lis, » & sois confondue «. Elle lut, & me rendant la lettre; » C'est mon écriture, dit-» elle; on l'a contrefaite, de manière à m'y

» tromper moi-même ; mais ce ne sont, » cher époux, ni mon style, ni mes senti- » mens «. Le sang froid avec lequel elle prononça ces mots, au lieu de m'éclairer, ne fit que redoubler l'horreur dont je me sentois pénétré, & m'animer encore plus à la vengeance. Je la quittai, en osant bien l'accuser de s'être fait un front qui ne savoit plus rougir ; & je courus chercher Lausane. » Suivez-moi, lui dis-je, lâche & infâme séducteur «. Oh, pour lâche & infâme, c'est trop, me répondit-il ; & il me suivit à l'instant. Dans la route, & pendant que je me faisois mener avec lui dans un lieu écarté ; » Expliquons-nous, me dit- » il, & que de petites intrigues d'amour, » sans dessein & sans conséquence, ne sé- » parent pas à jamais deux amis qui de- » puis tant de tems ont vécu l'un pour » l'autre : il m'en couteroit trop de vous » ôter la vie, & vous vous perdez si vous » attentez à la mienne «. Je regardai comme un manque de courage ce qui n'étoit en lui que le fruit d'une réflexion plus mûre, occasionnée par mon emporte- ment ; & je ne daignai y répondre que

par le plus profond silence & le plus parfait mépris. Descendus de carrosse au parc de Vincennes, & nous enfonçant aussi-tôt dans le plus épais du bois, Point de quartier, m'écriai-je dans le transport qui m'agitoit : & fondant sur le Baron sans aucun ménagement, j'en reçus une légère blessure ; mais après le combat le plus opiniâtre, je l'étendis presque mort à mes pieds. » J'implore votre secours, » me dit-il en tombant ; accordez-le moi, » par pitié pour vous-même, & plus encore pour votre fidèle & trop malheureuse épouse «. Il ne put en dire davantage. Je courus faire avancer la voiture qui nous avoit amenés, & nos valets de chambre, que nous avions eu la précaution d'y faire monter avec nous. Ils m'aidèrent à relever le Baron, qui ordonna au sien un silence qu'il n'a pas gardé ; & on le reconduisit à son hôtel.

Pour moi, vivement frappé du peu de mots qui lui étoient échappés, je me hâtai de rejoindre Emilie. Hélas ! je craignois de la revoir presque autant que je le désirois ; & dans quel état, grand Dieu !

la trouvai-je à mon retour ! Un accouchement ſubit, mais violent, cauſé par la trop juſte frayeur qu'avoit produite en elle mon départ précipité, la mettoit à deux doigts de la mort. Elle venoit d'être délivrée; mais il lui reſtoit des convulſions affreuſes & un tranſport qui aliénoit entièrement ſa raiſon. Malgré la quantité de ſang qu'elle avoit perdu, l'ardeur de la fièvre lui donnoit une force qu'on avoit peine à contenir; & tandis que ſes femmes étoient en pleurs aux pieds de ſon lit, ſes domeſtiques ne pouvoient, que difficilement, la retenir au milieu des ſecouſſes vives & continuelles qu'elle éprouvoit dans tous ſes membres. Je la pris moi-même entre mes bras, & à chaque inſtant elle étoit prête à m'échapper. On crut qu'elle alloit paſſer; on vouloit me faire retirer: mais je n'écoutois rien, je ne ſavois ni ce qu'on me diſoit ni ce que je faiſois; toute mon attention ſe bornoit à contenir Emilie, que j'embraſſois étroitement, & avec laquelle je ne penſois plus qu'à mourir. Cependant ſon agitation ſe calma peu

à peu ; quelques ſecours appliqués à propos lui rendirent même l'uſage de la raiſon ; mais elle ſe trouva auſſi foible alors, qu'elle étoit forte & violente quelques inſtans auparavant. Elle tourna vers moi des regards languiſſans, me tendit une main défaillante, & ne put proférer que ce peu de mots : » Cher époux, » je vous aime toujours «. Une léthargie profonde ſuccéda auſſi tôt à cet état de langueur & d'accablement : on la fit revenir à force de ſoins ; & moi, immobile & ſtupide, je tenois ſa main preſſée entre les miennes, & ne pouvois pleurer. Après un aſſez long tems paſſé dans cet état, ſes ieux ſe rouvrirent, & ſe portèrent encore plus tendrement ſur moi : » Je ne puis, dit-elle, cher » époux, ſoutenir la ſituation où je vous » vois «. Elle retomba dans ſon évanouïſſement.

On prit ce moment pour m'arracher d'auprès d'elle ; on me fit paſſer dans la chambre voiſine, où étoit mon fils : je m'aſſis près de lui ; & l'émotion que me cauſa ſa vue, rappelant mes eſprits

preſque égarés, me fit enfin verſer des larmes. A l'inſtant où je me ſentois le plus ſoulagé, & où je retrouvois quelque force dans mes maux, on vint me dire qu'Emilie étoit mieux, mais qu'elle avoit beſoin de repos, & qu'un inconnu me demandoit : c'étoit un homme que m'envoyoit Lauſane, pour me dire qu'il étoit très-mal, & qu'il déſiroit me parler ; j'y courus. On avoit jugé ſa bleſſure mortelle : » Vous m'ôtez peut-être la » vie, me dit-il après avoir fait retirer » ceux qui l'environnoient ; mais je l'ai » mérité. La Comteſſe eſt innocente, & » la lettre que j'ai ſuppoſée étoit deſtinée » à me rendre coupable envers vous avec » plus de ſuccès que je ne l'avois été juſ- » qu'ici. J'étois aſſez convaincu que vous » la lui montreriez ; mais je penſois auſſi » que, du caractère dont je vous con- » nois, & après des marques auſſi sûres » en apparence de ſon infidélité, nulle » explication de ſa part ne pourroit vous » empêcher de rompre avec elle. Ne » croyant pas d'ailleurs, qu'avec les vues » d'agrandiſſement & d'élévation dont

» vous

» vous m'avez fait part, vous vouluſſiez
» vous meſurer avec moi, ni vous
» expoſer à tout perdre pour une
» femme infidèle, je fondois ſur votre
» rupture mes plus douces eſpérances.
» L'habitude qu'on a fait prendre à la
» Comteſſe, de ſe promener chaque jour
» pour ſe conſerver en ſanté, m'avoit
» fait concevoir le deſſein de profiter
» d'une de ſes promenades pour l'enle-
» ver. J'avois gagné pour cet effet ſon
» cocher, ſon coureur, la Roche (trois
» de ſes gens que je vous avois donnés);
» & tout le reſte étoit arrangé. Si au con-
» traire, vous preniez le parti de l'éloi-
» gner & de vous ſéparer, j'avois réſolu
» de forcer ſa retraite, ſi je ne pouvois
» réuſſir à l'enlever ſur la route. Cet en-
» lèvement, diſois-je, de quelque ma-
» nière qu'il ſe faſſe, ne ſera point ſur
» mon compte: après l'éclat de la rup-
» ture, on dira hautement que la Com-
» teſſe s'eſt jetée dans mes bras; qu'elle
» eſt venue dépoſer entre mes mains le
» fruit de nos amours, que ſon mari a
» été pris pour dupe, & quoi qu'il

» puisse en arriver du côté de la Comtes-
» se, ma passion sera satisfaite, ou du
» moins ma vanité «.

Quel monstre ! m'écriai-je à l'instant. Quoi ! & vous ne respectiez pas même l'état d'Emilie..... ! Et maintenant elle se meurt.... !» J'étois un monstre, j'en conviens, me répondit Lausane; mais je » devois, à sa justification, à votre repos » & au mien, ce récit, hélas ! si pénible » & si humiliant pour moi. J'ai tout fait » pour séduire la Comtesse, & j'avoue » que le triomphe auquel j'aspirois in- » téressoit en moi autant l'orgueil que l'a- » mour. Par de fausses délations, j'ai fait » éloigner votre père, dont la présence » & les conseils m'auroient embarrassé; » je vous ai rendu incrédule comme moi, » pour vous rendre moins cher à Emilie, » moins scrupuleux, moins délicat, & » moins fidèle; je vous ai inspiré les pas- » sions & les préjugés les plus favorables » à mes vues : j'ai voulu employer auprès » de la Comtesse les mêmes ressources; » mais je l'ai toujours trouvée armée par » sa sagesse contre toute espèce de séduc-

» tion. Je vous ai fait, sans vous haïr, » tout le mal que j'ai pu; & j'en suis la » première victime. Il y a un Dieu juste, » Valmont; je le reconnois trop tard, & » je ne me sens pas encore la force de » le confesser hautement.... Il y a un » Dieu «. Lausane se tut à ces mots. Une sueur froide couloit de son front; l'agitation la plus violente se peignoit dans ses yeux & dans tous ses traits. En le voyant dans cet état, la pitié succéda au fond de mon cœur à tous les sentimens de fureur & de haine. J'appelai, pour lui faire donner du secours; & me penchant vers lui, Je vous pardonne, lui dis-je assez bas pour ne pas être entendu; mais puisqu'il y a un Dieu, pensez sérieusement à vous réconcilier avec lui. » Je vous attends demain, me ré- » pondit-il; & pour la seconde fois, » ayez pitié de moi «. Je lui serrai la main avec un mélange inexprimable d'humanité, de compassion, de mépris, & d'horreur.

Je me hâtai de rejoindre ma chère Emilie, l'esprit rongé d'inquiétudes; &

le cœur plus rempli que jamais d'eſtime pour elle, de reſpect, & d'amour. On ne me permit de la voir qu'un moment. Sa ſituation étoit toujours la même: elle l'étoit à mon réveil; ſi toutefois j'ai fermé l'œil de toute cette nuit, la plus orageuſe de ma vie. J'entrai chez Emilie; je la vis un moment ſans en être apperçu; j'embraſſai mon fils, & je courus chez Lauſane. Perſonne ne ſe défioit encore de ce qui s'étoit paſſé entre nous; & les raiſonnemens que formoit le Public, toujours mal inſtruit ſur ces ſortes d'affaires, s'arrêtoient ſur tout autre que ſur moi. Dès que je parus, on nous laiſſa ſeuls, comme il l'avoit ordonné.

» Venez, me dit-il, venez jouïr du » plaiſir de la vengeance... Le Ciel vous » a bien vengé. Venez voir un malheu- » reux, déchiré par ſes remords, com- » battu par mille ſentimens contraires, » ne ſachant ni ce qu'il doit croire ni ce » qu'il peut eſpérer, ne voyant, de quel- » que côté que ſe portent ſes réflexions, » que des ſujets de crainte & rien ſur quoi » il puiſſe s'appuyer. Accablante ſitua-

» tion ! O Galiléen ! tu as vaincu «. — Mais s'il a vaincu, lui dis-je en frémiſſant, comme Julien, vous blaſphémez *; ſi la Religion Chrétienne eſt vraie, comme je commence à le croire, elle vous offre un Dieu Sauveur, des moyens de réconciliation. — Quoi ! cette Religion que j'ai toujours méconnue, déshonorée, outragée... elle ſeroit la reſſource d'impies, de ſcélérats tels que moi ! Hélas, quelquefois, lorſque je la blaſphémois, mon cœur démentoit mes lèvres. Aujourd'hui il me ſuffiroit de dire, *Je me repens*, pour me la rendre favorable ! Porte tes reſſources à d'autres que moi; offre-les à Emilie, qui n'en a pas beſoin : pour moi je ne me repens que d'avoir pu te

* Théodore, & d'autres Ecrivains après lui, rapportent que, quand Julien ſe vit bleſſé à mort, il reçut dans ſa main le ſang qui couloit de ſa plaie; & que, le jetant en l'air, il s'écria : *Raſſaſie-toi, Galiléen : tu m'as vaincu; mais je te renonce encore*; & qu'après avoir ainſi blaſphémé contre Jéſus-Chriſt, il vomit auſſi mille imprécations contre ſes dieux, dont il ſe voyoit abandonné.

paroître si foible. Eh, quel rôle veux-tu me faire jouer ? J'irois demander un Prêtre, me confesser ! — Eh, vous l'avez bien fait vis-à-vis de moi, en me rendant le confident de vos crimes ! — Oui, mais c'est entre nous. Dès l'instant où je me suis senti frappé, je n'ai pu porter tout le poids de mes remords. Depuis ce moment fatal, les réflexions n'ont fait qu'enfanglanter la plaie qui est au fond de mon cœur; il me falloit quelqu'un à qui je pusse m'ouvrir sans contrainte, & je ne pouvois le faire plus utilement qu'à l'époux d'Emilie. Ce pendant personne ne sait quel est le sujet de notre entretien, & au contraire tout le Public sauroit bientôt... — Eh, Monsieur, qu'importe le Public dans des momens si précieux, & où, peut-être dans peu, il n'y aura plus à vos yeux d'autre juge de vos actions que Dieu même ? — Qu'importe.... ! eh quoi, m'as-tu donc condamné à la mort ? N'y a-t-il plus d'espérance pour moi ? Va, fais du moins prier pour un malheureux, qui n'a pas la force de prier pour lui-même. Fais dire des Messes pour sa guérison; les

plus vaillans de nos Coryphées en ont bien fait autant (a)... Son visage enflammé m'annonçoit assez qu'il étoit tems de finir, si je ne voulois pas aigrir son mal & augmenter le transport qui l'agitoit. Il n'étoit presque plus à lui. Je le quittai, en l'invitant à prendre du repos, & à ne se permettre que des réflexions capables de le tranquilliser & de le consoler.

Pendant plusieurs jours, je me partageai ainsi entre lui & la Comtesse. L'état d'Emilie demandoit les plus grands ménagemens, & sembloit empirer de jour en jour. Celui du Baron étoit entièrement désespéré. La gangrène s'étoit mise à sa blessure; elle avoit gagné les parties les plus nobles; & on n'avoit pas craint de lui annoncer que le mal étoit sans remède, & qu'il n'avoit plus que quelques heures à vivre. Grand Dieu! quelle nouvelle pour lui! En quelle situation l'ai-je vu dans ces derniers momens; & où trouverai-je des couleurs assez fortes pour bien rendre cet affreux tableau? » Il faut » donc mourir, me dit-il dès qu'il m'ap» perçut; & où irai-je? O néant que j'im-

» plore, ſois mon Dieu ! viens par pitié
» dévorer tout mon être ! viens, je n'ai de
» reſſource qu'en toi ſeul : je te rends ce
» que tu m'as donné... Hélas ! je t'implore
» en vain. Tu ne pouvois me rien donner ;
» tu ne peux me rien ôter. Dieu cruel !
» Dieu impitoyable ! s'il en exiſte quel-
» qu'un ; ô toi qui t'es joué de mon être,
» qui t'es joué de mon ſort, que vas-tu
» faire de moi *.... « ? O mon ami ! lui
dis-je en l'interrompant, que faites-
vous ? Quel fantôme hideux vous êtes-
vous formé, pour vous tourmenter ? Il
y a un Dieu bon, un Dieu clément...
même pour des coupables tels que nous.
Ah ! maintenant j'aime à m'en flatter :
oui, Lauſane, il y a un Dieu Sau-
veur. — Qu'il faſſe donc des miracles ;
qu'il me faſſe croire ; qu'il me faſſe eſ-
pérer ; qu'il change en un moment mon

* Un ancien Philoſophe diſoit : *Dubius vixi ; incertus morior ; quò vadam neſcio : Ens entium, miſerere mei ?* J'ai vécu dans le doute ; je meurs dans l'incertitude ; je ne ſais où j'irai : Etre des êtres, ayez pitié de moi !

eſprit & mon cœur; qu'il me donne la force d'avouer que je me ſuis trompé, que je l'ai bien voulu, que mon incrédulité étoit plus l'ouvrage de mes paſſions que de ma raiſon, qu'elle n'étoit ſouvent qu'un maſque dont je couvrois ma foibleſſe, qu'elle étoit un état de doute bien plus que d'aſſurance & de tranquillité. — Cette force dont tu as beſoin, ô mon ami! demandons la enſemble. Le tems preſſe; j'ai amené avec moi un Miniſtre charitable....

» Oui « , s'eſt écrié en entrant un de nos Eſprits forts, ami intime de Lauſane & l'un de ſes diſciples d'impiété, » il fera » beau voir mon maître, *extrémonctioné* » par tous les ſens, mourir entre les bras » d'un Prêtre! Eh quoi, Baron, as-tu » peur de l'enfer « ? Il eſt permis, lui répliquai-je, de trembler à moins; & je ne conſeille pas à notre ami d'être fort, en dépit de ſa conſcience & contre Dieu même. — Oh ſa conſcience! c'eſt celle d'un malade; & toi qui te portes bien, ce qui m'étonne eſt de te trouver auſſi foible que lui. Va, Baron, dit-il en ſe retirant

& en pirouettant, va dans l'autre monde, muni de passeports qui ne sont bons que pour les sots; & fais dire à ceux qui s'apprêtoient à vanter ton courage, que tu n'y étois déjà plus avant même d'être mort.

Voilà donc, dis-je à Laufane, qui paroissoit atterré par ces froides plaisanteries si fort hors de saison, voilà toutes les consolations & toutes les ressources que nous laissent dans ces derniers instans nos compagnons d'incrédulité. Cher Baron, permets que je te présente, dans le Ministre de la Religion, un ami plus fidèle & des ressources plus réelles. — Non, s'écria-t-il avec violence, qu'il se garde bien d'entrer; qu'il sorte de ma maison; à quoi m'expoſes-tu? Me voilà donc, grâces à tes soins, la fable & la risée de tous les sages! — Eh, mon ami, c'est bien de tout cela que tu dois t'inquiéter maintenant. Laisse ces faux sages faire les braves, tant qu'ils se croient loin du danger; mais pour toi, songe à ce que tu risques; prends du moins le plus certain. — Hélas! je risque tout, me

La mort de L'Impie.

répondit-il avec un air & d'un ton de voix que je n'oublierai jamais, je risque tout : n'importe (*b*) ; il est trop tard, & le sort en est jeté..... Dieu ! Dieu ! qui te venges déjà si cruellement, tu mets le désespoir & l'enfer dans mon cœur ! je te défie de me faire souffrir davantage.... Je perds tout.... tout s'évanouit à mes yeux & fond sous moi... Quel abîme....! ô rage ! ô désespoir ! ô infortuné que je suis..... ! Va, retire-toi, funeste auteur de ma mort....; qu'on sache, dit-il en élevant la voix, que c'est toi qui es mon meurtrier, mon bourreau ; que ta conscience te le dise à toi-même à chaque instant de ta vie ; qu'elle te rende aussi malheureux que moi. Reçois ce fatal adieu & mes derniers vœux ; que ton Emilie, que le fruit de ses entrailles..... A ces derniers mots, la rage le suffoqua. J'appelai du secours.... il n'étoit plus. J'avois saisi heureusement un papier qui sortoit de dessous son chevet, & qui me parut, à la première inspection, un plan contre la Religion, & en faveur de l'incrédulité, que je vous communi-

querai par la ſuite *. Je me jetai machinalement à genoux aux pieds de ſon lit, les ieux fixés ſur cet infortuné..... Quel ſpectacle hideux que celui de ſon cadavre.... ! Les efforts violens qu'il venoit de faire en rendant les derniers ſoupirs, avoient défiguré ſes traits. Ses ieux fixes & hagards ne reſpiroient que la haine, la vengeance, & la fureur; ſes mains étoient tordues ſur ſa tête; ſon front étoit pâle & menaçant; ſes lèvres étoient enflées & livides; ſa bouche ouverte ſembloit vomir encore l'impiété & le blaſphême.... Ses Domeſtiques ne purent le voir, ſans détourner les ieux & ſans frémir (*c*)..... Après quelques inſtans de ſaiſiſſement & de méditation profonde, la terreur dans l'ame, la conſcience bourrelée, oppreſſée

* Ce plan a été envoyé en même tems que la Lettre LIe, avec des réflexions du Comte de Valmont, ſur les objets qu'il renferme. On a rejeté le tout à la fin des Lettres de cette première Partie, comme un morceau à part, mais qu'il étoit eſſentiel de conſerver, en y faiſant d'ailleurs les additions & les changemens dont il ſera parlé.

par les remords, je m'arrachai de ce lieu ſiniſtre & précipitai mes pas vers Emilie. Quel contraſte ! toute ſa maiſon étoit en pleurs, tout retentiſſoit du récit de ſes œuvres & de l'éloge qu'on faiſoit de ſes vertus ; on entendoit de toute part des gémiſſemens & des regrets ; & quoiqu'on ſe contraignît en ma préſence, je ne liſois ſur tous les viſages que des ſignes ſenſibles de la plus vive inquiétude & de la douleur la plus amère. Lorſque je l'abordai, elle étoit un peu moins foible, & jouiſſoit de toute la liberté de ſon eſprit & de tout le calme de ſa raiſon.

Approchez, cher Valmont, me dit-elle dès qu'elle m'apperçut ; je me ſens aſſez forte pour partager vos peines & vous aider à les porter. Mon bon ami, il n'y a que la Religion qui puiſſe nous les faire ſoutenir dignement. Cherchez en elle des lumières & des ſecours, qu'elle ſeule peut nous donner. Qu'il m'eſt doux de mourir dans ſon ſein, ſi Dieu veut que je meure ! Elle ne me laiſſe regretter ſur la terre que vous, notre reſpectable père, & mon fils.... Mais quelle conſo-

lation n'emporterai-je pas au tombeau ; si je puis penser que je laisse, à ce rendre gage de notre amour, un père, instruit par ses malheurs & guidé par la Religion ! — Vivez, chère épouse, m'écriai-je fondant en larmes ; vivez pour me la faire suivre, pour me la faire aimer, pour que j'achève de la connoître & de l'adorer. — Ma vie n'est point à moi, me répondit-elle, elle est à celui qui me l'a donnée ; je la lui rends, dès qu'il lui plaît de la reprendre : trop heureuse, si le sacrifice que je lui en fais, uni à celui de mon Rédempteur, peut expier nos fautes & nous le rendre propice à tous deux... ! Je m'appuie, reprit-elle après quelques momens de silence, sur ses miséricordes, bien plus que sur l'innocence de ma vie & la pureté de mes intentions. Je vous ai toujours aimé, cher époux ; mais ai je bien aimé mon Dieu autant que je le devois ? Je l'ai désiré du moins de tout mon cœur ; & de tout mon cœur je veux mourir dans son amour.... Que la mort, pour une ame chrétienne, perd bien de son amertume ! Elle nous ôte beaucoup moins.

Pl. IX.

Car Monnet Del. Dambrun Sculp

Que la mort pour une Ame chrétienne perd bien de son amertume

qu'elle ne nous donne ; & dans cette séparation dont elle nous menace, ô mon ami ! je ſuis moins à plaindre que vous... C'eſt vous, cher Valmont, qui devez maintenant vous armer de force, pour ſoutenir le fardeau de la vie, & pour acquitter les dettes qu'elle vous fait contracter : c'eſt vous qui devez vivre, pour conſoler votre père, pour former à la Religion & à la vertu l'enfant que le Ciel vous a donné, & pour édifier par votre retour vos vrais amis, que vos erreurs ont affligés. Me le promettez-vous ? — O ma vie ! mon tout ! lui dis-je en me jetant à ſes genoux, demande à ton Dieu de vivre encore, pour achever ſon triomphe ſur mon eſprit & ſur mon cœur : il t'exaucera ; & en vivant pour toi, je commencerai à vivre pour lui. Mes erreurs ne tiennent plus à rien ; trop de choſes les combattent & les détruiſent. Je te promets tout ce que tu voudras ; car en te promettant, je ſens que je ne riſque plus rien. — Lève-toi.... je ne crains donc plus de mourir. O mon Dieu ! que votre volonté ſoit faite, & que votre ſaint nom

ſoit béni. — Emilie, je t'en conjure, demande-lui de vivre. — Oui, je le lui demande, ſi c'eſt pour ſa gloire & pour notre ſalut à tous deux. — Mon Emilie! me pardonnes-tu? — Ah! ſi je te pardonne, moi qui t'aime ſi tendrement! Va, mon cœur a toujours excuſé les foibleſſes du tien; & ce n'eſt qu'à Lauſane que j'ai beſoin de pardonner: hélas! je ſépare, autant qu'il eſt en moi, ſes vices de ſa perſonne: & il m'eſt cher encore, malgré les maux qu'il nous a faits. Mais, dis-moi, qu'eſt-il devenu...? Tu te troubles, Valmont; tu gardes le ſilence. — Ma tendre amie, ſois tranquille; je ſatisferai dans peu à tes queſtions, & tu admireras alors plus que jamais les ſecrets deſſeins d'un Dieu qui veille ſur nous. Lauſane t'a pleinement juſtifiée à mes ieux, ſi tu as pu jamais avoir beſoin de l'être. — Le Ciel daigne avoir pitié de lui....! Cher Valmont, laiſſe-moi me recueillir pour l'action que je médite; demain je recevrai les derniers Sacremens. Ne t'inquiète pas, mon bon ami; ils ſont tout à la fois & la conſolation la plus douce & le remède le plus sûr dans l'état où je ſuis.

Je respectai, quoiqu'à regret, la loi que sa piété m'imposoit ; & je me retirai en gémissant. On m'annonça, quelques heures après, M. de Veymur *. Son abord étoit inquiet & embarrassé. Fuyez, me dit-il, dès qu'il put me parler sans témoins. A l'instant même de la mort de Lausane, l'un de ses valets de chambre, qui vous a accompagné au parc de Vincennes, a raconté tout haut les circonstances de votre affaire, & nous venons de les apprendre en arrivant... La famille du Baron, qui perd toutes ses espérances, est désolée, & fait contre vous les plus terribles menaces. Le public est instruit, & le Roi lui-même ne tardera pas à l'être. Fuyez ; dérobez-vous à des poursuites dont vous auriez tout à craindre dans ces premiers momens. Conservez-vous pour Emilie, & venez chez Mesdames de Veymur, qui sont ici avec moi sous un nom emprunté : elles ont choisi exprès un logement commode & retiré, & ne veulent se présenter à votre épouse qu'après qu'elles vous auront mis à l'abri

* Le frère du Comte de Veymur.

de tout danger. La nuit favorise heureuſement votre retraite ; ſuivez-moi : nous nous chargeons de tranquilliſer Emilie.

Je le ſuivis avec d'autant plus d'empreſſement, que je brûlois du déſir de voir ſa belle-ſœur & ſon épouſe, & de leur témoigner ma vive reconnoiſſance de tant de zèle & de fatigues. L'entrevue fut auſſi touchante qu'elle pouvoit l'être, malgré tous mes torts. Les motifs qu'elles me propoſèrent, pour me faire accepter l'aſile qu'elles m'offroient, étoient aſſez preſſans pour me déterminer. Je reſtai, tandis qu'elles coururent s'emparer de ma chère & tendre amie, & colorer à ſes ieux mon abſence de prétextes propres à la calmer.

Ce qu'il y avoit de plus difficile à arranger, étoit la cérémonie du lendemain. On ne vouloit pas faire penſer à la Comteſſe que j'avois des affaires ſérieuſes, & que je courois des riſques aſſez grands pour que je ne puſſe pas aſſiſter, comme elle le déſiroit ardemment, à la grande action qu'elle méditoit. On lui dit que la décence même ne permettoit

pas que je me montraſſe dans des momens ſi critiques ; qu'un tel ſpectacle ne pouvoit d'ailleurs que faire ſur moi l'impreſſion la plus vive ; & que du moins, pour en dérober l'effet à ſes propres ieux, il étoit convenable que je me retiraſſe dans la garde-robe qui étoit au pied de ſon lit, où la porte ſeulement entr'ouverte me laiſſeroit toute liberté de voir & d'entendre ſans être vu. Cette précaution ne lui parut point étrange. Lorſque le ſoir de ce jour ſi précieux pour elle fut arrivé, je revins le viſage caché dans un manteau ; &, accompagné de M. de Veymur, je rentrai ſans bruit par la porte du jardin. Nous montâmes chez Emilie par un eſcalier dérobé. Je la vis un inſtant, après qu'on eut fait retirer tous ceux qui l'environnoient. Elle étoit beaucoup plus mal que le jour précédent : elle crut me dire un éternel adieu ; elle me le dit avec tendreſſe, avec courage. Je l'interrompois par mes ſanglots, je la baignois de mes larmes, je ne faiſois paroître que ma douleur & ma foibleſſe. Elle me ranima, elle me rendit des forces

par l'héroïsme de ses sentimens & de sa piété; elle me recommanda de nouveau les intérêts de mon ame & ceux de mon fils. Je la serrai encore une fois entre mes bras, & m'enfonçai dans le cabinet qui m'étoit destiné.

On ne tarda pas à s'assembler. Le moment que je craignois le plus, & qu'Emilie désiroit le plus vivement, arriva enfin: elle vit entrer son Sauveur & son Dieu. Quel spectacle de religion! & de quels sentimens il a pénétré mon cœur! On fit à mon épouse une exhortation courte & pathétique, sur l'amour d'un Dieu pour elle, sur les faveurs dont il l'avoit comblée depuis l'instant de sa naissance jusqu'à ces derniers momens: on l'engagea à répondre à tant d'amour & à de si grands bienfaits, par la plus vive reconnoissance, la résignation la plus entière, & le détachement le plus parfait. » Oui, Monsieur, dit-elle » avec fermeté au Ministre qui l'exhor- » toit, je bénis sa tendresse, & lui rends » les plus vives actions de grâces des » témoignages qu'il n'a cessé de m'en

» donner. Je meurs à tout, puisqu'il l'or-
» donne, avec l'unique désir d'être éter-
» nellement à lui. O mon Dieu ! recevez
» l'offrande de tout ce que vous savez
» que j'ai de plus cher, & daignez vous
» le consacrer uniquement. Soyez ma
» force & mon soutien, comme j'espère
» que vous allez être pour moi un gage
» d'immortalité « ! On fit l'onction sainte
sur tous ses sens, & elle entra dans le
plus profond recueillement. On lui pré-
senta le Crucifix, & elle jeta sur lui le
regard le plus tendre. » Voilà, dit-elle
» en le pressant amoureusement de ses
» lèvres, voilà l'image sacrée de celui
» à qui je dois mon salut, de celui qui
» m'a soutenue dans toutes les afflictions,
» & qui a fait mon unique espérance
» tous les jours de ma vie «. On lui fit
plusieurs questions, auxquelles elle ré-
pondit d'une manière si touchante, que
tous les assistans fondoient en larmes. On
lui présenta son Dieu; elle l'adora, elle
le reçut, & parut comblée de joie &
remplie des consolations les plus douces.
» C'est à présent, dit-elle, que je vous

» prie, Seigneur, de recevoir mon ame,
» & que je meurs en paix «.

Pendant cette scène si attendrissante, ce qui m'a le plus frappé, c'est la sérénité qui brilloit sur son front. Nulle altération ne se faisoit voir dans ses traits; un feu pur & céleste éclatoit dans ses yeux; un tendre coloris animoit son visage, & ajoutoit encore un nouveau charme à ses attraits; sa voix douce & persuasive, mais ferme & assurée, portoit dans le cœur une onction secrète & je ne sais quoi de divin; la dignité & les graces accompagnoient ses moindres gestes: tout en elle respiroit la grandeur d'ame & le vrai courage que donnent le témoignage d'une bonne conscience & la solide piété. A l'éclat dont elle brilloit, on l'eût moins prise pour une foible mortelle, que pour un Ange descendu parmi nous sous une forme humaine; elle paroissoit bien moins s'assujettir à la mort, qu'en triompher. Ah! mon père, que la mort du Juste est donc précieuse; & qu'il est doux de mourir ainsi dans le Seigneur! Plaise au Ciel cependant qu'il n'ait eu

dessein que de nous présenter dans Emilie cette image, sans la réaliser ! Plaise au Ciel qu'elle me soit rendue, pour m'apprendre à vivre comme elle !

Après ce qui venoit de se passer sous mes yeux, & qui, malgré le courage que cet exemple m'inspiroit, m'avoit ému au point d'être près cent fois d'éclater; je ne pensai plus qu'à me dérober en secret, & par la même route par laquelle j'étois venu. L'impression qui restoit en moi ne me permettoit pas de me montrer de nouveau à Emilie, ni de troubler la joie si douce que répandoit en elle l'action qu'elle venoit de faire.

Je vous écris le lendemain de cette scène, si intéressante pour elle & pour moi, c'est-à-dire, plutôt que je ne l'avois pensé : & vous recevrez peut-être ma dernière lettre en même tems que celle-ci. Mon épouse est beaucoup mieux, & n'est cependant pas hors de danger. Pour empêcher qu'elle ne s'inquiète trop vivement de ce qu'elle ne me voit plus, on lui a seulement appris que j'avois eu, il y a quelques jours, une affaire avec le

Baron; qu'il avoit été bleſſé; que, comme le bruit commençoit à ſe répandre que j'étois l'auteur de ſa bleſſure, on avoit cru plus prudent de m'engager à me cacher chez Meſdames de Veymur; & que c'eſt pour cela même, que, lorſqu'elle avoit été adminiſtrée, on m'avoit fourni auprès d'elle un prétexte, pour ne me montrer à ſes ieux que de la manière la plus ſecrète.

Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que les ſuites de cette affaire deviennent très-inquiétantes pour moi. Le Roi, informé de la mort de Lauſane, me menace, dit-on, des plus terribles effets de ſa colère; je viens d'apprendre cependant que la famille du Baron, pour ne pas riſquer de voir retomber ſur lui-même la tache du duel & les ſuites que ſelon les loix il devroit avoir, faiſoit paſſer auprès du Prince cette affaire pour une rencontre. Mais en même tems elle me peint à cet égard des plus noires couleurs, & met tout en œuvre pour me perdre. Si quelque choſe peut me ſoutenir & me conſoler au milieu de l'affreuſe perſpective

qui

qui s'ouvre devant moi, ce ne peut être que la Religion, à laquelle vous me rappelez, & qu'Emilie elle-même me prêche par ſes exemples avec tant d'énergie. Vous voyez, mon père, les diſpoſitions où je ſuis. Conſommez votre ouvrage, & en me peignant la ſainteté du Chriſtianiſme, achevez de contraindre mon eſprit à le croire, & mon cœur à l'aimer.

NOTES.

PAGE 103.

(a) *Les plus vaillans de nos Coryphées en ont bien fait autant.* Ils ont fait plus : ils ont fait apporter des Reliques de toute eſpèce ſur leur lit; ils ont commandé qu'on fît toucher leur linge à la châſſe de Sainte Geneviève; ils ſe ſont plu à être environnés de ces Moines qu'ils avoient autrefois honnis & mépriſés; ils ont voulu mourir entre les bras d'un Capucin; & c'eſt ainſi qu'eſt mort un de mes amis, qui s'étoit fait un nom parmi les Gens de Lettres par ſes talens, &, comme c'eſt aujourd'hui l'uſage, par ſon incrédulité. C'eſt ainſi qu'au moindre mal ſe diſpoſent à mourir les plus déterminés de nos incrédules. Eh, que d'anecdo-

tes intéreſſantes je pourrois citer à ce ſujet, ſi elles ne prêtoient trop au ridicule !

PAGE 107.

(b) *Je riſque tout : n'importe.* » J'ai vu, dit M. l'Abbé de Choiſy, oui j'ai vu mourir un homme dans ces horribles penſées : *Je l'avoue*, diſoit-il, *que je ne ſais ce qui en arrivera ; je n'ai jamais douté, & je doute préſentement ; je ſuis dans des horreurs que je n'euſſe jamais prévues.* Mais, lui diſoit-on, demandez pardon à Dieu ; peut-être eſt-il encore tems pour vous. *Non*, répliquoit-il, *non, il ne me pardonnera point, il y a trente ans que je le mépriſe* «. Penſées Chrétiennes, par M. l'Abbé de Choiſy, l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe.

On a vu un évènement bien plus étrange encore, & dont les témoins ſont ſubſiſtans. Un homme, qui toute ſa vie avoit fait profeſſion de ne rien croire, & qui, à l'article de la mort, venoit de refuſer tous les ſecours de la Religion, environné de ſa famille en pleurs, demande à haute voix, *Quelle heure eſt-il* ? Il eſt dix heures, lui dit-on. Une heure après, même demande ; il la réitère l'heure ſuivante, & on lui répond qu'il eſt minuit. *Voici donc*, s'écrie-t-il d'une voix qui glace de frayeur

tous les assistans, *voici l'heure & le moment où va commencer ma malheureuse éternité.* En achevant ces mots, il se retourne & expire.

PAGE 108.

(c) *Ses domestiques ne purent le voir, sans détourner les yeux & sans frémir.* M. de *** ne put soutenir autrefois un pareil spectacle dans un de ses amis, que la lecture de ses écrits avoit perverti. Il arriva au moment où cet ami venoit d'expirer. » Misérable, lui dit » l'ancien Curé de S. S. en tirant les rideaux » qu'on avoit fermés sur ce malheureux, viens » contempler ton ouvrage; vois dans quel état » il est mort «. M. de ***, frappé, consterné, se jeta à genoux, fit une espèce d'amende honorable, & bientôt après oublia sa frayeur & son repentir.

LETTRE L.

Du Marquis.

QUE te dirai-je, mon cher fils, & que répondre aux triſtes détails que ta lettre renferme ? La mort de Lauſane, l'état d'Emilie, ta fortune renverſée, tes jours menacés peut-être par une famille accréditée, qui ne reſpire que la vengeance, ta conſcience en proie aux remords; quels fruits d'une année de délire, d'un moment de fureur ! & quel remède à tant de maux ? Le même qui les eût prévenus, Valmont..... la Religion. Lauſane, en te la faiſant perdre, avoit-il prévu ce qu'il lui en couteroit un jour à lui-même ? J'admire comment, avec autant & plus d'eſprit que lui, mais moins d'expérience & de connoiſſance des hommes, tu te laiſſois aller d'aveuglement en aveuglement au gré de ce faux ami ! Ah ! c'eſt que la ſimplicité d'une ame, droite encore, eſt aiſément la dupe de ruſes & de noirceurs qu'elle ne ſait pas même

ſoupçonner ; c'eſt qu'heureuſement ton cœur n'étoit pas encore dépravé ; & que Lauſane au contraire étoit devenu méchant par goût, par habitude, & par réflexion. Auſſi, mon fils, quel diſcernement le juſte Juge a daigné faire entre vous deux ! Lauſane, frappé par la main même de celui qu'il avoit ſéduit, meurt dans la rage & le déſeſpoir ; tu vis, cher Valmont, pour mettre à profit ſa mort, par la ſageſſe & par le repentir. Juſtice, miſéricorde de mon Dieu, je vous adore, juſque dans les maux que vous nous envoyez !

Ah, mon fils ! laiſſe-moi oublier le Baron & ſon ſpectacle d'horreur, pour ne plus penſer qu'à toi & à Emilie. Emilie ! quelle leçon tu nous donnes ! quels charmes tu répands ſur la Religion & ſur la Vertu ! & que le tableau du juſte, aux priſes avec la mort, eſt encore plus touchant & plus perſuaſif que l'image de ſa vie ! Tandis que l'impie, dans ſes derniers momens, n'a pour toute reſſource que l'idée du néant, le déſire & l'appelle ſans oſer l'eſpérer, ſe voit comme ſuſpendu entre

ce néant trop peu sûr & un avenir terrible, si le néant n'est qu'une chimère; tandis qu'il mesure d'un œil mal assuré le terme de sa carrière, qu'il essaie en frémissant l'affreuse destinée qui l'attend, & se plonge en désespéré dans l'abîme qu'il s'est ouvert; l'ame juste & fidèle ne sent alors que la fin de ses combats & de ses peines, n'aspire qu'à être réunie à la Divinité, & n'entrevoit dans un avenir éternel que la perspective des récompenses & du bonheur. Eh! quel est à cet instant le vrai Chrétien, qui se repente de l'avoir été?

O qu'il est insensé, cher Valmont, celui qui préfère, aux espérances que la Religion nous donne & aux avantages mêmes qu'ici-bas elle nous procure, les plaisirs du moment, le stupide sommeil, les songes inquiétans, & le triste réveil de l'incrédulité! Ne balance donc plus à déposer tes doutes, à fixer ton choix; & que la sainteté, l'excellence de la Religion Chrétienne, ce dernier caractère qu'il me reste à te tracer, de concert avec tous les autres, triomphe à jamais de ton esprit &

de ton cœur. Qu'elle eſt belle, qu'elle eſt ſainte, cette Religion, ſi digne du Dieu qui nous la donne, & ſi utile à l'homme qui la reçoit ! Qu'elle eſt belle, dans les idées qu'elle nous retrace de la Divinité, & dans le culte qu'elle lui rend ! Que de ſainteté, que d'excellence elle renferme dans les règles, les motifs, les encouragemens, les ſecours qu'elle offre à l'homme pour la vertu ; dans ce qu'elle fait tout à la fois pour ſa perfection & pour ſon bonheur !

Laiſſons les peuples, les philoſophes, les ſages, s'égarer dans les plus folles opinions * & les plus monſtrueux ſyſtêmes

* » Ce ſeroit en effet, dit M. Rouſſeau, » un détail bien flétriſſant pour la Philoſo- » phie, que l'expoſition des maximes perni- » cieuſes & des dogmes impies de ſes diver- » ſes ſectes..... Et que dirons-nous de la » diſtinction des deux doctrines, ſi avide- » ment reçue de tous les Philoſophes, & » par laquelle ils profeſſoient en ſecret des » ſentimens contraires à ceux qu'ils enſei- » gnoient publiquement.....? L'hiſtoire de » cette fatale doctrine, faite par un homme

ſur l'Auteur de la Nature. Laiſſons l'imbécille Incrédulité renverſer, dans ceux qui s'y livrent, toutes les notions du ſens commun ; ſubſtituer, aux plus pures lumières de la raiſon, les délires d'une imagination follement exaltée ; attribuer, au hazard, à la néceſſité, à un concours fortuit des élémens de la matière, les ouvrages les plus réguliers ; contrarier à chaque inſtant l'univers & notre propre cœur ; nous vanter les combinaiſons, les forces, l'énergie de la nature, ſans pouvoir la définir ; faire revivre, en fa-

» inſtruit & ſincère, ſeroit un terrible coup » à la Philoſophie ancienne & moderne. Mais » la Philoſophie bravera toujours la raiſon, » la vérité, & le tems même, parce qu'elle a » ſa ſource dans l'orgueil humain, plus fort » que toutes ces choſes «.

C'eſt d'après ces écarts ſi funeſtes que l'Apôtre S. Paul nous dit ; » Prenez garde que » perſonne ne vous ſurprenne par une fauſſe » & vaine Philoſophie, ſelon les traditions » des hommes, ſelon les élémens d'une » ſcience mondaine, & non ſelon Jéſus-» Chriſt «. *Coloſſ.* 2, 8.

veur du Matérialiſme, toutes les qualités occultes de l'ancienne Philoſophie; anéantir toute idée d'ordre & d'intelligence, plutôt que de reconnoître un Dieu. Laiſſons-la, plus timide quelquefois & plus circonſpecte, imaginer un Etre ſuprême, ſpectateur oiſif des révolutions d'un monde qu'il a formé; jouïſſant de lui-même dans ſa tranquille indolence, ſans s'intéreſſer aux ouvrages de ſes mains; abandonnant au caprice du ſort les rênes de l'univers; ſourd à nos vœux; indifférent à notre culte & à nos hommages; inſenſible au bien comme au mal, au vice comme à la vertu : car telle eſt l'idole de l'incrédule, quand il lui plaît de s'en faire une.

Pour nous, mon fils, conſultons la Religion, pour nous faire une idée juſte de l'Etre ſuprême. *Il eſt* * .... & de ſon exiſtence néceſſaire, coulent à nos yeux tous ſes autres attributs. Eternel, il a précédé tous les tems, tous les êtres; & dans ſa durée ſimple & conſtante, il

* Exod. 3, 4.

les renferme tous. Immenſe, il donne des bornes à tout & n'en ſouffre aucune. Indépendant, rien ne l'aſſujettit, rien ne le contraint; il donne des loix à tout ce qui exiſte, & n'en reçoit que de lui-même. Infini, ſource unique de tout bien, ſeul bien digne de nos déſirs, il poſsède dans le plus haut degré tout ce qui, en genre de perfection, ne ſe trouve que partagé & limité dans les êtres qu'il a formés. Il eſt la charité par eſſence *. Il eſt le Dieu ſaint, infiniment ſaint; & ſon amour pour l'ordre eſt invariable comme ſon exiſtence. Il eſt la ſouveraine ſageſſe, il la poſsède de toute éternité **; c'eſt par elle qu'il a réglé avant tous les tems tout ce qui exiſte par ſon pouvoir. Unique auteur de tout ce qui reſpire, ſes ſoins s'étendent ſur les plus petites parties de ſes ouvrages, comme ſur celles que nous

* Selon ce beau mot de S. Jean, *Deus charitas eſt.* 1. Joan. IV, 8.

** Voyez la deſcription admirable qui ſe trouve au livre des Proverbes, chap. 8.

admirons le plus ; il les gouverne, il les dirige librement & ſans effort, avec autant de bonté & de facilité qu'il en a mis à les créer. Seul ſuffiſant à lui-même, il trouve en lui ſon bonheur; & c'eſt pour nous en faire part, qu'il nous prévient, qu'il nous aime, & qu'il nous invite à l'aimer. S'il exige que nous lui rendions le tribut de nos louanges ; c'eſt pour notre propre intérêt autant que pour ſa gloire. S'il veut que nous répandions devant lui notre cœur ; c'eſt pour y porter la conſolation, la paix, la force & l'eſpérance. S'il nous encourage, s'il nous excite à la vertu ; c'eſt pour imprimer dans notre ame les traits les plus auguſtes de ſa divinité, & pour couronner en nous ſes dons, en couronnant nos mérites. Tel eſt, mon fils, le Dieu des Chrétiens ; & quels droits n'a-t-il pas à nos hommages ?

Mais quels hommages la Religion nous apprend-elle à lui rendre ? Le culte & l'adoration en eſprit & en vérité ; l'hommage de notre entendement, par la ſoumiſſion aux dogmes qu'il nous a révélés ;

l'hommage de notre cœur, par l'amour; le culte extérieur que lui doivent les facultés du corps qu'il nous a données; le culte ſenſible & public que lui doit la ſociété toute entière, dont nous ſommes membres; le culte & l'hommage de toutes les créatures, que nous devons faire ſervir à l'honorer.

Ainſi, la Religion Chrétienne conſacre à Dieu tout notre être; & par lui tout l'univers: ainſi nous le fait-elle enviſager en toutes choſes comme principe & comme fin, & nous enſeigne-t-elle à rapporter tout à ſa gloire.

Doctrine pure & ſublime, où tout eſt animé, vivifié, conſacré par l'amour! doctrine propre au Chriſtianiſme; car enfin où trouver ailleurs le précepte & la pratique de l'amour divin? Le Naturaliſte de nos jours, formé dès ſon enfance par les leçons & les exemples qu'il puiſe au milieu de nous, ôſera bien dire qu'il aime Dieu; mais eſt-ce dans la ſincérité de ſon cœur qu'il parle ainſi? Cette expreſſion d'amour n'eſt-elle pas dans ſa bouche un jargon vide de ſens? Où ſont

de ſa part les ſentimens, les hommages, les tendres effuſions, les gémiſſemens ineffables, &, plus que tout, l'exacte fidélité d'un cœur qui aime ? Idolâtre de toute beauté qui périt, où ſont ſes tranſports pour cette beauté ſans tache & ſans ombre qui ne périt pas ? Toi-même, cher Valmont, depuis que tu reconnois un Etre ſuprême, quels hommages lui as-tu adreſſés ? quels vœux ardens as-tu fait monter juſqu'à lui ? quel tribut de louanges, de ſoumiſſion, & d'amour, lui as-tu rendu ? Interroge tous les incrédules de bonne foi ; & qu'ils te diſent s'ils ont, à l'égard de la Divinité, plus d'obéiſſance & de zèle, plus de reconnoiſſance & plus d'amour que toi.

La Religion Chrétienne ne ſe borne pas à faire honorer Dieu par ſa créature. Elle avoue ſans peine, que le tribut de gloire que peuvent lui rendre tous les êtres créés ne ſuffit pas à ſa grandeur. Mais qu'elle ſupplée dignement à leur inſuffiſance ! Ici reparoît ſon unité conſtante, & le rapport de ſes dogmes & de ſes myſtères avec ſon culte & ſa mo-

rale. Le verbe incarné vient unir à ſes abaiſſemens nos adorations, nos vœux ; & nos hommages, pour les préſenter à l'Etre ſuprême, & les rendre dignes de lui être offerts. En lui, l'univers s'agrandit, s'ennoblit, & reçoit un éclat, une majeſté, qu'il ne peut avoir par lui-même. En lui, la création devient le chef-d'œuvre de la Divinité ; c'eſt un tout, dont l'homme-Dieu fait partie. En lui & par lui, ſe trouve comblée la diſtance qui eſt entre le fini & l'infini : les extrémités ſe rapprochent & ſe touchent dans un centre commun : ce n'eſt plus l'homme ſeul, ſi éloigné de Dieu par ſa nature, qui lui rend gloire au nom de tous les être créés ; c'eſt l'homme, c'eſt l'univers, qui adore en Jéſus-Chriſt. En lui encore, la plus noble victime, dont toutes celles de l'ancienne Loi n'étoient que l'ombre & la figure, eſt offerte pour le péché ; par ſes mérites, tout crime, quelque grand qu'il ſoit, peut être expié, réparé (*a*) ; le ſacrifice le plus auguſte eſt perpétué ſur la terre, &, ſelon l'expreſſion de S. Léon, la croix eſt l'autel du monde ; le repentir

de l'homme, ſa ſatisfaction, ſi incertaine, ſi équivoque dans tout autre principe que ceux du Chriſtianiſme, porte ſur des mérites ſuffiſans, ſur un fondement ſolide; & le ſcandale du Juif & de l'infidèle devient l'ouvrage le plus ſublime de la ſageſſe du Très-Haut & le plus ſenſible témoignage de ſa bonté. O mon fils! quel plan! quelle admirable économie que celle de la Religion! & quelle gloire elle rend à la Divinité!

Mais ſon excellence & ſa ſainteté paroiſſent également dans ce qu'elle fait pour la perfection & pour le bonheur de l'homme.

Les vains ſyſtêmes de l'Incrédulité font briller l'imagination, il eſt vrai, mais aux dépens de la raiſon. Ils font ſacrifier la juſteſſe de l'eſprit à la ſingularité, & les notions les plus vraies à la fauſſe gloire de ne pas penſer comme les autres hommes. Ils émouſſent, ils dégradent le ſentiment, ils deſsèchent, ils flétriſſent le cœur, & le concentrent tout entier dans la baſſeſſe du Moi humain. Ils dénaturent, ils aviliſſent la vertu; ils en effacent l'auguſte

caractère, & en étouffent le germe dans nos ames, en ne lui donnant pour meſure & pour baſe que la ſenſibilité phyſique & l'intérêt perſonnel. Ils rompent les liens de la ſociété, en s'élevant contre toute autorité, en détruiſant toute ſubordination, en ramenant tout à une égalité chimérique. Ils ôtent à l'homme toute ſa grandeur & le rabaiſſent juſqu'à la condition des brutes; ils le privent de toutes les reſſources & de tous les motifs qui peuvent le porter au bien; ils réveillent toutes ſes paſſions; ils troublent ſon repos; ils le laiſſent ſans appui, ſans conſolation dans ſes peines, & ſans eſpoir dans ſes malheurs. O prétendus ſages! qui vous donnez pour nos inſtituteurs & pour nos maîtres, vous êtes donc les ennemis, les tyrans du genre humain, bien loin d'en être les bienfaiteurs; & ſi l'un des caractères de la vérité eſt d'être utile, vous ne nous offrez donc dans vos rares & ſublimes inventions qu'un amas d'impoſtures!

Il n'en eſt pas ainſi de votre loi ſainte, ô mon Dieu! elle ne reſſemble pas aux

rêves de l'impie, & ce ne ſont pas des fables qu'elle nous raconte *. Et d'abord, cher Valmont, en éclaîrant l'homme ſur ce qu'il lui importe le plus de ſavoir, ſur ſon origine, ſa deſtination, ſa fin, ſes devoirs, & ſes eſpérances; la Religion Chrétienne fixe ſes idées, les rend nettes & préciſes, aſſure la juſteſſe de ſes vues; & donne à ſon eſprit, en l'aſſujettiſſant à la raiſon, par la voie de l'autorité, toute la droiture dont il peut être ſuſceptible: c'eſt la remarque importante & vraie que tu feras maintenant à portée de faire. Un homme que l'impiété égare peut avoir l'eſprit brillant, & avec d'autant plus de facilité qu'il ſe permet tout & ne reſpecte rien; il peut même avoir un génie vaſte & profond, qui embraſſe les connoiſſances les plus étendues, & s'exerce avec ſuccès ſur les ſciences les plus abſtraites: mais preſque toujours, ſur les objets qu'il lui eſt le plus intéreſſant de bien ſaiſir & de bien voir, il a l'eſprit faux & bizarre,

* *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, ſed non ut lex tua.* Pſ. 118.

& une manière de penſer louche & incertaine. Revient-il à la foi du Chrétien humble & docile ? ſes idées ſont plus exactes & plus claires, ſes principes ſont plus conſtans, ſes lumières s'épurent, ſa raiſon s'affermit ; & celui-là même, qui n'étoit ſouvent qu'un eſprit dangereux & frivole, devient, par la Religion, un eſprit droit & vrai, & un homme eſſentiel *.

* La manie du bel eſprit a fait de l'irréligion le ton du jour & le langage à la mode. Et qu'eſt-ce que cet eſprit cependant ? Jugeons-en par la deſcription naïve qu'en a faite M. d'Agueſſeau. » Penſer peu, parler de tout, » ne douter de rien ; n'habiter que les dehors » de ſon ame, & ne cultiver que la ſuperficie » de ſon eſprit ; s'exprimer heureuſement, » avoir un tour d'imagination agréable, une » converſation légère & délicate, & ſavoir » plaire ſans ſe faire eſtimer ; être né avec le » talent équivoque d'une conception prompte, & ſe croire par-là au deſſus de la réflexion ; voler d'objets en objets, ſans en » approfondir aucun ; cueillir rapidement toutes les fleurs, & ne donner jamais aux fruits » le tems de parvenir à leur maturité ; c'eſt

Le croiras-tu, Valmont? cent fois, en obſervant cette claſſe nombreuſe d'incrédules, imitateurs futiles de quelques génies célèbres dont par vanité ils empruntent la manie, j'oſai les comparer avec nos bonnes femmes de village inſtruites par leur Curé; & je trouvois dans celles-ci mille fois plus de notions juſtes, plus de vraies lumières en choſes utiles & néceſſaires, plus de jugement & de raiſon, que dans tous ces jolis diſeurs de riens, que l'incrédulité a infectés de ſon poiſon. Oui, mon fils, le catéchiſme du ſimple Fidèle lui donne infiniment plus de vraie ſageſſe, que n'en peut donner la moderne Philoſophie; & quel triomphe pour la Religion!

Mais ce qui en relève encore plus l'excellence, c'eſt ſon influence ſur le cœur de l'homme, par le caractère de bien-

---

» une foible peinture de ce qu'il a plu à notre » ſiècle d'honorer du nom d'eſprit «. *Diſcours prononcé à l'ouverture du Parlement de Paris, en 1704, par M. d'Agueſſeau, alors Avocat Général, & depuis Chancelier de France.*

veillance qu'elle nous fait prendre & les vertus qu'elle nous inſpire. Eh, en effet, quoi de plus divin que ſa morale (*b*) ! Quoi de plus ſublime que cette charité qui en eſt l'ame ! Aimer les hommes comme ſoi-même *; les aimer en Dieu & pour Dieu, ſans exception, ſans réſerve ; aimer juſqu'à nos ennemis ; oublier les injures ; pardonner les offenſes ; vaincre le mal par le bien ; être dans la joie avec ceux qui y ſont, pleurer avec ceux qui pleurent, ſe faire tout à tous, pour les gagner tous à l'amour du ſouverain bien ; éclairer ceux qui ſont dans les ténèbres ; reprendre en ſecret & ramener avec douceur ceux qui s'égarent ; ne point juger témérairement, pour n'être pas jugés nous-mêmes ; conſoler les affligés ; aſſiſter de tout ſon pouvoir

---

* Il eût été trop long de multiplier ici les textes & les citations. Il eſt aiſé de s'appercevoir que, dans tout ce qui ſuit, il n'y a pas une ſeule maxime, un ſeul mot, qui ne ſoit la ſubſtance & l'expreſſion même des Livres évangéliques.

les malheureux ; ne ſe conſidérer dans l'uſage de ſes talens & de ſes richeſſes que comme le diſpenſateur des dons de Dieu & l'économe de ſa providence ; remplir, avec amour & par principe de conſcience, tous les devoirs que notre condition nous impoſe ; reſpecter Dieu dans nos maîtres, & ſon autorité dans ceux qu'il a établis pour nous gouverner ; ne point chercher ſon propre intérêt, mais le ſacrifier à l'intérêt général * : voilà, mon fils, ce que la Religion nous preſcrit à l'égard des hommes, à l'égard de la ſociété toute entière ; & ce que le Chrétien qui l'eſt en vérité, réaliſe

* » Il doit en être de la Religion, dit le célèbre Bâcon, comme de la Nature. Tous les reſſorts doivent tendre par préférence *au bien commun* : or il ne s'eſt trouvé dans aucun ſiècle, ni ſyſtême de Philoſophie, ni ſecte de Religion, ni corps de Juriſprudence, ni corps Politique, qui ait, autant que la Religion Chrétienne, exalté le *bien de tous*, & réduit à ſes juſtes bornes le *bien particulier* ; d'où il réſulte évidemment que c'eſt un ſeul & même Dieu qui eſt l'auteur des loix de la Nature & du Chriſtianiſme «.

tous les jours par ſa conduite. Bon, ſenſible, compatiſſant, affable, généreux, miſéricordieux & clément, citoyen zélé, ſujet fidèle, ami conſtant, digne époux, bon père, fils tendre, reſpectueux & ſoumis, maître ſoigneux & vigilant, plein de charité à l'égard de tous; il prévient tous les beſoins, il accomplit toutes les loix, il ſatisfait à toutes les bienſéances, il ſe prête à tous les déſirs honnêtes, il ſe livre à toutes les bonnes œuvres, il fait tous les genres de bien qui ſont en ſon pouvoir: lié par ſa religion à tous les hommes, il volera pour eux juſqu'aux extrémités du monde; &, nouvel Apôtre, il portera, s'il le peut, la vérité, la juſtice, & la paix dans tous les cœurs *. Donnez-moi,

* Ce n'eſt pas l'eſprit du Chriſtianiſme & de l'Apoſtolat, qui a porté tout enſemble la Religion & la guerre dans le nouveau Monde: mais c'eſt lui qui en pleure les déſaſtres, qui en diſſipe les ténèbres, qui en répare les malheurs autant qu'il eſt en lui, & qui change en bien les calamités que l'intérêt & l'ambition lui ont fait éprouver.

dans toutes les conditions, dans toute ſociété, dans toute eſpèce de gouvernement, des citoyens animés de l'eſprit du Chriſtianiſme; donnez-moi un peuple, un monde de Chrétiens fidèles; & la terre ſera le ſéjour de l'innocence & du bonheur.

La Religion Chrétienne, cher Valmont, n'eſt pas moins digne de notre admiration & de nos hommages dans les vertus qu'elle nous inſpire à l'égard de nous-mêmes. Elle oppoſe, au fol amour de ſoi, le renoncement à notre volonté propre & une ſainte haine de nos penchans déréglés; à notre orgueil, la connoiſſance de notre misère & les ſentimens d'une humilité profonde; à la cupidité, l'eſprit de détachement & l'amour de la pauvreté; à la molleſſe, la mortification & la pénitence; à un penchant trop vif pour tous les biens ſenſibles, le déſir & la recherche des biens ſpirituels & céleſtes; aux ſaillies de notre humeur, la douceur & la patience. Elle veut que nous uſions de tous les biens avec actions de grâces, avec modération, & avec

ſageſſe ; que nous ſoyons chaſtes & purs ; que nous nous défendions juſqu'à la penſée du mal ; que nous en évitions juſqu'à l'ombre ; que nous veillions ſur tous nos ſens ; que nous mettions un frein à nos lèvres ; que nous ne nous permettions jamais les plaintes & les murmures ; que nous ſoyons réſignés & tranquilles au ſein des ſouffrances ; que nous conſidérions les adverſités & les croix comme un bien, & la mort comme le terme de nôtre délivrance. O la belle philoſophie, que celle de la Religion !

Avec des ſentimens ſi nobles & ſi purs, le vrai Chrétien vit heureux autant qu'on peut l'être ici-bas *, La paix du cœur & l'onction du divin amour le dédommagent

* Les préceptes que la Religion renferme, dit M. d'Agueſſeau, ſont la route aſſurée pour parvenir au ſouverain bien, que les Philoſophes ont tant recherché. *Œuvres de M. d'Agueſſeau, t. 1. Inſtr.* 1. Voyez ci-après, note (d), ces belles paroles de M. de Monteſquieu : *Choſe admirable ! la Religion Chrétienne, &c.*

des

des plaiſirs dont il ſe prive. S'il n'a pas de joies bruyantes & frivoles ; il en eſt récompenſé par des joies plus pures & plus conſtantes. S'il ſe refuſe à d'infâmes voluptés ; il s'en épargne pour toujours les triſtes ſuites, les inquiétudes, & les remords. S'il combat ſes paſſions injuſtes & déréglées ; il recueille au dedans de lui le fruit de ces combats & le prix de ſa victoire. La route tracée par nos faux ſages pour nous conduire au bonheur, eſt plus ſéduiſante, il eſt vrai : céder à ſes penchans pour ne pas reſſentir la peine qu'il en coute à les vaincre, ſe faire une ſageſſe de la volupté, ſe faire une vertu de l'amour, paroît ſans doute quelque choſe de plus doux à la nature. Mais ſi cette route eſt facile, ſi l'accès en eſt riant ; que l'iſſue en eſt funeſte ! & que les fruits d'une ſemblable ſageſſe ſont amers ! elle enfante la diſcorde & la haine, les égaremens & les fureurs de l'ivreſſe, la ſatiété & l'ennui, le dégoût de la vie, le déſir du néant, & toutes les horreurs du déſeſpoir.

O mon fils ! qu'elle eſt différente en

elle-même & dans ſes effets, la Morale de l'Evangile & la ſageſſe de ſon Auteur! Arrêtons-nous encore un moment à la conſidérer ſous tous les rapports. Quelle ſuite & quelle liaiſon dans tout ce que le Fils de Dieu nous enſeigne! & cependant quelle nouveauté dans ſes maximes, & en même tems quelle ſublimité! Jéſus-Chriſt veut que nous ſoyons parfaits comme notre Père céleſte eſt parfait; & rend ainſi à l'homme toute ſa grandeur, en le rapprochant de la Divinité dont il doit être l'image. Cet homme-Dieu nous apprend que ſon Royaume n'eſt pas de ce monde; il nous ouvre la plus noble carrière; il nous rend Citoyens d'une nouvelle patrie; & nous fait aſpirer à la plus pure béatitude. Il nous fait regarder comme un mal tout ce qui nous en éloigne, & comme des biens réels tout ce qui peut nous y conduire. Il dit anathême au monde, à ce monde en qui règnent la concupiſcence de la chair, celle des ieux, & l'orgueil de la vie. C'eſt à tout cela que Jéſus-Chriſt dit anathême, parce que c'eſt tout cela qui fait la

dépravation de l'homme corrompu par le péché.

De là ſes maximes * : malheur aux richès, c'eſt-à-dire, à ceux qui ſe font un mérite & un bonheur de l'être ! malheur à ceux qui mettent toute leur joie & leur conſolation dans ce monde ! heureux au contraire ceux qui ſont pauvres d'eſprit & détachés, ceux qui ont faim & ſoif de la juſtice, ceux qui ſouffrent pour elle, ceux qui ſont doux & pacifiques ! Soyez, nous dit-il encore, comme de petits enfans par l'humilité ; portez votre croix, faites-vous violence pour le Ciel, renoncez-vous vous-mêmes. Quelle Morale ! & qui l'avoit apprife à Jéſus-Chriſt ? Eſt-ce la doctrine de l'homme ? Elle effraie les ſens, elle étonne l'imagination ; & cependant, depuis la pente de l'homme au péché, elle eſt fondée en

* Voyez ſur-tout les Chapitres 5, 6, & 7 de S. Matthieu, qui renferment ce que l'on appelle *le Sermon de Jéſus-Chriſt ſur la montagne ;* & qui nous offrent un précis de l'Evangile, que tout Chrétien ne ſauroit relire trop ſouvent ni trop ſouvent méditer.

raiſon : elle eſt eſprit & vie ; elle forme un compoſé admirable ; & fait des ſages dans la pratique, ſans avoir beſoin de les faire paſſer par de vaines ſpéculations.

De là encore cette unité de plan, de vues, de ſageſſe plus qu'humaine, qui ſe trouve dans les Auteurs ſacrés du nouveau Teſtament. Quelque groſſiers qu'ils aient été par leur état, leur naiſſance, & leur éducation, tous s'accordent dans un genre de connoiſſances & de lumières ſur leſquelles Dieu ſeul a pu les réunir & les éclairer, je veux dire, ce diſcernement de l'homme ſpirituel & de l'homme charnel, de l'homme céleſte & de l'homme terreſtre, de la vie intérieure & de la vie animale & ſenſuelle. Les ſecrets principes de l'une & de l'autre, les opérations merveilleuſes de la grâce & de l'eſprit de Dieu dans nos ames, ſes effets, ſes conſolations, ſes joies, ſes reſſources, les vertus qu'il inſpire, ſi oppoſées à toutes les idées du monde & ſi ſupérieures à celles d'une vaine philoſophie, ſont développés dans leurs écrits avec une préciſion admirable & digne

des disciples d'un si grand maître, avec un ton de sentiment & d'onction qui nous touche & nous affecte en dépit de nous-mêmes, mais qui ne peut être bien apprécié que par des ames vraiment droites & pures.

Le plan de législation & de sagesse offert à l'homme par Jésus-Christ & ses disciples, n'a pas eu besoin de passer par ces degrés d'accroissement & de perfection lents & insensibles, qui se trouvent dans toute législation purement humaine, dans tous les ouvrages des hommes : il a eu dès le premier instant toute l'excellence qu'il devoit avoir. Il est d'ailleurs soutenu de tout ce qui peut nous aider à le remplir : un Dieu présent à chacun de nous, & attentif à nos moindres actions : un Dieu qui veille en faveur du juste ; qui permet pour sa sanctification & pour son bonheur les maux qu'il éprouve ; qui règle seul sa destinée, & fait de toutes les créatures les instrumens & les ministres de sa volonté : un Dieu juge & témoin, qui discutera à la face de l'univers nos pensées, nos intentions, nos dé-

firs, & qui rendra à chacun ſelon ſes œuvres : un Dieu qui récompenſera d'une gloire infinie, d'un bonheur éternel, le juſte qui aura vécu pour lui; mais qui, dans la même proportion, puniſſant par des peines infinies, par des peines éternelles, l'infraction de ſes loix, offre à l'homme, toujours prêt à les violer, le contrepoids le plus propre à l'arrêter : un Dieu qui donne tout à la fois la leçon & l'exemple; qui, dans l'union ineffable de la nature divine avec la nature humaine, s'abaiſſe juſqu'à l'homme, pour élever l'homme juſqu'à lui; qui ſe met à notre portée, & n'exige de nous rien de ſi pénible, que ſa vie & ſa mort ne nous ayent rendu facile : un Dieu qui nous preſſe à chaque inſtant par les témoignages éclatans de ſon amour; & qui, s'ils ne ſont pas des monſtres, force les plus grands pécheurs au repentir, & les cœurs les plus durs à la reconnoiſſance : un Dieu qui nous prévient, qui nous aide, qui nous ſoutient par ſa grâce; qui nous offre des Sacremens, par leſquels il nous rappelle fortement à lui, en même tems qu'il

nous rappelle à nous-mêmes : quelles reſſources pour le Chrétien ! quels moyens, quels motifs pour fuir le vice ! & quels encouragemens à la vertu ! Dans les principes & les ſyſtêmes de l'incrédulité, tout eſt lié pour le mal, tout favoriſe le dérèglement de nos paſſions ; dans la Religion Chrétienne, tout nous aide à les réprimer. Que ſubſtituera l'incrédule à des ſecours ſi puiſſans ? Les loix ? elles n'ont de priſe que ſur les foibles, & reſtent ſans force contre le crédit & l'autorité ; elles n'étendent leur empire que ſur l'extérieur de nos actions, & n'en règlent ni les principes ni les motifs ; elles n'enviſagent que les conſéquences qui les ſuivent, & ne pouvant rien ſur le cœur, elles ne remontent point à la vraie cauſe dont elles émanent. Le reſpect humain ? il a les mêmes inconvéniens ; & ſi quelquefois il empêche de paroître vicieux, preſque jamais il n'empêchera de l'être. L'honneur ? il eſt ſouvent le fruit des préjugés, &, ſelon les opinions reçues, il parlera quelquefois auſſi hautement contre la vertu, qu'il auroit dû parler pour elle. L'éducation ?

ſes impreſſions s'effacent quand la Religion ne les ſoutient pas ; eh, que ſera l'éducation elle-même, ſi elle n'eſt pas réglée par la Religion ? Un ſentiment intérieur du juſte & de l'honnête ? ah ! s'il nous ſuffit dans des circonſtances où la victoire eſt plus facile, où l'on n'eſt que foiblement combattu ; tiendra-t-il, au milieu des tentations les plus vives, contre la contagion de l'exemple & la violence des paſſions ? La philoſophie * ? elle s'accommode, elle ſe prête à tous nos

* » Ah ! ne me parlez plus de philoſophie ! » je mépriſe ce trompeur étalage, qui ne conſiſ» te qu'en vains diſcours ; ce fantôme, qui n'eſt » qu'une ombre, qui nous excite à menacer de » loin les paſſions, & nous laiſſe comme un » faux brave à leur approche. *M. Rouſſeau.*

» Lequel tient le mieux à la vertu, du Phi» loſophe avec ſes grands principes, ou du » Chrétien dans ſa ſimplicité « ? *Idem.*

» Défions-nous, dit-il ailleurs, d'une philo» ſophie en paroles ; défions-nous d'une fauſſe » vertu, qui ſape toutes les vertus & s'ap» plique à juſtifier tous les vices pour s'autori» ſer à les avoir tous «.

penchans; elle reſſerre ou relâche ſes principes, au gré des vues & des intérêts du moment; elle a toujours en réſerve, pour chaque occaſion différente, quelque nouveau ſyſtême; tout au plus elle ne dompte une paſſion que par une autre, & ne corrige un vice qu'en mettant à la place un autre vice plus dangereux encore & plus ſubtil. Non, il n'y a que la Religion qui offre à l'homme une règle invariable, un moyen toujours prompt, un ſecours toujours préſent, & un contrepoids à ſa foibleſſe indépendant de ſes paſſions: elle ſeule fait intérieurement & conſtamment, ſur lui, l'effet que produit au dehors & par intervalle, ſur le vicieux lui-même, la préſence d'un ami qu'il eſtime & qu'il révère; elle le rend attentif, elle le retient, elle l'excite, & le transforme en un autre homme.

» Mais le joug de la Religion eſt trop » pénible, ſa morale eſt trop auſtère, la » contrainte qu'elle impoſe eſt trop gran» de, & les devoirs qu'elle preſcrit ſont » trop rigoureux «. Oui, mon fils, ſon joug eſt pénible à qui n'en veut point

d'autre que celui des passions, de l'indépendance, & du caprice. Mais le vrai sage, qui sent qu'il est fait pour être conduit par la raison, s'estime heureux de trouver dans la Religion Chrétienne, un frein pour le vice & des secours pour la vertu, que sa raison trop foible ne sauroit lui donner. Mais le Chrétien fidèle rencontre, dans ce joug & cette contrainte, des dédommagemens & des douceurs, qui valent bien mieux, pour sa félicité, que tous les prétendus agrémens qui accompagnent le libertinage de l'esprit & les déréglemens du cœur; cent fois le jour il bénit la loi qui l'asservit: par elle, il n'étouffe pas les penchans de la nature, comme on l'en accuse; il les rend légitimes *: il ne s'abandonne pas, sur tout ce qui l'environne, à une indifférence aveugle & stupide: il fait mieux; il règle sa sensibilité, il modère ses désirs, il tem-

* » Toutes les fausses religions combattent » la nature; la nôtre seule, qui la suit & la » règle, annonce une institution divine & con- » venable à l'homme «. *M. Rousseau, Lettre sur les Spectacles.*

père ce qu'ils ont de trop ardent ; & jouïssant de lui-même au sein de la règle & du bonheur, dans son assujettissement & sa contrainte, il trouve la paix & la liberté. Mais enfin les devoirs que l'Evangile nous impose, l'austérité de la Morale qu'il nous prêche, ont une proportion exacte & nécessaire avec nos penchans & nos foiblesses ; puisque ce n'est qu'en suivant la loi évangélique dans toute sa rigueur que nous cessons d'être si foibles, si coupables, & si malheureux.

Que reste-t-il donc à objecter contre l'excellence de la Religion Chrétienne ? Eh, mon fils ! que n'objecte pas la haine en dépit de la raison ? On oppose à la Religion, les mœurs de la plupart de ses enfans & d'un trop grand nombre de ses ministres ; comme si des enfans qu'elle désavoue, & des mœurs qu'elle réprouve, prenoient sur la sainteté de sa foi & sur la pureté de sa doctrine ; comme si des ministres infidèles & parjures (*c*) dégradoient, jusque dans leur essence, la vérité, la beauté de ses enseignemens, & la dignité du ministère qu'elle leur confie ;

par cela ſeul qu'ils ſe dégradent eux-mêmes.

Mais il y a bien plus, & s'il faut en croire nos incrédules, le Chriſtianiſme a traîné à ſa ſuite les perſécutions, les guerres, le deſpotiſme, & la ſervitude. Les perſécutions, diſent-ils? Hélas! tous les hommes ſont naturellement perſécuteurs, j'en conviens; parce que naturellement preſque tous les hommes ſont méchans. Mais qui a été plus perſécuté que les Chrétiens, par ceux qui ne l'étoient pas? Qui ſe montreroit plus perſécuteur que nos philoſophes, s'ils étoient les maîtres? Quel eſprit répugne davantage à la perſécution & à la violence, par ſa nature même, que l'eſprit du Chriſtianiſme? & n'eſt-ce pas uniquement quand on l'oublie, qu'on ceſſe d'être indulgent, & qu'on devient impitoyable? Les guerres, diſent-ils encore? Mais nées avec la dépravation du genre humain, elles ont preſque toujours eu la même cauſe, dans tous les âges du monde, l'ambition; & ce n'eſt que pour leur donner un prétexte, que leurs chefs,

parmi les Chrétiens mêmes, en ont fait des guerres de Religion. Le deſpotiſme ? La ſervitude ? Mais où les Princes ont-ils été plus deſpotes, où les peuples ont-ils été plus eſclaves, que dans les ſiècles & dans les contrées où le Chriſtianiſme ne floriſſoit pas ? Aujourd'hui encore, que les ennemis de la Religion comparent l'Europe chrétienne à l'Afrique, à l'Aſie ; & qu'ils nous diſent, où l'humanité, les loix, les ſciences, & les arts règnent avec le plus d'empire, & où ſe trouve la liberté. Ah ! c'eſt le Chriſtianiſme, au contraire, qui, par une morale ſimple & majeſtueuſe, uniforme & générale, a le plus contribué (*d*) à détruire la tyrannie, à adoucir les mœurs, à humaniſer les Princes, à civiliſer les peuples les plus barbares (*e*), à abolir l'eſclavage (*f*), à diminuer les horreurs de la guerre, à affoiblir l'eſprit de conquête, à rendre la paix plus conſtante & plus sûre, & à lier toutes les nations par un droit des gens plus humain, plus moral, & mieux entendu.

Le Chriſtianiſme a fait tout le bien qu'il pouvoit faire malgré nos paſſions (*g*);

& s'il leur a quelquefois ſervi de voile & de prétexte, eſt-il juſte de confondre la choſe avec l'abus qu'on en fait, & les vices de l'humanité avec la Religion même qui les condamne ? Mettons plus de parité, cher Valmont, & plus d'équité dans nos raiſonnemens. Pour décider entre le Chriſtianiſme & l'irréligion, entre le vrai Fidèle & l'Eſprit-fort de nos jours, oppoſons à celui-là, agiſſant d'après ſes principes, un de nos ſages, agiſſant d'après les leurs ; & voyons à qui des deux, dans le commerce de la vie civile, pour les intérêts & les devoirs de la ſociété, on aimeroit le mieux avoir affaire * : oppo-

* La probité d'un incrédule, à moins qu'il ne reconnoiſſe & ne ſuive la loi naturelle dans toute la pureté du Chriſtianiſme, ce qui me paroît bien difficile, ne peut être tout au plus aux yeux des gens ſenſés, qu'un problême ; & ce que l'on a dit des Princes, on doit le dire avec bien plus de raiſon de nos prétendus Eſprits-forts, *qu'ils ont un cœur à prouver.*

Nous avons cité ces paroles de M. Rouſſeau : » Je n'entends point qu'on puiſſe être vertueux

sons ensuite à une multitude de Chrétiens, se réglant sur les loix de l'Evangile (*h*), un peuple d'incrédules, vivant selon les loix arbitraires de nos réformateurs ; & observons de quel côté seroient l'ordre, la justice, & la paix. Faisons plus encore ; donnons à ces Instituteurs modernes l'empire sur leurs semblables ; mettons-les à la tête d'une société, qu'ils accoutument insensiblement à leurs systêmes : je veux pour un moment que, libres, indépendans, sans aucun frein au dehors qui les réprime, ils puissent conserver quelque apparence de sagesse dans leur conduite & leur législation ; je veux que le pressentiment des suites & des conséquences, la vanité, la crainte de se trouver en contradiction avec eux-mêmes, l'amour de leurs propres inven-

» sans religion. J'eus long-tems cette opinion » trompeuse, dont je suis très-désabusé ».

Si cette remarque est vraie, qu'on nous dise de bonne foi quelle est, aujourd'hui sur-tout, la Religion, & quelle doit être, en proportion, la probité de nos incrédules.

tions les soutiennent : mais leurs opinions, telles qu'elles sont répandues dans leurs ouvrages, une fois reçues; les choses établies sur le pied qu'ils désirent; comment se comporteront les sages qui leur auront succédé? & les peuples formés par de tels maîtres, que deviendront-ils? O mon fils! il résulteroit bientôt, des principes moraux de ces prétendus sages, le même effet pour le monde civil & moral, qui eût résulté de leurs principes physiques pour le monde matériel & sensible. Le hazard, le mouvement, la matière n'eussent produit que de la confusion & du chaos : leur manière de penser sur Dieu, sur son existence, ses attributs, son indifférence à l'égard de nos actions, sur la matérialité de l'ame & la nécessité de ses déterminations, sur l'égalité des conditions, sur la vertu, sur le plaisir, sur le bonheur, que produiroit-elle, que désordre & qu'anarchie?

Avouons-le donc, cher Valmont, tout milite en faveur de la Religion Chrétienne; & tout nous offre, au contraire, les plus fortes armes contre ceux qui la

combattent. Leur acharnement même contre la Religion de Jéſus-Chriſt, préférablement à toute autre; leur haine, leur mépris, & leur ſatire à l'égard de tous ceux qui ont brillé par les vertus qu'elle fait naître; leur eſprit de parti; leur accord mutuel à ne donner aujourd'hui du génie, du mérite, de la raiſon & de la ſageſſe, qu'à eux & à leurs partiſans; leur éloignement pour toute ſaine doctrine, pour tout ce qui tend à épurer les mœurs; le ton d'indépendance & le caractère licencieux qui règnent dans leurs écrits; entre eux leurs guerres ſourdes & malignes, leurs baſſes jalouſies, leurs haines réciproques, & leurs plaintes amères; que de titres de réclamation contre la qualité de ſages qu'ils ſe donnent & la philoſophie dont ils ſe parent (*i*)!

Ah! que bien plus vraie eſt la philoſophie du Chriſtianiſme! auſſi, mon fils, ſa ſainteté parle-t-elle à tous les cœurs dès qu'ils ne ſont pas entièrement dépravés. Cette preuve de ſentiment eſt celle que Dieu a faite pour tous les hommes, de même qu'indépendamment

de toute discussion, il rend sensible à tous l'existence d'une première cause intelligente & sage, par le spectacle de l'univers. La foi des simples n'est donc pas sans fondement & sans preuves. L'accord merveilleux qui se rencontre entre la Religion Chrétienne, & de certains principes naturels qu'elle réveille, qu'elle reproduit, & qu'elle développe au fond de nos ames, avertit assez l'homme rustique & grossier, que ce n'est qu'en elle que se trouvent la vérité & le bonheur, qu'elle seule peut suppléer à son ignorance & suffire à ses besoins, & qu'elle est pour nous tous le don le plus précieux de la Divinité. C'est en ce sens, mieux qu'en tout autre, qu'on a pu dire que toute ame est naturellement chrétienne. Aussi est-ce la sainteté du Christianisme qui a soumis presque tous les peuples à son empire; & si elle a été la source la plus ordinaire des combats qu'on lui a livrés, elle a été aussi la cause presque universelle de ses triomphes.

Pour toi, cher Valmont, à qui ce témoignage que la Religion se rend à elle-

même ne suffisoit pas, repasse dans ton esprit tous les caractères qui lui sont propres; son ancienneté, son unité, sa perpétuité, sa sainteté : admire en elle l'enchaînement des faits, des dogmes, & de la Morale : & une fois convaincu de l'existence d'un Dieu, dis-moi, si dans le Christianisme tout seul il a pu laisser prendre à l'erreur des caractères de vérité, que l'erreur ne sauroit avoir, & que par-tout ailleurs elle n'eut jamais. Sur-tout, souviens-toi que c'est, non d'un fait particulier, d'une preuve isolée, d'un oracle, d'un prodige, du seul établissement de la Religion, que j'ai tiré la certitude de sa divinité; mais de la réunion & de l'accord de toutes ses parties. En vain donc prétendrois-tu incidenter sur quelques articles moins essentiels, sur quelques objets pris à part; c'est de son ensemble qu'elle tire sa force invincible, & c'est à son ensemble qu'il faut répondre.

O mon ami! si, dans le détail, la Religion Chrétienne, comme la loi naturelle, a ses difficultés; je t'en ai dit la raison : il falloit que, comme elle, sus-

ceptible de contradiction pour les ames peu droites & peu ſincères, elle laiſsât toujours l'homme ſous l'empire du mérite & de la liberté.

Mais ce ne ſera plus toi, mon fils, qui oſeras la contredire. Cet amas de lumières, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, qui maintenant brille à tes ieux, va rendre pour toujours ta raiſon docile; & je n'attends plus de toi que l'entière aſſurance de ta ſoumiſſion & de ta fidélité. Eh, que gagnerois-tu à reſter incrédule? rien, pour cette vie, que de faux plaiſirs peut-être, & des tourmens réels; & à coup ſûr tu perdrois tout à l'égard de l'autre. Si cependant les illuſions qu'on ſe fait pouvoient changer la nature des choſes; ſi elles pouvoient empêcher la vérité d'être ce qu'elle eſt, ſi du moins elles pouvoient modifier, au gré de nos déſirs, notre ſituation pour l'avenir: je te dirois, » Eh bien, fais-toi illuſion, puiſque » tu le veux; laiſſe la réalité pour des » chimères; & puiſqu'enfin les ſuites en » ſeront à peu près ſemblables, prends des » fantômes de bonheur & de ſageſſe pour

» la ſageſſe & pour le bonheur même «. Mais en dépit de nos paſſions, les choſes reſteront éternellement ce qu'elles ſont, tôt ou tard la vérité ſe montrera à nous telle qu'elle eſt : & quel regret n'éprouvera pas celui qui s'y ſera refuſé parce qu'il l'aura bien voulu, quand cet aveuglement volontaire l'aura rendu malheureux pour toujours ? Ah ! qu'il n'en ſoit pas ainſi de toi ! puiſſe bien plutôt la Religion, en rectifiant tes idées, en réglant tes penchans, en épurant tes mœurs, aſſurer ton éternelle félicité ! puiſſe-t-elle ici-bas te ſanctifier dans les épreuves que te prépare la juſtice de Dieu, ainſi que ſa clémence !

Hâte-toi de me répondre par le même courier que je t'envoie, & tire-moi de l'état d'incertitude & de perplexité, le plus terrible de tous pour un père qui t'aime auſſi tendrement que moi.

NOTES.

PAGE 134.

(a) *PAR ſes mérites, tout crime peut être expié, réparé.* » La Religion païenne, qui ne défendoit que quelques crimes groſſiers, qui arrêtoit la main & abandonnoit le cœur, pouvoit avoir des crimes inexpiables. Mais une Religion qui enveloppe toutes les paſſions ; qui n'eſt pas plus jalouſe des actions que des déſirs & des penſées ; qui ne nous tient pas attachés par quelque chaîne, mais par un nombre innombrable de fils ; qui laiſſe derrière elle la juſtice humaine, & commence une autre juſtice ; qui eſt faite pour mener ſans ceſſe du repentir à l'amour & de l'amour au repentir ; qui met entre le juge & le criminel un grand médiateur, entre le juſte & le médiateur un grand juge : une telle Religion ne doit point avoir de crimes inexpiables. Mais quoiqu'elle donne des craintes & des eſpérances à tous, elle fait aſſez ſentir que, s'il n'y a point de crime qui par ſa nature ſoit inexpiable, toute une vie peut l'être ; qu'il ſeroit très-dangereux de tourmenter la miſéricorde par de nouveaux crimes & de nouvelles expiations ; qu'inquiets

fut les anciennes dettes, jamais quittes envers le Seigneur, nous devons craindre d'en contracter de nouvelles, de combler la mesure, & d'aller jusqu'au terme où la bonté paternelle finit «. *Esprit des Loix, liv. 24, chap. 13.*

PAGE 140.

(b) *Quoi de plus divin que sa Morale ?* Elle a plusieurs fois arraché des éloges aux ennemis même du Christianisme. C'est ainsi qu'en parle l'Auteur des Lettres Juives : » Les premiers Nazaréens ont prêché une doctrine » si conforme à l'équité & si utile à la so» ciété, que leurs plus grands adversaires con» viennent aujourd'hui que leurs préceptes » moraux sont infiniment au dessus de ceux des » plus sages Philosophes de l'antiquité..... » La foi des Nazaréens, démontrée telle que » la prêchent leurs Docteurs de la première » classe, a encore plus de brillant que la nô» tre. Ils ont tous nos premiers principes, » mais il semble qu'ils en ayent épuré les » suites. La nôtre a quelque chose de farou» che ; la leur semble dictée par la bouche » divine. La bonne foi, la candeur, le pardon » des ennemis, toutes les vertus que l'esprit » & le cœur peuvent embrasser, leur sont » étroitement commandées. Un véritable Na-

» zaréen eſt un Philoſophe parfait. Dans les » autres Religions, l'homme, vil eſclave, » ſemble ne ſervir Dieu que par intérêt : les Na- » zaréens ſont les ſeuls qui ayent le cœur d'un » vrai fils pour un ſi bon père «. Voilà un portrait bien avantageux & bien fidèle du Chriſtianiſme, tracé par la main d'un homme qu'on ne ſoupçonnera pas d'être trop prévenu en ſa faveur.

Diſons la même choſe de cet aveu de Milord Bolingbroke. » Le ſyſtême chrétien, » de foi & de pratique, a été révélé par » Dieu même ; & il eſt auſſi abſurde qu'im- » pie, d'affirmer que la ſageſſe divine l'a » révélé d'une manière incomplette & impar- » faite. Sa ſimplicité & ſa clarté prouvent qu'il » étoit fait pour être la Religion du genre hu- » main, & démontrent en même tems la » divinité de ſon origine «.

» Je ne ſais, dit M. Rouſſeau, pourquoi » l'on veut attribuer, au progrès de la Philo- » ſophie, la belle Morale de nos livres. Cette » Morale, tirée de l'Evangile, étoit chrétienne » avant d'être philoſophique... Les préceptes » de Platon ſont ſouvent très-ſublimes ; mais » combien n'erre-t-il pas quelquefois, & juſ- » qu'où ne vont pas ſes erreurs ? Quant à » Cicéron, peut-on croire que, ſans Platon, » ce rhéteur eût trouvé ſes offices ? L'Evangile

» ſeul

» seul est, quant à la Morale, toujours » sûr, toujours vrai, toujours unique, & toujours semblable à lui-même «.

Le même Auteur avoit déjà dit ailleurs : » Je vous l'avoue, la majesté des Ecritures » m'étonne, la sainteté de l'Evangile parle à » mon cœur «. Et le reste que nous avons cité plus haut.

Dans un Ouvrage qui a pour objet l'*Education publique*, l'Auteur des Pensées Philosophiques parle ainsi du Christianisme : » La Religion ne prêche que l'ordre & l'amour ; elle » n'ôte point la raison, mais elle l'épure & » l'ennoblit ; elle ne détruit pas les hommes, » mais elle en fait des saints * «.

Selon la remarque d'un Auteur moderne, » plus on étudie la Religion Chrétienne, plus on découvre en elle de caractères de sagesse qui saisissent, enchantent, pénètrent le cœur d'amour, & l'esprit d'admiration. Dites-moi, je vous prie, un excès qu'elle ne blâme pas, un mal sous ses ieux sans remède, un crime sans punition, une passion sans frein, un

* Dans le même Ouvrage, il parle ainsi des Loix de Moïse : » Il y a (dans ces Loix) un chef-d'œuvre » d'économie politique dont les plus fameux Législa» teurs n'ont pas approché «.

déſordre ſans condamnation, une bonne œuvre ſans récompenſe ? Quelle admirable ſageſſe dans toutes les maximes de la Religion, ſur l'amour, qu'elle règle ; ſur l'amitié, qu'elle ſanctifie ; ſur les grandeurs du monde, dont elle déſabuſe ; ſur les talens, qu'elle ennoblit ; ſur l'amour-propre, qu'elle rectifie ; ſur la proſpérité, dont elle montre les écueils ; ſur l'adverſité, dont elle ſoulage le poids ; ſur les devoirs, dont elle inſpire l'amour ; ſur la mort, dont elle modère la crainte, fait naître le déſir, & diſſipe les horreurs... !

» Que ſeroit-ce, ſi, pénétrant avec vous dans le détail des états & dans l'intérieur des maiſons, je vous faiſois remarquer, ſous les influences du Chriſtianiſme (mieux connu de bien des Chrétiens, & plus fidèlement pratiqué), l'étonnante métamorphoſe de la Nation, &, par elle, ſa félicité, l'émulation dans les arts ſans jalouſie, l'activité dans le commerce ſans banqueroute, la ſainteté du lit nuptial miſe à couvert ſous le voile de la pudeur, l'union dans les mariages cimentée par une fidélité réciproque, les ſources de l'éducation épurées par la vigilance des maîtres, l'ardeur pour le travail dans la Jeuneſſe ſoutenue par la piété, la tempérance même dans les enfans

la bonne-foi dans les domeſtiques, l'innocence juſque dans les plaiſirs «.

PAGE 155.

(c) *Comme ſi des miniſtres infidèles & parjures dégradoient, juſque dans leur eſſence, la vérité, la beauté de ſes enſeignemens.* Il faut en convenir cependant ; comme la plupart des hommes ſe déterminent plus par préjugé que par raiſon, il eſt bien triſte que les miniſtres d'une Religion ſi belle offrent quelquefois aux peuples, par leur exemple, la ſource funeſte d'un préjugé qui lui eſt ſi contraire. Rien ne fait réellement plus de tort à la Religion, que les mauvais miniſtres ; & plus ils ſont élevés en honneur, plus s'étend au loin la fatale influence du ſcandale qu'ils nous cauſent. Hélas ! leur état eſt ſi grand par lui-même, qu'il ne demanderoit d'eux, pour leur obtenir une grande conſidération & nous imprimer un grand reſpect, que de pratiquer avec une noble ſimplicité les vertus qui lui ſont propres.

Quoi qu'il en ſoit de la conduite des Paſteurs, ſouvenons-nous qu'ils ſont aſſis ſur la chaire de Moïſe & des Apôtres ; & ſi dans quelques-uns les mœurs ne s'accordent pas avec les inſtructions, taiſons-nous ſur leurs

mœurs, prions pour eux, faisons ce qu'ils nous disent, & ne faisons pas ce qu'ils font. *Matt. 23, v. 2 & 3.*

PAGE 157.

(d) *C'est le Christianisme qui a le plus contribué, &c* » La Religion Chrétienne est éloignée du pur despotisme : c'est que la douceur étant si recommandée dans l'Evangile, elle s'oppose à la colère despotique avec laquelle le Prince se feroit justice & exerceroit ses cruautés. . . .

» Pendant que les Princes Mahométans donnent sans cesse la mort ou la reçoivent, la Religion, chez les Chrétiens, rend les Princes moins timides, & par conséquent moins cruels. Le Prince compte sur ses sujets, & les sujets sur le Prince. Chose admirable ! La Religion Chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle ci.

» C'est la Religion Chrétienne, qui, malgré la grandeur de l'Empire & le vice du climat, a empêché le despotisme de s'établir en Ethiopie, & a porté au milieu de l'Afrique les mœurs de l'Europe & ses loix. Le Prince, héritier d'Ethiopie, jouit d'une principauté, & donne aux autres sujets l'exemple de l'amour & de l'obéissance. Tout près de là, on voit le

Mahométiſme faire enfermer les enfans du Roi de Sennar : à ſa mort, le Conſeil les envoie égorger, en faveur de celui qui monte ſur le trône.

» Que l'on ſe mette devant les yeux, d'un côté, les maſſacres continuels des Rois & des Chefs Grecs & Romains, & de l'autre, la deſtruction des peuples & des villes par ces mêmes Chefs, *Thimur* & *Gengiskan*, qui ont dévaſté l'Aſie : & nous verrons que nous devons au Chriſtianiſme, & dans le gouvernement un certain droit politique, & dans la guerre un certain droit des gens, que la nature humaine ne ſauroit aſſez reconnoître.

» C'eſt ce droit des gens qui fait que parmi nous la victoire laiſſe aux peuples vaincus ces grandes choſes, la vie, la liberté, les loix, les biens, & toujours la Religion, lorſqu'on ne s'aveugle pas ſoi-même «. *Eſprit des Loix, liv. 24, chap. 3.*

M. Rouſſeau, dans ſon Emile, parle ainſi de la Religion Chrétienne : » Nos gouvernemens » modernes doivent inconteſtablement au » Chriſtianiſme leur plus ſolide autorité & » leurs révolutions moins fréquentes ; il les a » rendus eux-mêmes moins ſanguinaires : cela » ſe prouve par le fait, en les comparant avec » les gouvernemens anciens «.

IBID.

(c) *A humaniſer les Princes, à civiliſer les peuples les plus barbares*; tels qu'étoient nos anciens Francs, ſortis des forêts de la Germanie.

» Voyez dans les Gaules, dit M. Moreau, au commencement du cinquième ſiècle, les Loix & la Religion gouverner preſque ſeules un pays abandonné par la foibleſſe de ſes légitimes Souverains; ſurvivre à l'autorité de ceux-ci; triompher d'un peuple conquérant; adoucir ſes mœurs; lui donner des principes d'une adminiſtration réglée, & ſervir ainſi de ſauvegarde aux vaincus contre la fureur & l'inſolence des vainqueurs «. *Leçons de Morale, rédigées par les ordres & d'après les vues de feu Monſeigneur le Dauphin, pour l'inſtruction des Princes ſes enfans. Chez Moutard, Libraire de la Reine*; 1. Diſcours.

Et plus loin: » Vous apprendrez ſur-tout à reſpecter cette Religion bienfaiſante, qui, au milieu des atrocités de ce règne (celui de Clovis), fut preſque le ſeul rempart de la liberté des peuples «.

» On ne peut nier, dit M. Rouſſeau, que ce » ne ſoit ſur-tout au Chriſtianiſme, que l'Eu» rope doit encore aujourd'hui l'eſpèce de ſo» ciété qui s'eſt perpétuée entre ſes membres «.

IBID.

(f) *A abolir l'eſclavage, &c.* » La Religion Chrétienne a détruit l'eſclavage, encore plus par ſon eſprit que par ſa loi : ce qui eſt un grand titre d'honneur, & marque beaucoup l'humanité ou plutôt la charité de ſa Morale «. *L'Abbé Terraſſon, la Philoſ. applicable, &c.*

M. Robertſon, dans ſon Introduction à l'Hiſtoire de Charles-Quint, t. 2, notes ix & xx, nous apprend quelle a été, dans de certains tems & parmi les différentes nations de l'Europe, la triſte condition des ſerfs ou eſclaves ; & prouve qu'en effet l'eſprit d'humanité & de douceur de la Religion Chrétienne, après avoir lutté contre les maximes & les uſages reçus, contribua plus qu'aucun autre motif à leur affranchiſſement.

Pourquoi faut-il que, dans un nouveau monde, l'eſprit de cupidité ait fait oublier, à des peuples civiliſés & Chrétiens, cette douceur évangélique, pour faire revivre les dures loix de l'eſclavage contre des hommes, qui, tout nègres qu'ils ſont, ou tout ſauvages qu'on les ſuppoſe, n'en ſont pas moins nos frères ! Qu'on liſe le *Voyage à l'Iſle de France, à l'Iſle de Bourbon, au Cap de Bonne-Eſpérance, par un Officier du Roi* ; & l'on frémira au ſeul récit des atrocités qu'on y fait éprouver à ces

malheureux. » A la moindre négligence, comme une légère ſuſpenſion de travail, une » porte laiſſée ouverte ou fermée, le Commandeur, armé d'un fouet de poſte, leur donne, » ſur le derrière nud, cinquante, cent, & juſqu'à deux cents coups. Chaque coup enlève » une portion de la peau. Enſuite on détache » le miſérable tout ſanglant, on lui met au cou » un collier de fer à trois pointes, & on le » ramène au travail. Il y en a qui ſont plus » d'un mois avant que d'être en état de s'aſſeoir. Les femmes ſont punies de la même » manière. Il y a une loi faite en faveur des » Nègres, mais on ne la ſuit pas «. Quel affreux tableau ! on ne traite pas ſi indignement nos Captifs en Barbarie.

» O toi ! (s'écrie, avec toute l'onction de » l'humanité & du ſentiment, l'Auteur de ce » Voyage) Nègre infortuné, qui pleures ſur » les rochers de Maurice, ſi une main, qui ne » peut eſſuyer tes larmes, en fait verſer de » regret & de repentir à tes tyrans, je n'ai » plus rien à demander aux Indes ; j'y ai fait » fortune «.

Cet honnête homme a tout ſacrifié en effet, pour ne pas être plus long-tems témoin de ces horreurs. Mais que l'on y ajoute donc encore la manière dont s'acquièrent ces eſclaves. Dans des foires établies pour leur achat,

des pères vendent leurs enfans ; des enfans, plus intelligens & plus adroits, les préviennent & vendent leur père. Ajoutez la nourriture, le genre de vie, les différentes sortes de travaux auxquels on les condamne, l'espèce de logement où on les entasse, les vêtemens dont on les couvre, les infamies auxquelles on les expose ; & dites que leurs maîtres sont des hommes !

Je ne sais où j'ai lu que depuis un certain nombre d'années les Quakers avoient donné l'exemple, dans des Colonies Angloises, de l'affranchissement des Nègres ; qu'ils en avoient fait des serviteurs, des enfans, une famille de frères, dont ils étoient tendrement chéris, & qu'ils gouvernoient moins en maîtres qu'en pères. Puisse un tel exemple trouver dans les cœurs sensibles & les ames vraiment chrétiennes, bien des imitateurs !

Ibid.

(g) *Le Christianisme a fait tout le bien qu'il pouvoit faire, malgré nos passions, &c.* C'est à lui qu'on doit appliquer ces paroles de M. Rousseau. » Par les principes, la Philosophie ne peut faire aucun bien, que la Religion ne le fasse encore mieux ; & la Religion en fait beaucoup, que la Philosophie ne sauroit faire «.

» Dire que la Religion n'est pas un motif » réprimant, parce qu'elle ne réprime pas

» toujours, c'eſt dire que les loix civiles ne » ſont pas un motif réprimant non plus. C'eſt » mal raiſonner contre la Religion, de raſſem- » bler dans un grand ouvrage une énumération » des maux qu'elle a produits, ſi l'on ne fait de » même celle des biens qu'elle a faits «. *Eſprit des Loix, liv. 24, chap. 2.* Ces paroles de M. de Montesquieu, relatives à la Religion en général, le ſont ſur-tout à la Religion Chrétienne en particulier. Cette expreſſion, *les maux qu'elle a produits*, n'eſt pas abſolument exacte, & bien moins encore ſi on l'applique au Chriſtianiſme, puiſque ce n'eſt qu'autant qu'on agiſſoit directement contre ſa nature, ſon eſprit & ſes maximes, qu'ils ont été produits. La Religion a été une occaſion, ou même un prétexte par rapport à ces maux, plutôt qu'elle n'en a été la cauſe.

PAGE 159.

(h) *Oppoſons à une multitude de Chrétiens ſe réglant ſur les loix de l'Evangile, &c.* » M. Bayle, après avoir inſulté toutes les Religions, flétrit la Religion Chrétienne; il oſe avancer que de véritables Chrétiens ne formeroient pas un état qui pût ſubſiſter. Pourquoi non? ce ſeroient des citoyens infiniment éclairés ſur leurs devoirs, & qui auroient un très-grand zèle pour les remplir; ils ſentiroient très-bien

les droits de la défense naturelle ; plus ils croiroient devoir à la Religion, plus ils penseroient devoir à la Patrie. Les principes du Christianisme, bien gravés dans le cœur, seroient infiniment plus forts que ce faux honneur des Monarchies, ces vertus humaines des Républiques, & cette crainte servile des Etats despotiques ». *Esprit des Loix, liv. 24, chap. 6.* Et au chap. premier, M. de Montesquieu avoit dit : » La Religion Chrétienne, qui ordonne aux hommes de s'aimer, veut sans doute que chaque peuple ait les meilleures loix politiques & les meilleures loix civiles ; parce qu'elles sont, après elle, le plus grand bien que les hommes puissent donner & recevoir.

PAGE 161.

(i) *Que de titres de réclamation contre la qualité de sages qu'ils se donnent, &c.* Voici ce que disoit Cicéron des Philosophes de son tems : » Où est le Philosophe, dont la vie » soit réglée comme elle devroit l'être ? Où est » le Philosophe, qui n'emploie plutôt sa science » en vaine ostentation qu'à se corriger lui-» même ? Y en a-t-il quelqu'un, qui prenne » pour lui les préceptes qu'il donne aux autres ? » Les uns sont si légers & si vains, qu'il vaudroit mieux pour eux qu'ils n'eussent rien appris... Il y en a qui font uniquement domi-

» nés par l'orgueil de l'ambition : plusieurs » sont de vils esclaves de la volupté : tous dé- » mentent honteusement leur profession par » leur conduite «. *Tuscul. Quest. lib. 2.*

Sans insister sur les traits de ressemblance qu'on pourroit trouver entre les Philosophes dont parlent Cicéron & Epictète *, & nos Philosophes modernes, dont toutefois les préceptes mêmes ne font pas honneur à leur sagesse ; il est d'ailleurs d'autres reproches, non moins

* Epictète a dit à peu près la même chose, en parlant de la même espèce de Philosophes : » Nous écrivons de belles maximes ; mais en sommes-nous bien pénétrés, & les mettons-nous en pratique.....? Quelle est ta vie ? Après avoir bien dormi, tu te lèves quand il te plaît, tu bâilles, tu t'amuses, tu te laves le visage ; après cela, ou tu prends quelque méchant livre pour tuer le tems, ou tu écris quelque bagatelle pour te faire admirer. Tu sors ensuite, & tu vas faire des visites, te promener, & te divertir. Dieu sait comment..... tu vas te coucher. Je ne révélerai point les mystères de ces ténèbres ; il n'est que trop aisé de les deviner. Avec les mœurs d'un Epicurien & d'un débauché, tu parles comme Zénon & comme Socrate : mon ami, change de mœurs ; ou change de langage. Celui qui usurpe faussement le titre de Citoyen Romain, est sévèrement puni ; & ceux qui usurpent le grand titre de Philosophe, le feront impunément «! Voyez le *Manuel d'Epictète, suivi du nouveau Manuel*, &c. par M. Dacier, de l'Acad. des Inscriptions. Lisez aussi Lucien dans la plupart de ses Dialogues.

flétrissans pour des sages, qu'on est en droit de leur faire : ce sont ceux qui ont pour objet ce style fier, dédaigneux, arrogant; ce ton de mauvaise plaisanterie, de sarcasme, de personnalité, d'aigreur; cette honteuse profusion d'épithètes injurieuses & grossières, qui, depuis quelque tems, dominent dans leurs ouvrages, y révoltent tout à la fois le goût, l'honnêteté, les mœurs, & portent un si terrible coup à la Philosophie. C'est aussi ce qui a dicté à l'Auteur de la Comédie des *Philosophes*, contre lequel ils ont employé à l'envi un genre d'attaque & de défense si peu honorable pour eux, cette répartie, un peu trop vive peut-être, mais d'ailleurs si remplie de vérité :

» Aujourd'hui, que pourront penser ceux qui » élevoient si fort nôtre âge, & qui parloient » avec tant de mépris des siècles barbares de » l'érudition *; lorsqu'ils verront que c'est dans » ce même âge si vanté, & dans la Capitale des » arts & du goût, que de soi-disans Philosophes » ont accumulé les invectives les plus basses, les » plus dégoûtantes, les plus abominables ?

» On a parlé des honnêtetés littéraires. Recon-

* Où ceux qu'on a nommés pédans, les Saumaise, les Scaliger, les Scioppius, se disoient de grosses injures en grec & en latin.

» noîtra-t-on, dans ces honnêtetés philoſophi-
» ques, ce caractère de douceur, d'aménité, de
» tolérance, que l'on annonçoit ſi faſtueuſe-
» ment comme la ſuite des progrès de la raiſon ?
» Le plus odieux fanatiſme auroit-il un autre
» langage ? On le demande à quiconque eſt juſte.

» O Philoſophes ! les pédans du ſeizième
» ſiècle valoient mieux que vous, & ils ſont
» tombés ! Pour acquérir comme eux des con-
» noiſſances utiles, il en couteroit des ſoins, des
» travaux, de longues veilles ; au lieu que votre
» métier eſt devenu trop facile, & que les en-
» fans mêmes ſavent aujourd'hui votre ſecret.
» Prononcer le mot de préjugé avec un ſourire
» ironique, toutes les fois qu'il eſt queſtion de
» ces vieilles maximes d'honneur & de morale,
» que nos bons aïeux avoient la ſimplicité de
» reſpecter ; prendre un ton emphatique & ſo-
» lennel pour parler de la vertu, mais ne la
» mettre que dans vos diſcours & jamais dans
» vos actions ; faire raiſonner ſans ceſſe aux
» oreilles le mot de Perſécution, tandis que l'on
» ne perſécute perſonne ; oppoſer à ce mot, qui
» jette l'alarme dans les eſprits foibles, ceux
» d'humanité, de tolérance, de liberté de pen-
» ſer ; voilà les grands myſtères de votre Phi-
» loſophie : & il faut avouer que ſi, dans le
» ſyſtême de la Religion que vous n'entendez
» pas, il y a beaucoup d'appelés & peu d'élus,

» votre ſecte plus indulgente admet autant
» d'élus que d'appelés. En effet, l'écolier le
» plus étourdi, le petit-maître le plus igno-
» rant, les caillètes mêmes qui vous protègent,
» ont bientôt appris les élémens de votre doc-
» trine, & deviennent Philoſophes, comme
» vous, à bien peu de frais.

» Mais ne prenez-vous pas garde que rien
» n'avilit plus un titre, que de le rendre trop
» commun ? Ne vous apperçevez-vous pas que
» vous avez fait trop de proſélytes, pour en im-
» poſer encore long-tems ? & que le même
» caprice de mode, qui vous a mis pour quel-
» ques momens en faveur, eſt tout prêt à vous
» replonger dans le néant ? Méfiez-vous de l'in-
» conſtance Françoiſe. Quantité d'honnêtes
» gens, las d'entendre les mêmes ſarcaſmes, ré-
» pétés à chaque inſtant contre l'Evangile &
» ſes miniſtres ; attriſtés de ce ton cavalier, dé-
» ciſif, tranchant, avec lequel vous traitez des
» objets ſi graves & dignes tout au moins des
» diſcuſſions les plus ſérieuſes ; indignés de vos
» fureurs contre tous ceux qui ne penſent point
» comme vous, commencent à perdre cette
» illuſion qui vous avoit été ſi avantageuſe.
» On admire encore, à la vérité, ceux d'entre
» vous que des talens ſupérieurs ont rendus juſ-
» tement célèbres ; mais l'admiration s'affoiblit,
» par le déplorable uſage qu'ils en ont fait dans

» des matières qui ne ſont pas de leur compé-
» tence. On ne vous ſait plus de gré d'une in-
» finité de belles choſes que vous avez dites,
» d'après Bayle, en faveur de la tolérance;
» parce que vous avez prouvé que vous étiez
» vous-mêmes très-intolérans. Le croiriez-
» vous? Vous faites des Chrétiens. On con-
» jecture, avec aſſez de vraiſemblance, que
» vos petits pamphlets ſatiriques & moqueurs,
» vos bouffonneries, vos turlupinades, de-
» viendront le tombeau de votre ſecte; com-
» me les convulſions ſont devenues le tom-
» beau d'un parti, qui comptoit de plus grands
» hommes que le vôtre. On ne voit en vous
» que le génie de l'inſulte & de l'orgueil; &
» ce génie eſt, en vérité, trop facile & à la
» portée de trop de monde ». *Mémoires de M. Palliſſot ſur ſa vie*, à la fin de *l'homme dangereux*.

LETTRE LI.

Du Comte de Valmont au Marquis.

MON père, mon tendre & reſpectable père, jouiſſez de votre triomphe & du retour de votre fils. Le voile eſt déchiré, la vérité brille à mes ieux de tout ſon éclat, je ſuis Chrétien; & c'eſt, après Dieu, à vos lumières, à vos ſoins, à vos tendres ménagemens, que je le dois. Je ſuis Chrétien, & je me fais gloire de l'être; je rougis ſeulement de ne l'avoir pas toujours été. Quel tableau que celui de la Religion Chrétienne! & quels ſecours elle offre à la vertu! Ah! maintenant, trop convaincu de mes beſoins & de ma foibleſſe, ſi ma foi pouvoit chanceler encore, cette ſeule penſée me ſoutiendroit, me fixeroit pour toujours: qu'ai-je été ſans la Religion? que ſerois-je devenu, ſi j'avois continué à vivre ſans elle? Mais par elle au contraire, quelles reſſources & quels motifs me ſont offerts pour être vertueux! Dieu des vertus!

que j'apprends à connoître & que j'adore dans la plénitude de mon cœur pour la première fois, comment le Chriſtianiſme ne ſeroit-il pas votre ouvrage ? lui ſeul nous enſeigne à vous aimer, à vous adorer, à vous ſervir, comme vous méritez qu'on vous ſerve, qu'on vous adore, & qu'on vous aime ; & lui ſeul nous aide à le faire.

Honteux égaremens de ma raiſon, où me conduiſiez-vous ? Paſſions aveugles, triſte délire d'une ardente jeuneſſe, quel abîme vous creuſiez ſous mes pas ! Votre main ſage & bienfaiſante le comble pour toujours : mon père ! quelles expreſſions pourroient ſuffire à ma reconnoiſſance ? Je me tais, pour avoir trop à vous dire ; & toute la force du langage humain me paroît impuiſſante pour bien rendre tout ce que je ſens. Ah ! du moins que voulez-vous que je faſſe ? ordonnez. Pour expier mes fautes, rien ne me paroîtra trop pénible. Faudra-t-il que, ſans plainte & ſans murmure, je me voye enlever mes dignités & mes biens ? que, loin de mon Roi & de ma patrie, j'aille traîner dans des

régions inconnues une vie ſans gloire & ſans honneur ? car c'eſt de tout cela que je ſuis menacé : j'obéirai aux volontés du Ciel..... j'obéirai.... car enfin que n'ai-je pas mérité ? Mais ma chère Emilie..... Ah ! me reſtera-t-elle dans ma diſgrâce ? Grand Dieu ! par cet endroit du moins épargnez ma foibleſſe.

Emilie eſt encore en danger : ſon état nous laiſſe toujours flottans entre la crainte & l'eſpérance. Tantôt, me dit M. de Veymur, elle reprend des forces & ſemble rappelée à la vie ; tantôt, dans des momens de langueur & de foibleſſe, elle ſemble toucher de nouveau aux portes du tombeau. Je ne puis hazarder de la voir, tant le péril où je ſuis devient preſſant par les continuelles recherches que l'on fait de moi. Elle s'en afflige, ſans ſe laiſſer abattre, & s'eſtime trop heureuſe, dit-elle, puiſque j'ai abjuré mes erreurs. Hélas ! ſi elle vit, ſi le Ciel me la rend, avec elle, avec vous, avec mon fils, je ne ſerai plus à plaindre.... Mais que dis-je ? ne me ſera-t-il pas toujours bien triſte & bien douloureux de faire partager ma

situation à Emilie ? de quel rang je l'aurai fait tomber ! à quel état d'infortune & d'opprobre mes fautes l'auront condamnée ! quel avenir pour elle & pour mes enfans ! Ah ! je frémis ; toutes les plaies de mon cœur, que je croyois fermées, se rouvrent à ces tristes réflexions. Ce foible cœur saigne encore : il s'émeut, il s'agite ; & j'entends gronder, au dedans de lui, le sang, la nature, & l'amour. Religion sainte ! soyez mon appui. Que la grâce de mon Dieu, si puissante & si douce, achève sa victoire ! Et vous, mon père, s'il vous reste quelques lumières à me donner, je les attends de votre zèle ; tout m'est précieux de votre part, toute vérité qui tient à la Religion me devient chère ; daignez donc affermir ma foi & soutenir mon courage.

LETTRE LII.

Du Marquis de Valmont au Comte.

O mon fils, je te retrouve enfin avec les mêmes ſentimens, avec la même foi que tu reçus dans tes premières années, mais plus éclairée, plus pure, & plus ſolidement établie ! Quelles actions de grâces ne dois-je pas à mon Dieu, qui a daigné t'inſtruire par ma voix, & mieux encore par tous les évènemens dont tu as été le triſte témoin ? Quelles larmes j'ai verſées en liſant ta Lettre ! & qu'elles ont ſoulagé mon cœur ! Non ; une pluie douce & féconde, qui tombe ſur la plante altérée, ne lui rend pas plus de fraîcheur, plus de vigueur nouvelle, que l'aſſurance de ton entier changement n'a rendu de force & de vie à mon ame abattue & preſque flétrie par la douleur.

Eh, qu'importent tes pertes, ſi j'en excepte celle d'Emilie, puiſque tu revis pour la vertu & pour la Religion ? N'exceptons rien cependant, cher Valmont ;

& que le premier usage de ta foi, soit de te soumettre sans réserve à la volonté toujours sage d'un Dieu qui t'a tout donné. S'il veut te reprendre ses dons, s'il veut couronner les mérites d'une épouse qui t'est chère, console toi de ta peine par l'idée de son bonheur. S'il veut effacer tes égaremens par les pleurs qu'il te fait répandre, t'aider à expier tes fautes par les peines qu'il t'envoie, & t'unir plus intimement à lui par les sacrifices que peut-être il va exiger de toi ; ah ! mon ami, ne t'oppose point à ses vûes de miséricorde & de clémence ; bénis-le, bénis toujours son saint nom. Peut-être aussi n'attend-il de nous, comme autrefois d'Abraham, ce père des Croyans, que la préparation de notre cœur. A tout évènement, ne cessons de lui dire, ainsi que ta digne épouse : » Que votre vo-» lonté soit faite, ô mon Dieu ! & que » votre saint nom soit béni « !

Cette résignation si parfaite & si pure, le seul remède à nos maux, le seul qui puisse en adoucir le sentiment & nous les rendre utiles & méritoires, n'empêche

pas cependant que tu ne mettes en usage tous les instrumens qu'il plaira à la Providence de t'offrir, pour demeurer dans l'état où elle t'a placé. Ce n'est pas le rang qui fait le bonheur, j'en conviens ; mais tu le dois à ta famille, à tes enfans, si par des moyens honnêtes tu peux le leur conserver. Fais donc parler & agir tes amis, en supposant que l'infortune t'en laisse encore ; & sur le succès de leurs démarches, sois soumis & tranquille.

Tu me demandes de nouvelles lumières, si j'en ai à te donner. Oui, mon fils. Pour confirmer ta foi, il faut la fixer par une soumission entière à la même autorité qui t'en a transmis le dépôt sacré.

Tu t'en souviens, cher Valmont ; quand j'ai voulu te faire sentir le besoin d'une révélation, j'ai insisté sur le besoin essentiel d'une autorité. C'est, avons-nous dit, la voie d'instruction la plus propre à tous les hommes, peu susceptibles par eux-mêmes & par la multitude des soins qui les occupent, de discussions épineuses & de longs raisonnemens sur les vérités, que cependant il leur importe le

plus de bien connoître. Cette autorité doit être émanée de Dieu même. Celle des Philoſophes, des Sages, quand ils euſſent été plus éclairés qu'ils ne l'étoient en effet, n'eût jamais eu aſſez de force & de pouvoir pour ſe faire entendre des autres hommes; elle ne pouvoit leur ſuffire; & par l'expérience même de tous les peuples & de tous les âges, elle ne leur ſuffiſoit pas.

Cette autorité nous a été donnée de la manière la plus parfaite en Jéſus-Chriſt, à qui ſeul toute la Religion révélée nous ramène comme à un centre d'unité. Jéſus-Chriſt, la ſageſſe du père & la plus pure émanation de ſa lumière, nous a appris, par lui-même & par ſes Apôtres, tout ce qu'il étoit néceſſaire à l'homme de ſavoir. Il a mis dans tout leur jour les vérités purement naturelles, preſque étouffées dans tous les hommes par les paſſions & les préjugés; il y en a ajouté d'autres, auxquelles toutes les forces de l'entendement humain ne pouvoient atteindre, & que tout au plus un petit nombre de Sages avoient ſoupçonnées.

Mais

Mais il falloit conſerver aux hommes ces vérités précieuſes ; & ce ne pouvoit être qu'en perpétuant parmi nous, dans une ſociété divinement inſpirée, la même autorité qui nous les avoit enſeignées. La raiſon toute ſeule ne pouvoit les fixer, puiſque les unes lui échappoient ſi aiſément, & que les autres étoient ſi fort au deſſus d'elle.

Cette autorité divine & permanente, qui entroit ſi néceſſairement dans le plan de la révélation, devoit par ſa nature même être viſible, ſenſible, & animée ; de manière qu'on pût tout à la fois & l'entendre & la diſtinguer de toute autorité humaine & précaire, qui ôſeroit entreprendre d'uſurper ſes droits *.

---

* » La révélation devient inutile ſans une » ſociété viſible qui en conſerve religieuſement » le dépôt ; comme un code de loix eſt in- » fructueux, ſi une ſociété ne l'adopte, ne le » conſerve, & n'en fait la baſe de ſa politique. » Il y a donc ſur la terre une ſociété viſible à » qui la révélation a été confiée «. *Penſées Théologiques, par Dom Jamin, Religieux de*

Voilà, mon cher fils, ce que Jésus-Christ devoit à sa sagesse, pour compléter en faveur des hommes l'admirable économie de la Religion révélée, & ce que dans sa bonté il a daigné leur laisser.

» Toute puissance, dit le Sauveur du » monde à ses Apôtres *, m'a été don- » née au ciel & sur la terre. Allez donc, » instruisez tous les peuples, les bapti- » sant au nom du Père, & du Fils, & » du Saint-Esprit, & leur apprenant à » observer toutes les choses que je vous » ai commandées; & voici que je suis » avec vous tous les jours, jusqu'à la » consommation des siècles ** «.

---

la Congrégation de S. Maur. La traduction de cet ouvrage en Allemand, ramena en 1769 le Prince Palatin au sein de l'Eglise Catholique.

* Dans les trois derniers versets de Saint Matthieu.

** Voyez le développement de ce texte si fécond & si énergique, dans la belle Instruction pastorale de M. Bossuet, sur les promesses de J. C. à son Eglise; & remarquez que ce beau texte termine l'Evangile de S. Matthieu,

Ainſi, mon fils, Jéſus-Chriſt, par ces paroles, établit ſur un premier fondement, qui eſt lui-même, & ſur le fondement viſible de ſes Apôtres, une Egliſe, une ſociété légitime de Paſteurs, qui doit leur ſuccéder dans toute la durée des ſiècles pour enſeigner toutes les nations, & avec laquelle, par l'aſſiſtance de ſon eſprit, de ſa ſageſſe, & de ſon pouvoir, il ſera tous les jours juſqu'à la fin du monde.

Chef inviſible de cette Egliſe, il lui a donné ſur la terre un Chef viſible, pour ramener tout à l'unité *; & ce Chef, c'eſt celui à qui il a dit, &, dans ſa perſonne, à tous ceux, qui, dans le même rang, viendront après lui : » Vous êtes Pierre, » & ſur cette pierre je bâtirai mon Egliſe,

---

comme pour nous laiſſer en lui le complément de tout ce que cet Evangile renferme.

* » L'Egliſe doit avoir un Chef viſible, » parce qu'elle eſt une, & que ſon unité ne » peut ſe conſerver ſans un centre commun, » où viennent ſe réunir tous ſes membres ». *Dom Jamin, Penſées Théologiques.*

» & les portes de l'Enfer ne prévaudront » pas contre elle « *.

Je ne ſuis pas fait pour les diſcuſſions théologiques, cher Valmont ; & ſans beaucoup de théologie, je trouve tout dans ces deux textes de l'Evangile, rapprochés des courtes réflexions que je t'ai fait faire. Avec ces ſeules armes je puis confondre toutes les ſectes qui ne ſont pas la véritable Egliſe de Jéſus-Chriſt (*a*).

Quelle eſt, leur dirai-je, l'autorité ſuffiſante que vous m'offrez ? Eſt-ce celle de l'Ecriture Sainte ? Toute ſeule, elle ne ſuffit pas, elle ne s'explique point d'elle-même ; vous la prenez, ſelon vos vues, en bien des ſens différens. Vous ſavez combien de ſens contraires ſouffre parmi vous ce ſeul texte de l'Evangile, *ceci eſt mon corps*. Qui en fixera pour moi le ſens véritable ** ? Il falloit donc à l'Ecriture Sainte

* Matth. XVI. 18.

** » Si un Légiſlateur, pour fonder un Etat, formoit un corps de loix & ſe contentoit enſuite de les publier, laiſſant à tout le monde, juſqu'au dernier homme du peuple,

un interprète infaillible, vivant, & animé; & Jésus-Christ me l'a donné (*b*).

Ne dites pas au reste, que je fais ici un cercle vicieux. Quand je raisonne d'après les Livres saints contre l'incrédule, je les considère d'une manière toute humaine, & selon les règles de critique les plus ordinaires. Quand je raisonne contre vous, qui admettez les divines Ecritures, je commence par établir, par la seule raison, la nécessité d'une autorité visible, d'un tribunal toujours subsistant; après quoi je me sers, pour achever de vous convaincre, de ces livres mêmes que vous reconnoissez pour divins, & dont les passages les plus formels déposent en

---

à les entendre à sa façon & à son gré; il est visible que chacun tourneroit la loi à son avantage & à sa fantaisie, & qu'au lieu de l'harmonie d'une bonne intelligence que voudroit établir le Législateur, on y verroit régner la discorde & la confusion la plus horrible. Tel est à la lettre le système que les Novateurs ont introduit dans la Religion «. *Exposition abrégée des caractères de la vraie Religion, par le Père Gerdil.*

faveur de ce tribunal que vous ôſez méconnoître (c) *.

Sera-ce l'eſprit particulier de chacun de vous que je prendrai pour guide ? Quelle autorité ! quel droit a-t-elle pour me ſoumettre **? & que peut-elle m'offrir,

---

* » En vain nous accuſe-t-on encore de » combattre la voie d'examen par la voie d'exa» men même, & de rétablir ainſi d'un côté ce » que nous cherchons à détruire de l'autre. » C'eſt équivoquer dans les termes pour faire » illuſion. Il y a une grande différence entre la » diſcuſſion dont nos frères ſéparés ſoutiennent » la néceſſité & la ſuffiſance, à l'exclusion de » l'obéiſſance à l'autorité ; & l'examen de ſim» ple attention à des vérités de fait & de no» toriété publique, qui établiſſent l'autorité. » Nous combattons le premier examen par le » ſecond : l'objection des adverſaires n'eſt donc » qu'un ſophiſme ». *Penſées Théol.*

** C'eſt ce qui fait dire à M. Rouſſeau dans une de ſes Lettres, ſur ſes démêlés avec l'Egliſe de Genève : » Je dois toujours compte de » mes actions & de ma conduite aux loix & » aux hommes : mais puiſqu'on n'admet point » parmi nous d'Egliſe infaillible, qui ait droit » de preſcrire à ſes membres ce qu'ils doivent

que des contradictions ? Sera-ce du moins l'onction ſecrète, l'eſprit intérieur, qui éclaire les vrais Fidèles & les élus de Dieu ? Quelle ſource d'illuſion & de fanatiſme ! Et qu'a de viſible pour tous les hommes une pareille autorité ? Sera-ce votre corps de ſociété ? Je ne vois rien, qui, dans ſa viſibilité, le diſtingue ſuffiſamment de tout autre. D'ailleurs où eſt ſa ſuc-

---

» croire ; donc, une fois reçu dans l'Egliſe, » je ne dois plus qu'à Dieu ſeul compte de ma » foi «.

» Qu'on me prouve aujourd'hui, dit-il ailleurs, » qu'en matière de foi je ſuis obligé de » me ſoumettre aux déciſions de quelqu'un, » dès demain je me fais Catholique ; & tout » homme conſéquent & vrai fera comme moi «. M. Rouſſeau avoit raiſon ; &, d'un autre côté, la preuve qu'en matière de foi on doit ſe ſoumettre à une autorité, n'étoit pas difficile à trouver.

» L'Egliſe de Genève, dit-il encore, n'a & » ne peut avoir, comme réformée, aucune pro- » feſſion de foi préciſe, articulée, & commune » à tous ſes membres «. Et il le montre par les principes mêmes de la réforme.

cession non interrompue, en remontant jusqu'aux Apôtres, *. On peut fixer depuis eux, dans des tems plus ou moins récens, l'époque où vous avez com-

* C'est la question que Luther lui-même faisoit aux Anabaptistes : *Qui êtes-vous ? qui vous a envoyés ? où étoit l'Eglise avant vous ?* Il a fallu faire bien de la Théologie, pour bien mal répondre à cela. *Hist. de François I, par M. Gaillard, tome 6.*

Cette même question, l'Eglise Catholique la faisoit vers la fin du second siècle aux différentes sectes qui s'élevoient contre elle. » Qui » êtes-vous, leur disoit-elle par la plume de » Tertullien ? quand êtes-vous venus ? d'où » êtes-vous sortis ? que faites-vous dans mon » bien, vous qui n'êtes point mes enfans ? De » quel droit, Marcion, coupez-vous ma forêt ? » qui vous a permis, Valentin, de détourner » mes sources ? De quelle autorité, Appelles, » arrachez-vous mes bornes ? La possession est » pour moi... Et vous autres, pourquoi semez-» vous dans mes domaines selon vos caprices, » & y faites-vous paître vos troupeaux ? J'ai la » possession, je possède avant vous, j'en ai des » titres authentiques, que je tiens de ceux » mêmes à qui le domaine appartenoit. Je suis » l'héritière des Apôtres «. *Tertul. de Præscript.*

mencé *; & dès-lors, comme toutes les autres ſectes, on vous verra finir. Où eſt votre unité, & quel rapport avez-vous à un Chef viſible, au ſucceſſeur de ſaint Pierre, qui vous condamne avec toute ſon Egliſe, & dont vous vous ſéparez ? M'offrirez-vous pour dernière reſſource l'autorité des chefs du corps politique ? Mais il n'eſt donc plus queſtion d'une Religion donnée aux hommes par Dieu même ? Il ne s'agit donc plus que d'inventions tout humaines, qui pourront en effet être modifiées, interprétées par la même légiſlation qui les aura établies ? Car enfin, où l'autorité divine manque, il faut bien que le Légiſlateur humain ſupplée & ſoit le Chef de la Religion. Mais quelle Religion ! quelle

* Rappelons-nous ici ce beau mot d'un vrai Fidèle à un Prince proteſtant, qui, le voyant à l'extrémité, lui diſoit : » Il doit vous être bien » dur de mêler vos cendres à celles de ces » hommes que vous traitez d'Hérétiques «. *Mon Prince*, répondit-il, *faites creuſer quelques pieds plus bas, & mes cendres ſeront mêlées à celles des Catholiques.*

croyance ! & qui peut en être la dupe *(d)* ?

Quoi ! je me ſuis attaché à la révélation, parce que la lumière naturelle ne me ſuffiſoit pas ; eh, comment la révélation me ſuffira-t-elle, ſi, par rapport à ſes dogmes, je ne ſais plus ni quel guide ſuivre pour en fixer le ſens, ni quel parti prendre entre les ſectes qui diviſent le Chriſtianiſme * ?

---

* » Tout chemin qui ne peut conduire ni » les ſimples ni les ignorans à la foi, n'y peut » conduire perſonne Le caractère diſtinctif du » chemin de la vérité, eſt d'y conduire tout le » monde, puiſque tous ſont appelés à la con- » noître : or, la voie d'examen ou de diſcuſſion » ne ſauroit conduire les ſimples & les igno- » rans à la foi. Il n'y a que l'autorité qui puiſſe » la leur faire connoître «. *Penſées Théologiques.*

On ne ſait au juſte à quoi s'en tenir ; on tombe dans tous les excès ; on eſt diſpoſé également à tout croire & à ne rien croire, lorſqu'on ne règle pas ſa croyance ſur une autorité ſolidement établie, & qui puiſſe ſuffire pour la fixer.

Autoritati credere, magnum compendium eſt, & nullus labor ; diſoit S. Auguſtin, *Lib. de quant. animæ, cap. 7.*

» Ce n'eſt pas, dit-il dans le même Livre,

Ah ! que Jésus-Christ a bien mieux pourvu aux intérêts de sa gloire, à ceux de sa Religion, & à nos vrais besoins !

---

la vivacité de la conception, c'est la simplicité de la foi, qui fait la sûreté de la multitude dans l'Eglise Catholique «.

» L'autorité est le motif déterminant du » plus grand nombre en matière de Religion, » quelque parti que l'on prenne. .. Dans l'E- » glise Romaine on croit les vérités de la Re- » ligion, & on s'appuie sur l'autorité visible » qu'elle a dans son sein. Dans les sectes pro- » testantes, il y a plusieurs vérités qu'on ne croit » point ; & on se fonde sur l'autorité des chefs, » qu'on suit comme ses Docteurs... Parmi les » incrédules, la plupart ne se décident à ne rien » croire que sur l'autorité de certains hommes, » qui se sont acquis de la célébrité par leurs » talens... L'autorité a toujours fait l'argument » de la multitude, même chez ses plus grands » ennemis. Heureux ceux qui marchent à la » lumière de l'autorité légitime ! Telle est celle » des Catholiques Romains : elle a produit ses » preuves. Mais il n'en est pas ainsi de celle » que suivent les sectaires & les incrédules... » leur foi est une foi humaine, accordée à la » parole de quelques séducteurs : au lieu que

Je trouve, dans l'Eglise Catholique & Romaine, tout ce qui m'est nécessaire & tout ce qui m'a été promis. J'y trouve une autorité suffisamment répandue parmi tous les peuples, pour attirer toute leur attention; une autorité, qui, par son étendue, par sa hiérarchie, par ses usages & sa discipline, par la publicité & l'universalité de ses enseignemens, devient éminemment visible au dessus de toutes les sectes qui s'élèvent contre elle (c). Je la vois garder, au milieu de ces sectes & malgré elles, le beau nom de Catholique; ce nom que, pour la distinguer de toute autre Eglise, elles sont elles-mêmes forcées de lui laisser.

» celle des Catholiques est une foi divine, » accordée à la parole d'un Dieu, & expliquée » par une autorité qu'il a établie lui-même «. *Pensées Théol.*

» Je ne suis pas étonné, a dit un homme d'esprit, qu'il y ait des hérésiarques; l'orgueil suffit pour cela: mais je suis toujours surpris qu'il y ait des hommes assez imbécilles pour se rendre de bonne foi leurs disciples «.

Je la vois conſerver dans ſes principaux ſièges les titres de la ſucceſſion légitime de ſes paſteurs depuis les Apôtres, & rentrer ainſi dans le caractère de perpétuité, eſſentiel à la véritable Religion. Je la vois tenir à un centre d'unité, à un Chef, qui, uni à la pluralité viſible (*f*) des autres Pontifes, ſoit aſſemblés dans des Conciles auxquels il préſide, ſoit diſperſés parmi les nations (*g*), forme un tribunal toujours ſubſiſtant, & auquel tous les jours, ſelon la promeſſe, je puis avoir recours pour diſtinguer la vérité de l'erreur. Je la vois, inalliable avec toutes les ſectes, qui toutes ſe rallient contre elle, retrancher tout ce qui s'oppoſe à ſon unité; rejeter ſans ménagement tout ce qui altère ſa doctrine (*h*); conſerver ſans variation tous les dogmes ſi bien liés de la Religion Chrétienne, tout ſon enſemble merveilleux, tous les moyens & les ſecours de ſalut qu'elle renferme; & par une tradition ſoutenue dans ſes différens ſièges, atteſtée par ſes Conciles & les Ouvrages de ſes ſaints Docteurs, me faire remonter,

de siècle en siècle, jusqu'aux premiers disciples des Disciples du Seigneur & jusqu'à la doctrine des Apôtres (*i*). Que dirai-je enfin ? Je la vois, soutenant tous les efforts de tant d'ennemis conjurés pour la détruire, maintenir constamment son glorieux empire, tandis que tout tombe autour d'elle ; envoyer seule des ministres de l'Evangile dans toutes les parties du monde, pour les éclairer des lumières de la foi ; regagner avec avantage dans de nouvelles contrées ce que dans d'autres l'esprit de schisme & d'erreur lui fait perdre ; & confirmer de plus en plus cette parole de son divin Maître, que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.

Quel admirable spectacle, & quelle source de reconnoissance pour l'ame vraiment fidèle ! Tranquille dans la simplicité de sa croyance, elle peut se reposer à l'ombre d'une autorité infaillible, & qui, par la promesse, devient celle de Dieu même. La voie la plus facile, la plus courte, & tout à la fois la plus sûre, lui est toujours ouverte, pour résoudre

toutes les difficultés qu'on lui oppose. Si par des raisonnemens captieux on cherche à lui rendre suspect quelque article de sa foi ; si son imagination effrayée dispute en secret, & veut ramener à l'examen ce qu'elle doit croire ; elle n'a besoin, pour s'éclairer, pour se calmer & se fixer, que de faire attention à l'enseignement public de l'Eglise Catholique & Romaine, à ce que nous apprennent ses solennités, ses rites, ses prières, ses catéchismes, ses prédications, ses instructions journalières, & à la croyance générale des peuples qu'elle renferme dans son sein. Si l'orgueil, si l'esprit d'indépendance, si l'amour de la nouveauté élèvent des contestations, font naître des incertitudes & des doutes, partagent les novateurs en autant d'opinions différentes que l'aveugle présomption enfante de partisans à l'erreur : elle regarde où est l'autorité visible, le corps des pasteurs, & son chef ; & ne craignant plus de flotter au gré des opinions (*k*), elle demeure ferme & inébranlable. Si, à l'égard des vérités les

plus importantes, elle voit des génies ardens, tous ces hommes de secte & de parti, combattre avec chaleur pour les excès contraires * ; elle est assurée de rencontrer, dans l'autorité qui la guide, ce juste milieu, qui, également éloigné des extrêmes, est le point précis où s'arrête

* Il est impossible d'établir quelque chose » de certain, de l'immortel'e nature par la » mortelle ; elle ne fait que se fourvoyer par- » tout, mais spécialement quand elle se mêle » des choses divines : car encore que nous lui » ayons donné des principes certains & infail- » libles, encore que nous éclairions ses pas par » la sainte lampe de la vérité, qu'il a plu à » Dieu de nous communiquer ; nous voyons » pourtant journellement, pour peu qu'elle se » démente du sentier ordinaire, & qu'elle se » détourne ou écarte de la voie tracée & battue » par l'Eglise, comme tout aussi-tôt elle se » perd, s'embarrasse, & s'entrave, tournoyant » & flottant dans cette mer vaste, trouble, & » ondoyante des opinions humaines, sans bride » & sans but. Aussi-tôt qu'elle perd ce grand » & commun chemin, elle se va divisant & » dissipant en mille routes diverses «. *Essais de Montagne, liv. 2, chap. 12.*

la vérité. C'eſt ainſi que, dans les diſputes interminables ſur la grâce & la liberté, l'Egliſe Catholique ſeule n'a jamais rien donné à un de ſes dogmes qui ait pu détruire la croyance de l'autre (*l*).

Non ſeulement le Chrétien ſoumis a dans l'Egliſe Catholique un guide ſûr & fidèle; mais il y trouve encore une mère tendre, qui, depuis le moment de ſa naiſſance juſqu'à celui de ſa mort, répare toutes ſes foibleſſes & pourvoit à tous ſes beſoins. Il ne perd rien, dans ſon ſein, des Sacremens inſtitués par le Rédempteur des hommes, & de tous les moyens de ſalut les plus propres à affermir ſa foi, à nourrir ſa piété, & à lui faciliter la pratique des vertus. Auſſi ne ſe borne-t-il pas à lui être ſoumis; ſon attachement pour elle & ſon zèle pour ſa gloire égalent ſon obéiſſance: ſes intérêts ſont les ſiens; il eſt offenſé lui-même de tout ce qui la bleſſe & qui l'offenſe; dans ſes douleurs elle ne ſent rien qu'il ne reſſente avec elle: il adreſſe au Ciel en ſa faveur les gémiſſemens les plus tendres, les vœux les plus ardens. S'il eſt dans un rang élevé,

il maintient ſon autorité par ſon crédit & ſon pouvoir : dans toute condition, il édifie, par la pureté de ſes mœurs, ceux qui ne craindroient pas de faire retomber ſur elle l'opprobre de ſes enfans. Il ne permet pas qu'on l'attaque impunément en ſa préſence. Il donne à tous ceux qui l'environnent l'exemple du plus grand reſpect pour ſon culte, ſes loix *, ſes Miniſtres, & d'une fermeté inébran-

* » Il faut ſe ſoumettre du tout à l'autorité de notre Police Eccléſiaſtique, ou du tout s'en diſpenſer. Ce n'eſt pas à nous à établir la part que nous lui devons d'obéiſſance. Et davantage, je le puis dire pour l'avoir eſſayé, ayant autrefois uſé de cette liberté de mon choix & triage particulier, mettant à nonchaloir certains points de l'obſervance de notre Egliſe, qui ſemblent avoir un viſage ou plus vain ou plus étrange; venant à en communiquer aux hommes ſavans, j'ai trouvé que ces choſes-là ont un fondement maſſif & très-ſolide, & que ce n'eſt que bêtiſe & ignorance qui nous fait les recevoir avec moins de révérence que le reſte «. *Montagne.* Ibid.

lable à ne point ſe départir de ſes jugemens & de ſes préceptes (*m*). Il ne regarde pas comme des choſes indifférentes en matière de foi, tout ce que ſon Chef & ſes paſteurs ne regardent pas comme tel; & ne croit pas que l'eſprit de neutralité & d'indéciſion puiſſe être permis, dès que ſa voix s'eſt fait entendre.

Que ſes ennemis, aveuglés par la haine, crient donc, tant qu'il leur plaira, à la crédulité, à la ſuperſtition, au fanatiſme; qu'ils exagèrent des ſcandales qui ſont au milieu d'elle, & dont elle gémit; qu'ils concluent, de la corruption des mœurs dans quelques-uns de ſes membres, à l'altération preſque entière dans la foi de ſes chefs; qu'ils diſtillent avec art le poiſon de la calomnie; qu'ils prétextent le renverſement de la diſcipline, l'abus de l'autorité; qu'ils en appellent aux anciens tems (*n*); qu'ils ſe montent ſur un ton de réforme (*o*), afin de parer au dehors, par l'extérieur de la piété, ce que l'eſprit de révolte ſe permet de ſouiller au dedans; qu'ils faſſent parler les divines Ecritures au gré de leurs ſyſtêmes, ou

s'étayent de l'autorité de quelque ancien Docteur, pour mieux cacher leurs héréſies ſous ſon nom ; qu'ils relèvent par leurs diſcours & par leurs écrits l'autorité de chaque Docteur Hérétique, & faſſent même valoir en ſon honneur des prodiges marqués au coin de l'imbécillité & du menſonge : le Fidèle n'en ſera point ébranlé : les attaques de l'erreur, comme celles de l'impiété, ne le verront point lâche, foible, & chancelant ; elles ne le verront point indifférent & inſenſible ; mais auſſi elles ne le rendront pas dur & impitoyable.

Le véritable enfant de l'Egliſe, & qui l'eſt moins encore de nom que de ſentiment, rempli de ſon eſprit, pénétré de la charité qui l'anime, enviſage d'un œil de compaſſion & de tendreſſe ceux qui ſe trompent & qui s'égarent ; il les plaint ; il gémit ſur eux ; il emploie, pour les ramener, les armes de la perſuaſion & de la douceur. Il ne voile point les paſſions & la haine, du vain prétexte des intérêts de la Religion & de la vérité. S'il ne peut parvenir à toucher & à convaincre, il ne

ſe croit pas diſpenſé d'aimer & de chérir. En arrêtant, autant qu'il eſt en lui, les progrès de l'erreur, il voit toujours avec tranſport, dans ceux mêmes qui s'y livrent, des hommes & des frères.

Non, mon fils, non; ce n'eſt point la foi de l'Egliſe qui enfante des diſſentions, des troubles, & tout ce que le fanatiſme a de cruautés & d'horreurs : ce ſont, je te l'ai dit, l'intérêt, l'ambition, l'eſprit de révolte & d'indépendance, qui, pour favoriſer leurs projets ſacrilèges & leurs honteuſes manœuvres, ſe jouent de la crédulité des peuples & de la vie des hommes. Ce n'eſt point cette foi pure de l'Egliſe de Jéſus-Chriſt qui, ébranle & qui ſape les trônes, & qui en même tems renverſe & briſe les autels : ouvre nos annales & celles des peuples voiſins, & examine quels ſyſtêmes & quelles cauſes, ſous le nom & le maſque impoſant de la Religion, ont produit les révolutions, dévaſté les Etats, & flétri la perſonne & la dignité du Monarque. Ce n'eſt point la foi de l'Egliſe qui arme, contre l'autorité, des ſujets re-

belles : si, dans des circonstances rares, des Ministres peu instruits ou trop prévenus ont cru pouvoir se faire, d'après la Religion même, des droits * que la Religion & l'Eglise n'avouent pas ; si, abusant de la foiblesse des uns & de la simplicité des autres, ils ont prétendu disposer des Royaumes & des Empires, cette même foi, dont l'Eglise nous conservoit le dépôt, réclamoit contre eux : elle leur disoit assez hautement, pour qu'ils dussent l'entendre, que le Royaume de Jésus-Christ & de ses Ministres n'est pas de ce monde ; qu'en rendant à Dieu ce qui est à Dieu, rien ne les dispense de rendre à César ce qui est à César ; que chaque autorité a ses bornes ; que l'une, toute spirituelle, est uniquement établie pour les choses du ciel, comme l'autre,

* Il paroît assez que M. de Valmont n'entend point parler ici des prétentions que des Souverains, soit ecclésiastiques, soit laïques, ont eues sur des fiefs dont ils se disoient suzerains : car c'est ici une question à part, & d'une toute autre nature que celle dont il s'agit.

purement temporelle, ne l'a été que pour les choſes de la terre ; que toutes deux, indépendantes & ſoumiſes tour à tour, ont leurs droits ſéparés ; qu'elles ſont faites pour ſe ſoutenir mutuellement (*p*), & pour tendre d'un commun accord, quoique par des routes différentes, au même but, le bonheur des peuples ; & que c'eſt de cette heureuſe harmonie que dépendent & la ſûreté des Princes, & la fidélité des Sujets.

Voilà ce que la foi de l'Egliſe nous apprend ; & c'eſt d'après elle, cher Valmont, que je me propoſe depuis long-tems de ranimer ou d'affermir en toi tous les ſentimens de ſoumiſſion, de reſpect, & d'amour, que tu dois à l'autorité qui nous gouverne. Ainſi deviendras-tu en même tems, & dans la même proportion, un Chrétien docile, un Catholique zélé, un Citoyen humain & compatiſſant, & un Sujet fidèle.

NOTES.

PAGE 196.

(a) *AVEC ces seules armes je puis confondre, &c.* » On est conduit à la soumission » à l'Eglise présente, actuelle, indéfectible, » par la foi la plus simple & par l'érudition » la plus étendue ; ce qui est une des plus » grandes preuves de sa vérité, & un effet » admirable de la Providence «. *L'Abbé Terrasson, de l'Académie Françoise. La Philosophie applicable à tous les objets de l'Esprit & de la Raison, première partie, ch. 3, sect. 3*, précédée des Réflexions de M. d'Alembert, & d'une Lettre de M. de Moncrif, sur la personne & les Ouvrages de l'Auteur : chez Prault, avec approbation, & privilège du Roi.

» L'Eglise Catholique, dit le même Au- » teur, est la seule qui ait un corps de preuves. » Les sectes qui se sont séparées d'elle, ne sont » fondées que sur des difficultés particu- » lières qu'elles lui ont faites, & dont elles » n'ont pas voulu accepter les solutions «, *Ibid.*

A l'égard de ces difficultés, & des vaines accusations de superstition, d'idolâtrie, d'innovation,

novation, qu'on n'a ceſſé d'intenter contre nous, la réfutation la plus ſimple eſt l'*Expoſition de la doctrine de l'Egliſe Catholique, par M. Boſſuet.* On n'y a répondu qu'en accuſant l'Auteur d'*adoucir* & d'*exténuer* les dogmes de ſon Egliſe. Mais ſi c'eſt à cela que ſe réduiſoit en dernier reſſort la controverſe, elle doit être bien authentiquement décidée, puiſque ce livre eſt univerſellement reçu parmi nous, comme renfermant la vraie Doctrine que nous profeſſons.

Il eſt triſte que les Sectaires s'obſtinent à calomnier l'Egliſe; que des hommes, même reſpectables par leur érudition & leurs talens, mettent ſur le compte de l'Egliſe Catholique des inſtitutions locales, des choſes purement arbitraires, quelquefois bizarres, qui n'ont eu qu'un tems, parce qu'elles ne tenoient qu'à des inventions populaires, quoiqu'adoptées peut-être par des Eccléſiaſtiques, dans des lieux particuliers; qu'ils nous taxent ſans pudeur d'attacher le ſceau de l'infaillibilité à des cérémonies & à des objets de pure diſcipline, qui obligent dès qu'ils ſont loi, mais qui varient ſelon les circonſtances, & qu'on ne dut jamais confondre avec la croyance invariable de l'Egliſe ſur le Dogme & ſur la Morale; qu'ils ne

veuillent appercevoir aucune différence entre des prétentions contestées ou de simples opinions qu'on laisse à la liberté des Ecoles, & des vérités de foi reçues par l'Eglise universelle ; qu'ils exaltent les avantages de la réforme, sans en reconnoître les sources honteuses ainsi que les funestes suites, & sans en déplorer les abus. Toutes ces marques de partialité, sans nous porter à accuser la droiture de leur cœur, doivent nous faire gémir des malheureux effets de la prévention sur des esprits par-tout ailleurs si raisonnables.

PAGE 197.

(b) *Il falloit à l'Ecriture sainte un interprète, &c.* » L'Eglise est l'interprète unique » de l'Ecriture sainte, des Pères, & d'elle-» même «. *L'Abbé Terrasson.*

PAGE 198.

(c) *En faveur de ce tribunal que vous osez méconnoître.* Les Protestans, fatigués de leurs variations perpétuelles & de leurs longues disputes, ont si bien senti la nécessité de ce tribunal, qu'ils ont donné au Synode de Delphe, & sur-tout à celui de Dordrecht, à peu de chose près, la même force & la même autorité qu'ils refusoient à l'Eglise Catholique. Etonnante contradiction dans des hommes qui

juſque-là n'avoient voulu reconnoître d'autre Juge de la Doctrine que l'Ecriture elle-même ! Voyez l'*Hiſtoire des Variations*, *t.* 3, *liv.* 14, *n.* 75 & ſuivans ; & *tome* 5, *ſixième Avertiſſement*, *n.* 67, 68, 69.

» Le maintien de la perpétuïté & de l'infaillibilité de l'Egliſe, dit l'Abbé Terraſſon, » eſt quelque choſe de plus important qu'aucun de ſes dogmes particuliers «.

» De toutes les Thèſes de la Théologie entière (dit-il encore avec beaucoup de ſens & de raiſon), celle de l'unité, de la viſibilité, de la perpétuïté, & de l'infaillibilité de l'Egliſe, eſt la plus digne d'un Théologien, qui eſt en même tems homme d'eſprit & homme d'Etat «.

PAGE 202.

(d) *M'offrirez-vous pour dernière reſſource l'autorité des Chefs du Corps politique ? Mais quelle Religion ! quelle croyance !* Pour bien juger de la nature & des effets d'une pareille croyance, on peut voir, entre autres volumes de M. Hume ſur l'Hiſtoire d'Angleterre, le cinquième de la maiſon de Tudor, ſans parler de ceux qui le précèdent, & le troiſième de la maiſon de Stuart.

PAGE 204.

(e) *Eminemment viſible au deſſus de toutes les ſectes qui s'élèvent contre elle* » Je dirois

aux réformateurs ce qu'un Père de l'Eglise disoit aux Donatistes : *Pour savoir où réside l'Eglise, demandons-le à un homme neutre, par exemple, au Roi de Perse.* On diroit aujourd'hui ; Pour savoir où réside l'Eglise, demandons-le à l'Empereur des Turcs ; nous verrons s'il la mettra en Italie, où s'il ira la chercher à Utrecht «. *L'Abbé Terrasson.*

PAGE 205.

(f) *Je la vois tenir à un Chef, qui, uni à la pluralité visible des autres Pontifes, &c.* » La vraie règle de la raison & de la foi, dit » M. Nicole, est d'établir sa créance sur » la plus grande autorité visible. Cette règle est » la seule qui soit proportionnée au peuple, » & qui puisse unir les Fidèles en un corps de » société d'une manière raisonnable «. *Essais de Morale sur l'Evangile du Mardi de la seconde semaine de Carême.*

» L'autorité de l'Eglise, résidant en la plu» ralité visible du corps des Pasteurs unis à leur » Chef, joint toute la certitude de la croyance » à toute la tranquillité d'un gouvernement » sage & durable «. *L'Abbé Terrasson.*

La Religion Chrétienne, selon la pensée du même auteur, étant commune à des peuples qui vivent sous des dominations différentes,

ne pourra jamais demeurer la même, à moins qu'elle n'ait un Chef unique, & qui lui ſoit propre. » Sans cela, il arriveroit » que, dès la première querelle de l'un de » ces Etats avec l'autre, les Rois ou les au- » tres Chefs voudroient ſe diſtinguer les uns » des autres par quelques articles de croyance » particulière «.

Ce qu'il y a de bien ſingulier, c'eſt que Léibnitz, quoique Luthérien, & par une ſuite naturelle de ſon amour pour l'ordre & l'unité, après avoir voulu réunir le monde ſous une même Langue, par le projet d'une Langue univerſelle à l'uſage des Savans; après avoir déſiré de réduire l'Europe ſous une ſeule puiſſance quant au temporel, déſira auſſi vivement de la réduire ſous un même Chef quant au ſpirituel: & pour ce dernier objet, c'eſt le Pape même qu'il choiſiſſoit. » Tant l'eſprit de ſyſtême qu'il poſſédoit au » ſouverain degré, dit l'Hiſtorien de ſa vie, » avoit prévalu, à l'égard de la Religion, » ſur l'eſprit de parti! Mais tous ces beaux » projets ſont reſtés ſans effet, parce que les » peuples ne s'accordent qu'à n'entendre point » leurs intérêts communs «. Voyez M. de Fontenelle, *Hiſtoire de l'Acad. des Sciences, année 1716.*

IBID.

(g) *Des Pontifes, soit assemblés dans les Conciles, soit dispersés parmi les nations.* » L'Eglise peut être considérée en deux états ; ou elle est assemblée en Concile, ou elle est dispersée. Elle peut prononcer dans ces deux circonstances sur les contestations qui s'élèvent dans son sein ; & ses jugemens sont toujours d'une égale autorité, parce que *les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle*..... Penser qu'elle ne jouit du privilège de l'infaillibilité que dans les Conciles généraux, c'est trop borner la promesse qui s'étend à tous les tems ; c'est une erreur dans la foi. Jésus-Christ n'a pas dit à ses Apôtres : *Je suis avec vous seulement quand vous êtes assemblés* ; mais *Je suis avec vous* TOUS LES JOURS *jusqu'à la consommation des siècles*. Pensées Théologiques, par Dom Jamin.

» C'est tellement la pluralité qui fait la décision finale, que les Conciles ne sont pas » tant censés généraux quand ils se tiennent, » que lorsqu'ils sont acceptés par l'Eglise non » assemblée. S'ils sont légitimes, ils ont dit » la vérité dès le tems de leur tenue ; cette » vérité existoit dès-lors comme intrinsèque ; » mais elle ne devient extrinsèque que par

» l'acceptation postérieure. On a eu un exem-» ple de cette acceptation de fait, dans le Con-» cile d'Ephèse ou de Dioscore, rejeté après sa » reque, quelque nombreux qu'il eût été «. *L'Abbé Terrasson.*

¶ » L'acceptation que fait l'Eglise dispersée, d'un Concile général, ne donne pas la certitude & l'infaillibilité à ses décisions; mais sert seulement de témoignage de la régularité avec laquelle les choses se sont passées dans l'Assemblée. L'Eglise dispersée ne juge pas l'Eglise assemblée, l'une & l'autre n'étant qu'une seule & même Eglise, considérée en des états différens «.

¶ » Les Conciles généraux sont d'une très-grande utilité, & peut-être pourroit-on les dire nécessaires dans certaines circonstances; mais prétendre qu'on ne puisse finir aucune controverse que par leur moyen, c'est une erreur combattue par une infinité de faits. On voit dans l'histoire de l'Eglise peu d'hérésies pour lesquelles on ait été obligé d'assembler des Conciles généraux; le plus grand nombre a été condamné & éteint sur les lieux mêmes, comme le remarque S. Augustin. *Lib. 4 ad Bonifac. cap. ult.* «.

¶ » Le Pape condamne plusieurs propositions extraites d'un livre, sous des qualifications

indéterminées * : les Evêques dispersés dans le monde catholique, connoissent la décision ; y applaudissent : je dis, comme S. Augustin, *La cause est finie ; Dieu a placé la doctrine de la vérité dans la Chaire de l'unité.* Je reconnois la voix de Pierre dans son successeur ; je me rends, j'obéis. Mais les Evêques ont-ils examiné ? ont-ils déposé l'esprit de parti ? n'ont-ils pas donné leurs suffrages par ignorance ? la crainte ou l'espérance ont peut-être été les premiers mobiles de leur conduite ? se sont-ils enfin comportés en juges de la foi ? Questions litigieuses ! je les abandonne toutes à la discussion de ceux qui ne croient pas que Jésus-Christ ait promis d'être *tous les jours* avec son Eglise ; je m'attache à l'unité, que je reconnois par l'unanimité morale des Pasteurs unis à leur chef. Le Sauveur a promis son assistance à leur union, *Vobiscum sum* ; & il est fidèle à sa promesse : cela me suffit pour justifier mon obéissance «.

¶ » La manière d'interpréter quelques expressions d'un décret apostolique, ne peut for-

* De la même manière que le Concile général de Constance a condamné dans la session 8, quarante-cinq articles de Wicleff ; & dans la session 15, trente articles de Jean Hus.

mer d'obſtacle à la canonicité de ſon acceptation, quand d'ailleurs on ſe réunit dans l'objet principal : c'eſt ainſi qu'on n'a jamais révoqué en doute la ſincérité de la ſoumiſſion des théologiens catholiques aux déciſions dogmatiques du Concile de Trente, quoiqu'ils ſe partagent entre eux ſur l'expoſition de quelques endroits ». *Dom Jamin.*

IBID.

(h) *Je la vois..... rejeter ſans ménagement tout ce qui altère ſa doctrine.* » Un homme qui » a lu l'hiſtoire de l'Egliſe ſans y remarquer la » fermeté, &, ſi j'oſe le dire, la fierté & la » hauteur avec laquelle l'Egliſe a porté ſes dé» ciſions ſur le dogme, peut avoir retenu les » réflexions de quelques Pères, les miracles de » quelques Saints : mais il n'a point conçu le » véritable caractère de l'Egliſe Catholique dé» puis ſon établiſſement ». *L'Abbé Terraſſon.*

PAGE 206.

(i) *Je la vois..... par une tradition ſoutenue..... me faire remonter juſqu'à la doctrine des Apôtres.* Voyez *l'Expoſition de la doctrine de l'Egliſe Catholique ;* conſultez tous les Pères des cinq premiers ſiècles, en parcourant même la table de leurs Ouvrages à l'article de nos principaux dogmes ; & vous vous aſſurerez

ſans peine de la conformité de l'ancienne doctrine avec la nôtre.

PAGE 207.

(k) *Ne craignant plus de flotter au gré des opinions, &c.* Quand on a paſſé les bornes & qu'on a perdu de vue l'autorité, on ne ſait plus à quel terme s'arrêter. Des Anglicans, ſe ſont formés, quoique par oppoſition, les Presbytériens; des Presbytériens, les Indépendans, &c. *Voyez M. Hume, Maiſon de Stuart, t. 3, p. 204, &c.*

¶ » L'eſprit de l'homme eſt de nature à ne devoir ſe ſoumettre entièrement & ſans réſerve, qu'à un jugement que les ténèbres de l'erreur ne puiſſent obſcurcir : il faut donc reconnoître dans l'Egliſe une autorité infaillible qui termine les diſputes qui s'élèvent ſur la foi «.

¶ » S'il n'eſt point dans l'Egliſe d'oracle vivant & infaillible, croyez tout ce qu'il vous plaira. Soyez Sabellien ou Arien, Neſtorien ou Eutichien, Luthérien ou Calviniſte; ſoyez Déiſte même, ſi le Déiſme vous flatte davantage : tout vous eſt permis, perſonne n'aura le mot à vous dire. Seul juge de votre foi, vous pouvez prendre le parti qui vous plaira. Mais s'il y a dans l'Egliſe un oracle vivant, une autorité infaillible; il n'eſt plus de liberté

dans le choix : il faut s'en tenir, sans disputer, à l'enseignement de l'Eglise, parce que la raison elle-même dicte qu'on ne peut se dispenser d'adhérer à un jugement infaillible... En matière de religion, il faut nécessairement se déterminer pour l'un de ces deux partis ; ou reconnoître, avec les Catholiques, une autorité à l'abri de l'erreur, qui décide les questions sans appel ; ou ne reconnoître, avec les Déistes, que la raison pour règle souveraine. Dans l'ordre de la Religion comme de la Philosophie, il n'y a pas de milieu : on ne peut être sur cet article que Catholique ou Déiste. Un esprit conséquent n'apperçoit pas un tiers parti ».

¶ » Quelle est nécessaire, cette autorité qui tire sa preuve de la manière d'agir de ses plus grands ennemis ! Nos Frères errans l'ont rejetée comme une tyrannie, & ont bâti sur ses débris l'édifice ruineux de leur prétendue réforme ; mais ils ont été obligés d'y revenir, pour empêcher la dissipation de leur secte naissante. Cette conduite contradictoire est attestée dans l'histoire du tems. *Examinez*, disoient-ils aux peuples catholiques pour les séduire ; *ne vous laissez pas mener comme des imbécilles par l'autorité qui est une vraie tyrannie. Dieu ne vous a donné une raison que pour vous en ser-*

vir. — *Obéissez à vos supérieurs*, disoient-ils au contraire à leurs Frères indociles : *point d'examen après vos Docteurs. L'humilité chrétienne doit vous porter à soumettre vos lumières à celles de vos conducteurs ; ils sont établis pour vous instruire.* Quel contraste ! Etablir l'examen sans soumission, pour séduire les Catholiques ; exiger la soumission sans examen, pour réprimer ceux du parti qui veulent trop presser la voie de liberté : c'est avoir double poids, double mesure ; ce qui est abominable aux yeux de Dieu. Quoi qu'il en soit, il résulte de la conduite de ces prétendus réformateurs, qu'ils ont reconnu la nécessité d'une autorité, pour retenir dans l'unité de doctrine les peuples qu'ils avoient séduits. Mais ont-ils eu raison de substituer leur propre autorité à celle de l'Eglise « ? *Dom Jamin.*

« L'esprit humain, dit un Auteur célèbre, reconnoît deux arbitres, la raison & l'autorité. Une des plus nobles fonctions de la raison est d'appercevoir elle-même ses bornes & d'avouer le besoin qu'elle a souvent de l'autorité. En matière de religion, la raison seule n'iroit point au delà de la religion naturelle : les mystères sont au dessus d'elle ; & la raison ne les admet, que comme des objets de foi décidés par une autorité divine. La raison

nous conduit à cette autorité, en nous prouvant, premièrement, qu'elle eſt néceſſaire; ſecondement, qu'elle doit avoir des caractères viſibles, auxquels même on ne puiſſe pas la méconnoître. Remis ainſi par la raiſon même entre les mains de l'autorité, avec ce guide infaillible, nous pénétrons dans les dogmes & dans les myſtères, nous entrons ſous l'empire de la foi. Si l'incrédule rejette ces dogmes & ces myſtères uniquement parce qu'il ne les comprend pas, je ne vois en lui qu'un téméraire, qui, ayant beſoin de deux guides, s'obſtine à n'en prendre qu'un, quoique ce guide l'avertiſſe lui-même d'en prendre un plus sûr. Il s'égare, parce qu'il donne trop à la raiſon, en ne reconnoiſſant rien au delà du domaine de cette raiſon bornée; mais il n'eſt ni abſurde ni inconſéquent. Il ne l'eſt pas du moins au même degré que le Théologien raiſonneur, qui, avouant l'inſuffiſance de la raiſon & le beſoin de l'autorité, qui, recevant des dogmes, des myſtères, combat cette autorité, altère ces dogmes, modifie ces myſtères, de manière qu'ils reſtent toujours myſtères, mais qu'ils ceſſent d'être appuyés ſur une autorité ſuffiſante. Il faut opter: ſi l'on ne doit rien admettre au delà de la raiſon, s'il n'eſt pas

vrai qu'elle nous avertisse elle-même de nous soumettre à l'autorité ; il faut rejeter entiérement les dogmes, les mystères, & donner gain de cause à l'incrédule : s'il faut admettre l'autorité ; il n'est pas permis de toucher à ses oracles, il faut adorer les mystères sans restriction, sans modification ; l'homme ne peut toucher à l'ouvrage de Dieu. Quand Luther me propose de substituer la consubstantiation à la transsubstantiation, à quel tribunal me renvoie-t-il ? Est-ce à celui de l'autorité ? elle lui est contraire. Est-ce à celui de la raison ? en quoi ma raison comprend-elle mieux la consubstanciation ? Quand un autre raisonneur me dit que Jésus-Christ n'est présent dans l'Eucharistie que par la foi ; qu'est-ce que c'est qu'une *présence par la foi* ? Il est présent ou il ne l'est pas ; s'il ne l'est pas, ma foi ne peut pas le rendre présent, & j'ai tort de le croire présent : s'il est réellement présent, ma foi ne fait rien à cela ; & il est également présent, soit que j'aye la foi, soit que je ne l'aye pas. Que prétendez-vous donc ? Si vous n'affranchissez point ma raison, si vous la laissez sous le joug ; que ce soit donc sous un joug sacré, non sous votre joug profane. Mystère pour mystère, je ne puis croire

que celui qui m'eſt propoſé par une autorité légitime. Vous entreprenez trop & trop peu. Ou ne retranchez rien, ou retranchez tout ce que la raiſon ne comprend pas, ſi la raiſon elle-même peut y conſentir. Les incrédules s'éloignent plus que vous de la voie du ſalut; mais ils ſont plus près d'y rentrer: ils raiſonnent déjà mieux; & dès qu'ils ſentiront le beſoin de l'autorité, ils s'y ſoumettront entièrement ſans toutes vos ridicules réſerves.

» Voilà ſous quel point de vue nous enviſageons les idées vagues des hérétiques; & ces changemens ſi peu philoſophiques, qu'il a plu à Luther, à Calvin, & à leurs diſciples, d'apporter à la doctrine de l'Egliſe «. *Hiſtoire de François premier, par M. Gaillard*, de l'Académie Françoiſe & de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres; *t. 6, liv. 7, chap. 2.*

PAGE 209.

(1) *Dans les diſputes interminables ſur la grâce & la liberté, &c.* » L'Egliſe, aux yeux » même de la raiſon, eſt bien plus ſage que » ſes adverſaires, dans la manière dont elle » veut qu'on parle de la grâce, pour conſerver l'idée de la liberté de l'homme dans » l'eſprit de la multitude, & par conſéquent

» le fruit de toute prédication & de toute » morale «.

¶ » La puissance de Dieu & la liberté de » l'homme sont deux vérités de la Religion ; » mais la première a souffert moins d'atteinte » que la seconde, attaquée en une infinité » de manières différentes par les libertins & » par plusieurs sortes d'hérétiques. Là-dessus on ne peut trop louer la sagesse de » l'Eglise, de veiller encore plus attentivement à la conservation de la seconde que » de la première : car je ne connois point » de morale publique, ni civile, ni chrétienne, » sans une conservation soigneuse du dogme » de la liberté «.

¶ » Les gens d'un certain parti semblent » porter toute leur attention à défendre la » foi contre les attaques des Pélagiens, qui » ne sont plus : & l'Eglise porte la sienne à » la défendre contre les Luthériens & les » Calvinistes, qui existent actuellement & » qui l'environnent. Laquelle des deux attentions vous paroît la plus sage « ? *L'Abbé Terrasson.*

Il est bien malheureux qu'on ait voulu faire des systêmes sur la grâce & la liberté. L'Apôtre avoit tout dit par ces deux mots, LA GRACE DE DIEU AVEC MOI ; *gratiâ Dei*

mecum * ; & non pas seulement, *la grâce de Dieu en moi*, ou *qui est avec moi*, comme on l'a si infidèlement traduit. Tous ces systêmes, que la plupart du tems l'Eglise réprouve, n'ont pour l'ordinaire, à l'égard de ceux qui sont peu affermis dans la foi, d'autre effet que celui de leur faire haïr le Dieu des Chrétiens, au lieu de le présenter sous des traits propres à le leur faire aimer.

PAGE 211.

(m) *D'une fermeté inébranlable à ne point se départir de ses jugemens & de ses préceptes.* Ne pas se soumettre, d'une manière pure & simple, aux jugemens du corps des Pasteurs uni à son Chef dans tout ce qui a rapport à la doctrine, & y opposer l'esprit particulier; c'est tout à la fois une désobéissance & une présomption inexcusable. Sur quoi il faut observer que cette soumission ne peut avoir lieu par rapport aux opinions erronées, si elle n'a lieu par rapport aux livres qui les renferment & que l'Eglise condamne.

¶ » On ne peut, sans témérité, refuser à » l'Eglise le pouvoir de juger du sens des » livres qui concernent la Religion : toute » société a droit de juger du sens de ses loix

* Cor. 15. 10.

» & des livres qui en traitent. D'ailleurs » l'Eglise connoît ses droits, & n'use que de » ceux qui lui sont acquis : or elle a jugé dans » tous les tems des ouvrages ecclésiastiques, » soit pour les approuver, soit pour les con- » damner : c'est ainsi qu'elle a proscrit les ou- » vrages d'Arius, les trois fameux écrits d'Ibas, » de Théodoret, & de Théodore de Mop- » sueste ; & approuvé, au contraire, ceux de » S. Augustin sur la grâce «.

¶ » Le droit que l'Eglise a de juger du sens » des livres ecclésiastiques, emporte nécessaire- » ment, de la part des Fidèles, l'obligation » de se soumettre à ses décisions ; parce qu'une » autorité à laquelle personne n'est tenu d'obéir, » n'est qu'un fantôme d'autorité : c'est donc un » devoir pour les Fidèles, de déférer aux ju- » gemens de l'Eglise sur les livres qui regardent » la Religion «.

¶ » Toute obéissance qui ne répond pas à » l'intention du supérieur qui commande, est » une vraie désobéissance ; tel est le comman- » dement, telle doit être la soumission : or » l'Eglise exige de tous ses enfans une soumis- » sion intérieure aux jugemens qu'elle porte » sur les livres ecclésiastiques & leurs auteurs.

¶ » Non, un silence qui consiste à ne rien » dire & à ne rien faire contre les décisions de

» l'Eglise sur certains faits dogmatiques, ne » remplit point l'idée de la soumission qu'elle » exige de ses enfans en pareil cas. Théodo- » ret offroit de garder le silence sur le fait de » Nestorius, qui consistoit à savoir si les écrits » de ce Patriarche contenoient la doctrine qui » reconnoît deux personnes en Jésus-Christ : » l'Eglise ne se contenta pas de cette démar- » che ; elle exigea, pour l'admettre à sa com- » munion, qu'il eût dit anathême à Nestorius » & à ses écrits.

¶ » Croyons avec le commun des Théo- » logiens, que Jésus-Christ n'abandonne point » son Eglise dans le jugement qu'elle porte sur » le sens de livres qui traitent de la Religion. » Cette vérité est la suite d'une autre qui ap- » partient au dépôt de la foi. C'est en effet un » dogme universellement reconnu, que l'E- » glise est infaillible dans l'exposition de la » tradition : or cette infaillibilité ne peut sub- » sister, qu'en la supposant également dans la » discussion & l'examen des livres ecclésiasti- » ques qui ont paru en différens siècles ; puis- » que c'est par cet examen qu'elle fait le dis- » cernement de la véritable tradition, & qu'un » moyen sujet à l'erreur ne peut conduire sû- » rement à la connoissance de la vérité. Il faut » donc choisir un de ces deux partis ; ou croire

» que l'Eglise ne se trompe jamais dans le » jugement qu'elle porte sur les livres qui ont » trait à la Religion, ou penser qu'elle peut se » tromper dans l'exposition de la tradition : ce » second parti est une erreur contre la foi «. *Pensées Théologiques, par Dom Jamin, ch. 9.*

L'histoire de l'Eglise ne sauroit nous offrir un plus bel exemple de soumission, que celui que renferme le beau trait de M. de Fénélon, que bien du monde connoît, mais qu'on ne peut trop apprendre à ceux qui ne le savent pas, ni trop rappeler à ceux qui le savent, & qui, dans des circonstances moins favorables que les siennes, sont si éloignés d'imiter son obéissance.

» Un Bref du Pape, du 13 Mars *1699*, ayant condamné le livre des *Maximes des Saints*, de l'archevêque de Cambrai, ce Prélat se soumit sans restriction & sans réserve. *Il coute sans doute de s'humilier*, disoit-il dans une lettre à l'Evêque d'Arras ; *mais la moindre résistance au Saint Siège couteroit cent fois plus à mon cœur.*

» Il publia un mandement contre son propre livre, & annonça lui-même en chaire sa condamnation. Pour laisser à son Diocèse un monument de son repentir, il fit faire, pour l'exposition du Saint-Sacrement, un soleil porté par deux Anges, qui foulaient aux pieds divers

livres hérétiques, sur l'un desquels étoit le titre du sien.

» Le Pape Innocent III, qui estimoit infiniment M. de Fénélon, fut moins scandalisé du livre des *Maximes des Saints*, que de la chaleur de quelques Prélats qui en poursuivoient la condamnation. Il leur écrivit : *Peccavit excessu amoris divini ; sed vos peccastis defectu amoris proximi.* Fénélon a péché par excès d'amour divin ; & vous autres, par défaut d'amour pour le prochain «. *Diction. des Hommes illustres.*

Dans cette dispute entre deux des plus grands Evêques qui ayent illustré la France, M. de Fénélon, que l'esprit tout seul loueroit mal, & qui ne peut être célébré dignement que par le cœur, se montra toujours semblable à lui-même, toujours plein de candeur, de douceur, de résignation, de piété, & de toutes les vertus qui rendent la Religion aimable : il triompha jusque dans sa défaite ; &, comme on l'a si bien observé, le vaincu y parut plus grand que le vainqueur.

IBID.

(n) *Qu'ils prétextent le renversement de la discipline, l'abus de l'autorité ; qu'ils en appellent aux anciens tems, &c.* Comme rien

ne m'a paru plus utile & mieux pensé que ce que dit l'Abbé Terrasson sur les sectes en général & sur l'esprit de parti, je vais réunir ici ses diverses réflexions sur cet objet.

¶ » Si les Sectaires gagnoient leur cause dans » ce qu'ils disent contre le gouvernement de » l'Eglise, ils parviendroient à faire une société » qui n'auroit ni supérieurs ni juges, & qui par » conséquent iroit à grands pas à sa propre » destruction «.

¶ » Ceux qui allèguent toujours les anciens » tems ou qui en appellent à des assemblées » futures, font le plan d'une société, qui ne se » gouverneroit que par des hommes qui ne » sont plus, ou par des hommes qui ne sont » pas encore : l'esprit d'indépendance trouve » là son compte «.

¶ » Il y a des gens qui ont beaucoup lu, qui » ont tout lu, mais avec un seul œil ; ils n'ont » jamais ouvert les deux : les gens de parti, » quelque savans qu'ils puissent être, sont de » cet ordre «.

¶ » Il y a une différence infinie entre ce » qu'on entend par la liberté des Ecoles catho- » liques * & un parti : l'une se montre, & » l'autre se cache «.

---

* » Distinguons, dans la Théologie, les dogmes dé- » cidés d'avec les opinions de l'Ecole ; unité dans les

¶ » Le malheur de tous les gens de parti » ou de secte, est d'élever leurs enfans dans le » mécontentement de tout ce qu'ils voient ou » qu'ils verront faire : ils leur préparent par là » une vie de chagrin perpétuel ; de plus, ils les » exposent à être de mauvais sujets du prince » ou de la république, & par conséquent de » mauvais citoyens «.

¶ » Qu'est-ce que c'est que de donner à des » enfans, dans la Religion catholique, l'esprit » protestant ; & dans une monarchie, l'esprit » républicain « ?

¶ » Un parti qui, par un certain degré de » savoir, par une grande abondance de style, » par une apparence avantageuse de réforme, » s'étoit fait une réputation brillante dans un » monde qui tendoit à une piété éclairée, » est venu aboutir, en passant dans le petit » peuple, à ce qu'il y a jamais eu en fanatisme » de plus extravagant & de plus bas «.

¶ » La douceur générale des derniers tems » a épargné, à plus d'un réfractaire, les qua-

---

» premiers, liberté dans les autres, mais la charité » par-tout ; sans elle la science des Ecoles, la foi même, ne servent de rien. Cette vérité devroit être » gravée, non sur le bronze, mais dans le cœur de » tous les Théologiens «. *Dom Jumin.*

» lifications qu'ils auroient encourues en d'au-» tres ſiècles «.

En finiſſant cette note, qui renferme les penſées les plus propres, je ne dis pas à guérir de l'eſprit de parti ceux qui en ſont malheureuſement entichés (car, vu l'empire de la prévention, cette ſorte de cure eſt moralement impoſſible), mais du moins à prémunir contre lui, ceux qui, dans un âge encore tendre & ouvert à la ſéduction, pourroient s'en laiſſer infecter : j'avouerai que, s'il falloit adorer le Dieu de certaines ſectes, un Dieu qui m'ordonne des choſes impoſſibles, & qui me punira pour ne les avoir pas faites ; un Dieu, qui, tyran ſuprême des ames qu'il a formées, en prédeſtine le plus grand nombre, par un décret abſolu, à la damnation éternelle ; un Dieu, qui, ſous prétexte qu'il ne nous doit rien, ſera cenſé ne ſe rien devoir à lui-même ; un Dieu fait homme, qu'on m'a offert comme un Dieu Rédempteur, & qui cependant, en dépit des textes les plus formels de l'Apôtre *, n'eſt pas mort pour tout le genre humain, n'eſt pas venu pour ſauver tous les hommes ; un Dieu, à la grâce duquel nul ne peut réſiſter, quoique

* I, Tim. II, 4, 5, 6 ; & IV. 10. Rom. V. 17, 18.

S. Etienne

S. Etienne mourant ait si vivement reproché aux Juifs leur continuelle résistance à la grâce*, quoique Jésus-Christ lui-même ait reproché d'une manière si touchante cette résistance opiniâtre à l'infidèle Jérusalem **; un Dieu, dont la toute-puissance consiste à nécessiter, quand il lui plaît, l'action des êtres qu'il a faits pour agir librement, comme si, pour être tout-puissant, Dieu devoit changer la nature des choses, contredire les loix qu'il s'est imposées par sa sagesse, & conduire des êtres moraux par des loix physiques, ou des êtres physiques par des loix morales, faire agir, par exemple, l'homme comme une machine, & faire agir une machine, en l'exhortant, en l'invitant, en la reprenant, comme si elle étoit un être libre & intelligent; un Dieu, pour tout dire en un mot, dont l'infaillible vouloir fait tout en nous, & qui, anéantissant tout vrai principe de mérite & de liberté, me feroit dire avec raison, *S'il veut que je sois sauvé, je le serai, à quelques excès que je m'abandonne; si dans ses décrets il a résolu de me perdre, je suis perdu, quelques efforts que je fasse:* oui, je l'avoue, un tel Dieu, bien

* Act. VII, 51.

** Matt. XXIII. 37.

loin d'obtenir mes adorations & mes hommages, me feroit désirer qu'il n'existât pas, ou plutôt encore, me feroit dire, *Il n'y a point de Dieu.*

Mais avouons-le aussi ; de semblables opinions, que l'incrédule impute à la Religion pour la rendre odieuse, n'ont jamais été les siennes : je dis plus ; si un peuple imbécille croit ces choses, ceux qui l'instruisent ainsi ne les croient pas. Hélas ! ceux qui sont séduits méritent de la pitié ; ils sont dans l'erreur. Mais ceux qui séduisent sont faux : & si ce n'étoit la qualité d'hommes & de frères, qu'on doit encore chérir & respecter en eux, ils ne mériteroient que de la haine, de l'indignation, & du mépris.

Ibid.

(o) *Qu'ils se montent sur un ton de réforme, &c.* Quelque pures que puissent être en effet les mœurs de ceux qui ont une autre croyance que celle de l'Eglise, elles sont malheureusement sans fruit pour eux-mêmes, & elles ne sont d'aucun poids pour les opinions qu'ils défendent. » Que la régularité extérieure des mœurs ne vous en impose jamais, dit l'Auteur des Pensées Théologiques : on ne conclut point des mœurs à la doc-

trine, ni de la doctrine aux mœurs. On peut vivre moralement bien, & penſer très-mal ; comme on peut conſerver la foi au milieu de ſes déſordres. On voit des hérétiques réglés dans leurs mœurs, & des Catholiques débauchés. Une vie régulière ne fait donc pas preuve pour la doctrine, ni le relâchement contre. L'enſeignement publié de l'Egliſe eſt la ſeule pierre de touche qui diſcerne la vérité de l'erreur. Les œuvres peuvent être ſans la foi, comme la foi ſans les œuvres. » Quoi » donc ! s'écrie Tertullien, ſi un évêque, ſi » un diacre, ſi une veuve, ſi une vierge, ſi » un docteur, ſi un martyr même s'éloigne » de la règle ; les héréſies deviendront-elles » des vérités ? Eſt-ce par les perſonnes, que » nous devons juger de la foi ; ou par la foi, » que nous devons apprécier les perſonnes ? » Perſonne n'eſt ſage, s'il n'a la foi ; perſonne » n'eſt grand, s'il n'eſt chrétien ; perſonne » n'eſt chrétien, s'il ne perſévère juſqu'à la » fin «. *Lib. de Præſcript.* 3.

De même auſſi l'eſprit, la ſcience, & les talens ne dépoſent point en faveur de la vérité d'un ſentiment. Les plus grands hommes peuvent tomber dans les plus grands égaremens. Le ſoleil a ſes éclipſes. » Ne penſez pas, mes Frères, diſoit S. Auguſtin à ſon

» peuple, que de petits eſprits ayent pu faire » des héréſies ; il n'y a eu que de grands per- » ſonnages qui ayent eu le malheur d'en for- » mer. L'Egliſe gémit encore de la chute de » l'auſtère & ſavant Tertullien, & des écarts » du grand Origène «. *Enarr. in Pſ. 124.* Penſées Théol. ch. 14.

PAGE 215.

(p) *Que chaque autorité a ſes bornes.... qu'elles ſont faites pour ſe ſoutenir mutuellement.* » Chaque Puiſſance a ſa fin particulière à laquelle elle tend. La Puiſſance ſéculière ſe propoſe pour objet le bonheur des hommes dans le ſiècle préſent ; la Puiſſance eccléſiaſtique le prépare pour la vie future ; deux objets précieux à l'humanité «. *Penſées Théologiques, ch.* 8.

» La Religion en elle-même eſt le lien d'une ſociété ſpirituelle, & en même tems une partie importante de la ſociété civile. Dans le premier ſens, c'eſt à ceux qui en ſont les Miniſtres, à en régler les devoirs & à interpréter la loi ſur laquelle elle eſt fondée : dans le ſecond ſens, c'eſt au Prince à y veiller par rapport à la tranquillité de ſon Etat, de laquelle ſeule il eſt chargé «. *L'Abbé Terraſſon, chap.* 3, *ſect.* 2.

» On demande tous les jours une barrière

qui ſépare les deux Puiſſances : la barrière eſt toute poſée par la nature même des choſes. Tout ce qui concerne uniquement la Religion & la vie future, tout ce dont on a beſoin, comme chrétien & comme orthodoxe, forme la juriſdiction ſpirituelle ; tout ce qui concerne les avantages humains & temporels, tout ce dont on a beſoin comme homme & comme citoyen, appartient ſans partage à l'autorité ſéculière ». *M. Gaillard, Hiſtoire de François I, t. 5.*

» Dieu n'a pas établi les deux Puiſſances, pour qu'elles fuſſent oppoſées ; il eſt le Dieu de la paix, & non de la diſſention : la ſageſſe divine ne ſauroit être oppoſée à elle-même. Il a voulu, au contraire, que ces deux autorités puſſent ſe ſoutenir & s'entr'aider réciproquement. L'union de ces deux Puiſſances eſt un don du Ciel, qui leur donne une nouvelle force & les met à portée de remplir les deſſeins de Dieu ſur les hommes : le monde eſt bien gouverné, ſi elles ſont d'accord ; ſi elles viennent à ſe déſunir, les inſtitutions les plus ſages ſont menacées d'une ruine prochaine ». *Dom Jamin.*

LETTRE LIII.

Du Comte.

DEPUIS ma dernière Lettre *, & les nouvelles plus favorables que je vous ai données ſur l'état d'Emilie, nos eſpérances ſe ſoutiennent, ſans cependant nous ôter encore toute inquiétude pour l'avenir. Les foibleſſes ne ſont plus ſi fréquentes; mais il reſte une fièvre lente & obſtinée, qui annonce au moins que l'entière guériſon n'eſt pas auſſi prochaine que nous l'avions penſé. Si je connoiſſois moins le courage & la piété de ma chère Emilie, je craindrois pour elle la plus funeſte rechute, lorſqu'elle viendra enfin à apprendre tous mes malheurs. Sur cet autre objet il ne me reſte aucun eſpoir. Je ne trouve point d'amis, parce que je n'ai pas ſu les choiſir, & que d'ailleurs, comme vous ne l'avez que trop éprouvé

* Cette Lettre ne ſe trouve point ici; elle paroît avoir été oiſé celle du Marquis.

vous-même, il ne reste point à la Cour d'amis fidèles à celui qui est tombé dans la disgrace. La mienne me laisse tout à craindre ; & pourra-je bien chérir encore l'autorité qui m'accable ? c'est l'effort le plus héroïque de la Religion. Elle me le commande, cet effort : ô mon père ! aidez-moi à lui obéir. Si Emilie n'a plus à partager que le sort d'un proscrit, si tous les jours de sa vie elle doit me reprocher le malheur de ses enfans & sa propre infortune ; que me resteroit-il à désirer... que la mort !

Mais non ; je dois vivre, pour la consoler, puisqu'elle daigne m'aimer encore. Je dois vivre, pour vous offrir chaque jour l'hommage d'un cœur reconnoissant ; pour mettre à profit vos soins & vos lumières, pour réparer mes offenses envers un Dieu clément & bon, que j'ai méconnu, que j'ai si indignement blasphémé... Cependant si Emilie m'étoit enlevée ; si le Ciel dans sa colère... Ah ! je ne puis soutenir cette idée ; & comment en soutiendrois-je la réalité ? Que seroit pour moi le fardeau de la vie ?

retraite ! & toutefois il ne me seroit plus possible de fuir, quand je pourrois m'y résoudre. Qu'ils fassent donc de moi ce qu'ils voudront ; qu'un coup d'autorité me plonge dans l'abîme du malheur ; que cette même autorité, que vous voulez que je chérisse, que je respecte, me forge pour toujours des fers.... O ma patrie ! ingrate patrie ! j'aurois pu te servir encore.... comme mon père, qui t'a si bien servie. Va, tu n'es pas digne de mes regrets. Tu peux me priver de la lumière du jour & de la liberté.... Mais mon Emilie, mais mon père, qui vit encore en moi, mon fils, que deviendront-ils ?

Ah ! que l'autorité des hommes est dure, & que son joug est pesant ! qu'elle est sujette à l'erreur ! car enfin c'est Lausane qui a fait tout le mal ; & c'est moi qui en serai puni.

Hélas ! qu'il est, par rapport à la Religion, une autorité bien plus sûre que vous m'avez fait connoître ! j'en sens toute la nécessité. Elle seule peut fixer mes doutes ; elle mérite seule d'être l'ar-

bitre de ma croyance, le juge de ma foi : & elle le ſera. Elle ſera du moins la tranquillité de mon eſprit ; ſi mon âme, agitée par tant d'endroits, ne peut ſur tout le reſte être tranquille. Incapable qu'elle eſt de me tromper, cette Egliſe à laquelle vous me rappelez, je marcherai d'un pas ferme à ſa lumière ; & ſi par impoſſible elle me trompoit, qu'aurois-je à redouter au tribunal du ſouverain Juge ? & ne ſerois-je pas en droit de lui dire : » Il me falloit un guide, » ô mon Dieu ! Trop incertain, trop » irréſolu par moi-même ; trop environné de mille ſectes diverſes, qui » prétendent toutes à la vérité, & qui » n'ont pour règle que l'opinion ſous le » beau nom de l'Evangile ; il me falloit » une règle plus sûre, un tribunal plus » digne de ma ſoumiſſion & de ma » confiance. Vous me l'aviez promis, » vous me l'avez donné. Et pouvois-je » craindre qu'il m'égarât ? Et ne ſeroit-» ce pas vous, ô mon Dieu, qui m'auriez égaré « ?

Non, non ; Dieu ne ſe contredit pas

lui-même; ſes promeſſes ſont inviolables; c'eſt ſur elles que je me repoſe : & pour l'entière converſion de mon cœur, ô mon père, je me repoſe ſur vos prières & ſur votre tendreſſe pour moi.

TITRE LIV.

Du Marquis à son Fils.

MALHEUREUX jeune homme, que tu mérites de pitié ! aux maux que tu éprouves, tu ajoutes le sentiment plus douloureux encore de ceux que tu crains; & il semble que, pour te mieux punir d'avance, tu te plaises, par une prévoyance inutile, à faire ton propre tourment. Si Emilie te reste, comme je ne cesse de le demander au ciel, que peux-tu perdre ? une telle épouse, ton père, ton fils, dans quelque lieu que ce soit, si tu y conserves ta liberté, si tu y sers le Seigneur, ne pourront-ils pas, pour ton repos, te tenir lieu de l'Univers ? Toujours des préjugés, Valmont ! Plus de rang à la Cour & de superbe esclavage; plus de considération & de crédit; plus d'opulence, quoique, dans un Royaume où les fautes sont personnelles, ce qui reste à Emilie puisse si bien vous suffire à tous deux; plus de nom & de titres dans

les lieux où il te sera permis d'exister ; & tu en conclus sans doute, plus de paix & de félicité. O mon ami ! n'apprendras-tu jamais à mépriser des ombres, des fantômes qui t'abusent, & à évaluer les douceurs de la Religion & du sentiment ? Va, ton Emilie, toute infortunée qu'elle a été jusqu'ici, se connoît mieux que toi en bonheur. Ne crains pas qu'elle te reproche de lui avoir fait perdre des titres, des honneurs dont elle fait si peu de cas. Ton retour à Dieu, ton amour pour elle, l'honnête nécessaire pour sa famille, voilà les seuls biens qu'elle ambitionne : & si elle doit vivre, voilà seulement ce qui peut la faire vivre heureuse, autant qu'on peut l'être ici-bas.

Je l'avoue cependant, son dernier état de langueur & de foiblesse m'effraie. Son ame sensible & tendre a éprouvé des impressions trop subites & trop vives, pour que sa santé & ses forces ne s'en ressentent pas encore long-tems. Daigne le Ciel réparer un tel épuisement ! Mais, mon fils, s'il en a arrêté le décret, s'il faut qu'Emilie te soit enlevée, ce n'est

point par ta mort que tu expierois tes fautes envers elle : c'eſt par une vie meilleure ; c'eſt en pratiquant les vertus dont elle t'aura laiſſé l'exemple ; c'eſt en donnant à ce gage précieux qui te reſtera de ſon amour, l'éducation qu'elle-même eût voulu lui donner. Eh, où trouver des forces, me dis-tu, pour vivre encore après l'avoir perdue ? Où trouver des forces ?.... Dans l'excès même de ton amour pour une ſi digne épouſe : il te fait un devoir de l'imiter dans ſa réſignation & ſon courage ; il te fait un devoir de la vie, puiſqu'elle te laiſſe un fils après elle. Et plus que tout, ne te reſte-t-il pas, cher Valmont, un Dieu outragé à glorifier & à bénir ?

Tu ne trouves en toi qu'une extrême foibleſſe. Ah ! tu ne connois pas encore les reſſorts puiſſans de l'amour & de la Religion : c'eſt ſur-tout dans celle-ci que tu puiſeras des reſſources ; & l'élévation qu'elle te donnera, ſi tu t'abandonnes à ſes impreſſions, ne te permettra plus de ramper dans l'abattement & la douleur. Dieu lui-même te ſoutiendra ;

la croix de l'Homme-Dieu ſera ta force ; & ton ame, aujourd'hui lâche & puſillanime, devenue vraiment chrétienne, ceſſera bientôt d'être foible. Mon ami ! tu te défies de tes forces, tu as raiſon ; elles t'ont toujours manqué juſqu'ici, parce que tu n'avois en effet que les tiennes : mais que ne peut la vraie foi dans celui qui tire ſa force du Seigneur ?

Une ſeule choſe me feroit frémir ; ce ſeroit la perte de ta liberté dans la ſituation où je te vois. Eclairé ſur la vérité du Chriſtianiſme, mais pas encore aſſez pénétré de ſes ſaintes maximes, tu ſerois bien mal préparé pour une telle adverſité. Ton caractère, toujours bouillant, & qui ne te paroît éteint en quelque ſorte que par l'excès même du ſentiment qui t'abſorbe tout entier, ne reprendroit dans un état ſi critique toute ſon activité, que pour la tourner contre toi ; & ſon feu, attiſé avec plus de violence que jamais, t'auroit conſumé avant que tu euſſes pu penſer à l'éteindre. Mon fils ! mon cher fils ! c'eſt moins encore pour ta liberté que pour ton ame, que je crains ; mais

puiſque la perte de l'une pourroit être ſi funeſte à l'autre, redouble tes ſoins & tes précautions. Je t'en conjure, dérobe-toi mieux que tu ne l'as fait à toute recherche, & ne t'expoſe plus à tout perdre par de nouvelles imprudences.

Tu t'aigris contre l'autorité; toi qui en as violé tous les droits, & qui n'as pu t'armer contre Lauſane, ſans commencer par t'armer contre elle. O mon fils! avant que de te plaindre de l'abus que tu prétends qu'on en veut faire pour t'accabler, que ne commençois-tu du moins par lui rendre ce que tu lui dois? Mais que dis-je, cher Valmont? quelque innocent que je vouluſſe bien te ſuppoſer, lorſqu'en effet tu t'es montré ſi coupable; eſt-ce au ſujet à demander compte à ſon prince de l'uſage qu'il fait de ſon pouvoir? Je ſais trop ce qu'une vaine & dangereuſe philoſophie invente de ſyſtêmes, pour favoriſer tes plaintes & tes murmures: je ſais ce que ſignifient, dans l'eſprit de nos Sages & dans les conſéquences qu'ils en tirent, ces conventions expreſſes ou tacites entre le peuple & le monarque; & ils

ne l'énoncent aujourd'hui que trop clairement *. Mais je sais aussi ce que leur oppose une Religion sainte, qui vaut mieux que toute leur prétendue sagesse; je sais ce que nous dicte contre eux la raison même, lorsqu'on la consulte sans passion. Puisses-tu désormais, également soumis à l'une & à l'autre, ne plus en contredire les maximes & ne plus en parler que le langage!

Comme, aux ieux du Chrétien fidèle, ce n'est point le hazard qui distribue les rangs, qui distingue les conditions, qui gouverne les sociétés & les hommes, qui établit l'ordre & qui le maintient dans l'Univers; ce n'est pas lui non plus, ce n'est point un aveugle choix, qui fait nos chefs & nos maîtres; c'est une disposition secrète de la providence d'un Etre suprême, qui, arbitre de nos destinées, veille sur les nations, & nomme, dans sa clémende ou dans sa colère, ceux qui

* L'Editeur a usé dans cette Lettre, comme dans presque toutes les autres, de la liberté qu'il s'est réservée dans l'Avertissement. . . . .

doivent régner sur elles. Souverain dispensateur de toute autorité, toute puissance, dit l'Apôtre, vient de lui seul. C'est donc à Dieu que résiste en effet celui qui résiste au légitime pouvoir; & le prince dût-il, hélas! en abuser, ce n'est point au citoyen à s'en plaindre ni au sujet à l'en punir. Alors, que le monarque tremble sur son trône, tandis que le peuple souffre & lui reste soumis; il a un juge, qui l'a lui-même soumis à la loi, & qui s'en est déclaré le vengeur: il a un juge au Ciel; mais il seroit trop dangereux qu'il en eût sur la terre (*a*).

Aussi, mon fils, quelle a toujours été la conduite des vrais disciples de Jésus-Christ, à l'égard des chefs qu'il a plu au Ciel de leur donner? Dans les beaux jours du Christianisme, dans ces siècles où des Chrétiens sans nombre rempliss-soient déjà les provinces de l'Empire Romain, la Capitale, le Sénat, le Palais des Empereurs *; & par-tout étoient

* Voyez l'*Hist. Rom. de Laurent Echard*, t. 5, p. 316.

perſécutés ; que ſavoient-ils ? Obéir. Et s'ils ne le pouvoient ſans manquer à Dieu même, que ſavoient-ils encore ? Bénir, ſouffrir, & mourir.

Tel eſt l'eſprit de l'Evangile ; & la raiſon la plus pure vient à l'appui de ces ſaintes maximes. Que ſeroit-ce en effet qu'un Etat, où chaque particulier ſe croiroit en droit de juger l'autorité ; où le peuple même, au gré de ſes paſſions & de ſes caprices, au gré de l'intérêt & de l'ambition de quelques-uns de ſes membres, au gré de la ſéduction & de l'impoſture, ſe croiroit autoriſé à changer ſes chefs & ſes loix, à briſer le ſceptre dans les mains de celui à qui il appartient de le porter, à réclamer en ſa faveur un pacte primordial, qui, pour de tels excès du moins, n'a jamais exiſté !

Quels pactes, au reſte, quelles conventions ont prétendu faire, dans l'origine des ſociétés & des Empires, les pères avec leurs enfans ; les conquérans avec des ennemis vaincus & aſſervis par les loix de la guerre ; des ſoldats heureux, des héros de l'ancien tems avec ces

mêmes hommes qui imploroient leur appui & qui couronnoient leur valeur ; des hommes vertueux, reconnus pour rois dans de premiers tranſports d'admiration, de reconnoiſſance, avec tous ceux à qui ils inſpiroient une confiance qui ne leur permettoit pas même de preſſentir les abus du pouvoir ? Eh, quand on les auroit prévus, ne devoit-on pas prévoir en même tems les dangers du ſoulèvement & tous les maux qu'entraîne la rebellion ?

O mon fils ! parmi les tyrans mêmes, qui ont uſurpé des droits que la conſtitution de l'Etat ne leur donnoit pas, quels princes ont plus fait gémir l'humanité que les Caligula, les Néron, les Domitien ? & cependant qu'on oppoſe aux grands maux qu'ils ont faits, ceux que les Romains ſe ſont faits à eux-mêmes toutes les fois qu'ils ſe ſont livrés à la fureur des partis, qu'ils ont enſanglanté l'Empire par des guerres civiles, & qu'ils ſe ſont élevés contre leurs chefs ſous le ſpécieux prétexte de reprendre leur liberté.

Sans remonter à d anciennes hiſtoires

conſidère près de nous ce peuple, roi & ſujet tout à la fois, dont l'état actuel offre le préjugé le plus favorable à nos libres penſeurs. Ils n'enviſagent en lui que la ſituation du moment; mais qu'ils remontent un peu plus haut, & qu'ils obſervent ce qu'elle lui a coûté. Qu'ils voyent par combien de calamités & de hazards il a paſſé, avant que de parvenir à ſon nouveau ſyſtême de gouvernement: je dis plus encore; qu'ils examinent de ſang froid & ſans partialité combien ſa ſituation, maintenant ſi libre, ſi tranquille en apparence *, eſt en effet incertaine & précaire. Eh! ne cache-t-elle pas, ſous de flatteuſes apparences, plus de ſervitude réelle que de vraie liberté, plus d'illuſion que de bonheur? Chez ce peuple, tout fermente; tout y décèle un levain ſecret de jalouſie & d'aigreur;

* L'Editeur avoit cru ne devoir rien changer à cet endroit du texte en 1774, dans le tems de la première édition; malgré ce qui eſt arrivé depuis, il n'y changera rien encore aujourd'hui.

chaque espèce d'autorité contraire y fait effort, pour étendre sa domination & diminuer sa dépendance; & de ce choc continuel d'intérêts opposés, que peut-il résulter par la suite que de nouveaux malheurs? Hélas! aussi inconstant, aussi facile à s'irriter que l'onde qui l'environne, le fier républicain, l'indocile sujet y murmure toujours; & ce bruit sourd, semblable au long mugissement des vagues agitées, n'annonce pour l'avenir que des tempêtes.

Qu'ils aient trouvé cependant cette balance de pouvoirs & ce juste milieu, que les choses humaines comportent si peu, ou qu'elles conservent avec tant de peine & perdent si promptement; qu'ils soient heureux enfin, autant que je les y convie & que mon cœur le désire: après tout, voudrions-nous pour nous-mêmes d'une félicité, qui leur a tant couté & que nos aïeux auroient payée si cher? Quel tableau pour des cœurs sensibles, que celui de tout un Royaume en proie à ses propres fureurs (*b*)! Toutes les lumières de la raison éteintes, tous les

ſentimens de la nature étouffés par l'eſprit de parti; des fleuves de ſang qui coulent de toute part; le fils armé contre ſon père; le citoyen devenu ſoldat pour égorger ſes concitoyens & ſes frères; l'affreux pillage, l'incendie, le maſſacre dans les campagnes, & toute la licence des camps au milieu des villes; le fanatiſme & l'hypocriſie immolant des victimes à la politique, à la tyrannie, ou à l'indépendance: tels ſont, dans preſque toute révolte contre l'autorité, les malheurs publics; & ſous les plus mauvais règnes, tous les maux qu'on peut éprouver, quand les ſujets ſont ſoumis, ne ſont guère, en comparaiſon, que des maux particuliers.

Mais, mon fils, qu'avons-nous affaire de ſemblables images, pour nourrir dans le cœur d'un François l'amour de ſon prince & de ſa patrie? Quand on aime, n'eſt-on pas toujours ſoumis & fidèle? & cet amour n'eſt-il pas héréditaire parmi nous, comme l'eſt le trône parmi les enfans de nos rois? Ah! ce ſentiment, il eſt vrai, ſe tranſmettoit autrefois de race en race: & c'eſt lui qui forma nos

héros

héros, les Montigny (c), les Eustache de S. Pierre (d), les du Guesclin, les Clisson, les Bayard, les Rosny, les Crillon, les Montmorency *, les Fabert (e), les Luxembourg, les Turenne; ces hommes que j'atteste, l'honneur du nom François, & qui confondirent toujours au fond de leur cœur le prince avec la nation. C'étoit encore le sentiment de nos aïeux : & pourquoi faut-il qu'une malheureuse philosophie vienne l'éteindre dans leurs enfans ? Lorsque mon père se plaisoit à former mes premières années, avec quelle effusion & quel tendre saisissement il me faisoit bégayer les noms sacrés de mon Dieu, de mon père, & de mon roi ! avec quel attendrissement j'apprenois à les répéter avec lui ! & à mesure que je croissois en âge, que tout ce qui concernoit nos princes & leur auguste famille, me paroissoit intéresser la France & m'intéressoit moi-même ! Etre né sous l'empire de nos rois, étoit une des cho-

* Les deux Connétables Anne & Henri de Montmorency.

sentimens de la na
de parti; des fle
de toute part
père; le citc
ger ses cor
pillage,
camp
au r
pr
nos rois comme nos chefs,
me nos pères; toujours à notre tête,
pour nous conduire dans les sentiers de
la gloire; toujours les premiers dans les
dangers, au milieu des hazards, pour les
partager avec nous; honorant la nation
jusque dans leur défaite, & par la cap-
tivité même que quelques-uns d'eux ont
éprouvée en combattant pour sa défen-
se *; au sein de la paix, veillant sur
nos intérêts, essentiellement inséparables

vie je rendois
concitoyer
i. C'est
a da-

, & qui soute
n François (f). On nous

* Il n'y a point, si je ne me trompe, de nation qui ait eu un aussi grand nombre de ses rois faits prisonniers de guerre, que la nôtre; parce qu'il n'y en a point eu dont les chefs ayent eu autant de valeur.

des leurs *
missant su
hêcher ,
eux ;
ci

me une république à
Monarchie : nous n'a-
dans le cœur du-
rières ; tout enfin
à l'unité.
aux ieux des
vernement
Remplis de te
nos rois
étoient invincibles ;
rançois
heureux..... , l'honneur
ne fa-
Aujourd'hui tous ces grano
ous
sont absorbés par un esprit parti
te
par un intérêt bas & sordide , par
principes républicains , par un Angli-
cisme plus destructeur pour nous que
le fer & la mort. Hélas ! ne valions-nous
pas assez par nous mêmes ? & falloit-il

* Eh , qui ne sait en effet que le bonheur des sujets fait essentiellement celui du Monarque ; qu'il n'est vraiment riche qu'autant qu'ils le sont eux-mêmes ; que l'abus du pouvoir en est la ruine ; & que , comme l'a si bien dit l'Orateur le plus éloquent du dernier siècle , » tout ce qui outre l'autorité l'affoiblit & la » dégrade « ?

ſes dont chaque jour de ma vie je rendois grâce au Ciel; & tous mes concitoyens penſoient alors comme moi. C'eſt ce noble enthouſiaſme, répandu dans tous les eſprits & dans tous les cœurs, qui y faiſoit circuler, en même tems que le ſang dans nos veines, la valeur, l'honneur, le patriotiſme, & qui ſoutenoit la dignité du nom François (*f*). On nous montroit nos rois comme nos chefs, comme nos pères; toujours à notre tête, pour nous conduire dans les ſentiers de la gloire; toujours les premiers dans les dangers, au milieu des hazards, pour les partager avec nous; honorant la nation juſque dans leur défaite, & par la captivité même que quelques-uns d'eux ont éprouvée en combattant pour ſa défenſe *; au ſein de la paix, veillant ſur nos intérêts, eſſentiellement inſéparables

* Il n'y a point, ſi je ne me trompe, de nation qui ait eu un auſſi grand nombre de ſes rois faits priſonniers de guerre, que la nôtre; parce qu'il n'y en a point eu dont les chefs ayent eu autant de valeur.

des leurs *; adouciſſant nos maux; gémiſſant ſur ceux qu'ils n'avoient pu empêcher, & s'appliquant à les réparer; généreux, magnifiques; les plus aimables des princes, les plus aimans, les plus dignes d'être aimés, &, dans l'auguſte Maiſon qui nous gouverne, faiſant toujours chérir en eux le cœur des Bourbons. Remplis de telles images, les François étoient invincibles; ou s'ils étoient malheureux....., l'honneur leur reſtoit.

Aujourd'hui tous ces grands ſentimens ſont abſorbés par un eſprit particulier, par un intérêt bas & ſordide, par des principes républicains, par un Angliciſme plus deſtructeur pour nous que le fer & la mort. Hélas! ne valions-nous pas aſſez par nous mêmes? & falloit-il

* Eh, qui ne ſait en effet que le bonheur des ſujets fait eſſentiellement celui du Monarque; qu'il n'eſt vraiment riche qu'autant qu'ils le ſont eux-mêmes; que l'abus du pouvoir en eſt la ruine; & que, comme l'a ſi bien dit l'Orateur le plus éloquent du dernier ſiècle, » tout ce qui outre l'autorité l'affoiblit & la » dégrade «?

nous dénaturer par une ridicule imitation (*g*) ?

Eh, mon fils, dans quel tems le prince, la patrie, euſſent-ils dû nous être plus chers que dans le ſiècle où nous vivons ? Si quelquefois nous y ſommes exercés par des épreuves du moment, inévitables pour tout Empire ; au moins a-t-on fait diſparoître toutes les cauſes de nos anciennes révolutions & de nos plus grands malheurs : nous ne connoiſſons plus ces démembremens ſi funeſtes, & ces partages entre les enfans de nos Rois ; les grands fiefs, & la tyrannie des Seigneurs (*h*) ; ces Hauts-Juſticiers qui redoutoient les frais de la juſtice qu'ils devoient à leurs vaſſaux ; l'énorme & dangereuſe puiſſance des Grands ; cette valeur mal entendue des chefs, qui nous a fait éprouver tant de défaites ; cette rivalité entre pluſieurs commandans, qui nous a dérobé tant de victoires ; ces conquêtes éloignées, qui nous faiſoient perdre de vue notre propre pays ; le conflit des autorités ; les diviſions de ſecte & de parti, & les entrepriſes de ſec-

taires, formant comme une république à part au sein de la monarchie : nous n'avons plus d'ennemis dans le cœur du Royaume & sur nos frontières ; tout enfin parmi nous est rappelé à l'unité.

Unité précieuse, qui rend aux ieux des vrais Sages notre genre de gouvernement si respectable (*i*), & qui fait de nos rois l'image de Dieu sur la terre ! Les François sont, tous, les membres d'une même famille ; ils sont un peuple de frères, sous l'autorité d'un père commun. C'est cette autorité sainte qui les unit entre eux, en les unissant à leur chef ; & dans cette union si belle, leur amour pour la patrie s'identifie avec celui qu'ils ont pour le monarque.

Elevés eux-mêmes dans ces maximes, nos princes, après avoir obéi comme nous avec respect, avec tendresse, apprennent à régner un jour sur nous dans le même esprit que leur père. Leur pouvoir transmis par droit de succession, sans altération, sans partage, les invite à le transmettre avec les mêmes avantages à leurs enfans. Les intérêts de leur propre

ſang leur deviennent communs avec les nôtres ; aſſurés de l'héritage qu'ils lui laiſſent, & par leurs droits & par notre amour, ils ne ſont point tentés, comme les deſpotes & les tyrans, d'en cimenter la durée par la violence ; & leur empire ſe perpétue ſans effort, comme il s'eſt établi ſans contrainte. Auſſi, mon fils, à bien peu de règnes près, ne comptons-nous dans nos faſtes que de bons rois (*k*).

Eh, quelle douce récompenſe ne trouvent-ils pas à leur amour pour nous, dans ce cri du François, ſi vif, ſi répété, quand il voit ſon prince & qu'il ſait qu'il en eſt chéri ! Dans ce cri public, quel motif d'encouragement pour eux, à nous aimer toujours davantage & à nous rendre toujours plus heureux ! Quelle leçon au contraire, quand ce cri s'affoiblit ! Parmi des peuples eſclaves, on a vu des empereurs ſe déguiſer pour ſavoir ce qu'on penſoit d'eux : ici, le prince n'a qu'à ſe montrer.

Jours brillans & fortunés, jours d'enchantement & de gloire, que ceux où nos rois, échappés à des périls qui avoient

fait la consternation & la douleur de leurs enfans, ont vu tous les cœurs voler au devant d'eux; des fleurs semées sur leur passage; des arcs de triomphe disposés pour les recevoir; le père soulever son fils pour lui faire voir son prince; le fils sourire au monarque & lui tendre les bras; les citoyens pétillans de joie & d'amour, s'asseoir à la même table sans se connoître, se provoquer les uns les autres, se porter tour à tour une santé qui leur est devenue si chère, & joindre à de si doux transports toute l'ivresse du sentiment; tout un peuple, au milieu des cris d'allégresse, nommer son roi le bien-aimé & les délices de la nation! Ah! de si beaux jours pour les princes ne promettent-ils pas à leurs sujets des siècles de bonheur? & qui a éprouvé le plaisir d'être aimé ainsi, pourroit-il être sensible à d'autres plaisirs?

C'est ainsi, cher Valmont, que nous avons toujours fait à nos rois une loi de nous rendre heureux: loi touchante, que leur cœur se plaît à remplir (*l*), & qui leur ouvre réciproquement une source

de jouïſſance & de félicité pour tous les inſtans (*m*) : loi ſainte qu'ils s'impoſent à eux-mêmes aux pieds des autels, lorſqu'au jour de leur couronnement, ils y forment ces engagemens ſacrés, qui lient le prince à ſes ſujets & les ſujets à leur prince, & qui, en nous garantiſſant ſon zèle pour notre bonheur, lui ſont garans de notre fidélité & de notre amour. Eh! pourquoi une nouvelle philoſophie & de nouvelles mœurs nous feroient-elles perdre de ſi grands avantages & de ſi précieuſes reſſources ? Pourquoi, en attaquant tout à la fois la Religion & l'Autorité, le Sacerdoce & l'Empire, Dieu & nos Rois, les Philoſophes de nos jours ofent-ils bien ſe glorifier de briſer dans nos mains un taliſman d'imbécillité, & ſe félicitent-ils encore de faire le bonheur du genre humain ? Quel bonheur que celui qui naîtroit de l'anarchie (*n*)!

O mon fils! ſoyons toujours ce qu'ont été nos aïeux. Que notre patriotiſme renferme toujours l'amour de nos rois (*o*). Tel eſt le patriotiſme françois. Que tel

C. Monnet. inv. Louis Le Grand. Sculp.

Engagemens sacrés qui lient le Prince à ses Sujets, et les Sujets à leur Prince!

ſoit toujours le tien ! Si tu n'avois pas le cœur des Valmont, ton père te déſavoueroit. Eh, que ne peux-tu mettre la main ſur le mien ! que ne peux-tu ſentir, au moment où je t'écris, cette flamme dont il brule... tout exilé que je ſuis !

Si des diſgrâces ſemblables à la mienne, ou plus grandes encore, doivent bientôt accroître tes chagrins ; ne te laiſſe point aller en eſclave aux plaintes & aux murmures. Fils bien né, ſujet fidèle, ame noble & généreuſe, chéris toujours ta mère, ta patrie, qui t'a porté dans ſon ſein ; chéris ton prince comme ton maître & ton père, de quelque indignation qu'il s'arme contre toi. Reſpecte, honore l'autorité qui t'a, ſi long tems, ſi hautement, favoriſé, protégé ; honore-la, lors même qu'elle t'eſt contraire, & par ton exemple, apprends aux autres à l'honorer. Des tems plus heureux pour toi renaîtront peut-être, où tu pourras lui être utile.

Sois ſoumis aux loix de la Religion, & tu le ſeras toujours à celles de l'Etat & du prince. Le vrai Chrétien ne peut être qu'un ſujet fidèle.

NOTES.

PAGE 259.

(a) *IL a un juge au Ciel ; mais il seroit trop dangereux qu'il en eût sur la terre.* Ce que la Religion nous dicte à cet égard, M. de Voltaire l'a mis dans la bouche d'un païen, éclairé par la seule lumière naturelle.

Ah ! quand il seroit vrai que l'absolu pouvoir
Eût entraîné Tarquin par delà son devoir,
Qu'il en eût trop suivi l'amorce enchantereſſe ;
Quel homme eſt ſans erreur ? & quel roi ſans foibleſſe ?
Eſt-ce à vous de prétendre au droit de le punir ;
Vous, nés tous ſes Sujets ; vous, faits pour obéir ?
Un fils ne s'arme point contre un coupable père ;
Il détourne les ieux, le plaint, & le révère.
Les droits des Souverains ſont-ils moins précieux ?
Nous ſommes leurs enfans, leurs juges ſont les Dieux.
Si le Ciel quelquefois les donne en ſa colère ;
N'allez pas mériter un préſent plus ſévère,
Trahir toutes les loix en voulant les venger,
Et renverſer l'Etat au lieu de le changer.

Arons dans *Brutus*.

PAGE 263.

(b) *Quel tableau pour des cœurs ſenſibles, que celui de tout un Royaume, &c.* Je demande en effet à toute ame honnête, à tout cœur bien fait, ſi, pour établir en France ce gouverne-

ment si vanté, il voudroit permettre, avant toutes choses, qu'on renouvelât parmi nous les scènes d'horreur qui se sont passées en Angleterre, en Ecosse, en Irlande, après la mort si injuste du Comte de Strafford, Ministre & favori de Charles I. *Voyez M. Hume, t. 2, vers la fin, & tome 3 de l'Histoire de la Maison de Stuart.*

Qu'il me soit libre d'ajouter ici une réflexion que je souhaite que beaucoup d'autres ayent faite avant moi : c'est que je ne pense pas qu'une ame, tant soit peu sensible aux maux de l'humanité, puisse avoir le courage de lire, de suite & sans se reposer, les tristes détails qu'offrent certains volumes de l'histoire d'Angleterre. Il s'y trouve tant d'objets qui affligent le sentiment, la nature, & la Religion, qu'on est forcé, après un certain nombre de pages, de chercher une espèce de soulagement dans d'autres lectures. Ce ne sera pas sans doute la manière de voir & de penser de nos indépendans; mais à eux permis de penser comme il leur plaira, pourvu qu'ils nous permettent de ne pas voir & de ne pas sentir comme eux.

PAGE 265.

(c) *Les Montigny.* » Quelle douceur on » goûte, dit M. d'Arnaud, à rendre un hom-

» mage public à la vertu ! Et que je ſerois heu-
» reux de venger de l'oubli de l'hiſtoire, qui ne
» l'a cité qu'une fois, le nom du brave Galon de
» Montigny, guerrier d'autant plus reſpecta-
» ble qu'il étoit dans l'indigence ! C'eſt ce di-
» gne Chevalier qui portoit à la journée de Bou-
» vines l'étendard de France... Montigny, dans
» cette bataille, où Philippe-Auguſte fut ren-
» verſé de cheval & alloit être foulé aux
» pieds des chevaux, hauſſoit & baiſſoit la
» bannière royale, pour donner à toute l'ar-
» mée le ſignal du péril où ſe trouvoit le mo-
» narque ; ce vaillant homme, quoiqu'em-
» barraſſé de ſon étendard, fit au Roi un rem-
» part de ſon corps, renverſant à grands
» coup de ſabre tout ce qui ſe préſentoit pour
» l'aſſaillir (Ce ſont les expreſſions de Velly).
» J'ajouterai que Montigny demeura toujours
» pauvre, mais couvert d'une gloire immor-
» telle, dont je déſirerois bien étendre l'é-
» clat ». *A la ſuite de Fayel.* Malheur à qui lira ce trait ſans en être attendri ! quoique né parmi nous, il n'a pas le cœur d'un François.

IBID.

(d) *Les Euſtache de S. Pierre.* M. du Belloi, par ſa Tragédie vraiment patriotique du Siége de Calais, a fait aſſez connoître ce beau nom, qui fait tant d'honneur à la France.

IBID.

(e) *Les Fabert.* » Le Roi lui ayant donné le gouvernement de Sédan, il y fit faire des fortifications si solides & avec tant d'économie, que le Roi n'a jamais eu de places mieux fortifiées & à si peu de frais. Il fit creuser à ses dépens le fort de la tête de l'ouvrage à cornes du côté du Palatinat. Lorsque sa famille lui représentoit qu'il dépensoit un bien qu'il étoit obligé de leur conserver ; » Si, » pour empêcher, leur répondit-il, qu'une » place que le Roi m'a confiée ne tombât au » pouvoir des ennemis, il fallo't mettre à » une brèche, ma personne, ma famille, & » tout mon bien, je ne balancerois pas à le » faire «. *Dictionnaire des Hommes illustres.*

PAGE 266.

(f) *Et qui soutenoit la dignité du nom François.* C'est-là ce qui faisoit dire à un de nos soldats, sous le maréchal de Saxe : » J'ai l'hon» neur d'être François «. Cette dignité se perd à mesure que nos mœurs se corrompent, & que notre amour pour la constitution de l'Etat & pour notre genre de gouvernement s'affoiblit. On ne voit guère aujourd'hui de ces traits d'héroïsme, si communs autrefois parmi nous.

Puiſſe le ſoin qu'on prend, depuis quelque tems, de les retracer dans les livres faits pour notre jeune Nobleſſe, ranimer dans tous les cœurs les ſentimens précieux qui en étoient le germe! Je ſuis convaincu que, ſi nous avions parmi nous des hiſtoriens auſſi attentifs à faire valoir les traits de patriotiſme & de valeur de nos François, que l'étoient les anciens hiſtoriens à relever les traits de grandeur d'ame & de courage des Grecs & des Romains, nous ne leur céderions point à cet égard; & plus on parcourt d'anecdotes en ce genre, que nos écrivains n'ont pas aſſez fait connoître, plus on ſe confirme dans cette idée. Il viendra peut-être enfin pour nous un Thucydide, un Xénophon, un Tite-Live, qui raſſemblera ces différens traits épars, & qui, les mettant à leur place, parmi tous les évènemens de politique, de ſièges, & de batailles, ne les croira pas indignes de figurer dans notre hiſtoire. Voici quelques-uns de ceux qui m'ont le plus affecté, & il y en a mille autres qui valent bien ceux-là.

Dans une guerre contre les Turcs en 1664, un nommé Sillery, qui n'étoit encore qu'Enſeigne, fut bleſſé dangereuſement. Se voyant près d'expirer, il appela quelqu'un des ſiens pour lui remettre ſon étendard, afin qu'il ne tombât pas entre les mains des Turcs: nul ne

s'étant préſenté, il s'enveloppa & ſe roula dedans en mourant. *Pelliſſon, Hiſtoire de Louis XIV.*

Les François aſſiégeoient Maſtricht en 1673, avec cette ardeur qui les caractériſe. Un ſoldat du régiment du Roi fut dangereuſement bleſſé à l'attaque d'une demi-lune : comme on le plaignoit, en le voyant tout couvert de ſang : *Ce n'eſt rien*, dit-il, *le régiment a fait ſon devoir.*

Un grenadier du même corps, dans la même occaſion, remarque qu'un homme de qualité, qui le ſuit en grimpant, eſt tombé ſur le ventre ; il lui tend la main droite pour le relever. En cet inſtant un coup de mouſquet lui perce le poignet. Sans ſe plaindre ni s'étonner, il lui tend la main gauche & le relève. » Les hiſtoriens grecs & romains, dit Pelliſſon, qui rapporte ces anecdotes dans ſes *Lettres hiſtoriques*, n'auroient pas oublié le nom de ces deux hommes intrépides «.

Le Prince d'Orange eſt battu en 1693 à Nerwinde, par le maréchal de Luxembourg. Dans la chaleur de l'action, ce Général, voyant revenir du combat un ſoldat aux Gardes qui a quitté ſon corps, lui dit d'un ton menaçant : Où vas-tu ? » Je vais, Monſeigneur, répondit » le ſoldat, en ouvrant ſon habit pour faire » voir ſa bleſſure, mourir à quatre pas d'ici,

» ravi d'avoir exposé & perdu la vie pour mon » prince, & d'avoir combattu sous un aussi » grand Général que vous : je puis vous assu- » rer, à l'article de la mort où je suis, qu'il » n'y a aucun de mes camarades qui ne soit » pénétré du même sentiment «.

En 1694, le même Général vient couvrir, par une marche forcée, les places maritimes de la Flandre Françoise, menacée par le prince d'Orange. Un soldat du régiment de Navarre murmure de cette fatigue : » Eh, courage, » camarade, lui dit un vieux caporal : le roi » nous paie toute l'année pour un jour seu- » lement ; le voici : acquittons-nous de notre » devoir pour la gloire de notre maître «!

Un officier du régiment de Champagne demandoit pour un coup de main, douze hommes de bonne volonté : tout le corps reste immobile, & personne ne répond. Trois fois la même demande, & trois fois le même silence. Eh quoi, dit l'officier, l'on ne m'entend point! » L'on vous entend, s'écrie une voix ; » mais qu'appelez-vous, douze hommes de » bonne volonté ? nous le sommes tous, vous » n'avez qu'à choisir «. *Encyclop.* au mot *Gloire.*

Un lieutenant-colonel, qui étoit de tranchée, voulut, avant de mener les grenadiers à l'attaque du chemin couvert, faire distribuer

de l'eau-de-vie. Ces braves gens, bleſſés d'une précaution qu'ils trouvoient injurieuſe, s'écrièrent tous avec indignation : *Nous prend-il donc pour des Allemands ?* Il n'y a perſonne qui, par cette réponſe, ne juge que le chemin couvert fut emporté. *Diſſertation ſur la ſubordination, avec des réflexions ſur l'exercice & ſur l'art militaire.*

Au combat de Cloſter-Camp, M. d'Aſſas, Capitaine dans le régiment d'Auvergne, s'étant avancé pendant la nuit pour reconnoître le terrain, fut ſaiſi par des grenadiers ennemis embuſqués pour ſurprendre notre armée; ces grenadiers l'entourent & le menacent de le poignarder ſur le champ, s'il fait le moindre cri qui puiſſe le découvrir. M. d'Aſſas, ſous la pointe de vingt bayonnettes, ſe dévoue, crie d'une voix généreuſe ; *Auvergne, faites feu, ce ſont les ennemis*, & tombe à l'inſtant percé de cent coups. On ſait que le régiment d'Auvergne ſoutint le premier effort des ennemis, les repouſſa, & qu'il s'enſuivit une victoire complette.

Louis XVI, voulant tranſmettre à la poſtérité la mémoire de ce dévouement patriotique, a créé une penſion de 1000 liv. héréditaire & perpétuelle, au profit de la famille de ce nom, juſqu'à l'extinction des mâles.

Voici encore quelques traits cités par M. le Marquis de Peſay, dans l'*Hiſtoire des campagnes de M. de Maillebois en Italie*, & qui ſont bien dignes de trouver place à côté de ceux que nous venons de rapporter.

» Pendant le ſiège de Lille, il eſt queſtion d'aller reconnoître les progrès d'une ſape. L'action eſt périlleuſe à l'excès. Cent louis ſont promis au ſoldat qui la tentera heureuſement. Cinq y marchent tour à tour : les cinq ſont tués, aucun n'a rempli l'objet. Un ſixième ſe préſente : c'eſt un jeune homme d'une figure charmante ; on le voit partir à regret. Il s'éloigne, on compte les minutes, elles ſe paſſent, le jeune homme ne revient pas : on le pleure. Il reparoît ; le compte eſt rendu ; on marche ; la ſortie la plus vigoureuſe s'exécute ; les ouvrages ſont comblés ; on rentre dans la place. Alors, en préſence de la garniſon victorieuſe, le Général appelle le brave qui a préparé ſon triomphe : le grenadier ſort du rang ; on lui offre la récompenſe indiquée : Grand merci, mon Général ; on ne va pas là pour de l'argent, répond le grenadier ; & il retourne à ſon poſte.

» A un autre ſiège, on montre à des grenadiers une brêche à peine commencée. Les circonſtances invitent à tenter l'eſcalade. En-

fans, paſſerez-vous bien là, leur dit le Commandant de tranchée? Oui, mon Général, à la faveur des coups de fuſils, répondent les grenadiers François: & cette expreſſion ſublime eſt devenue proverbe parmi eux.

» Au camp devant Tournay, la veille de la bataille de Fontenoy, on entend, le ſoir, paſſer à toutes jambes une foule de couriers au milieu du quartier général; on s'étonne, on s'informe, parce que la veille d'une bataille on s'informe de tout. Quels ſont ces couriers? Ce ſont des grenadiers de Normandie qui reviennent de ſemeſtre: ils ont appris à quinze lieues d'ici qu'on ſe bat le lendemain, & ils ont pris la poſte pour être de la fête.

» Il n'eſt pas, ajoute M. le Marquis de Peſay, un régiment françois, dont les annales mieux conſervées n'offriſſent vingt traits ſemblables, auſſi dignes d'admiration, auſſi peu vantés, auſſi peu connus, par la raiſon même qu'ils ſont en grand nombre, & qui, malgré cet oubli preſque décourageant, ſe reproduiront d'âge en âge, tant qu'il y aura des grenadiers & de l'*honneur* «. Le Prince de Condé avoit eu le projet de faire enregiſtrer les noms des ſoldats, qui ſe feroient diſtingués par quelques faits & dits mémorables. Ce projet,

en effet, s'il étoit exécuté, seroit un germe d'émulation pour les soldats.

Le François, furieux lorsqu'on lui résiste, est plein de douceur & de générosité pour un ennemi désarmé. C'est ce que le comte de Solms, Général de l'infanterie ennemie, & qui avoit été fait prisonnier par les François à la bataille de Nerwinde, ne put s'empêcher de reconnoître. *Quelle nation est la vôtre*, s'écria-t-il, en parlant au chevalier du Rozel, un des officiers généraux de l'armée Françoise! *Vous vous battez comme des lions, & vous traitez les vaincus comme s'ils étoient vos meilleurs amis!* Lettres de Racine.

» Le François qui compte sur son Général, » est invincible. Au contraire, on en a si bon » marché, quand il est commandé par des cour- » tisans qu'il mépriſe, qu'il ne faut qu'atten- » dre l'occasion pour vaincre à coup sûr la » plus brave nation du Continent. Ils le sa- » vent fort bien eux-mêmes. Milord Malbo- » rough, voyant la bonne mine & l'air guer- » rier d'un soldat pris à Blenheim, lui dit: *S'il* » *y eût eu cinquante mille hommes comme toi à* » *l'armée françoise, elle ne se fût pas laissée* » *battre. Hé morbleu*, reprit le grenadier, » *nous avions assez d'hommes comme moi; il ne* » *nous en manquoit qu'un comme vous* «. M. Rousseau.

Après la bataille de Rosbach, les hussards noirs du Roi de Prusse, appelés *Têtes de mort*, poursuivoient les troupes françoises désunies. Un des Généraux prussiens, appercevant un endroit où l'on combattoit encore, s'approche & voit un grenadier françois aux prises avec six de ses hussards. Le grenadier étoit retranché derrière une pièce de canon, & juroit, en combattant toujours, de mourir plutôt que de se rendre. Le Général, admirant sa valeur, ordonne aux hussards de suspendre leurs coups, & dit au grenadier : » Rends-toi, brave soldat; le nombre t'accable, la résistance est inutile. — Elle ne peut l'être : je laisserai ces gens-ci, & je rejoindrai mon drapeau; ou ils me tueront, & je n'aurai pas la honte d'avoir été fait prisonnier. — Mais ton armée est en déroute. — Je ne le sais que trop; mais, morbleu, si nous avions eu un Général comme le roi de Prusse ou le prince Ferdinand, je fumerois à présent ma pipe dans l'arsenal de Berlin. — Je donne la liberté à ce François, dit le Général prussien : Hussards, suivez-moi; & toi, brave grenadier, prends cette bourse, & va rejoindre ton corps. Si le roi, mon maître, avoit beaucoup de soldats comme toi, l'Europe entière n'auroit que deux Souverains, Frédéric & Louis. — Je le dirai à mon capitaine; mais gardez votre argent : en tems de

guerre, je ne mange de bon appétit que celui de l'ennemi : vous, vous êtes digne d'être François «.

Le prince Eugène avoit, de la valeur des soldats françois, la plus haute opinion. Après la victoire de Parme, remportée en 1734 sur les Impériaux par le Maréchal de Coigny, on trouva dans les poches du comte de Mercy, qui commandoit l'armée ennemie & qui fut tué dès le commencement de la bataille, une lettre que lui avoit écrite la veille le prince Eugène, & où l'on trouvoit ces paroles remarquables : *Tâchez, mon cher Comte, de battre le Général François ; car pour les soldats de cette nation, n'espérez pas les vaincre.*

Avant de terminer cette note, n'oublions pas quelques-uns des traits de grandeur d'ame & de courage, que M. de Voltaire a recueillis dans l'éloge des officiers qui sont morts dans la guerre de 1741.

Le jeune *Brienne*, ayant le bras fracassé au combat d'Exiles, monte encore à l'escalade, en disant : *Il m'en reste un autre pour mon roi & pour ma patrie.*

En Flandre, l'intrépide *Luteaux*, lieutenant-colonel des Gardes, & lieutenant-général, chargé d'années & de services, déjà blessé

de deux coups, affoibli & perdant ſon ſang, s'écrie : *Il ne s'agit pas de conſerver ſa vie, il faut en rendre les reſtes utiles* ; & ramenant au combat des troupes diſperſées, reçoit le coup mortel qui le met au tombeau.

Quand le petit-fils du Grand *Condé* forçoit la ville d'Ypres à ſe rendre, le Marquis de *Beauvau*, bleſſé à mort, entouré de nos ſoldats, qui ſe diſputoient l'honneur de le porter, leur diſoit d'une voix expirante : *Mes amis, allez combattre, & laiſſez-moi mourir.*

Le jeune Boufflers, un enfant de dix ans, à la bataille de Dettingue, a une jambe caſſée, la fait couper ſans ſe plaindre, & meurs de même. Exemple, ajoute M. de Voltaire, d'une fermeté rare parmi les guerriers, & unique à cet âge !

PAGE 268.

(g) *Falloit-il nous dénaturer par une ridicule imitation ?* A cette Anglomanie ſi contagieuſe, ſi univerſelle de nos jours, qu'avons-nous gagné ? Des modes ſouvent bizarres, que les Anglois quittoient lorſque nous les prenions ; un ton froid & raiſonneur, à la place du ſentiment & du génie peut-être ; le *ſpleen*, la *conſomption*, le dégoût de la vie,

au lieu de cette gaieté vive, l'un des plus beaux dons que la nature ait pu nous faire ; le ſuïcide, cette fureur barbare paſſée en ſyſtême & en principe ; l'eſprit d'irréligion, ſous le beau nom de liberté de penſer ; celui d'indépendance, & une oppoſition ſecrète à toute autorité : voilà en vérité de beaux préſens qu'on nous a faits là !

IBID.

(h) *Les grands fiefs & la tyrannie des Seigneurs.* » A quels excès monſtrueux ſe laiſſoient emporter une foule de petits deſpotes ſubalternes qui déſoloient la France ? Il y en a eu, qui, pour des haines particulières, ont brûlé des châteaux, ont fait des priſonniers, & les ont égorgés eux-mêmes de ſang-froid ; d'autres s'emparoient, à force ouverte, d'une femme dont ils étoient devenus amoureux, ou d'une fille que les parens leur avoient refuſée en mariage ; les malheureux ſerfs étoient les jouets & les victimes du caprice de ces tyrans féodaux. Voilà pourtant le Gouvernement que le comte de Boulainvilliers s'aviſoit de regretter ? Qu'on juge par ces horreurs, ſi un corps de monarchie n'eſt pas préférable à toutes ces autorités diviſées & ſubdiviſées. Connoiſſons bien notre bonheur, & n'allons pas demander

au

au Ciel une autre législation ». *M. d'Arnaud, à la suite de Fayel.*

» La même époque, qui vit nos rois dépouillés de leur autorité, vit l'anéantissement, ou, si vous l'aimez mieux, la suspension de toute législation politique. Nul concert pour le gouvernement général entre le monarque & les vassaux. Chacun se croit maître de son territoire. Ils se font la guerre; ils font des traités entre eux; ils donnent des ordres à leurs sujets. Tout ce qu'avoit possédé la puissance publique, semble être alors une dépendance & un attribut de la propriété; & les revenus de l'Etat deviennent les produits de la seigneurie. Plus de loix générales, plus de capitulaires. On voit des chartes données par les rois & par les seigneurs, exécutées dans leurs domaines; on voit les peuples devenus esclaves, & assujettis à des coutumes barbares, plus ou moins injustes, plus ou moins déraisonnables, selon que le petit despote qui les gouverne est lui-même un bon ou un mauvais maître. La législation ne reparoît en France, que lorsque nos rois commencent à s'affranchir des entraves qu'ils avoient reçues; & les peuples ne recouvrent leur liberté, qu'à mesure que le Souverain rentre dans ses droits ». *M. Moreau, Leçons de Morale & de Politique, &c.*

PAGE 269.

(i) *Qui rend notre genre de gouvernement ſi reſpectable.* » Le premier principe de tout gouvernement, & de toute doctrine ſur le gouvernement, doit être le bien public. Or quand la première ſpéculation porteroit à préférer le gouvernement républicain ; l'expérience que l'on a ſur les hommes, faits comme ils ſont & comme ils le ſeront toujours, apprend que le gouvernement monarchique eſt préférable, & la vraie philoſophie ſe rend à cela. Ainſi, quand je lis des auteurs ennemis de la monarchie, je dis : » Ces gens-là ſe reſſentent de » la fierté de l'eſprit humain, & ſuivent leur » propre orgueil ; mais ils ne connoiſſent pas » le bien public, & ne ſont pas philoſophes «. *L'Abbé Terraſſon, la Philoſophie applicable, &c.*

¶ » Quel eſt le plus avantageux, ou de la liberté ou de la tranquillité publique ? La réponſe qui ſera faite, établira l'ariſtocratie ou la monarchie «.

¶ » L'expérience a fait voir que la monarchie étoit le gouvernement le plus avantageux pour la ſûreté & la tranquillité publique, par la raiſon même de l'abrègement «.

¶ » Dans les anciens tems, un tyran étoit un monstre vivant & mourant, mais le génie populaire étoit un monstre permanent : c'est-là ce qui me fait croire que dans les anciens tems mêmes, & avant l'adoucissement des mœurs humaines, le gouvernement monarchique étoit déjà, comme aujourd'hui, le plus favorable de tous «.

¶ » Les Républiques sont exposées à passer toutes sous des maîtres, par la contrariété nécessaire des intérêts, des avis, & des passions de ceux qui les composent «. *Ibid.*

Rien ne peint mieux, ce me semble, les inconvéniens particuliers & passagers du pouvoir d'un seul homme dans un état monarchique, comparés aux inconvéniens bien plus étendus, plus sensibles & plus durables, de l'autorité partagée, comme elle l'est dans les autres sortes de gouvernemens, que cette fable *des moucherons, du lion, & du trompeau.*

Des moucherons voltigeoient sur des feuilles de vigne, & y trouvoient leur logement & leur subsistance. Un lion entre dans la vigne ; il y excite une commotion violente ; les moucherons frémissent sur les branches ; ils s'ébranlent, ils tombent. Le lion passe ; ils se relèvent, se rassurent, retrouvent leur

première demeure, & de nouveau se reposer. Un troupeau de moutons, animaux si doux & si paisibles, entre dans la vigne : ils broutent l'herbe, ils arrachent les branches, ils avalent & les feuilles & les moucherons.

PAGE 270.

(k) *A bien peu de règnes près, nous ne comptons dans nos fastes que de bons rois.* On ne peut guère en attendre d'autres, de l'éducation que parmi nous on prend soin de leur donner. Aussi ne puis-je me refuser à la satisfaction si vive & si touchante d'ajouter ce beau trait d'un prince, toujours plus digne de notre amour, à ceux que j'ai eu occasion de citer. Il étoit à la chasse & dans son carrosse, lorsqu'on lui annonça que le cerf étoit près d'être forcé. » Qu'on se hâte, » dit-il, qu'on prenne le chemin le plus court, » pour que je puisse arriver «. Le cocher enfile » à l'instant un champ qui étoit ensemencé. » Par où vas-tu donc, s'écrie-t-il, en le faisant reculer ? Ce champ n'est ni à toi ni à » moi, & je ne veux arriver par le plus court » chemin, qu'autant qu'il n'en coûtera rien » à personne «.

Une autre fois, après avoir bien considéré, sur une Dame de la Cour, une étoffe précieuse,

& lui en avoit demandé le prix : « Elle est » fort belle, lui dit-il ; mais il y auroit plus » de mérite à s'en passer & à payer ses dettes «.

Je ne parlerai pas ici de plusieurs autres traits relatifs à sa dépense même, dans lesquels qui éclate tout à la fois, aux yeux des citoyens attendris, & l'économie du sage, qui veut être le père de son peuple, & la libéralité du prince, qui est né pour en être le monarque. Mais qu'on me permette une réflexion sur ceux que j'ai rapportés. On y remarque beaucoup d'équité & d'amour pour l'ordre : or cet amour est la vertu essentielle des princes. De la sensibilité toute seule, peuvent naître, à quelques égards, la justice de l'homme privé, & la vertu du particulier ; mais l'amour de l'ordre est par excellence la vraie sensibilité & la vertu du Souverain.

PAGE 271.

(1) *Loi touchante ! que leur cœur se plaît à remplir.* Témoin ce beau mot de Louis XV. Menin est attaqué en 1744 par les François. On lui dit qu'en brusquant une attaque, qui coûtera quelques hommes, on sera quatre jours plutôt dans la ville. » Eh bien, dit le » Roi, prenons-la quatre jours plus tard ; » j'aime mieux perdre quatre jours devant une » place, qu'un seul de mes sujets «.

Mon fils, disoit ce même prince à M. le Dauphin, père de notre auguste Monarque, dans un moment où il ne croyoit pas devoir lui survivre, *je vous laisse un royaume en désordre ; ma trop grande bonté en est peut-être la cause : ne m'imitez point ; mais soyez pourtant bon.*

M. Moreau, dans son Discours sur *les devoirs des princes*, nous a conservé de M. le Dauphin un trait bien digne d'être cité : » Il avoit tracé de ses mains des plans de palais & de jardins magnifiques. Ceux auxquels il les montroit, louoient la beauté des dessins, les avantages & la commodité des proportions, l'élégance & la noblesse de l'ensemble. *Vous ne parlez pas*, leur dit-il, *du plus grand mérite de mes plans ; c'est qu'ils ne coûteront rien au peuple, car ils ne seront jamais exécutés* «.

» Que j'aime, s'écrie M. Moreau au même endroit, à voir ce prince calculer jusqu'au prix d'un habit, & chercher, par la simplicité de sa parure, à consoler des peuples, que le roi souffroit de ne pouvoir soulager « !

PAGE 272.

(m) *Qui leur ouvre à eux-mêmes une source de jouissance & de félicité pour tous les instans.* Un monarque chéri disoit à sa famille : » Mes » enfans, vous avez dû être bien fatigués de la

» journée que vous avez passée à Paris. *Non*, » *Sire*, répondirent-ils, *nous n'en avons ja-* » *mais passé de si douce de notre vie* «.

Dignes Princes, qui sentez vivement, & qui savez vous attendrir sur ces François qui vous aiment, vous connoissez maintenant quelle est aussi la vivacité du sentiment dans des cœurs tels que les nôtres! Venez donc, venez souvent visiter, dans sa Capitale, le plus aimable de tous les peuples; venez-y offrir votre encens à celui qui fait les destins des rois & des nations; jouissez-y du doux spectacle d'une des premières villes du monde, redoublant, de concert avec vous, ses vœux & ses prières, pour qu'il plaise au Ciel de vous donner une postérité qui vous ressemble, & soyez toujours sans inquiétude sur la pompe & les frais du voyage: le plus beau cortége pour les princes, comme leur plus riche trésor, c'est le cœur de leurs sujets.

Ibid.

(n) *Quel bonheur que celui qui naîtroit de l'anarchie!* » Travailler au maintien de l'au- » torité légitime, soit ecclésiastique, soit sécu- » lière, c'est travailler à la tranquillité publi- » que «. *L'Abbé Terrasson.*

Nos faux sages ne sentent que trop bien la liaison intime qui est entre ces deux autorités, & l'opposition qu'a chacune d'elles à leurs prin-

cipes : c'eſt pour cela qu'ils s'arment ſi hautement contre l'une & l'autre. Un roi d'Angleterre la ſentoit vivement ; cette liaiſon, lorſqu'il diſoit : *No bishop, no king ;* Point d'évêque, point de roi.

IBID.

(o) *Soyons toujours ce qu'ont été nos aïeux. Que notre patriotiſme renferme toujours l'amour de nos rois.* Pour aimer notre genre de gouvernement, tel qu'il eſt par ſa nature ; pour apprendre à y vivre tranquilles, à y fuir avec ſoin les troubles, les cabales, l'eſprit de parti, les vûes ſecrètes de l'élévation & de l'intérêt perſonnel, le goût de l'indépendance, cachés ſous le voile trompeur du bien public & ſous les dehors impoſans des droits du peuple & de la liberté ; liſez avec attention tout ce qui a rapport à l'hiſtoire *de la Ligue*, à celle *de la Fronde ;* & vous y verrez combien nous ſommes redevables à l'eſprit monarchique, lorſqu'il devient dans nous autres François l'amour de la patrie ; & combien au contraire nous riſquons à tous égards, en nous livrant à ce qui le combat, l'éteint, ou l'affoiblit. Dans l'état de fermentation & de révolte plus ou moins déguiſée ſous de beaux noms, le corps entier ſouffre, & reçoit les plaies les plus profondes ; les loix ſe taiſent, & l'ordre diſparoît à proportion que

l'autorité décroît ; ceux qui en sont les dépositaires, ne dépendent plus que de la fantaisie & du caprice ; les Grands sont dans une situation flottante, incertaine, & précaire, où pour l'ordinaire leur ambition perd beaucoup plus qu'elle ne gagne ; le sacerdoce est dégradé ; la magistrature, si respectable en elle-même, tombe dans une sorte d'avilissement, & devient le jouet des chefs ou de la populace, qui semblaient vouloir l'élever & la faire régner ; le peuple endure plus long-tems la misère & la faim, qu'il a cru appaiser ; un petit nombre de forcenés profitent quelques momens du malheur public, par le pillage & la violence ; & après un court intervalle d'anarchie, il n'est presque personne qui ne se trouve plus mal qu'auparavant *.

* » Si nous apprenions, dit M. de Voltaire, quelle » est l'origine & la bonté de notre gouvernement, le » patriotisme nous ranimeroit. Les tems de calme, & » d'obéissance, comparés aux tems de vertige, seroient » une leçon admirable de douceur & de soumission ».

LETTRE LV.

Du Comte à ſon Père.

QUELLE alternative de biens & de maux, de joie & de douleur ! Emilie eſt rendue à la vie ; je ne tremblerai plus pour ſes jours. Son entier rétabliſſement pourra être long encore ; mais du moins il eſt aſſuré, & ſon état préſent ne nous laiſſe plus de rechute à craindre. Emilie revit... Eſt-ce bien pour moi ? Hélas ! j'ai tout perdu..... Emilie eſt tout, & je ne ſuis plus rien. Le Roi a prononcé mon entière diſgrace. Le Comte de*** me remplace à la Cour ; ma compagnie des Gardes eſt donnée ; mes penſions me ſont ôtées ; & nulle ſorte de traitement ne me dédommage de ce qu'on m'enlève. Ma femme, il eſt vrai, regagne pour elle-même une partie de ce que je perds ; &, le dirai-je ? c'eſt ce qui met le comble à mon malheur.

La Reine, trop inſtruite de ce qu'elle a ſouffert, remplie d'eſtime pour ſa vertu,

veut la retenir auprès d'elle, & lui réserve la place de Dame d'Honneur, vacante par la mort de la Ducheſſe de***; tandis que, ſans paroître maintenant en vouloir à ma liberté (ce qui n'a rien de bien sûr encore), on parle de m'exiler à ſoixante lieues de la Capitale. C'eſt donc auſſi Emilie qu'on m'enlève, & pourra-t-elle bien y conſentir? On lui laiſſe ignorer tous ces arrangemens, par ménagement pour ſa convaleſcence. O mon père! elle y ſouſcrira. La difficulté qu'elle trouvera à s'en défendre, l'intérêt de ſon enfant, le mien, dira-t-elle, une eſpèce de charme qui attache aux grandeurs, le ſouvenir peut-être des peines que je lui ai cauſées, la crainte de celles que je pourrois lui cauſer par la ſuite; ah! tout m'aſſure qu'elle va ſe ſéparer de moi, m'oublier pour toujours. Non, elle ne voudra point s'aſſocier à mon infortune, végéter dans un coin du royaume, s'enſevelir dans une Province, n'être plus rien ainſi que moi, ne tenir plus à rien... qu'à moi ſeul. Quel amour (& j'en mérite ſi peu de ſa part), ô Dieu! quel

amour ſeroit capable de tels ſacrifices ? D'ailleurs pourroit-elle les faire quand elle le voudroit ? N'aura-t-elle pas à ſe couvrir du prétexte de l'autorité, de la néceſſité ? O Emilie, Emilie ! que deviendrai-je loin de toi ? Dans un âge ſi tendre, avec tant de charmes, ſans appui, ſans guide, toi-même que deviendras-tu dans un ſéjour ſi fatal à l'innocence ? Hélas ! où m'emporte encore ma jalouſe paſſion ? Vertu pure & ſainte ! ôſerai-je bien ſans ceſſe t'outrager par mes craintes, & n'apprendrai-je jamais à honorer ta force & ton pouvoir ?

Cependant plus Emilie a de vertu, plus elle mérite tout mon amour, & plus j'aurai à ſouffrir de me voir éloigné d'elle. Ses exemples, qui me deviennent maintenant ſi néceſſaires, pour ſoutenir ma foi, pour fortifier ma religion, pour achever mon changement, ſeront perdus pour moi. Je ne l'aurai point avec moi, pour adoucir mes peines, pour me conſoler de tous les biens dont on me prive, pour amortir mes paſſions. Car enfin je ſens trop bien, mon père, que,

malgré la ſageſſe de vos réflexions, malgré les lumières que vous m'avez données, je tiens de toute mon ame à ce monde enchanteur, que je ſuis forcé de quitter. J'en ſens le vide, & toutefois il m'attache, il me captive; tout indigne qu'il eſt de mes regrets, je ne m'en ſépare qu'avec la plus vive douleur; l'ambition me dévore, & toutes les paſſions ſont dans mon cœur. Changez-le, ce cœur, ô mon Dieu! donnez-m'en un autre qui vous aime! Diſſipez tous les vains fantômes que je me ſuis formés, & apprenez-moi à ne chercher qu'en vous ſeul le contentement & le repos!

Aidez, mon tendre père, à cette touche puiſſante de la grace par de nouvelles lumières. Faites-moi trouver cette paix, après laquelle je ſoupire; déſabuſez-moi des chimères qui m'ont ſéduit; déchirez le bandeau qui voile encore à mes ieux les vrais biens. Que je vous doive, après Dieu, mon entière converſion! & je vous devrai tout mon bonheur.

LETTRE LVI.

Du Marquis à ſon Fils.

EMILIE nous eſt rendue ! Pour une telle faveur, ô mon Dieu ! quelle reconnoiſſance pourra nous acquitter envers vous ? Mon fils, mon cher fils ! tu ne ſens pas encore le prix de ce que le Ciel fait pour toi ; tu le ſentiras plus vivement un jour ; & puiſſe ce jour ne pas être loin ! Rappelé à Dieu, à toi-même, oui, tu ſentiras que le Ciel te laiſſe tout, en te laiſſant Emilie. Tu l'apprécieras alors bien mieux que tu ne l'as fait juſqu'ici ; tu ſauras tout ce qu'elle vaut. C'eſt au ſein de l'infortune qu'on apprend à connoître les hommes. Mais... en avois-tu beſoin pour connoître Emilie ? Je ne m'inquiète point de ce qu'elle fera ; je ne veux pas même ſavoir ce que je ferois, ſi j'étois à ſa place ; elle conſultera ſon cœur, & d'après lui elle ne peut que bien faire. Cher Valmont, ſi déſormais tu n'es pas heureux, c'eſt que

tu ne voudras pas l'être ; c'eſt que tu mettras toujours des chimères à la place de la vérité ; c'eſt que tu conſerveras des paſſions, qui ne peuvent faire que le tourment des autres & ton propre ſupplice.

Tu déſires que je t'arme contre toi-même. Aurai-je donc recours en ta faveur aux leçons de la philoſophie ? Me répandrai-je, comme les anciens ſages, en longs diſcours moraux, qui laiſſent l'homme un peu mieux inſtruit de ſes devoirs, mais auſſi foible pour les remplir qu'il l'étoit auparavant ? Te parlerai-je le langage de ce Stoïcien célèbre, qui, dans ſa diſgrâce, déclamoit ſi éloquemment contre les vanités du monde, & tenoit ſi fort au monde & à ſes vanités ? Non, mon fils ; il s'agit pour toi de plus grandes leçons, d'objets plus importans, & de motifs plus ſolides : c'eſt en Chrétien que je vais te parler.

Tu me permets de travailler à ta converſion plus efficacement que je ne l'ai fait juſqu'ici. Mon ami ! par combien de gémiſſemens & de larmes je n'ai ceſſé de la demander au Seigneur ! C'eſt de lui

que je l'attends : car, hélas ! que peuvent les hommes pour un ſi grand ouvrage ? Unis tes gémiſſemens aux miens, tes inſtances à mes prières ; demande, preſſe, conjure, n'épargne rien pour obtenir. Ton repos ici-bas... que dis-je ? ton ſalut en dépend.

Ton ſalut..... Oui, mon fils : éclairé maintenant par la Religion, ouvre à tes idées & à tes penchans une plus vaſte carrière ; élance-toi dans l'éternité, ſonde-en les abîmes, & médite profondément tout ce que renferme ce mot, ce ſeul mot, ſi peu ſenti par la plupart des Chrétiens.... le ſalut éternel.

Une éternité de bonheur, du bonheur le plus vrai, d'un bonheur immenſe, infini, immuable comme Dieu même, à acquérir, à poſſéder un jour ; une éternité de malheurs à craindre : telle eſt l'alternative que la foi te préſente. D'après elle, pèſe bien la force de ces paroles de ton divin Maître ; elles valent tous les livres, & diſent tout à qui ſait les comprendre : » Que ſert à l'homme de gagner le monde » entier, s'il vient à perdre ſon ame ? &

» que donnera-t-il en échange pour elle «?

O mon fils! tu tiens à ce monde qui t'a charmé. Eh! quand tous ses biens te seroient donnés, quand il accumuleroit en ta faveur toutes les richesses & tous les honneurs; que te serviroit d'en avoir joui, si, par un attachement indigne de toi, ils te conduisoient à ta perte? & qui te dédommageroit en effet de ce que tu aurois perdu? Au contraire, nu, dépouillé, banni, flétri, abandonné de toutes les créatures, mais détaché de tout pour ne tenir qu'à Dieu seul; après des maux qui finiront tôt ou tard, qu'aurois-tu à regretter, lorsque, dans la possession de Dieu même, tous les vrais biens te seroient offerts & assurés pour toujours? Ah! mon ami, que c'est bien ici que tu dois comprendre toute la force de cette autre parole du Sauveur: » Il n'y a après tout » qu'une seule chose de nécessaire «. Non, il n'est pas nécessaire que tu conserves, quelque tems encore, quelques jours, quelques momens peut-être, ces biens fragiles qui irritent tes désirs; mais il

eſt néceſſaire..... que dans l'éternité tu ſois heureux.

Eh ! conſidère, pour cette vie même, ce que ſont ces biens après leſquels tu ſoupires. Prends, pour les mieux voir, un œil plus religieux & plus ſage. Emprunte le ſecours de l'expérience, & puiſe-la dans toi & dans tes ſemblables. Valmont ! ces biens ſont-ils le bonheur ? Toujours tu te trompes, en le cherchant où il n'eſt pas. Le bonheur du vrai ſage ſur la terre eſt dans la paix, & ce ne ſont pas ces faux biens qui nous la donnent. Hélas ! de quelles inquiétudes ils ſont la ſource ! Quel vide ils laiſſent dans l'ame, quand on les poſsède (a) ! Quels regrets, quelle amertume, quand on vient à les perdre ! Veux-tu en bien connoître la vanité ? Interroge un monarque ſur ſon trône ; & qu'il te diſe, ſi, parmi ſes ſujets, il eſt un homme qui éprouve plus que lui la ſatiété * & l'ennui qu'elle en-

* C'eſt cette ſatiété, qui dicta à un roi de Perſe l'édit, par lequel il promettoit une grande récompenſe à quiconque inventeroit

traîne après elle : interroge le plus renommé d'entre les rois, & le plus heureux en apparence, celui qui ſavoit le mieux jouïr, ce ſemble, & qui avoit le plus réuni, épuiſé toutes les eſpèces de jouïſſances, celles de la gloire, des richeſſes, des ſciences, des arts & des plaiſirs ; & entends-le, après la brillante énumération qu'il en fait, s'écrier : » Vanité » des vanités, tout n'eſt que vanité « ! Hé, pourquoi tout ici-bas n'eſt-il que vanité ? Ah ! c'eſt que notre cœur eſt trop vaſte pour de ſi petits objets, & qu'ils n'ont pas été faits pour le remplir : c'eſt que Dieu, qui l'a formé, ce cœur, ne l'a formé que pour lui ; & qu'en imprimant dans nous le déſir néceſſaire du bonheur, il a voulu que nous ne puſſions trouver le bonheur qu'en lui ſeul.

Mais, pour te mieux détromper, va puiſer au pâle flambeau de la mort de nouvelles clartés *. Deſcends en eſprit

---

quelque plaiſir inconnu. L'hiſtoire attribue cet édit à Xerxès.

* Quelques écrivains eſtimables, & entre

sous les voûtes sacrées qui couvrent les tombeaux de nos rois. Parcourons en fin

---

autres le Traducteur des Nuits d'Young, & M. d'Arnaud dans plusieurs de ses Ouvrages, ont trop heureusement accoutumé de nos jours les esprits les plus difficiles en ce genre, à la peinture des grandes & terribles vérités de la Religion, pour que l'on ait dû craindre ici, par une délicatesse mal entendue, de conserver les traits que le Marquis de Valmont en trace à son fils. D'ailleurs la Religion, dans la bouche d'un homme du monde, a fait souvent plus d'effet que dans les écrits de ceux qui, par état, sont appelés à nous l'annoncer. Qu'on se souvienne au reste dans tout le cours de cette Lettre, que ce ne sont pas des tableaux de fantaisie que le Marquis offre à son fils, dès qu'il a prouvé, par la certitude de la Religion chrétienne, que tout ce qu'elle nous enseigne est vrai. Qu'on se souvienne encore que celui, auquel il écrit, & dont le salut lui est infiniment cher, est un jeune homme dont l'esprit est convaincu, mais dont le cœur se refuse à un changement dont il a si peu connu jusqu'ici les motifs & la nécessité. Qu'on daigne enfin se rappeler que ce même homme, qui s'efforce de détacher son fils des faux biens qui

naissance ces sombres demeures; cherches-y le pompeux cortège qui accompagnoit autrefois des maîtres de la terre. A la sombre lueur d'une lampe sépulcrale, admire les tristes monumens de leur grandeur passée; ou plutôt, saisi d'une religieuse frayeur, & parmi ce silence profond, vois toute leur grandeur anéantie & leur majesté réduite en poussière (d)! Mais mieux encore; que ton ame se porte toute entière au lieu que j'habite. Dans cette même terre, l'antique héritage de tes aïeux, assieds-toi vivant parmi ces ombres, au milieu desquelles tu reposeras après la mort: évoques-les; & qu'elles te répondent. » Mon fils, te disent-elles, ne crains pas que tes regards curieux profanent ce saint asile, l'école de la sagesse. Instruis-toi par notre exemple; fouille dans ces cercueils;

(d) L'enchantement au moment où il les perd, est un homme du monde, il est vrai, mais livré tout entier dans sa retraite à la méditation des objets les plus propres à intéresser vivement une ame telle que la sienne.

» ramaſſe une poignée de ces cendres ;
» voilà tout ce qui reſte ici-bas de tes
» ancêtres, de ces hommes qui t'ont pré-
» cédé dans la brillante carrière des hon-
» neurs & des pompes mondaines, &
» qui pour la plupart en ont joui plus
» sûrement & plus long-tems que toi.
» Au moment où nous y penſions le
» moins, lorſque nous nous endormions
» avec une douce & folle ſécurité au ſein
» de la gloire & des plaiſirs, tout à coup
» la mort a terminé pour nous le ſonge de
» la vie. Nous nous ſommes éveillés, ...
» & quel triſte réveil ! Lis ces inſcrip-
» tions faſtueuſes, ces épitaphes chargées
» de noms & de titres ; en t'apprenant
» que nous avons été, elles te diront plus
» fortement encore que nous ne ſommes
» plus, & que tout ce qui paſſe *n'eſt*
» *que vanité.* Parmi ces inſcriptions, un
» jour.... bientôt, on lira la tienne ; & ſi
» l'on n'a pu y joindre à de vains éloges
» celui d'une vertu conſtante & d'une
» piété ſolide, qu'annoncera-t-elle au
» monde ? qu'il y a ſur la terre un foible
» mortel de moins ; & qu'il y a de

» plus dans les enfers.... un réprouvé «.

O mon fils ! qu'elles ſont donc utiles & frappantes, les leçons que nous offre la mort ! Elle inſtruit les voluptueux, les coupables adorateurs d'une beauté fragile, par le ſpectacle d'un cadavre en proie à la pourriture & aux vers ; elle inſtruit le riche par le ſpectacle de la nudité qu'elle entraîne : elle inſtruit le ſuperbe, l'homme élevé en dignité & fier de ſa prétendue grandeur, par les humiliations & le néant auquel elle nous réduit * : tôt ou tard elle nous inſtruit tous malgré nous, lorſqu'elle nous dé-

* Reconnoiſſant au moment de la mort la vanité des grandeurs humaines, l'empereur Sévère s'écria : » J'ai été tout ce qu'un » homme peut être ; mais de quel uſage me » ſont aujourd'hui ces honneurs paſſés « ? Occupé de la même penſée, il ordonna que l'on apportât l'urne où ſes cendres devoient être renfermées ; & lorſqu'il la vit, il la prit en ſes mains, & dit : » Petite urne, tu vas » donc renfermer celui que le monde entier » n'a pu contenir «! *Hiſtoire Romaine de Laurent Echard*, t. 6.

pouille, lorsqu'elle nous frappe : & l'unique moyen de lui arracher alors son aiguillon, de lui dérober son triomphe ; c'est de la forcer par nos œuvres à nous rendre, dans le ciel, bien plus qu'elle ne peut nous ôter sur la terre.

Il viendra pour toi, cher Valmont, ce moment fatal, où, touchant aux portes du trépas, tu pèseras, dans une juste balance, toutes les choses humaines ; où, voyant la figure trompeuse de ce monde s'évanouir, tous les biens sensibles fondre sous toi, & ne te laisser d'autre fruit de ton attachement pour eux que le repentir, tu reconnoîtras qu'il n'y a de réel, que le bien qu'on a fait, & dont on peut attendre en paix la récompense dans le siècle à venir *.

* C'est ainsi que le maréchal de Luxembourg, étendu sur le lit de mort, & dans les regrets que lui arrachoit le souvenir d'avoir mieux servi son roi que son Dieu, s'écria : » Qu'il auroit préféré à l'éclat de » tant de victoires, qui lui devenoient inu» tiles au tribunal du souverain Juge des » rois & des héros, le mérite d'un verre

Mais

Mais quel autre moment, quand on ne l'a pas prévu, quand on ne s'y eſt pas préparé, quand, par une bonne vie, on n'a pas appris à bien mourir; quel moment que celui qui nous aura fait paſſer du tems à l'éternité, des preſtiges & de l'enchantement du monde à la lumière de Dieu même! O lumière vive & pure! qui diſſipera tout le charme de nos paſſions, toutes les illuſions de notre orgueil, tous les préjugés de l'exemple & de la coutume, & qui ne laiſſera appercevoir à l'homme coupable que la loi & la vérité! Sorti de ce ſéjour du crime, ſuſpendu entre le ciel & la

» d'eau donné aux pauvres pour l'amour de » Dieu «.

» Le maréchal de Villeroi, toujours dégoûté de la Cour & des grandeurs par le vide qu'il y reſſentoit, toujours rappelé & retenu par l'ambition, fut enfin ſurpris d'une maladie qui l'emporta en trente heures, ne ceſſant de répéter ces paroles, qui marquoient plus ſon erreur que ſa ſageſſe, *O monde, que tu es trompeur* «! Hiſtoire de Marie de Médicis & de Louis XIII.

terre, entre le ciel & l'enfer; parmi tous ces globes immenſes qui révèlent la puiſſance & la gloire d'un Dieu créateur; ne voyant la terre que comme un point; ſeul avec ſon juge, ſans appui, ſans défenſe, n'ayant pour ſe juſtifier que ſes œuvres; jugé déjà par ſa propre conſcience; jugé par la règle immuable de l'ordre, du vrai, du juſte, & de l'honnête; ſe comparant malgré lui à la ſource ineffable de toute beauté, au modèle de toute perfection dont il devoit être l'image; juſque-là avili, dégradé par de honteux penchans, par des penſées baſſes & terreſtres, par des actions indignes de l'homme; réduit à ſa propre valeur: conçois, ſi tu le peux, ſa ſurpriſe, ſon trouble, & ſon déſeſpoir.

Cependant une ſcène bien plus terrible encore s'ouvre à mes ieux, & porte dans mon ame l'épouvante & l'horreur. La foi, toujours plus digne de nos reſpects à meſure qu'on s'en pénètre davantage, me découvre, dans l'avenir, le plus grand, le plus majeſtueux, & le plus effrayant de tous les ſpectacles. Elle me

tranſporte à la fin des tems, au dernier des jours; jour ſolennel, pour lequel tous les autres ont été faits; jour mémorable à jamais, auquel acheveront de ſe développer toutes les merveilles du Très-Haut, tout le plan de ſa ſageſſe, toute l'économie de ſa Religion, tous les ouvrages de la nature & de la grâce; jour de manifeſtation & de gloire pour Dieu & pour ſes élus, de confuſion & de douleur pour les hommes injuſtes & pervers (*c*).

Quels tableaux il offre à ma penſée! quelles images bien propres à m'élever au deſſus de moi-même! La mort d'une aîle rapide parcourant l'univers, détruiſant, dévorant tous les êtres, pour en faire hommage à l'unique auteur de la vie; le déſordre, la confuſion dans tous les élémens; le ſoleil égaré de ſa route; les mondes errans dans l'eſpace, ſe heurtant, ſe briſant dans leur courſe; la terre enflammée, les montagnes qui s'écroulent, les abîmes entr'ouverts; des monceaux de cendre, à la place des couronnes, des trônes & des empires; au ſon

aigu de la trompette, les tombeaux rendant leur proie; & les hommes tous confondus, tous peuple & sujets, tous égaux... disons mieux, distingués seulement par leurs vertus ou leurs vices, par la forme brillante ou hideuse de leur résurrection; les hommes, dans l'attente du juste Juge, témoins de ces grands changemens : quelle révolution ! quel spectacle !

Alors le Juge paroîtra. Le fils du Très-Haut, son verbe, la splendeur de sa gloire, annoncé par ses Anges, environné d'un tourbillon de feux, porté sur les nuées & les tempêtes, viendra interroger à haute voix les ouvrages de ses mains. Sa croix, le scandale du Juif & de l'impie, la consolation du vrai fidèle, le discernement des élus & des réprouvés, l'étendard de sa croix brillera dans les airs, & fera le plus bel ornement de son triomphe.

» Approchez, s'écriera-t-il, Esprits audacieux & superbes; vous, les ennemis de mon pouvoir, de ma bonté, de » ma sagesse, & de tous mes attributs; » vous, les ennemis de mon père & les

» miens; approchez, & ſoyez Juges entre » vous & moi «. Ici, mon fils, que l'orgueil de l'eſprit humain ſera abaiſſé ! Que les voies de Dieu paroîtront grandes, & ſes œuvres admirables ! Que ſes ſecrets dévoilés le juſtifieront dignement, & confondront nos plaintes & nos murmures ! Que les argumens entaſſés de nos prétendus Eſprits-forts, oppoſés à tout l'enſemble de la création, paroîtront petits & miſérables !

Dieu ainſi jugé & juſtifié par ſes ouvrages, quel ſera à ſon tour le jugement de l'homme rebelle à ſon Dieu ! Que les ſources honteuſes de l'incrédulité de nos faux ſages, miſes dans tout leur jour, les couvriront d'opprobre ! Que les héros du monde, paroiſſant à leur rang, laiſſeront appercevoir en eux d'indignité & de baſſeſſe, quand le maſque tombera ! Que les grands évènemens, rapprochés de leurs cauſes, inſpireront d'horreur & de pitié ! Que les reſſorts ſi vantés de la politique & ſes profondes noirceurs, donnés autrefois pour des traits de génie, mais éclairés alors des rayons de la divine ſageſſe,

cauſeront d'indignation & de mépris ! Que de conquérans homicides gémiront ſur leurs lauriers teints de ſang, lorſqu'ils entendront des voix lamentables leur reprocher leurs combats & leurs victoires, comme les plus criantes injuſtices & les plus énormes forfaits ! Que de chefs de ſecte & de parti frémiront des ravages que leur orgueil a entraînés, & du ſang que leurs longues diſputes ont fait répandre ! Que d'hommes à talens rougiront de l'abus qu'ils en ont fait ! Que de vertus fauſſes dans leur principe & leurs motifs, ſeront remiſes au rang des vices ! Que de cœurs doubles & hypocrites, ſous les dehors affectés d'une morale ſévère, ne laiſſeront voir au grand jour que la plus honteuſe nudité ! Que d'injuſtes projets, que de déſirs effrénés, que d'actions odieuſes, enſevelies dans l'ombre & le ſilence, ſe reproduiront à la face de l'univers, pour l'éternelle infamie de ceux qui s'y ſeront livrés !

Mais auſſi, que la vertu ſimple & modeſte, que le vrai mérite obſcur &

ignoré, que les combats intérieurs livrés à la chair & au monde ſous les ieux de Dieu ſeul, que le juſte mépriſé, calomnié, perſécuté, reparoîtront avec honneur & recevront de gloire & d'éloges de ceux qui, ſur la terre, les ont déshonorés !

O Valmont ! dans ce jour quels ſeront les objets de ton ambition & de tes déſirs ? Quelle place voudrois-tu tenir alors ? Quel rang voudrois-tu occuper ? Entends cet arrêt définitif, ce mot irrévocable qui conclut tout, qui finit tout ! » Venez, les » bien aimés de mon père, entrez en » poſſeſſion du royaume qui vous eſt » préparé ; & vous, maudits, allez au » feu éternel qui vous eſt réſervé «.

Un feu éternel ! Ici la paſſion, le libertinage, l'impiété ſe récrient. Pour des fautes d'un moment, une éternité de ſupplices ! Oui, Impies ! voilà le frein le plus puiſſant, & ſeul ſuffiſant ſans doute, que la Religion ait pu mettre au vice, & que vous voudriez lui ôter. Mais qui croirai-je davantage, d'un Dieu, qui nous menace pour nous rendre vertueux

& nous ſauver ; ou de vous, qui cherchez à nous raſſurer, il eſt vrai, mais pour nous rendre plus vicieux encore & pour nous perdre ? Que croirai-je le plus des textes formels d'un Evangile ſi divinement annoncé, ſi clairement interprété par la tradition & par l'Egliſe, cette autorité la plus reſpectable de toutes & la plus ſainte ; ou de vos raiſonnemens captieux, dont l'incertitude toute ſeule ſuffiroit pour nous déſeſpérer ? Des récompenſes éternelles & ſans bornes ne vous étonneroient pas ; & des tourmens ſans fin vous paroiſſent une abſurdité : cependant c'eſt la même équité qui doit diſtribuer les uns & les autres, & ſi la vertu peut bien mériter à l'homme une éternité de bonheur, pourquoi le crime, par une égale proportion, n'auroit-il pas la force de le rendre digne d'un éternel châtiment ? Ah ! vous ne connoiſſez pas ce que c'eſt qu'un Dieu vivement outragé par une volonté rebelle, & qui l'eſt avec lumière & avec choix ; ce que c'eſt qu'une majeſté ſuprême offenſée, bravée

dans ſes loix les plus préciſes & ſes plus ſaints commandemens ; ce que c'eſt qu'une bonté infinie méconnue, mépriſée par l'être le plus redevable envers ſon Créateur : vous ne ſavez pas quel eſt le prix du ſang d'un Dieu fait homme, de ce ſang adorable, profané par l'infidélité conſtante de ces mêmes hommes qu'il eſt venu racheter.

Oui, mon fils, il y a un enfer ; & les hommes, ſi ardens à la pourſuite des objets qui les flattent, ſont faits de manière que la crainte des maux à venir, quelque terribles qu'ils duſſent être, miſe en balance avec l'appât d'un plaiſir préſent, les toucheroit peu, dès que ces maux ne devroient pas durer toujours (*d*). Il y a un enfer : que celui-là tremble, cher Valmont, qui l'a tant de fois mérité, & qui continue chaque jour de ſa vie à le mériter encore. Ses feux matériels & ſenſibles, allumés par la juſte colère d'un Dieu, puniront par les douleurs les plus vives un corps impur & ſouillé, comme le repentir le plus amer tourmentera par les plus accablans re-

proches l'ame infidèle *. Il y a un enfer ; des feux, & des démons ; c'eſt-à-dire, des eſprits rebelles, qui, les premiers, ſe ſont révoltés contre la majeſté du Très-Haut ; qui, dégradés par leur orgueil & rendus malheureux par leur faute, ont porté envie à notre ſort, & ont voulu nous aſſocier à leur malheur ; qui, triomphant de notre infidélité, ſont devenus les miniſtres des jugemens de Dieu à l'égard de l'homme coupable, & lui feront porter ſans ceſſe, par des inventions

* On ſait aſſez que, ſi c'eſt pour l'ordinaire à l'occaſion du corps & par ſes organes que l'ame ſouffre ici-bas, elle n'a pas d'ailleurs eſſentiellement beſoin de ce corps pour ſouffrir : on ſait que tous les jours en ſonge, ou même en veillant, elle éprouve une douleur imaginaire, dont le corps n'eſt pas l'inſtrument ; & que, par exemple, elle rapporte dans de certains cas le mal qu'elle reſſent, à un membre que cependant on vient de retrancher. Il n'eſt donc pas néceſſaire que nos corps ſoient reſſuſcités, pour que l'ame péchereſſe endure déjà tous les tourmens de l'enfer.

dignes d'eux, la peine de ſa déſobéiſſance. Dans l'affreux ſéjour qu'habitent ces eſprits de ténèbres, les réprouvés, liés les uns aux autres par une chaîne de calamités & d'infortunes, n'appercevront de toute part que des objets de conſternation & d'horreur; n'entendront que des imprécations & des blaſphêmes; ne verront couler que des pleurs; ne pouſſeront que des gémiſſemens & des cris; ſe reprocheront tour à tour les occaſions, les exemples, les moyens de ſéduction, les lâches condeſcendances, les folles amours, toutes les paſſions qui les ont mutuellement égarés; ſe reprocheront à eux-mêmes, l'abus des lumières & des grâces, l'oubli des devoirs, leur perte volontaire, leur éternité de contentement & de gloire ſacrifiée à une ſatisfaction d'un moment; ſe demanderont en vain quand l'éternité finira; ſouleveront leurs chaînes brûlantes pour étancher leur ſoif, pour rafraîchir leur ardeur, pour s'élancer dans le ſein de la félicité ſuprême, tandis qu'une main vengereſſe les repouſſera à chaque inſtant

pour les tenir plongés dans l'abîme du déſeſpoir *.

Ah ! mon fils, il y a un enfer : & tu as joué tant de fois l'auguſte vérité ; tu as tourné en dériſion la loi ſainte de ton Dieu ; tu as blaſphémé ce que tu ne connoiſſois pas ; tu as brûlé d'une flamme adultère ; tu t'es rendu homicide ; tu as dévoué ton ſemblable à l'anathême, tu t'y es dévoué toi-même ; & tu vis..... ! & la patience du Très-Haut ne s'eſt point laſſée (*e*) ! Et tu peux encore, par le repentir & la pénitence, t'épargner le triſte ſort qui t'étoit réſervé ! Et ſenſible à ton état, frémiſſant ſur tes dangers, l'ame tendre & compatiſſante d'un père a volé toute entière au devant de tes malheurs ! Et ton Dieu, cher ami, te rap-

* C'eſt d'après ces triſtes, mais importantes vérités, qu'un Père de l'Egliſe s'écrioit : *Un moment.... & une éternité !* S. Chryſ.

» Le plaiſir qui accompagne le péché paſſe, » dit un autre Père, mais les ſuites du péché » ne paſſent pas «. *Peccare tranſit, peccatum manet.* S. Aug.

pelant par ma voix, te ſollicitant, te preſſant, t'éclairant par de grands exemples, te ménageant des revers, t'offrant par-tout des motifs de converſion, veut bien t'ouvrir le ſein de ſa miſéricorde, te tend les bras, te montre encore la perſpective du bonheur, te fait enviſager le ciel comme le terme de tes travaux, & te promet dans cet heureux ſéjour une récompenſe digne de lui! quelle récompenſe! la jouïſſance de toutes ſes perfections, la connoiſſance de toutes les vérités dont il eſt la ſource, le développement de toutes ſes merveilles, la ſociété de ces eſprits immortels qui brillent de ſon éclat & brûlent de ſes feux, l'enivrement de ſon amour, des torrens d'une ſainte volupté, une touchante & céleſte harmonie, une paix ineffable, un royaume ſtable, une couronne immortelle, une béatitude enfin (*f*) que l'Apôtre n'a pu rendre qu'en diſant, que » l'œil n'a rien vu, que l'oreille n'a » rien entendu, que l'eſprit ne peut con» cevoir, & que le cœur ne peut ſentir » ici-bas rien qui approche de ce que

» Dieu a préparé à ceux qui l'aiment «.

O bonté ! ô clémence d'un Dieu, ſi long-tems, ſi indignement outragé ! & qui, pour te pardonner, pour te rendre heureux, ne te demande que le ſentiment d'un cœur contrit & humilié. Ah ! pourrois-tu bien, cher Valmont, ne pas être ſenſible à ſa tendreſſe ? Rappelle-toi tout ce qu'il a fait en ta faveur ; l'être qu'il t'a donné, les facultés dont il t'a orné, les biens dont il t'a fait jouïr, les momens, les années qu'il a daigné te laiſſer ; lorſqu'en te les ôtant il te perdoit pour toujours : rappelle-toi le bienfait de la Rédemption, tout ce qui l'a précédé, annoncé, préparé pendant tant de ſiècles, & toutes les grâces qui en ont été l'heureux fruit : conſidère Jéſus-Chriſt devenu victime pour tes péchés : & ſi tu as le cœur tant ſoit peu ſuſceptible de ſentiment, ôſe encore être ingrat, & demeurer infidèle.

Mais peut-être, c'eſt la grandeur même de tes fautes qui retient dans cet inſtant l'effuſion de ta reconnoiſſance, & qui, par le découragement & l'abattement où

elle te jette, empêche ton retour. Ah ! tes crimes, fuſſent-ils plus grands encore, n'égaleront jamais la miſéricorde de ton Dieu & les mérites de ſon Fils. Que l'impie ſe faſſe du Dieu des Chrétiens un fantôme odieux, pour ſe diſpenſer de l'adorer ; qu'il le peigne, aux autres & à lui-même, vindicatif, jaloux, cruel, inexorable, lorſqu'il n'eſt que juſte, & que ſa jalouſie, ſa colère, & ſes vengeances ne ſont en lui que l'amour de l'ordre & la ſouveraine équité ; qu'il ne le voye que comme un Dieu terrible, & qu'il oublie ſa miſéricorde & ſa bonté : tu ne dois pas en être ſurpris ; c'eſt ainſi que la paſſion peint tout de ſes propres couleurs. Mais, formé maintenant à l'école de la vérité, conſulte la Religion, ouvre nos livres ſacrés : & tu y retrouveras par-tout le vrai Dieu, ennemi du péché, & ne puniſſant qu'à regret le pécheur ; le menaçant en père, pour ne pas le frapper en juge ; ne voulant pas la mort de l'impie, mais qu'il ſe convertiſſe & qu'il vive : tu l'entendras nous dire, qu'autant ſa majeſté

eſt grande, autant eſt grande ſa clémence; & que dans l'exercice qu'il en fait, elle eſt encore bien au deſſus de toutes ſes œuvres: tu l'entendras rappeler ſon peuple par les paroles les plus tendres, par les motifs les plus touchans; & lui faire ſentir qu'en abandonnant ſon créateur, ſon bienfaiteur, le principe de tout bien, il s'eſt mépris, il a changé une ſource d'eaux vives, de joies pures & inaltérables, contre les eaux bourbeuſes d'une citerne entr'ouverte, contre de faux plaiſirs & d'infâmes voluptés: plus que tout encore, tu entendras ton divin Maître te dire, qu'il eſt venu, non pour que les pécheurs périſſent, mais pour qu'ils ayent la vie; non pour juger le monde, mais pour le ſauver: tu le verras, ſous la forme du bon Paſteur, courir après la brebis égarée, & à travers les ronces & les épines la ramener au ſein du troupeau: tu le verras, dans les paraboles les plus conſolantes & par les plus vives images, te tracer en traits de feu, & la honte de tes égaremens, & la facilité du retour: il t'offrira à toi-même ſous la forme de

l'enfant prodigue; & te montrera les ſentimens d'un père, qui, du plus loin qu'il apperçoit ſon fils, court au devant de lui, ſe penche ſur ſon cou, le ſerre entre ſes bras, le couvre de baiſers, & le comble de ſes faveurs.

Aimable peinture! tableau fidèle, où ſont exprimés avec tant de grâces & d'énergie les douceurs & les charmes de la converſion! Oui, mon fils, crois en ma propre expérience, rien n'eſt ſi doux que le moment du retour. La pénitence n'eſt dure & pénible, que pour un cœur foiblement touché & qui ne la fait qu'à demi: mais lorſque le cœur eſt bien pénétré, lorſqu'il s'ouvre tout entier au repentir & à l'amour; ah! que les larmes que ce repentir fait répandre ſont douces, & que l'onction qui les accompagne, que la touche ſecrète de la grâce qui élève l'ame & la ravit, lui laiſſent peu regretter les faux biens qu'elle ſacrifie *!

* » On s'imagine ordinairement que la vie » ſpirituelle n'a de douceurs qu'à la fin, & » qu'encore faut-il les acheter par de grandes

Fais en toi-même l'épreuve, mon fils; & tu bénitas mille fois l'heureux moment qui t'aura rendu à ton Dieu; & au ſein du détachement qu'il inſpire, tu reconnoîtras qu'on eſt plus heureux à ſon ſervice, par les privations mêmes que le devoir exige, que ne le ſont les mondains par leurs liaiſons frivoles *, par leurs jouiſſances & leurs plaiſirs (*g*).

» peines : cela n'eſt pas vrai, quand l'amour » s'en mêle. Il donne, il eſt vrai, à l'ame qui » en a beſoin, des remèdes amers ; mais il » la fortifie ſecrètement dans ſa ſouffrance, & » la couronne dans ſes travaux «. *M. l'Abbé de Choiſy.*

* » Les martyrs de la ſociété ſeroient bien étonnés, s'ils avoient la bonne foi de ſe rendre compte de leurs prétendus plaiſirs. J'ai connu un homme qu'une épreuve ſingulière rappela tout à coup à la raiſon : il s'aviſa un ſoir, en rentrant chez lui, de ſe ſoumettre à une eſpèce d'examen ſur l'inaction variée de ſa journée ; il s'en traça un fidèle tableau : l'amour-propre, en lui, comme le ſentiment, furent également révoltés : il trouva qu'il avoit dit & entendu des trivialités, des ſons dépourvus

d'idées, des menſonges groſſiers ; que ſon cœur n'avoit été nullement intéreſſé ; que ſon eſprit étoit reſté inappliqué & dans le beſoin, tandis qu'il avoit eu la foibleſſe ou plutôt l'inſigne fauſſeté de faire accroire que la ſociété l'attachoit. Il fut couvert de honte à ſes propres ieux. Depuis ce moment, il renonça ſur-tout à ce qu'on appelle ſi fauſſement la *bonne compagnie*.... Ne confondons point la vie réelle avec la vie factice, & il y aura bien peu de jouïſſances dont nous ſoyons jaloux «. *M. d'Arnaud*, note ſur *d'Almanzi*.

NOTES.

PAGE 306.

(a) *QUEL vide ils laiſſent dans l'ame, quand on les poſsède ! Quels regrets, &c.* Je ne vois rien qui doive plus contribuer à modérer l'attachement trop vif que nous avons pour les biens ſenſibles, que ces deux caractères qui leur ſont propres ; leur impuiſſance à nous rendre heureux, & leur inſtabilité. Dans quelque degré qu'on les poſsède, ils ne nous ſatisfont pas ; quand ils ſeroient de nature à nous ſatisfaire, il faudra les perdre : ces deux réflexions, bien médités, ſuffiroient, ce me

ſemble, pour réprimer toutes les ſaillies de nos paſſions.

On ne peut mieux peindre la vanité des biens de ce monde, que ne l'a fait Madame de Maintenon, lorſque, dans la ſituation la plus brillante & qui paroiſſoit devoir ne lui laiſſer rien à déſirer, elle écrivoit à Madame de la Maiſonfort : » Que ne puis-je vous donner » mon expérience ! Que ne puis-je vous faire » voir l'ennui qui dévore les Grands, & la » peine qu'ils ont à remplir leurs journées ! » Ne voyez-vous pas que je meurs de triſteſſe, » dans une fortune qu'on auroit eu peine à » imaginer ? J'ai été jeune & jolie ; j'ai goûté » des plaiſirs ; j'ai été aimée par-tout. Dans » un âge plus avancé, j'ai paſſé des années » dans le commerce de l'eſprit ; je ſuis venue » à la faveur ; & je vous proteſte, ma chère » fille, que tous les états laiſſent un vide af- » freux «. Si quelque choſe, ajoute M. de Voltaire en citant ces paroles, pouvoit détromper de l'ambition, ce ſeroit aſſurément cette lettre. *Siècle de Louis XIV.*

Madame de Maintenon, qui pourtant n'avoit d'autre chagrin que l'uniformité de ſa vie auprès d'un grand roi, diſoit un jour au Comte d'Aubigné, ſon frère : » Je n'y puis » plus tenir ; je voudrois être morte «. On

sait quelle réponse il lui fit : *Vous avez donc parole d'épouser Dieu le père* « ? Ibid.

L'ambitieux, dit Young, dédaigne ses succès, & sa gloire lui fait pitié. » Est-ce-là tout « ? s'écrie César monté sur le trône de l'univers. On a vu les plus grands Monarques abdiquer l'empire, pour chercher dans une vie privée, un repos, que, sans une piété solide, elle ne peut encore nous donner.

La grâce se sert souvent de cette insuffisance des créatures, pour nous attirer : c'est ainsi qu'elle a touché le cœur d'un homme fort connu dans le diocèse de Ch...., par son zèle & par ses vertus. Il étoit officier dans le régiment de ..., & donnoit un bal à quelques dames de la ville où il étoit en garnison. Au milieu de la nuit, & parmi les plaisirs bruyans auxquels on se livroit autour de lui, il se sentit une lassitude, un dégoût qu'il ne pouvoit vaincre. Sa mélancolie devint si forte, qu'il pria un de ses amis de faire pour lui les honneurs du bal, & alla se promener sur le bord de la mer, dont le rivage bordoit les remparts de la ville. Le spectacle d'un ciel étoilé, celui d'une mer tranquille, dont les flots venoient se briser à ses pieds, le silence & le calme de toute la nature, sollicitèrent vivement son cœur, & donnèrent un libre cours à ses ré-

flexions. » Que fais-je, disoit-il, & où cherché-» je un bonheur qui me fuit! Pourquoi m'arrê-» ter aux objets créés, tandis que celui qui a » fait ce monde si magnifique, s'offre tout » entier lui-même pour remplir mes vœux? O » mon Dieu! s'écria-t-il ensuite comme S. Au-» gustin, que c'est bien en vain que notre cœur » se tourne & se retourne de tous côtés, puis-» qu'il n'éprouve par-tout qu'inquiétude & que » tourment, lorsqu'il ne se repose pas en vous! » C'en est donc fait, c'est à vous seul que je » veux m'attacher pour toujours «! Dès qu'il fut de retour chez lui, il mit ordre à ses affaires; & se consacrant au service des Autels, il devint, ce qu'il est aujourd'hui, un homme puissant en œuvres & en paroles, qui, touché jusqu'aux larmes des vérités qu'il annonce, opère les plus grandes conversions par ses discours & par ses exemples.

PAGE 309.

(b) *Vois toute leur grandeur anéantie & leur majesté réduite en poussière.* C'est ce spectacle qui convertit François de Borgia, duc de Gandie, & en fit un saint. Nommé par Charles-Quint, pour conduire de Tolède à Grenade & y faire inhumer le corps de l'impératrice

Iſabelle, » lorſqu'il fallut, dit l'auteur de ſa vie, le délivrer au Clergé de Grenade & ouvrir le cercueil de plomb, pour atteſter que c'étoit le corps de cette Princeſſe, ce fut un ſpectacle effroyable pour tous ceux qui étoient préſens, de n'y rien voir qui pût la leur faire reconnoître, & de n'y trouver qu'un amas hideux de pourriture & de corruption. Les perſonnes qui devoient ſervir de témoins d'une reſſemblance dont il ne reſtoit plus aucun veſtige, refuſèrent de le faire, & ſe retirèrent bien loin pour s'épargner l'horreur que leur cauſoient la vue & l'odeur du corps de cette maîtreſſe de tant de grands Etats, qui peu de jours auparavant paſſoit pour la plus belle, auſſi bien que pour la plus puiſſante & la plus heureuſe Princeſſe du monde. François de Borgia compara l'état où il voyoit cette Princeſſe, avec celui où il l'avoit vue peu de tems auparavant; le ſoin qu'on prenoit de la fuir, avec l'empreſſement que chacun avoit de l'approcher & de lui faire ſa cour, ces reſtes affreux d'elle-même qu'on n'oſoit regarder, avec la pompe & la magnificence dont elle étoit environnée; & comprenant mieux que jamais la vanité des grandeurs humaines & des ſoins que l'on prend pour y parvenir, il apprit à ne plus tenir à tous les objets qu'on peut perdre par la mort «.

PAGE 315.

(c) *Jour de manifeſtation & de gloire, &c.* Rien de plus digne de Dieu & de la Religion, rien de plus grand que l'idée du Jugement dernier, telle que la foi nous la donne. Dieu ſe manifeſtant à l'Univers dans tout l'éclat de ſa grandeur; nous montrant toute la dépendance & tout le néant des objets créés; nous dévoilant tout le ſyſtême de la création, les voies ineffables de ſa providence, les tréſors de ſa bonté, les décrets de ſa juſtice, la chaîne immenſe de tous les êtres, l'ordre & la fin de tous les évènemens; plaçant chaque homme vis-à-vis du monde entier; éclairant tous les eſprits des plus purs rayons de ſa lumière; diſſipant toutes les illuſions; confondant tous les prétextes; mettant à découvert tous les cœurs; rendant à chacun de nous la gloire ou l'opprobre que nous aurons mérité; prononçant un jugement définitif, une ſentence ſans appel; diſcernant, de la manière la plus ſolennelle, le juſte & l'injuſte, le vice & la vertu: quelles ſublimes idées pour qui ſait les méditer! Je ne ſuis pas étonné qu'un roi Bulgare ſe ſoit fait Chrétien, pour avoir vu & s'être fait expliquer un tableau du Jugement dernier. *Voyez M. le Beau,*

Beau, Hiſtoire du Bas-Empire, tome XV, page 42.

On rapporte qu'un philoſophe nommé Conſtantin, envoyé par un Empereur de Conſtantinople à Wladimir, duc de Ruſſie, lui fit voir un tableau repréſentant le *Jugement univerſel*, qui l'effraya beaucoup. *De quel côté voudriez-vous être placé dans ce moment terrible* ? lui demanda Conſtantin. *A la droite du Fils de Dieu*, répondit Wladimir. *Eh bien* ! s'écria le philoſophe, *faites-vous Chrétien* ; & le prince ſe convertit. *Anecdotes des Beaux Arts.*

PAGE 321.

(d) *Il y a un enfer ; & les hommes, ſi ardens à la pourſuite des objets qui les flattent, ſont faits de manière, &c.* » La juſte détermination des peines dépend du rapport qu'elles ont avec le grand but du gouvernement, qui eſt de faire obſerver les loix. Pour remplir ce but, il n'eſt pas néceſſaire qu'il y ait une exacte proportion entre le crime & la peine : il ſuffit que la peine ſoit telle qu'il la faut pour le bien public ; c'eſt-à-dire, qu'elle ſoit capable, en imprimant une juſte terreur, de procurer, autant qu'il ſe peut, l'obſervation des loix, & d'empêcher que les hommes, ſéduits par leurs paſſions, ne ſoient portés à les en-

freindre : ainſi, toute punition proportionnée à cette fin, n'eſt point injuſte. C'eſt donc ſur cette fin qu'il faut meſurer l'éternité des peines. Or je demande à cette foule d'hommes cruels, fourbes, dénaturés, adultères, inceſtueux, ſacrilèges, & parricides, qui tous les jours inondent la terre de crimes ; je leur demande quelle impreſſion feroit ſur leurs eſprits la menace d'une punition bornée & paſſagère ; puiſque dans les momens terribles de paſſions & de fureurs, ſouvent la crainte des peines éternelles ne peut arrêter leur farouche emportement ; puiſque, ſuſpendus au deſſus des abîmes éternels, par un fil qui peut ſe rompre à chaque inſtant, on voit ces hommes, dans une affreuſe ſécurité, aiguiſer tranquillement le poignard qui doit égorger l'Innocence. Que deviendroit donc le genre humain, ſi ce frein manquoit encore à ſa perverſité ? Une fatale expérience nous prouve que l'éternité des peines, quelque terrible qu'elle ſoit, n'eſt pas trop forte pour nous détourner du crime. Cette punition eſt donc proportionnée au but que s'eſt propoſé le Légiſlateur ſuprême, de prévenir, autant qu'il ſe peut, l'infraction de ſes loix. Si elle eſt proportionnée à ce but, elle n'eſt donc point injuſte. L'expérience, en prouvant ſa néceſſité, en démontre la juſtice...

» Rien de plus effrayant pour l'imagination que l'idée des peines éternelles). Nos ieux épouvantés ſe promènent avec effroi ſur la vaſte immenſité de cette mer brûlante. Nous n'y découvrons que des objets éternellement lugubres, objets de déſolation & d'horreur: une roue immenſe de douleurs, autour de laquelle les hommes coupables tourneront ſans ceſſe, ſans jamais trouver le point où elle finit; tel eſt l'horrible tableau de l'éternité des peines. Mais quoi! parce que cette image eſt affreuſe, faut-il chercher à l'affoiblir? parce qu'une vérité eſt terrible, eſt-ce une raiſon pour la combattre.....? Puiſque l'éternité, ſi elle exiſte, ſubſiſtera malgré les efforts impuiſſans de votre raiſon; la voix de la ſageſſe, votre propre intérêt vous commande de prendre le parti le plus sûr. Dans une incertitude, même égale, vous devriez toujours agir comme ſi les peines étoient éternelles. C'eſt une loi que la prudence vous impoſe; vous ne courez aucun riſque en croyant; mais ſi l'éternité exiſte & que vous ne la croyiez pas, vous vous précipitez vous-même dans des maux éternels. Ainſi, pour vous réſoudre à ne point croire, il ne faut pas ſimplement des doutes frivoles, il faut les raiſons les plus déciſives & les plus triomphantes.

Or je ſoutiens au contraire que vous avez les raiſons les plus frotes, pour douter de la vérité de votre ſentiment. Ces raiſons ſont, 1°. l'autorité de la révélation, qu'il faut combattre & renverſer avant d'établir votre ſyſtême, puiſque l'éternité des peines eſt un dogme révélé. 2°. Si vous recevez la révélation, l'autorité des Livres ſacrés, où l'on trouve un grand nombre de paſſages dont le ſens ne peut être équivoque, & qui, tous, établiſſent, avec la dernière évidence, l'éternité des peines ainſi que l'éternité des récompenſes. 3°. L'autorité de dix-ſept ſiècles, pendant leſquels l'Egliſe entière, & tout ce qu'il y a eu de grands hommes dans l'Egliſe, a toujours cru l'éternité, & interprété de la même façon les paſſages des Livres ſaints ſur ce ſujet. 4°. La foibleſſe de l'eſprit humain, qui, limité par des bornes ſi étroites, ne peut être un juge compétent pour déterminer juſqu'où doit s'étendre la bonté de l'Etre ſuprême, & à quel point doit s'arrêter ſa juſtice. 5°. L'impoſſibilité de connoître, par la raiſon, quelle eſt la peine proportionnée à une offenſe commiſe envers un Etre infini; car on ne peut connoître l'étendue de l'offenſe, ſans connoître la grandeur de l'Etre offenſé: or il n'y a que Dieu qui ſe connoiſſe lui-même; Dieu eſt donc le ſeul qui puiſſe décider de

cette proportion «. Ces réflexions sont tirées d'un petit ouvrage, dont l'objet principal est la réfutation du Déisme, & qui a pour titre : *Réflexions Philosophiques & Littéraires sur le Poëme de la Religion naturelle.* Cet ouvrage, qui est de M. Thomas, depuis de l'Académie Françoise (voyez la France Littéraire), est rempli de religion & de vraie philosophie.

PAGE 324.

(e) *Et la patience du Très-Haut ne s'est point lassée !* Dans l'accord de sa miséricorde & de sa justice, nous ne pouvons dire, quel est de ces deux attributs celui que Dieu va exercer à notre égard, si nous continuons à lui résister.

Il est le maître de ses grâces, & nous n'en savons pas la mesure par rapport à chacun de nous. Quelquefois il daigne encore nous attendre ; souvent aussi il nous frappe, lorsque nous y sommes le moins préparés ; & rien n'est plus absurde que de hazarder son salut sur un peut-être, & de mettre son éternité à la merci du lendemain. Témoin un jeune homme, dont la personne de qui je tiens ce fait connoissoit particulièrement toute la famille. Depuis long-tems une

mère tendre & éclairée le preſſoit de changer de conduite, & de ſuivre plus régulièrement les principes de la Religion, à laquelle il n'avoit pas ceſſé de croire. » Je ſuis diſpoſé, » dit-il à ſa mère, à ſuivre vos avis; je com» mence à me laſſer de la vie que je mène. » Je ne vous demande pour tout délai, que » ces trois jours qui vont finir le Carnaval, » & je vous promets que le lendemain vous » me trouverez tout différent «. L'inſenſé, ſelon l'uſage de tant de Chrétiens aveugles, ſe prépare, par la jouïſſance de tous les plaiſirs, à la pénitence qu'il devoit faire le premier jour du Carême. Les trois jours ſe paſſent. Le Mardi il rentre chez lui très-tard à ſon ordinaire. Le Mercredi des Cendres de grand matin, on entend du bruit dans ſa chambre. Un domeſtique entre: il le trouve étendu ſur le plancher, & ſuffoqué par un coup de ſang avant qu'on eût eu le tems de le ſecourir.

PAGE 325.

(f) *Une béatitude enfin que l'Apôtre n'a pu rendre qu'en diſant, &c.* Sans faire de comparaiſon, puiſqu'en effet le bonheur du ciel eſt autant au deſſus des plaiſirs de la terre, que l'infini eſt au deſſus de tout ce qui eſt fini; il n'y a point d'homme un peu ſenſible aux

plaisirs de l'esprit & du cœur, qui n'ait eu dans sa vie quelque moment délicieux; qui n'ait éprouvé le doux effet d'un sentiment vif, ardent, d'un transport brûlant, qui le faisoit sortir de lui-même, qui l'enivroit de contentement & de joie; & si c'étoit un transport de l'amour divin, il sait quelle en étoit l'ineffable douceur! Que cet homme se considère comme fixé, par la puissance de Dieu même, dans ce transport si ravissant & si doux, dans la contemplation de cette vérité si aimable à ses ieux, dans ce sentiment si agréable & si vif, qui n'a duré pour lui qu'un instant; qu'il envisage, comme un état permanent, cette situation, trop courte à son gré, trop rapidement, trop facilement écoulée; & il aura du ciel une idée telle qu'on peut l'avoir sur la terre.

PAGE 330.

(g) *Plus heureux..... que ne le sont les mondains..... par leurs jouissances & leurs plaisirs.* Plusieurs traits de Madame de la Valière prouvent bien ces grandes vérités. Un jour elle communiqua à Madame Scaron le dessein qu'elle avoit de se faire Carmélite. C'est un dessein, lui dit-elle, que je médite depuis long-tems; & pour me préparer aux austérités de l'état que je vais embrasser, je

porte un cilice : on ne peut trop expier le crime d'avoir trop aimé. Eh comment soutiendrez-vous, lui dit Madame Scaron, la vie d'une Carmélite, vous, accoutumée dès l'enfance à la molleſſe & aux plaiſirs ? » Ah ! Madame, lui répondit Madame de la Valière, en montrant le Roi & Madame de Monteſpan, quand j'y trouverai des peines, je n'aurai qu'à me rappeler toutes celles que ces deux perſonnes m'ont fait ſouffrir «.

Quelque tems après qu'elle eut accompli ſa réſolution, Madame de Monteſpan, étant allée aux Carmélites avec la Reine & Madame de Maintenon, propoſa une loterie, & fit apporter tout ce qui pouvoit convenir à des Religieuſes. Ces ſaintes filles entrèrent en ſcrupule ; les Agnus, les Crucifix, les Guimpes, les Chapelets, leur parurent tenir quelque choſe de la main impure qui les leur offroit : pour ſe raſſurer, elles permirent à Madame de Monteſpan de payer les lots, & prièrent Madame de Maintenon de les diſtribuer. Sœur Louiſe de la Miſéricorde gagna une Magdeleine. Madame de Monteſpan jeta les yeux ſur l'image, & en fut touchée. Ces cheveux épars, ces mains jointes, ces yeux épuiſés de larmes, ce front plein de confuſion, d'amour, de crainte, d'eſpérance, la préſence de Madame

de la Valière qui étoit tout cela, la honte d'être ce que la Valière avoit été, un premier désir d'imiter dans sa pénitence celle qu'elle avoit plus qu'imitée dans ses égaremens, jetèrent Madame de Monteſpan dans un trouble, mal diſſimulé par une gaieté forcée, & augmenté par les queſtions qu'elle fit à Madame de la Valière. Tout de bon, lui dit-elle, êtes-vous auſſi ſatisfaite qu'on le dit? Non, répondit la Carmélite, je ne ſuis pas ſatisfaite, mais je ſuis contente. Et vous, Madame? Pour moi je ne ſuis ni l'un ni l'autre.

C'eſt cette même Madame de la Valière, qui lorſqu'on lui annonça la mort du Duc de Vermandois qu'elle avoit eu de Louis XIV., répondit: » Je dois pleurer ſa naiſſance encore plus que ſa mort «.

On craint de prendre ſur ſoi le joug du Seigneur, ce joug qu'il nous adoucit par ſa grâce; & l'on ne ſpenſe pas à ce qu'il en coûte pour porter celui du monde & des paſſions. Dans les places mêmes les plus éminentes, dans les ſituations qu'on envie le plus, quel aſſerviſſement, quels dégoûts, & quelle contrainte, que peut-être on n'y ſoupçonneroit pas! On peut en juger par la manière dont une femme célèbre, la Princeſſe des Urſins, décrivoit à la Maréchale de Noailles les peines de ſon emploi auprès de Philippe V & de la Reine d'Eſpagne, dont

elle étoit *Camarera-Mayor* ou Dame d'Honneur : quelque plaisante que soit sa Lettre, tout y fournit matière aux plus sérieuses réflexions.

» Dans quel emploi, bon Dieu, m'avez-vous » mise ! je n'ai pas le moindre repos, & je ne » trouve pas même le tems de parler à mon » secrétaire. Il n'est plus question de me repo- » ser après le dîner, ni de manger quand j'ai » faim. Je suis trop heureuse de pouvoir faire » un mauvais repas en courant ; & encore est- » il bien rare qu'on ne m'appelle pas dans le » moment que je me mets à table. En vérité, » Madame de Maintenon riroit bien, si elle sa- » voit tous les détails de ma charge. Dites-lui, » je vous supplie, que c'est moi qui ai l'hon- » neur de prendre la robe de chambre du Roi » d'Espagne lorsqu'il se met au lit, & de la lui » donner avec ses pantoufles quand il se lève. » Jusque là je prendrois patience ; mais que » tous les soirs, quand le Roi entre chez la » Reine pour se coucher, le Comte de Béna- » vente me charge de l'épée de S. M., d'un pot » de chambre, & d'une lampe que je renver- » se ordinairement sur mes habits, cela est trop » grotesque. Jamais le Roi ne se leveroit si je » n'allois tirer son rideau ; & ce seroit un sacri- » lège, si une autre que moi entroit dans la » chambre de la Reine, quand ils sont au lit. » Dernièrement la lampe s'étoit éteinte, parce

» que j'en avois répandu la moitié. Je ne savois » où étoient les fenêtres, parce que j'étois » arrivée de nuit dans ce lieu-là : je pensai me » casser le nez contre la muraille ; & nous » fumes, le Roi d'Espagne & moi, près d'un » quart d'heure à nous heurter en les cher- » chant. S. M. s'accommode si bien de moi, » qu'elle a quelquefois la bonté de m'appeler » deux heures plutôt que je ne voudrois me » lever. La Reine entre dans ces plaisanteries ; » mais cependant je n'ai point encore attrapé » la confiance qu'elle avoit aux femmes de » chambre Piémontoises. J'en suis étonnée ; » car je la sers mieux qu'elles, & je suis sûre » qu'elles ne lui laveroient point les pieds & » qu'elles ne la déchausseroient point aussi » promptement que je fais «.

» C'est une femme très-haute, ajoute M. Millot, en rapportant cette Lettre, qui s'as- servit à ce point, qui se complaît dans un service si propre à la rebuter : elle a son but, elle y parviendra. Elle désire à la vérité du soulagement ; mais en attendant elle fait tous ses efforts pour tirer avantage de ses fatigues «. Quel avantage ! & au fond quelle proportion entre la peine & la récompense !

Cette princesse, avec la pauvreté dont elle se plaignoit assez souvent, entretenoit ordi- nairement, à Rome, quatre gentilshommes,

pluſieurs pages, douze laquais, &c. & s'étoit propoſé d'en augmenter beaucoup le nombre en Eſpagne. » Je ſuis gueuſe, il eſt vrai, écri» voit-elle à la Maréchale ; mais je ſuis encore » plus fière, & rien ne le prouve tant que » l'opinion que l'on a de mes grandes richeſ» ſes. Dans cette occaſion je me ferai un » point d'honneur de ne rien demander, & » cependant je ferai une dépenſe proportion» née à l'éclat de l'emploi dont le Roi m'ho» nore *a*. *Mémoires politiques & militaires, &c.* par M. l'Abbé Millot.

LETTRE LVII.

D'Emilie au Marquis.

UN nouveau jour luit donc pour moi : non seulement le Ciel me ramène des ombres de la mort, des portes du trépas ; non seulement, mon père, je puis encore vous écrire, vous exprimer mes tendres sentimens, apprendre de vous à faire un saint usage de la vie, de la santé que Dieu a daigné me rendre, & que je crois devoir à vos vœux & à vos prières ; mais votre fils, votre cher fils est tout entier à la Religion, à la vérité, à la vertu. Votre dernière Lettre vient d'achever, pour sa conversion & son bonheur, ce que les précédentes n'avoient fait qu'ébaucher. Quels détails j'ai à vous faire ! & que vous allez partager vivement toute la joie que je ressens !

Je sortois à peine de l'état de foiblesse qui accompagne les beaux jours de la convalescence, lorsque des circonstances imprévues m'ont appris toutes les pertes

que faisoit mon mari, & le rang dont la Reine vouloit m'honorer. Valmont risquant toujours d'être arrêté & ne pouvant me voir que difficilement, je me sentis assez de forces pour me faire conduire à l'instant chez Madame de Veymur, où j'eus avec lui l'entretien le plus intéressant. Dès qu'il me vit, il se jeta à mes genoux, & ce ne fut qu'en le menaçant de prendre la même posture que lui, que je parvins à le faire relever. Il me témoigna, comme il l'avoit déjà fait tant de fois, les plus tendres regrets des maux qu'il m'avoit causés, mais en même tems les plus grandes inquiétudes sur son sort & sur ce que j'allois devenir. Ses craintes jalouses perçoient de nouveau à travers la vive expression de ses sentimens & de ses alarmes. » Nous allons être séparés, » me disoit-il; la faveur vous retient à » la Cour, & elle m'abandonne. Au mo- » ment où mon cœur vous rend toute » la justice qui vous est due, où j'allois » réparer tous mes torts par la plus cons- » tante fidélité, vous m'êtes ravie; & » lorsqu'une fois on aura prononcé mon

» exil, peut-être, hélas ! vous m'oublierez » pour toujours «. Cher époux, répondis-je à Valmont, eſt-ce donc ainſi que vous me rendez juſtice ? Eſt-ce en outrageant ma tendreſſe, que vous prétendez me prouver la vôtre ? Ignorez-vous que vous faites le charme de ma vie, & qu'elle ne peut m'être agréable ſans vous ? » Eh, que puis-je, s'écria-t-il avec l'ac- » cent de la douleur la plus amère, que » puis-je maintenant pour votre bon- » heur, moi, qui n'en connoiſſois plus » d'autre que celui de vous rendre heu- » reuſe ? Que me reſte-t-il à vous offrir ? » quel bien eſt encore en ma puiſſan- » ce « ? — Votre cœur, cher Valmont. De tous les biens, il eſt le ſeul que je déſire que vous me conſerviez ; & ſi j'en crois le mien, non, nous ne ſerons pas ſéparés. — Ah ! il le faut, Madame, reprit-il vivement, il le faut, & on vous y contraindra. Vous le devez d'ailleurs à votre fils, vous vous le devez à vous-même ; & pourquoi vous aſſocieriez-vous à mes malheurs ? Vous les avez ſi peu mérités ! — O mon ami ! qu'appelles-

tu des malheurs ? tu me connoîtras donc toujours bien peu ! Quoi ! ne plus te voir, décoré de titres fastueux, ramper dans la foule des courtisans, encenser la fortune & ses caprices, courir après des ombres, idolâtrer un monde qui t'a perdu ; quoi ! te posséder en assurance au sein du calme & de la sagesse ; voilà ce que tu nommes des malheurs ! Eh, Valmont, ne t'ai-je donc jamais aimé pour toi-même ? T'ai-je paru dans aucun tems si fort éblouïe de la brillante chimère des richesses & des honneurs ? Est-ce donc, lorsqu'ayant vu au printems de mes années la mort de si près, j'ai puisé à son école de nouvelles lumières; lorsque ses menaces & tout son appareil m'ont si bien instruite sur le néant & l'instabilité des choses humaines ; lorsque mon ame a repris de nouvelles forces, pour résister à leurs dangereux attraits, que je serai portée davantage à les regretter ? Va, mon ami, ce que je demande au Ciel pour le contentement de tous deux, c'est que tu ne les regrettes pas plus que moi. — Chère Emilie, me répondit Valmont avec transport, ne ces-

ſeras-tu de me faire rougir de moi-même.....? Mais enfin, l'autorité? — L'autorité, mon ami, je la crois trop équitable pour me contraindre; & repoſe-toi, ſur ma tendreſſe, des moyens que j'emploierai pour la fléchir. — Fais donc ce que tu voudras, me dit mon mari. Tendre Emilie, diſpoſe de toi, de moi, de tout mon être; car je ne veux plus vivre que pour toi. — Pour Dieu par-deſſus tout, cher Valmont; pour Dieu qui t'a fait & qui peut ſeul te rendre heureux. — Eh bien, ma bonne amie, tu m'apprendras à vivre pour lui; & pourrois-je ne pas l'aimer, quand tu me le rends ſi aimable?

Je laiſſai mon mari ainſi préparé à la démarche que j'allois faire, ſans lui rien dire de trop précis; & dès le lendemain je courus me jeter aux pieds de la Reine. Je lui rendis les plus vives actions de grâces de l'intérêt qu'elle avoit daigné prendre à ma ſituation, & de la haute faveur qu'elle vouloit bien me faire; mais je la conjurai de ne pas me forcer d'accepter ſes dons, quelque prix

qu'ils euſſent à mes ieux, par mon reſpect & mon attachement pour elle. Quoi ! vous refuſez le Roi, me dit-elle; & lorſqu'à ma demande, il vous laiſſe à la Cour & près de moi, vous me refuſez moi-même ! O Madame, lui répondis-je, pénétrée de ſes bontés, je vous l'avouerai dans la ſincérité de mon cœur ; de toutes les faveurs de la Cour & de tout ce qu'elle a de plus attrayant, je ne regrette que la douceur que j'aurois éprouvée à vivre près de vous, à me former ſous vos ieux & par vos exemples, & à vous prouver par mes ſoins tout mon zèle & toute ma reconnoiſſance. Mais M. de Valmont..... Eh bien, reprit la Reine, M. de Valmont... il eſt on ne peut pas plus coupable; c'eſt lui qui a fait tous vos maux ; il ne pourroit que vous rendre plus malheureuſe encore : & c'eſt pour vous ſouſtraire à de nouveaux chagrins, que je vous retiens auprès de moi. — Ah ! Madame, il m'eſt cher ; il eſt toujours mon mari ; & ſon ſort doit être le mien. On vous l'a peint d'ailleurs ſous de trop noires couleurs : ſon eſprit eſt naturellement droit, ſon cœur

eſt bon; il m'aime, & on l'avoit égaré. — On l'avoit égaré... & qui ? Le meilleur de ſes amis, Lauſane, qui vous rendoit tant de juſtice, qui penſoit ſi bien de vous, & que l'indigne jalouſie du Comte nous a ſi malheureuſement ravi ? Ah ! quelle que ſoit la funeſte rencontre qui l'a rendu ſi criminel, le Roi ne lui pardonnera jamais. — Il eſt cependant, repris-je en verſant quelques larmes, bien digne de pardon. Vous prétendriez le juſtifier ? — Non, Madame; en ſe livrant tout entier à un emportement qu'il devoit réprimer, & en ſe rendant ſon propre vengeur, il a manqué aux loix, au Prince, à la Religion; & peut-on dès-lors ne pas être coupable ? Mais il eſt jeune, vif, & ſenſible; & ſa ſenſibilité a été miſe à de trop rudes épreuves.... J'en dis trop peut-être; & je riſquerois de devenir coupable comme lui. — Parlez, me dit la Reine, je l'exige, & vous l'ordonne.

Après toute la réſiſtance qu'il m'étoit poſſible de faire, je me vis contrainte d'obéir, & d'entrer dans tous les détails de la conduite du Baron envers moi, en-

vers mon mari. Je la repris depuis votre exil, & je finis par les aveux que Lauſane avoit faits au Comte avant de mourir, & que la jeune Madame de Veymur, inſtruite par Valmont, m'avoit rapportés. La Reine fut frappée du plus grand étonnement au récit de tant de noirceurs, & ne put ſe refuſer aux preuves que je lui en donnois. Qu'ai-je entendu ! me dit-elle; & qui n'eût été la dupe de tant de ruſes & de duplicité ? ma plus grande peine, continua-t-elle du ton le plus affectueux & le plus tendre, eſt maintenant, en partageant vos malheurs, de ne pouvoir les terminer. Dans ce moment ſur-tout, le Roi ne voudroit rien entendre; il ne ceſſe de regretter le Baron qu'il aimoit, & qui avoit ſurpris avec tant d'art ſa confiance & ſa religion. Il eſt outré contre votre mari; & ce n'eſt que parce qu'on l'a aſſuré qu'on ne ſavoit ce qu'il étoit devenu, & qu'on le croyoit paſſé dans les pays étrangers, qu'il s'eſt contenté de le dépouiller de ce qu'il poſſédoit à la Cour. Aujourd'hui, comptant vous y retenir, & par une ſuite de cette bonté que vous

lui connoiſſez, il eſt déterminé, non plus comme auparavant, à faire enfermer le Comte s'il venoit à reparoître, mais à le tenir exilé au loin & pour toujours. Tout ce que je puis donc vous promettre, eſt d'obtenir pour vous la permiſſion d'aller le joindre, & de vous réunir tous deux au Marquis de Valmont, que j'ai toujours regretté comme mon meilleur ami. Des momens plus favorables renaîtront un jour, où je pourrai plaider votre cauſe avec avantage; & ſi le Roi vous rappelle à la Cour, avec la façon de penſer que je vous connois, je croirai y avoir gagné plus que vous. Elle me dit adieu, en m'embraſſant, & les ieux mouillés de pleurs. Sa bonté fit couler les miens, malgré la joie que je reſſentois de toutes les bonnes nouvelles que j'allois porter à mon mari.

Je le trouvai méditant ſur votre dernière Lettre, qu'il venoit de recevoir. C'en eſt fait, me dit-il du plus loin qu'il m'apperçut; ton mari ne vit plus pour le monde: le monde n'eſt plus rien pour

lui. Ses faux biens ne méritoient pas de captiver mon cœur ; ils ne ſeront plus l'objet de mes regrets. Dieu eſt tout, ma chère Emilie, & mon unique douleur eſt d'avoir pu l'offenſer. Puiſſe-t-il du moins agréer mon repentir & le reſte de mes jours ! Emilie, que Dieu eſt bon ! & que je ſuis coupable ! Eh bien, mon ami, lui répondis-je en le ſerrant entre mes bras, mon cher ami, puiſque tu le reconnois, Dieu te pardonne : il ne rejette point un cœur contrit & humilié. Ah ! qu'il achève, s'écria-t-il, de briſer le mien ! Pourrai-je jamais expier, par trop de gémiſſemens & de larmes, les outrages que je lui ai faits ? pourrai-je expier..... O Dieu ! quel triſte ſouvenir vient augmenter ma peine ! quelle affreuſe image me ſuit par-tout ! cruel homicide ! à quel excès je me ſuis porté ! Lauſane ! cher Lauſane ! aux dépens de mes jours, que ne puis-je te rendre la vie... ! J'ai écarté de Valmont, autant qu'il étoit en moi, ce ſouvenir douloureux qui l'accable, qui m'accable moi-même ; & pour le rendre plus calme, en le rame-

nant à des idées moins triſtes, qui le préparaſſent inſenſiblement à tout ce que j'avois d'heureux à lui annoncer, je lui parlai le langage de la tendreſſe. Emilie, me dit-il en m'interrompant, comment peux-tu m'aimer encore, tout indigne que je ſuis? Mériterai-je jamais le pardon que tu m'accordes? & quels que ſoient à l'avenir mes ſentimens & mes mœurs, m'acquitteront-ils envers mon père, le plus tendre, le meilleur de tous les pères, de ce qu'il a fait pour moi? O que je me repens de n'avoir pas toujours cru ſes ſages conſeils, de n'avoir pas toujours penſé comme lui! — Mon bon ami, permets-nous d'oublier tes égaremens, pour ne plus voir que ton repentir. Viens en recueillir les fruits dans les bras de ton père & dans les miens: nous allons tous être réunis. Et à l'inſtant je lui ai fait part de l'entretien que je venois d'avoir avec la Reine; de la liberté qu'elle me laiſſoit, & de ſes bontés pour nous. O Dieu! s'écria-t-il à la fin de mon récit, & en levant les ieux & les mains vers le ciel; Dieu bon! Dieu infiniment

bon ! eſt-ce donc ainſi que vous me puniſſez ? Ah ! Emilie, mon cœur ne peut ſuffire à ma reconnoiſſance envers le Seigneur, & à ce que je dois à ton amour. Quoi ! Valmont te tiendra lieu de tout, ma tendre amie ! Ah ! je ſuis trop heureux ! Allons, me dit-il en ſe levant avec tranſport, allons faire part à la jeune Veymur, à ſa belle-ſœur, à ſon mari, du ſort qui nous attend ; allons leur apprendre que nous ne ferons plus avec eux qu'une même maiſon, qu'une même famille ; allons mettre en commun, avec des amis ſi chers & ſi fidèles, nos ſentimens, nos joies, & notre félicité.

Vous jugez, mon père, de l'impreſſion que fit ſur eux une ſi douce nouvelle. Ma chère Veymur, ma chère Senneville, car c'eſt le nom que j'aime encore à lui donner, tomba preſque pâmée entre mes bras, nos larmes ſe confondirent ; & ce moment fut pour nous le prélude des momens plus délicieux encore que nous nous promettons près de vous. Ah ! mon père, eſt-il ici-bas des plaiſirs plus vrais, que ceux qui naiſſent de la religion & du ſentiment ?

Nous

Nous attendons, avec impatience, l'effet des promeſſes de la Reine & le moment de notre départ ; mais juſque-là nous pouvons encore recevoir une de vos Lettres. Nous profitons du tems qui nous reſte pour mettre ordre à nos affaires ; Valmont, tout occupé de celle de ſon ſalut, abandonne les autres à Peycour, dont il eſt sûr comme de lui-même, & s'eſt remis avec la plus juſte confiance entre les mains de ſon Curé, qui lui fait faire une confeſſion générale, en pleurant de joie ſur ſon retour. Je vous écris pour nous deux, puiſqu'il a bien voulu ſe repoſer ſur moi de ces détails, & vous prie en ſon nom, ainſi qu'au mien, de mettre le comble à vos ſoins, en nous traçant par écrit les caractères d'une piété ſolide, & ce qu'il faut faire pour l'acquérir & pour y perſévérer. Nous joindrons cette Lettre à toutes les autres ; elles ſeront notre code de Religion & de Morale ; nous les relirons ſans ceſſe ; & elles auront toujours, pour vos enfans, un mérite que tout autre qu'un père ne pourroit leur donner.

LETTRE LVIII.

Du Marquis.

MES enfans ! mes chers enfans ! en qui je vis, je respire ; la consolation, le charme de mes dernières années, ô mes enfans ! peût-on éprouver les transports que vous me causez, & ne pas mourir de saisissement & de plaisir ! Digne épouse ! ma fille ! hâte-toi de venir recueillir sur le sein de ton père les larmes de joie que tu lui fais verser. Mon cher fils ! précipite avec elle ton départ, pour jouïr de mes embrassemens, & me faire jouïr des tiens. Doux embrassemens ! vives étreintes ! pourrez-vous suffire à ma tendresse ? Laisse, mon bon ami, laisse ce monde, si peu digne d'être regretté ; & viens puiser dans la retraite toutes les forces dont tu auras besoin un jour, pour le braver avec tous ses usages, avec tous ses dangers ; disons mieux... pour lui être utile. Viens faire ici l'essai de la sagesse, du contentement, & du bonheur. Que tu

vas me payer avec usure les inquiétudes que tu m'as données ! Tu es donc à Dieu sans partage ; tu lui offres après tes fautes le sacrifice du repentir & de l'amour ; pourroit-il ne pas l'agréer ?

O mon fils ! tu me fais demander par Emilie des avis propres à régler & à nourrir en toi la piété. Eh, que suis je pour t'instruire sur des objets si relevés ? un vieil enfant, qui ne peut que bégayer avec toi les premiers élémens d'une pareille science. N'importe, mon propre guide, mon Pasteur va m'aider dans un si grand ouvrage ; & par la suite il achevera, en conversant avec toi, ce que le tien aura si heureusement commencé. Que ces Anges de paix, ces dignes consolateurs des hommes (*a*), leur refuge dans leurs peines, leur soutien dans leurs foiblesses, leur ressource après leurs égaremens, leurs guides & leurs amis fidèles dans les situations les plus critiques de la vie, rempliſſent à notre égard un précieux ministère ! Et quand ils le rempliſſent dignement, ah ! qu'ils méritent bien notre confiance & nos hommages ! Celui que, dans sa clé-

mence, le Ciel nous a donné, à moi & à toutes les bonnes gens de nos hameaux, eſt leur père & le mien. Il ſera le tien, mon fils; & je lui verrai ſans peine partager avec moi ce titre ſi flatteur & ſi doux. Son ame tendre & ſenſible s'ouvre à tous les genres de misères; & ſa charité ingénieuſe trouve, pour toutes, les remèdes néceſſaires. Le meilleur des Princes ſe plaignoit d'avoir perdu un jour; mon Paſteur ſe reprocheroit d'avoir paſſé une heure, & moins encore, ſans avoir fait du bien. Si tu ſavois, cher Valmont, combien il a pris part à ma peine, comme il s'eſt intéreſſé à ton retour vers Dieu, combien il m'a fourni de lumières pour te ramener & t'éclairer; non, tu ne croirois jamais pouvoir aſſez lui marquer de tendreſſe & de reconnoiſſance. O que j'ai béni le Seigneur, du choix qu'il m'a fait faire, quand je l'ai nommé pour mon Curé! & que l'on connoît mal les avantages dont on ſe prive, & les comptes dont on reſte chargé, lorſqu'on abandonne ce choix à la faveur ou au haſard!

Soutenu, guidé par ſes leçons, je vais

donc, mon fils, répondre à tes désirs. Je vais m'entretenir avec toi de l'objet le plus intéressant dont l'homme puisse s'occuper, du seul objet qui offre à l'ame un aliment digne d'elle.

Oui, mon fils, c'est pour la piété, la folle piété, que l'homme est fait; & c'est faute d'en analyser le sentiment & d'en connoître l'excellence, qu'on ôse dans un certain monde en ridiculiser jusqu'au nom même (*b*). Eh, qu'est-ce que la piété, sinon le culte de la reconnoissance & de l'amour envers le plus aimable de tous les êtres & le plus bienfaisant? Pour quelle plus noble fin l'homme a-t-il été placé sur la terre, que pour servir de ministre & d'interprète à toute la nature, & en célébrer le Créateur? Qui jouit plus que lui de tous les trésors qu'elle renferme? Qui en saisit mieux tous les rapports? Qui en goûte mieux tous les charmes? Et quel être ici-bas rendra ce tribut de gloire à l'Etre suprême, si, au nom de toutes les créatures, l'homme ne le glorifie pas? Quoi! notre cœur est capable d'aimer; & il lui

ſera permis d'être indifférent pour l'auteur de ſon exiſtence, pour celui qui nous a fait tout ce que nous ſommes, & qui nous a tout donné ? Quoi ! la reconnoiſſance ſera la première vertu des belles ames, le lien qui attache le plus sûrement au devoir par le ſentiment, le caractère eſſentiel des cœurs bien nés ; & ce n'eſt qu'envers Dieu, le premier & le plus grand de tous les bienfaiteurs, qu'il nous ſera permis d'être ingrats ? Quoi ! nous ſommes portés à louer, à bénir, à honorer la bonté, l'équité, la ſageſſe, & tout ce qui porte un caractère d'ordre, de beauté, de perfection dans nos ſemblables ; & nous ne le bénirions pas dans l'Etre ſouverainement parfait qui en eſt la ſource ? Ah ! notre cœur nous en puniroit. Eh, comment arrive-t-il en effet, qu'à parler en général, tout retour ſur ſoi, toute vûe, tout ſentiment d'intérêt, d'ambition, d'orgueil, d'envie, de paſſion déréglée, ait quelque choſe de turbulent, d'inquiétant, de fatigant pour notre ame ; & que les retours vers Dieu, de confiance, de réſignation, d'of-

grande, de louange, & d'amour, ayent quelque chose de tranquillisant, de doux, & de consolant, qui la mette comme dans son centre ? Non, ce n'est qu'en aimant bien Dieu, que l'on peut dire avec vérité que l'aliment, la vie, le bonheur d'un être intelligent, c'est l'amour (c).

Mais dans quelle mesure doit-on l'aimer ? Ah ! il n'y en a point d'autre, disoit une ame pieuse & tendre, que de l'aimer sans mesure. N'est-ce donc pas ainsi que lui-même nous a aimés ? & le Chrétien, qui ne voit plus seulement dans son Dieu le Dieu de la nature, mais l'Auteur de la grâce ; mais un Dieu qui s'est montré assez grand, assez rempli d'amour, assez bon, pour consentir que son verbe s'unît à la nature humaine ; pour s'immoler dans la personne de son Fils au salut des hommes ; pour se choisir en lui une victime digne de sa justice, & propre à servir d'instrument à sa miséricorde ; le Chrétien qui n'aimeroit pas un tel Dieu de tout son cœur, de toute son ame, de toutes ses forces, ne seroit-il pas le plus

dénaturé de tous les êtres ? ne seroit-il pas un monstre ? Mais si c'est ainsi qu'on l'aime, on est pieux, on est dévot, on lui est consacré, dévoué tout entier * (*d*). C'est donc à dire que ses intérêts deviennent les nôtres ; que sa gloire seule nous touche & nous émeut, qu'on le retrouve par-tout & dans tous ses ouvrages, qu'on jouït avec transport de ses dons par cela même qu'ils nous viennent de lui, qu'on lui est soumis dans les épreuves qu'il nous envoie, qu'on observe avec soin ses préceptes, qu'on est zélé pour son culte,

* AIMER DIEU DE TOUT SON CŒUR, DE TOUT SON ESPRIT, DE TOUTE SON AME, DE TOUTES SES FORCES, ET SON PROCHAIN COMME SOI-MÊME, pour l'amour de Dieu (*Marc*, *xii*, *31.*) ; ce n'est pas un conseil, c'est un précepte ; c'est le premier commandement de la Loi ; c'est l'abrégé de toute la Morale évangélique, de toutes les leçons de notre divin Maître. O vous donc, qui croyez à Jésus-Christ, & qui savez que votre Dieu exige de vous un tel amour, osez bien dire que la dévotion, que la piété n'est pas un devoir !

qu'on cherche à étendre ſon nom, qu'on va au devant de ce qui peut lui plaire, qu'on écoute & qu'on ſuit avec joie ſes inſpirations & ſes conſeils, qu'on n'a en toutes choſes d'autre volonté que la ſienne.

Eh, quels ſentimens ſont plus propres à honorer Dieu, & plus dignes de l'homme ? Qu'eſt-ce qui peut mieux élever l'ame & la rendre vraiment ſublime ? Ah! mon fils, ſi Dieu exiſte, ſi avec toutes nos facultés nous ſommes ſon ouvrage ; la piété droite & ſincère, bien loin d'être une ſuperſtition, un ridicule, ou une foibleſſe, eſt le premier de tous les devoirs ; & ſa divine flamme eſt, après Dieu, ce qu'il y a de plus grand au ciel & ſur la terre.

Malheur, mon fils, malheur à ces ames foibles & puſillanimes, que le nom ſeul de la piété effraie, que le moindre obſtacle arrête, que le plus léger ſacrifice épouvante ! Malheur à ces demi-Chrétiens, dont la Religion eſt une routine, dont le culte eſt une cérémonie, qui honorent du bout des lèvres celui qui n'eſt digne-

ment honoré que par le cœur ! Malheur à ces hommes qui croient d'une manière & qui agiſſent de l'autre (*e*); qui démentent leur croyance par leur conduite; qui font blaſphémer leur foi par leurs œuvres; qui tiennent au monde, au tems, à la terre, lorſqu'ils font profeſſion d'avoir Jéſus Chriſt pour chef & pour modèle, l'éternité pour fin, le ciel pour patrie; & qui font ainſi, de l'Evangile du ſalut, la matière de leur jugement & de leur condamnation ! Malheur, malheur enfin à ces Chrétiens de nom, retenus ou excités ſeulement par la crainte; preſque toujours en deçà de la loi, pour ne pas riſquer de faire plus qu'elle ne commande; raiſonnant, équivoquant ſur le précepte, pour ſe diſpenſer de l'accomplir; meſurant, compaſſant leur plus ou moins de fidélité ſur le ſeul danger de ſe perdre; eſclaves ſous l'empire d'un maître, & jamais enfans bien nés ſous la douce loi d'un père ! Hélas ! ils traînent le joug du Seigneur, qu'ils n'ont pas la force de porter; leurs pratiques mortes & ſtériles, parce qu'elles ne ſont pas vivifiées par

l'amour, forment autour d'eux un cercle laborieux & pénible, qu'ils ſe fatiguent vainement à parcourir : n'appartenant, à proprement parler, ni à Dieu ni au monde, ils ſont un objet d'horreur pour l'un & la fable de l'autre ; ils ne goûtent ni les douceurs de la Religion, ni les plaiſirs de la vie, & ſont également malheureux par les choſes qu'ils ſe permettent & par celles qu'ils ſe refuſent.

O que bien plus ſage eſt l'ame pieuſe & fidèle ! ſa ferveur la ſoutient & l'anime ; rien ne la gêne, rien ne l'aſſervit, rien ne lui paroît difficile ; elle fait les plus grandes choſes, & les trouve encore trop petites ; elle avance toujours, & ne ſe laſſe jamais ; elle court de vertus en vertus ; & les pratiques de piété, embraſſées avec joie, bien loin de lui paroître un fardeau peſant, ont pour elle toute la douceur du joug aimable de Jéſus-Chriſt *. . . . . .

* Portez mon joug ſur vous... dit le Sauveur à ſes Diſciples ; car mon joug eſt doux & mon fardeau léger. *Matt. xi.*

O mon fils ! fuis donc la noble carrière qui s'ouvre à tes désirs. Enflamme-toi pour l'objet qui mérite le mieux de t'enflammer : & ne ressemble pas à ces adorateurs sacrilèges de la Divinité, qui profanent les beaux noms d'amour & de charité ; qui ôsent dire, j'aime... j'aime Dieu de tout mon cœur, & qui l'oublient à chaque instant, ou ne s'en souviennent que pour chercher des prétextes à leur révolte, que pour le méconnoître ou pour l'outrager.

Mais que doit t'inspirer envers lui une piété sincère ? Je te l'ai dit, cher Valmont, par-dessus tout, elle doit te conduire à la recherche de ses intérêts & de sa gloire. Il faut que cette gloire de ton Dieu soit le mobile & la règle de toutes tes actions, comme elle a été par rapport à lui-même la fin de toutes ses œuvres *. Glorifier Dieu **, le glorifier au nom de Jésus-

* Dieu a tout fait pour lui-même. *Prov. 16.* Je suis le principe & la fin, nous dit le Seigneur dans les Livres saints. *Apoc. 1, 8.*

** Soit que vous mangiez, soit que vous

Christ *, c'est la source des mérites de l'homme & du Chrétien, le grand secret de la Religion, & ce qui peut seul rendre tes moindres actions dignes d'une récompense éternelle. Eh, qu'y a-t-il de plus capable de les sanctifier & de les ennoblir, qu'une pareille fin ? Elle renferme éminemment la poursuite constante du plus grand bien que tu puisses faire, & le meilleur usage de toutes tes facultés : elle rectifiera par elle-même tes jugemens & ta conduite, si tu te souviens que la gloire de ton Dieu ne peut se procurer dignement que par le soin que tu prendras de te perfectionner de jour en jour, & par le plus grand bonheur possible que tu t'efforceras d'apporter à tes semblables : elle te fera sortir des vûes fausses,

buviez, quelque chose que vous fassiez, faites-le pour la gloire de Dieu. 1 *Cor.* 10.

* Quoi que vous fassiez, en parlant, ou en agissant, faites-le au nom de N. S. J. C., rendant grâces par lui à Dieu le Père. *Coloss.* 3.

Rendant grâces en tout tems, & pour toutes choses, à Dieu le Père, au nom de N. S. J. C *Ephes.* 5, 20.

étroites & bornées, qu'inſpirent l'orgueil & les paſſions; des vûes ſerviles & deſtructives de l'ambition; des vûes ſombres & louches d'une politique purement humaine; des vûes miſérables & ſordides d'un intérêt perſonnel & momentané; pour te faire enfanter les deſſeins les plus vaſtes & les plus généreux; pour t'attacher à un plan fixe d'ordre, d'équité, & de bienfaiſance; pour t'élever juſqu'aux ſacrifices les plus magnanimes, lorſque l'intérêt de la vérité & le bien commun l'exigeront: elle donnera à ton ame un reſſort vraiment durable, un courage qui ne s'épuiſera jamais: elle portera ſon élan ſublime juſqu'à la Divinité, & l'armera toute entière, cette ame, des forces du Tout-puiſſant; elle lui aſſurera à elle-même une gloire immortelle & une véritable grandeur. Oui, Valmont, ſi tu aimes la gloire (*f*); ſi ce feu ſacré, ce déſir inquiet des belles ames te dévore: cherches-en du moins une, qui ſoit vraie & qui ne puiſſe périr; & c'eſt dans le zèle pour la gloire de Dieu qu'elle ſe trouve.

Soutenu par un ſi beau motif, guidé par

une fin si pure, tu joindras, à ce premier principe d'une vraie & solide piété, la soumission pleine de confiance qu'il entraîne, la conformité à la volonté du Très-Haut. Heureuse soumission ! aimable conformité ! qui fait le caractère essentiel du vrai juste, & son bonheur dès cette vie même. C'est cette conformité qui place la pratique des devoirs bien avant celle des œuvres de simple conseil & de surérogation ; qui, parmi les différentes obligations de la vie civile, donne le premier rang à celles que notre état nous impose ; qui tient tout dans l'ordre, ramène tout au vrai, saisit en toutes choses le juste milieu, & retranche également les abus de la superstition & les excès de la singularité (*g*). C'est elle qui nous met à l'abri du trouble dans les évènemens contraires, des craintes & des inquiétudes pour l'avenir, des plaintes & des murmures sur le présent, ces espèces de blasphêmes contre la Providence, ces désaveux tacites de l'équité, de la sagesse, & de la bonté du Tout-puissant *. C'est

* Le vrai Chrétien n'oublie point ces belles

elle qui nous fait goûter les fruits de la patience *; qui, en nous soumettant aux loix du plus grand de tous les maîtres, nous fait reposer en paix dans le sein du meilleur de tous les pères; qui ne permet pas que nous trouvions du mécompte dans notre attente, de l'erreur dans nos désirs; & qui, dans toute circonstance, nous laisse toujours également satisfaits.

C'est elle encore, c'est cette conformité sainte, qui, ne se bornant pas à nous prescrire l'accomplissement des devoirs les plus essentiels, nous rend fidèles dans les choses mêmes les plus légères. Que dis-je? elle ne nous permet pas de distinguer, pour la direction de notre propre conduite, entre les petites fautes & les grandes. Rien n'est petit pour une

paroles de son divin Maître: » Ne vous inquiétez point comme les païens; car votre Père » sait vos besoins. Cherchez, avant toutes choses, le Royaume de Dieu & sa justice; & tout » le reste vous sera donné par surcroît «. *Mat. 6.*

* La racine de la patience est amère, a dit un auteur moderne; mais que les fruits en sont doux!

ame chrétienne, rien n'eſt léger de ce qui peut offenſer ſon père, ſon ami, ſon Dieu. Ne ſe laiſſer jamais aller à la moindre faute avec réflexion, c'eſt la première loi d'un amour délicat & tendre : & pour qui, ô mon Dieu ! ſera toute la délicateſſe du ſentiment, ſi elle n'eſt pas pour vous ? C'eſt d'ailleurs, cher Valmont, cette attention ſcrupuleuſe à ne ſe rien permettre de ce que l'amour nous défend, qui nous met le plus ſûrement à l'abri des rechutes, & qui nous conduit par degrés aux plus hautes vertus. Car c'eſt un oracle du Sauveur, que » celui qui » eſt fidèle dans les petites choſes le ſera » auſſi dans les grandes ; & que celui au » contraire qui eſt infidèle dans les unes, » le deviendra également dans les au» tres * «. *Celui qui craint Dieu*, dit l'Ecriture, *ne néglige rien :* à plus forte raiſon celui qui l'aime **.

* Luc. XVI. 10.

** Rien n'eſt plus néceſſaire qu'une grande délicateſſe de conſcience, pour nous mettre par la ſuite à l'abri des illuſions, des crimes, de

O toi ! mon fils, pourrois-tu maintenant ne pas ſentir le prix d'une vie entière paſſée dans cette fidélité conſtante ? Pourrois-tu du moins ne pas en commencer l'époque à ces inſtans de lumières,

---

l'aveuglement, de l'endurciſſement, & de l'impénitence. Si l'on n'apporte pas beaucoup de ſoin à former & à entretenir en ſoi une conſcience tendre, exacte, & timorée, on pourra bien, d'après les premiers principes d'éducation, reſſentir pendant quelque tems de l'horreur pour certaines fautes ; mais enſuite on ſe familiariſera inſenſiblement avec elles : on aura conçu le péché avec peine, avec remords ; & bientôt on l'enfantera ſans douleur.

» Ah ! ſi le premier déſordre, dit M. Rouſ-
» ſeau, eſt pénible & lent ; que tous les autres
» ſont prompts & faciles ! Preſtige des paſ-
» ſions ! tu faſcines ainſi la raiſon, tu trompes
» la ſageſſe, & changes la nature avant qu'on
» s'en apperçoive. On s'égare un ſeul moment
» de la vie, on ſe détourne d'un ſeul pas de la
» droite route : auſſi-tôt une pente inévitable
» nous entraîne & nous perd ; on tombe enfin
» dans le gouffre, & l'on ſe réveille épouvanté
» de ſe trouver couvert de crimes, avec un
» cœur né pour la vertu «.

où le Dieu des miséricordes se montre à toi avec tous ses charmes ; à ces momens de grâce & de réconciliation, où il te fait si heureusement rentrer sous son empire ? O la belle vie ! qu'on peut terminer en se disant à soi-même : » Depuis que j'ai appris à connoître mon » Dieu & à goûter combien il est doux, » j'ai eu des foiblesses, j'ai fait des fautes, » mais elles m'ont échappé ; & avant que » de les faire, & en les faisant, je ne les » voyois pas ; & si je les avois entrevues, » si je les avois seulement soupçonnées, » ô mon Dieu ! mon cœur me rend ce con» solant témoignage que je ne les aurois » pas faites «. L'heureuse mort ! où Dieu achève de tout perfectionner par le sacrifice entier de nous-mêmes, de tout purifier par ce dernier trait de sa justice, de tout pardonner par sa clémence ; & où l'on peut ainsi remettre tranquillement son ame entre les mains de son Créateur !

Mais elle suppose, cette mort si précieuse, que l'on a tout fait de son côté, pour satisfaire, selon ses forces, à sa

gloire outragée. Juſqu'ici, cher Valmont, tu as contracté des dettes envers le Seigneur ; & c'eſt à la pénitence à les acquitter. Un homme-Dieu victime pour tes péchés, en donnant du mérite à ton repentir, du prix à la réparation de tes offenſes, ne t'a pas en effet diſpenſé de les réparer. Membre de cet auguſte Chef, il faut que tu accompliſſes en toi ce qui manque, non de ſa part, mais de la tienne, à ſes ſouffrances *. Les ſaintes rigueurs de la pénitence, ſi décriées par la fauſſe ſageſſe & la prudence de la chair, ſont conſacrées au tribunal de la raiſon même ; elles le ſont par la voix de la conſcience & le cri de la nature. Oui, tous les hommes, dans tous les lieux & dans tous les tems, par un inſtinct naturel, ont reſpecté les droits de la juſtice divine, violés par le péché, & le ſoin qu'on prend d'y ſatisfaire. Par-tout, ce ſoin de venger ſur ſoi la Divinité offenſée par nos crimes ſe concilie, en dépit de nous, la vénération la

* Coloſſ. 1, 24.

plus profonde ; & la pénitence a tellement paru une loi du zèle & de l'amour, que nul peuple dans ſa religion n'a fait des Saints de ceux qui ne s'étoient pas montrés pénitens.

Je n'ignore pas cependant combien ici les abus ſont communs, & les excès fréquens. Je ſais diſtinguer la démoniaque & cruelle folie du Bonze & du Fakir, l'hypocrite vanité du Derviche, l'affectation & les dehors de la réforme (*h*), de l'humble & ſage auſtérité d'une pénitence vraiment religieuſe, chrétienne, & raiſonnable. Je ſais quelles ſont les bornes qu'a poſées la Religion (*i*); mais en reſpectant ces bornes, en reſpectant une ſanté, des forces, une vie, qui ne ſont point à nous, je ſais auſſi combien ſont ſaintes les rigueurs de la pénitence, combien elles ſont juſtes & néceſſaires *.

* Malheur à toi, Corozaïn, s'écrie le Sauveur ; malheur à toi, Bethſaïde ! parce que, ſi les miracles qui ſe ſont opérés au milieu de vous avoient été faits dans Tyr & dans Sidon, il y a long-tems qu'elles auroient fait pénitence

De plus, mon fils, la mortification chrétienne donne à l'ame une force & une vigueur, que ſans elle il eſt comme impoſſible d'acquérir. Quiconque ſe croiroit en droit de ſe ſatisfaire dans toutes les choſes innocentes & permiſes, riſqueroit aiſément d'être trop foible dans des occaſions importantes, pour pouvoir ſe refuſer les choſes mêmes qui lui ſeroient défendues. Tel eſt l'oracle du ſage : » Si » vous accordez à votre ame tout ce que » les ſens lui demandent, elle vous rendra bientôt la joie de votre ennemi * «. Telle eſt auſſi la maxime de l'Apôtre : » Mortifiez vos membres... portant ſans » ceſſe dans notre corps la mortification » de Jéſus Chriſt, pour que ſa vie ſoit » manifeſtée en nous ** «.

Mais, mon fils, la vraie piété, en

---

dans le ſac & dans la cendre. *Matth. xi.*

Je châtie mon corps, & je le réduis en ſervitude, dit le grand Apôtre, de peur qu'ayant prêché aux autres, je ne ſois réprouvé moi-même. 1. *Cor. 9.*

* Eccli. 18, 31.

** Col. 3, 5. & 2 Cor. 4, 10.

nous rendant ſévères pour nous-mêmes, nous rend bons, indulgens, charitables pour les autres. Loin d'elle cette rigidité exceſſive, cette vertu ſauvage, cette dureté de caractère, qui déshonore, qui fait blaſphémer la dévotion. Loin d'elle cet orgueil phariſaïque, cette complaiſance ſecrète, qui fait dire au faux juſte réprouvé par Jéſus-Chriſt : » Je ne ſuis » pas comme le reſte des hommes «. Loin d'elle ces vivacités d'humeur & de tempérament, ſi contraires à l'eſprit de l'Evangile; ces ſenſibilités d'un amour propre toujours exigeant, toujours inquiet, que tout offenſe, que tout irrite, & que rien ne calme & ne fléchit; cet eſprit pointilleux & jaloux, implacable dans ſes haines & dans ſes vengeances; cet eſprit cauſtique & mordant *, tou-

* Le penchant à critiquer & à médire accompagne preſque toujours la fauſſe piété. La médiſance, ſi abominable aux yeux de la Divinité, & dans ceux qui la font, & dans ceux qui l'écoutent, eſt en horreur même aux gens du monde, en qui il reſte encore quelque vertu

jours prompt à juger, à cenſurer, & à reprendre; cette inflexibilité dans la conduite, cet entêtement dans les opinions, d'où naît ſi ſouvent le mépris des plus légitimes & des plus ſaintes autorités. Loin d'elle une vie oiſeuſe & ſtérile, ſi hautement condamnée par notre divin Maître; l'unique occupation de nous-mêmes; une ſorte d'apathie, d'inſenſibilité pour tout autre intérêt que les nôtres; une ſtupide & barbare indifférence pour les beſoins des malheureux... qui ne penſent pas comme nous. Ce ſont-là, mon fils, les triſtes caractères de cette fauſſe dévotion qui décrédite la véritable (*k*). On ôſe la confondre, ainſi que les vaines

morale. En effet elle eſt la peſte de la ſociété; elle eſt le vice le plus funeſte dans ſes conſéquences, le plus difficile à réparer dans ſes ſuites. Hé quoi de plus meurtrier qu'un coup de langue? Qu'on ſe ſouvienne au reſte que l'empreinte du ridicule fait quelquefois plus de tort, que l'imputation même d'un défaut conſidérable. Bacon a dit quelque part, en parlant de la raillerie: » Le bon ſel eſt ſans amer-» tume «.

formules

formules ſur leſquelles elle s'appuie, avec un ſentiment, qui eſt le plus beau don du Ciel, l'objet des complaiſances du Très-Haut, l'eſprit de la Religion, & la gloire de l'humanité. On traite la piété comme on traiteroit dans le monde un honnête homme, qui, par accident ou par contrainte, ſe trouveroit mêlé, confondu avec une troupe de ſcélérats (*l*). Cependant la piété en pleurs réclame ſes droits & ceux de la Divinité qu'on outrage; elle gémit, elle parle pour ſes enfans, elle nous les montre moins répandus, moins expoſés aux regards des hommes, que ne le ſont ceux d'après leſquels on la juge & on la condamne, mais livrés en ſecret & ſans faſte à la pratique des plus aimables comme des plus hautes vertus. La charité la plus compatiſſante & la plus tendre eſt l'ame de leurs ſentimens & de leurs actions: ils voient tous les hommes comme des frères; ils voient en eux, Dieu même qui les a créés à ſon image, & le Fils de Dieu qui les a rachetés de ſon ſang. Ils ſupportent leurs foibleſſes & leurs erreurs; ils pardonnent

leur injuſtice ; ils volent à leur ſecours, les ſoulagent ſans acception du rang ou de la perſonne, & s'immolent à leurs beſoins. Ils ſe conſidèrent comme redevables à ceux qu'ils obligent. Ils ne s'arrogent aucune ſorte d'empire ; ils mettent la perſuaſion à la place de la violence & de l'autorité. Ils ſont affables, ſans chercher à le paroître. Par de continuels efforts ſur eux-mêmes, ils commandent à leurs paſſions & à leur cœur. Ils acquièrent un caractère heureux, une humeur égale, une douceur conſtante. Ils ſont humbles & petits à leurs propres yeux ; mais ils ſont grands aux yeux du vrai ſage, & plus grands encore aux yeux du Seigneur.

Aimable douceur ! précieuſe humilité ! charité ſainte ! c'eſt vous en effet qui formez les caractères diſtinctifs de la vraie piété. Et que ces caractères ſont auguſtes ! qu'ils méritent bien nos hommages ! La douceur acquiſe par l'habitude, eſt le charme le plus vrai ; elle eſt à la vertu ce que le poli eſt au diamant, elle en relève la beauté & lui donne tout ſon éclat.

L'humilité, qui la fait naître & qui l'accompagne, source des vrais mérites & la base essentielle sur laquelle ils reposent, est le sel de la sagesse & l'héroïsme de la vertu. Elle apprécie l'homme ce qu'il vaut par lui-même; elle le rappelle à son origine, lui montre son néant, & lui fait sentir son impuissance & sa misère; elle l'élève ensuite jusqu'à son Créateur, & lui apprend à chercher en lui sa force & sa grandeur. L'ame humble, petite & foible de son fonds, devient grande & forte par celui sur lequel elle s'appuie. Sans présomption, comme sans pusillanimité & sans bassesse, elle croit ne rien pouvoir par sa propre énergie, & peut tout par son Dieu. Elle emprunte de lui une lumière vive & sûre, une grâce puissante & victorieuse *, qui l'élève au dessus de toutes les pompeuses chimères de l'orgueil & de la vanité; on ne la voit point ramper devant la faveur; elle ne suit point en esclave le char brillant de

* Dieu résiste aux superbes & donne sa grâce aux humbles. *Jac.* 4, 6.

la fortune ; elle ne se laisse point éblouir par le faux éclat des grandeurs humaines ; la vérité & la justice forment son plus riche apanage. Ses plus belles victoires sont celles qu'elle nous fait remporter sur nous-mêmes : de tous les triomphes, le plus vrai comme le plus difficile, c'est celui de l'humilité sur l'amour-propre. Cette vertu, si digne de nos vœux & de nos efforts, contribue essentiellement au bonheur de l'homme, même ici-bas. Elle nous délivre des tourmens presque continuels qu'éprouve un cœur vain & superbe * ; elle nous rend les abaissemens,

* » La vanité de l'homme est la source de » ses plus grandes peines ; & il n'y a per- » sonne de si parfait & de si fêté, à qui elle ne » donne encore plus de chagrins que de plaisirs. » — Si jamais la vanité fit quelque heureux sur » la terre, à coup sûr cet heureux-là n'étoit » qu'un sot «. *M. Rousseau.*

C'est en effet la vanité, c'est l'amour déréglé de nous-mêmes, qui, en nous rendant encore plus sensibles aux distinctions & aux égards qu'on nous refuse qu'à ceux qu'on nous accorde, en nous aigrissant, en nous

les contradictions ; moins ſenſibles ; elle nous les épargne ſouvent : car l'humilité nous ſauve bien des humiliations. La paix eſt le fruit de ſes combats & le prix de ſa victoire. » Apprenez de moi *, dit le Fils de Dieu, fait homme pour nous ſervir de modèle, que je ſuis doux & humble de cœur, & vous trouverez le repos de vos ames ** «.

---

révoltant à la moindre contradiction comme à la moindre offenſe, nous remplit à chaque inſtant de dégoût & d'amertumes, & eſt la cauſe la plus ordinaire de nos emportemens & de nos fureurs.

» L'amour-propre, ſelon la penſée de M. » de Voltaire, eſt un ballon plein de vent. » Faites-y une piqûre, il en ſortira des tem- » pêtes «.

* *Mat.* 11, 29.

** Jéſus-Chriſt nous dit encore, en parlant de l'humilité : » Si vous ne devenez » comme de petits enfans, vous n'entrerez pas » dans le Royaume des Cieux «. *Matth.* 18, 3. Mais il ne faut pas croire pour cela que l'humilité chrétienne nous faſſe prendre un caractère de baſſeſſe & d'abjection, qu'elle renverſe

Si ces caractères de la vraie piété, tels que nous les retracent la Religion Chrétienne & l'exemple des vrais justes, ne

---

l'ordre de la société, qu'elle nous rende dépendans de ceux à qui nous devons commander, que la simplicité qu'elle nous inspire soit foiblesse & imbécillité. Le même Dieu qui nous a dit, *Soyez petits comme des enfans*, nous a dit, *Soyez prudens comme des serpens, & simples comme des colombes.* Il y a plus; la même Religion qui nous dit, Soyez humbles, nous dit en mille manières différentes, Soyez grands, soyez courageux, soyez généreux & magnanimes. Il y a dans toute ame vraiment chrétienne une noble fierté, aussi éloignée de l'avilissement & de la bassesse, qu'elle l'est de l'enflure & de l'orgueil.

L'humilité du Chrétien l'élève, bien loin de l'avilir. C'est pour Dieu seul, qu'il s'abaisse devant les hommes; & il ne le fait qu'autant que Dieu veut, & comme il le veut. Opposez-le aux persécuteurs & aux tyrans, au monde & à ses amorces flatteuses, au respect humain & à ses lâches complaisances, à la servitude honteuse des passions & des vices, à la bassesse de l'adulation & du mensonge, à la cabale, aux intrigues, au manège des Cours & à toutes les indignes manœuvres des courtisans, à tout

se trouvent pas dans tous ceux qui font profession d'être dévots ; ô mon fils ! qu'on s'en prenne à eux seuls *, & non à cette piété qui les désavoue, qui les reprend, les condamne, & les réforme autant qu'il est en elle. Otez à ces ames, pieuses à quelques égards, mais trop peu éclairées dans leur piété & trop imparfaites, ôtez-leur ce sentiment de Religion qui les retient ; & vous reconnoîtrez alors ce qu'est l'homme abandonné au feu de ses passions & à l'impétuosité de son caractère : il étoit vif encore malgré sa dévotion, & vous le verrez emporté &

ce qui avilit & qui dégrade ; son ame, grande & généreuse sans hauteur & sans faste, déploie toute sa force & tout son courage. Elle dédaigne tout ce qui n'est pas digne d'elle, s'élève au dessus de tout, & sacrifie tout pour le véritable bonheur & pour la vertu.

* L'amour-propre est la source de cet alliage impur, qui se trouve si souvent dans la piété même ; ce qui la fait dire avec tant de vérité, que » par-tout où Dieu a une Eglise, le Diable » veut avoir une Chapelle «. *Were God has a Church, the Devil will have a Chapel.*

furieux ; il étoit ſenſible & pointilleux, & vous le verrez fier & arrogant ; il étoit rigide & ſévère, & vous le verrez cruel & dénaturé. Monde injuſte & bizarre ! vous lui euſſiez pardonné ſes vices, s'il eût été ſans loi, ſans frein, ſans religion comme vous ; & parce qu'il s'efforce de devenir pieux & fidèle, vous ne daignerez pas même excuſer ſes foibleſſes.* !

* Reſpecter les perſonnes pieuſes avec leurs défauts, rien de plus conforme à l'équité naturelle. » J'ai vécu cent ans, diſoit M. de Fon» tenelle, & je mourrai avec la conſolation » de n'avoir jamais donné le plus petit ridicule » à la plus petite vertu «.

Le monde, injuſte comme il l'eſt, ſe plaît principalement à répandre ſur la piété, le ſoupçon & le vernis de l'hypocriſie. Cependant la fauſſe piété, l'abus trop funeſte de la Religion a fait dans tous les tems, & dans ce ſiècle ſur-tout, beaucoup moins d'hypocrites que le monde lui-même, malgré tous ſes ſcandales. Hypocrites de droiture, de probité, d'honneur ; hypocrites de déſintéreſſement, d'humanité, de bienfaiſance ; hypocrites de bravoure, de courage, de fermeté d'ame ; hypocrites de ſageſſe, d'honnêteté de mœurs, de délicateſſe, & de ſentiment ;

Laissons, mon ami, laissons le monde invectiver contre la piété ; & en travaillant à la former en nous, mettons tous nos soins à la rendre solide & exempte de reproche. Mais que faut-il faire pour l'acquérir & pour y persévérer ? En deux mots J. C. nous l'a dit : « Veillez & priez ».

Ah ! sans doute Dieu connoît nos maux, il voit nos misères ; & pour les soulager, il n'a pas besoin de nos prières : mais pour nous dispenser de les faire, est-il, mon fils, un plus foible argument ? Dieu veut être prié, sollicité, pressé ; parce qu'il ne veut pas que nous oublions notre dépendance ; que nous perdions de vue l'hommage que nous lui devons & les droits

hypocrites d'incrédulité même, de prétendue force d'esprit, & de philosophie ; hypocrites dans tous les genres, qui n'ont, des qualités qu'ils affectent, qu'un vain renom qu'ils se donnent & les faux dehors dont ils se parent : voilà ce que le monde enfante dans toutes les conditions, & sur-tout parmi les Grands : voilà le secret important qu'il cherche à nous dérober, & qu'une fatale expérience, que des circonstances plus ou moins critiques nous révèlent à chaque instant malgré lui.

qu'il a sur nous. Dieu se doit à lui-même l'aveu que nous lui faisons de notre impuissance, le tribut de nos louanges; & c'est justice en lui de l'exiger. Il nous assûre un remède puissant contre notre foiblesse, par le sentiment qu'il veut que nous en conservions; & il est de notre intérêt que l'expression continuelle de ce sentiment, si nécessaire à l'homme, soit pour nous un devoir *. Prions donc sans

* » Il n'est point de langue où ne se trouve » cette exclamation, O mon Dieu! point de » peuple chez qui un homme que la calomnie » opprime, ou un père & une mère qui sont » privés de leurs enfans, ne lèvent les yeux au » ciel, & ne forment dans leur douleur une » aspiration secrète vers l'Etre suprême «. *M. d'Arnaud, Lettre sur Euphémie.*

Ce cri du cœur, ce cri de la prière, si naturel à l'homme, doit-il être moins vif pour les biens de l'éternité que pour ceux du tems, pour les besoins de l'ame que pour ceux du corps? Et devons-nous prier avec moins de constance & de ferveur, lorsqu'il s'agit de trouver un remède à nos passions, à nos vices, à nos erreurs, que lorsqu'il sera question de guérir nos infirmités & d'obtenir quelque soulagement à nos douleurs?

nous laſſer jamais. Tout eſt promis à la prière, lorſqu'elle eſt le gémiſſement d'un cœur qui ſent ſes beſoins, qu'elle eſt animée par la foi, & qu'elle eſt ſoutenue de la perſévérance *.

Eh, quoi de plus doux que ces tendres gémiſſemens, ces entretiens affectueux, ces ſoupirs enflammés, par leſquels l'ame s'élance vers ſon Dieu; lui expoſe ſes déſirs; lui peint ſon amour; le loue de ſes perfections; lui rend grâces de ſes bienfaits; lui parle des peines qu'elle reſſent, des maux qu'elle éprouve, des dangers qu'elle craint, des tentations qui l'affligent; implore ſon ſecours; ſe conſole, ſe délaſſe en ſa préſence; s'oublie, ſe perd délicieuſement en lui; & reprend dans ſon ſein une vigueur nouvelle (*m*)?

Mais en priant, veillons conſtamment, & combattons avec courage †. Le grand

* » Demandez, & l'on vous donnera; » cherchez, & vous trouverez; frappez, & » l'on vous ouvrira. *Matth.* 7, 7.

» Il faut toujours prier, & ne ſe laſſer ja» mais «. *Luc*, 18, 1.

† » Si la vie eſt comme pour le plaiſir, qu'elle

ouvrage de notre sanctification suppose l'heureux concours de deux causes qui y sont également nécessaires, Dieu & l'homme : de Dieu, par sa grâce ; & de l'homme, par sa vigilance & ses efforts.

Ces deux moyens essentiels, la vigilance & la prière, renferment tous les autres (*n*) : — le recueillement & la retraite (*o*), autant qu'elle est compatible avec notre état & les obligations que nous avons à remplir : douce retraite ! qui nous fait jouir en paix de nous-mêmes ; qui nous rappelle à Dieu, à nos devoirs, à la vérité ; qui nous aide à revenir de sang froid sur les fausses opinions du monde ; sur ses entretiens contagieux & funestes, où chaque idée que l'on reçoit est un préjugé, où chaque principe que l'on adopte est une source d'erreurs : — la fuite des occasions qui peuvent nous porter au mal ; car celui qui aime le péril, dit l'E-

» est longue pour la vertu ! Il faut être incessamment sur ses gardes. L'instant de jouir » passe & ne revient plus ; celui de mal faire » passe & revient sans cesse : on s'oublie un » moment & l'on est perdu «. *M. Rousseau.*

criture, y périra : — le choix des livres, des conversations *, des sociétés, qui

* » Les entretiens polissons préparent les » mœurs libertines «. *Id.*

Et les discours impies gâtent tout à la fois & l'esprit & le cœur.

Ce qui fait le plus gémir toute ame honnête & sensée, est de voir des hommes, qui d'ailleurs pensent bien & ne mènent point une vie libertine, hazarder, uniquement pour plaisanter, les propos les plus irréligieux & les maximes les plus licencieuses. Ils se croient pleinement justifiés, lorsqu'à la fin d'un pareil entretien ils ont fait une espèce de rétractation. Mais outre qu'il est toujours bien criminel & bien indécent de plaisanter sur des matières aussi sérieuses, & de se rendre, même en jouant, l'écho du vice ou l'apôtre du mensonge, le poison que renferment leurs discours, a déjà produit son effet sur des imaginations tendres & susceptibles; sur des cœurs à moitié corrompus, & qui n'attendoient pour l'être entièrement & sans retour, que cette facilité qu'on leur donne de se justifier à eux-mêmes le dérèglement de leurs passions; sur de jeunes personnes, dont l'esprit s'ouvre sans peine aux impressions dangereuses, & qui retiennent bien plus aisément un sophisme ingénieux qui les flatte, qu'elles ne

décide presque infailliblement nos sentimens & nos mœurs, & qui souvent même nous fait perdre en un jour le fruit de bien des années * ; — le sentiment de la présence de Dieu (*p*), qui nous met en garde contre les saillies des passions; qui nous soutient dans les maux de la vie & nous les rend plus faciles à supporter; qui nous fait jouïr des vrais biens avec sagesse & avec reconnoissance: — l'heureux choix d'un guide éclairé; qui veille avec nous sur nous-mêmes; qui voit sans prévention, sans illusion, ce que l'aveuglement de l'amour-propre pourroit nous dérober; qui joint, à nos foibles lumières, celles que l'expérience lui donne & les grâces attachées à son ministère: — la fréquentation des sacre-

---

sont frappées d'un désaveu qui répond foiblement aux raisonnemens capticux qu'on a pu faire.

Voyez la note qui est au bas de la page 114, t. II. » Je hais les mauvaises maximes, &c. «.

* *Una giornata di compagnie alleaturici ha forza di guastare tutte le buone lezioni d'anni parecchi.* Muratori.

mens, qui, par l'épreuve qui les précède, les dispositions qui les accompagnent, les secours abondans qu'ils nous procurent, les faveurs & les dons qu'ils renferment, entretiennent notre vigilance, soutiennent notre exactitude, augmentent notre ferveur, deviennent pour nous le sanctuaire de la sagesse & l'école de la vertu (*q*): — les actes contraires aux tentations qui nous assiègent, ces pratiques de renoncement & d'abnégation (*r*), qui donnent de la vigueur à notre ame, affoiblissent la violence de nos penchans, déracinent nos vices, nous préparent des armes pour le combat, & sont déjà comme des préfages de la victoire: — le règlement général de notre conduite, qui met de la justesse dans nos vues, de l'ordre dans nos actions, de la fermeté & de la constance dans nos résolutions: — les occupations journalières, le travail assidu *,

* On ne sauroit trop le répéter; l'oisiveté est la mère de tout vice. » Envoyez-le au travail, » dit l'Ecriture, de peur qu'il ne soit oisif; car » l'oisiveté enseigne beaucoup de mal «. *Multam malitiam docuit otiositas.* Eccli. 33, 29.

le bon emploi du tems, ſi oppoſé à celui qu'en font tous les jours ces agréables de l'un & de l'autre ſexe, pour qui la vie n'eſt qu'un cercle ennuyeux de toilette, de viſites, de promenades, de ſpectacles, de jeu, de repas, de lit encore plus que de ſommeil, de ſoins minutieux & frivoles, d'occupations ſtériles, d'importantes bagatelles; eh, quelle vie pour un être penſant! — l'accompliſſement de tous les devoirs de Religion, & en particulier de ceux d'un paroiſſien zélé; devoirs ſi ignorés, & ſi néceſſaires cependant, puiſqu'ils contribuent eſſentiellement à l'édification publique, qu'ils nous réuniſſent beaucoup mieux que tout autre exercice dans l'adoration commune & l'obſervance d'un même culte, qu'ils nous aſsûrent des inſtructions auſſi ſimples que ſolides *, qu'ils influent efficacement ſur les mœurs

* » L'antiquité ne nous offre rien de ſem-
» blable en ce genre. C'eſt une belle inſtitu-
» tion que celle de raſſembler les citoyens
» dans un tems & en un lieu marqué, pour
» leur expoſer d'une manière claire, ſolide,

par le bon exemple, & que d'ailleurs ils nous ſont preſcrits par l'Egliſe (*s*): — l'offrande aſſidue de ce ſacrifice adorable, par lequel ſe perpétue ſur nos autels celui de la croix; de ce ſacrifice dont l'Homme-Dieu eſt tout à la fois le premier prêtre & la victime, & qui dès lors, par ſa nature même, eſt, aux ieux du ſouverain Etre & du Chrétien fidèle, l'acte le plus excellent de la Religion: — enfin toutes les pratiques de piété, propres à la nourrir dans notre ame & à l'accroître; telles que ſont l'examen de prévoyance pour la journée, dans la prière du matin; l'examen de conſcience le ſoir; les ſaintes lectures; les aſpirations fréquentes vers le Ciel; la viſite des malades; le ſoulagement des malheureux; les aumônes abondantes, par leſquelles nous prêtons à uſure au Seigneur; l'em-

---

» & touchante, les règles de conduite les plus » propres à procurer le bonheur de la ſociété & » celui de chacun de ſes membres. C'eſt, pour » ainſi dire, ſemer la vertu «. *Journ. Encyclop.* du 15 Octobre 1761.

preſſement à établir le règne de Dieu dans les ames, en éclairant ceux qui ſont dans les ténèbres, en ſoutenant ceux qui ſont foibles, en dérobant à la ſéduction ceux qui ſont en danger de ſe perdre, en ramenant ceux qui s'égarent : telles que ſont encore les témoignages de confiance envers les amis de Dieu ; les marques de compaſſion, d'intérêt pour l'Egliſe ſouffrante ; ces effets vraiment reſpectables de l'union ſi belle, qui lie dans l'Egliſe Catholique l'ame vraiment chrétienne à tous les êtres intelligens & ſenſibles, deſtinés à procurer la gloire du Très-Haut ; qui la lie à la terre, au ciel, à tout l'univers, par une chaîne d'amour, dont le terme eſt Dieu même : pratiques ſaintes & ſublimes ! que l'irréligion du ſiècle traite de petiteſſes & de minuties ; qui le ſont en effet, ſi on en prend mal l'eſprit & ſi on les ſépare du culte eſſentiel de la vertu, mais qui ſeront toujours grandes dès qu'elles conduiront aux grandes choſes *.

* » J'admire plus la Religion dans les petites pratiques qu'elle inſpire aux gens d'eſ-

Mais, Valmont, pour faire uſage de ces moyens qui mènent à la piété, ou qui la ſoutiennent & qui l'augmentent, il faut de la force, j'en conviens †; il faut braver le reſpect humain... Le reſpect humain! le plus dangereux obſtacle à la piété, le plus fatal ennemi de tout bien, celui qui en étouffe, qui en arrache le germe dans ſa naiſſance; lui, mon fils! le tyran des ames foibles & lâches, qui, leur laiſſant oublier que » la vraie gloire eſt de ſuivre le Seigneur «, leur fait apoſtaſier la Religion, trahir leur conſcience, rougir de Jéſus-Chriſt, & renier ſes plus ſaintes maximes; lui cependant, qui ne nous rend le monde ſi redoutable que par la frayeur qu'il nous en donne, tandis que la cenſure

---

» prit, que dans les grandes choſes qu'elle fait » entreprendre au commun des hommes «. *Le Roi de Pologne. Réflexions ſur divers ſujets de Morale.*

† » Il n'y a point de vertu ſans force, » & le chemin du vice eſt la lâcheté «. *M. Rouſſeau.*

du monde eſt ſi peu à craindre pour quiconque l'affronte & le mépriſe *; lui enfin, ce reſpect humain, qui n'eſt fort contre nous, qui ne nous impoſe, qu'autant que nous le voulons bien. Ah! Valmont, pour apprendre à le vaincre, ſouviens-toi des égaremens auxquels il t'a conduit, des vils préjugés ſur leſquels il s'appuie, des principes honteux qui le font naître & le fortifient, de cette baſſeſſe d'ame qui l'accompagne, de l'opprobre qui le flétrira un jour, lorſqu'aux ieux de l'univers aſſemblé, Jéſus-Chriſt rougira de quiconque aura rougi de lui & de ſon Evangile. Eh, que t'importent les éloges ou les cenſures d'un monde inſenſé, qui, jugé lui-même, ſera forcé de rendre hommage à la vérité, à la vertu, qu'il aura méconnues ou déshonorées?

Les plus grands intérêts, les plus grands ſoins, mon fils, doivent t'occuper au-

* Le monde eſt un tyran dont j'ai fait mon eſclave.
Du poids de ſa cenſure accablant qui le craint,
Il ſe laiſſe enchaîner par celui qui le brave.
DESMAHIS.

jourd'hui. Tu élèves le plus important & le plus noble édifice, celui de ta perfection : travailles-y ſans crainte, ſans foibleſſe, ſans relâche ; c'eſt élever en même tems le monument le plus durable à ta gloire & à ton bonheur.

J'ai tout fait, avec la grâce de mon Dieu, pour te procurer ce bonheur que je te déſire ſi ardemment. Daigne le Ciel couronner mes vœux, comme il a daigné prévenir & ſeconder mes efforts !

O mon fils ! pour répondre dignement à ſes deſſeins ſur toi, ne perds point de vue les grandes vérités que nous avons diſcutées : médites-en ſouvent les preuves, & ſur-tout les preuves eſſentielles qui les démontrent ; celles de l'exiſtence de Dieu, d'après la nature & l'exiſtence de l'être néceſſaire ; — de la ſpiritualité de l'ame, d'après ſa faculté de raiſonner & de comparer ; — de la loi naturelle, d'après les attributs de l'Etre ſuprême, & la différence intrinsèque du bien & du mal ainſi que des effets qui en réſultent ; — de notre immortalité, d'après

le plan de la législation divine ; — de la Religion Chrétienne, d'après son ensemble & ses principaux caractères, sa nécessité, son ancienneté, son unité, sa perpétuité, son excellence ou sa sainteté *;

* Et n'oublions pas que cet ensemble a principalement pour objet Jésus-Christ, comme l'unique terme de toute la Religion, & le centre de réunion de l'un & de l'autre Testament : qu'il renferme, comme garans de la divinité de ce Jésus, premièrement, *les promesses* qui l'ont annoncé ; *les Justes* qui en ont été la figure ; *les Prophètes* qui l'ont prédit, qui ont vu le mélange étonnant de sa divinité & de son humanité, de sa grandeur & de ses ignominies ; qui, à cause de lui & pour rendre d'avance leurs prophéties plus sensibles, ont prédit également les révolutions des plus grands empires ; secondement, *Jésus-Christ même*, si distingué du reste des hommes par son caractère tout divin, par l'étendue de son pouvoir, par la sublimité de sa Morale, par l'esprit de sa Religion, qui, comme on l'a si bien dit, semble n'avoir pour objet que la félicité d'une autre vie, & fait encore notre bonheur dans celle-ci : troisièmement, *les Apôtres*, d'abord timides, grossiers, charnels, sans éducation,

—de l'Eglise, d'après le besoin d'une autorité—; de l'obligation indispensable d'une piété solide, d'après sa nature & les vertus qu'elle renferme. Ramené ainsi à de meil-

---

sans lettres ; transformés bientôt après en des hommes nouveaux ; se partageant l'univers, pour l'éclairer & le renouveler ; & sur des faits qui se sont passés publiquement & sous leurs yeux, scellant, avec tant d'autres disciples, leur témoignage de leur sang : quatrièmement, *l'établissement du Christianisme*, par des moyens si foibles, si peu naturels, si peu humains, & qui n'avoient, selon le cours ordinaire des choses, aucune proportion avec une si grande entreprise : cinquièmement, *les Juifs*, qui voient se vérifier en eux, depuis plus de dix-sept siècles, cette imprécation de leurs pères, lorsqu'ils demandèrent avec tant d'instances la mort de Jésus-Christ, *que son sang retombe sur nous & sur nos enfans ;* les Juifs, c'est-à-dire, la plus grande merveille aux yeux d'un sage qui n'est pas prévenu par la plus aveugle & la plus stupide incrédulité : sixièmement, *l'état de la société chrétienne*, sous la conduite d'un Chef, successeur du premier des Apôtres, & sous celle des Evêques, qui, d'âge en âge, leur ont également succédé ; société dans la-

leurs principes, tu retrouveras par-tout l'heureux accord de la Religion avec la saine & véritable Philosophie *.

Pour donner à ces preuves tout l'éclat dont elles étoient susceptibles, & te persuader plus promptement, que n'ai-je pu emprunter la plume & le génie de quelques-uns de nos incrédules! Mais qu'ils changent de rôle; qu'ils emploient, pour faire valoir la Religion Chrétienne, toute cette magie de style, toute cette force d'expressions, toute cette richesse de détails, tout l'art que quelques-uns d'entre eux ont employé à embellir l'impiété & à orner le mensonge; qu'ils fassent pour la vérité, de suite & par principes, ce qu'ils

---

quelle s'accomplissent avec tant de fidélité les promesses du Sauveur; société toujours subsistante dans une si grande partie de l'univers, toujours visible, toujours une, toujours triomphante, malgré tant d'ennemis conjurés pour la détruire.

* En effet, » la Religion, comme l'a très-bien dit M. d'Aguesseau, est la vraie Philosophie «. *Tome I de ses Œuvres, Instr. 2.*

font

font quelquefois pour elle par un sentiment involontaire ou par caprice : quelle cause ils auront à défendre ! quelle vive persuasion ils feront naître ! quels chefs-d'œuvre ils enfanteront ! & qu'ils mériteront de notre part d'admiration, d'éloges, & de reconnoissance !

Peut-être, mon fils, cette espèce de révolution est-elle plus prochaine qu'on ne se l'imagine. Les extrémités se touchent. Nos incrédules ont été trop loin ; ils ont renversé tous principes, ils ont ôté à l'irréligion son masque, & montré trop à découvert ses tristes & affreuses conséquences. Maintenant on sait à quoi s'en tenir, & ils portent en quelque sorte leur contre-poison avec eux. Il ne leur reste donc plus, pour se donner un nouveau relief & se fonder un nouvel empire, qu'à revenir sur leurs pas & à se porter en sens contraire. D'ailleurs tout est affaire de mode parmi nous ; & j'ai cru m'appercevoir que parmi les gens de lettres d'un certain mérite, la mode de paroître ne pas avoir de Religion n'étoit plus si générale. Quelques-uns même en

portent depuis quelque tems le ton dans leurs ouvrages, de manière à faire croire qu'ils se sentent assez de force d'esprit pour s'élever au dessus du préjugé philosophique qui s'attachoit à la dégrader. Puisse leur exemple influer sur le reste de la nation, & ramener parmi nous les plus beaux jours du Christianisme !

Adieu, mes chers enfans; je vous attends avec le plus vif empressement, & mon ame vole toute entière au devant de vous.

NOTES.

PAGE 363.

(a) QUE ces *Anges de paix, ces dignes consolateurs des hommes.* J'ai vu avec joie, même dans des ouvrages de pure littérature & dans de simples journaux, que le ton de notre siècle, en dépit de son incrédulité, s'élevoit à une sorte d'enthousiasme en faveur de la noble fonction des Curés. M. Rousseau, le Traducteurs des Nuits d'Young & des Méditations d'Hervey, en célèbrent la dignité & les avantages, chacun à leur manière. Quant à moi, qui l'envisage sur toutes choses par son rapport à la Religion, je suis persuadé que la confiance que nous avons en eux, quand ils en

ſont dignes, eſt ce qui ſoutient parmi nous le peu de foi qui nous reſte.

Je crois d'ailleurs l'image que M. le Tourneur a tracée de leur ſoin paſtoral, trop intéreſſante & trop utile, pour ne pas l'offrir ici aux Curés de nos campagnes, comme le plus beau modèle. » Je ne connois point ſur la » terre de dignité plus touchante & plus reſ- » pectable que celle d'un Curé, qui va porter » une raiſon ſaine & un cœur ſenſible au mi- » lieu d'une cinquantaine de chaumières; y » fixe le domicile de ſa vie; adopte ces fa- » milles de laboureurs; vit & ſe plaît avec eux » comme un père avec ſes enfans; les raſſem- » ble à de certains jours réglés, pour les en- » tretenir du Dieu qui féconde leurs champs, » en préſence de ſes bienfaits dont ils ſont » entourés; abaiſſe à leur portée, & traduit en » leur ſimple langage, les idées trop ſublimes » ou les principes trop abſtraits de la Morale » & de la Religion; leur apprend à ſentir le » bonheur facile de leur condition paiſible, & » à ne point envier les fortunes agitées des » villes; dîme, ſur la portion des riches, la » part du pauvre dans la ſienne, goûte leurs » fêtes, & rit à leur joie; les ſoulage & les » conſole des fléaux qui tombent ſur eux; ré- » jouït pour pluſieurs jours la mère de famille » en careſſant un moment ſon jeune enfant;

» encourage au travail le jeune homme ro-
» buſte, en lui montrant ſon père décrépit,
» pour qui le tems de ſe repoſer eſt venu; ſe
» promène avec le vieillard dans la ſaiſon des
» beaux jours, & lui parle gaiement de la mort
» ſous le vieux arbre qui reverdit encore; ap-
» planit au mourant l'entrée du tombeau, &
» l'approche doucement de ce terme déſirable
» de ſes infirmités & de ſes douleurs «.

» Un bon Curé, a dit M. Rouſſeau, eſt un miniſtre de bonté, comme un bon Magiſtrat eſt un miniſtre de juſtice. Un Curé n'a jamais de mal à faire; s'il ne peut pas toujours faire le bien par lui-même, il eſt toujours à ſa place quand il le ſollicite; & ſouvent il l'obtient, quand il ſait ſe faire reſpecter «.

Ce que l'on dit ici des Curés, doit s'appliquer par proportion à tous ceux qui participent plus ou moins à leurs fonctions, & n'exclut point l'hommage de reſpect & de reconnoiſſance que l'on doit à l'état religieux, qui ſouvent même leur offre les plus dignes coopérateurs.

Que l'irréligion lui déclare une guerre ouverte, qu'elle faſſe de cet état l'objet le plus ordinaire de ſes invectives & de ſes déclamations; le vrai Fidèle, le citoyen éclairé, ne voient en lui que d'utiles reſſources, lorſqu'il eſt renfermé dans ſes juſtes bornes & ramené à ſon véritable eſprit. Honorer l'Etre ſuprême, par l'exercice & les pratiques ré-

gulières d'une piété fervente ; renoncer aux douceurs du siècle & au commerce du monde, pour lui donner, dans une distance convenable, le spectacle édifiant des plus hautes vertus ; ne point tenir aux hommes, selon la chair, pour s'y unir plus étroitement par l'esprit ; dans des Ordres studieux & savans, éclairer la société par des ouvrages profonds ; dans quelques-uns, la servir par des travaux pénibles ; dans d'autres, l'instruire par le ministère de la parole, ou former des élèves à l'Etat & à la Religion ; dans tous, fléchir, par de saints gémissemens & une prière assidue, le Ciel irrité par nos crimes, lever vers lui des mains pures, l'intéresser à nos succès, à nos besoins, & à nos misères ; dans les Communautés de filles où ne s'est pas introduit l'esprit du monde, offrir un asile à l'infortune, un refuge à l'innocence, une ressource même au repentir, une école de piété & de vertu à la Jeunesse, pour en faire sortir par la suite d'honorables épouses & de dignes mères de famille : voilà l'objet & les fruits précieux de cet état si calomnié de nos jours ; & voilà ce que le vrai sage & le chrétien fidèle admirent en lui, lorsque la règle y est en vigueur & que les abus y sont réformés.

Sur ses avantages purement civils, on peut voir ce qu'a écrit en plusieurs endroits l'*Ami des Hommes*. Je me contenterai de citer ici ce que

dit, en partie d'après lui, un de nos plus éclairés & de nos plus ſages Littérateurs. » Il ne faut » pas croire ce que la ſecte des novateurs économiques répète avec emphaſe ſur l'inutilité des » Monaſtères. C'eſt à un marquis de Mirabeau » à prononcer ſur une pareille matière, parce » qu'il l'a approfondie ; & non à cet eſſaim » d'agronomes modernes, qui veulent tout » innover dans l'Agriculture, comme les Philoſophes dans la Religion & dans les mœurs : » Or vous ſavez, Monſieur, ce que penſe » l'*Ami des Hommes* ſur les avantages politiques des Maiſons religieuſes diſperſées dans » les campagnes. Les Anglois eux-mêmes ont » avoué cent fois, que la deſtruction des Monaſtères avoit été parmi eux une des principales » époques de la décadence de l'Agriculture ; & » leurs hiſtoriens atteſtent unanimement, que » les moines ſeuls ont défriché près du tiers de » l'Angleterre. Que l'on gémiſſe donc, avec le » ſaint Réformateur de la Trappe, ſur la ceſſation du travail des mains dans les Ordres » Religieux, & ſur les déſordres où l'oiſiveté & » le ſéjour des villes * ont plongé quelques-uns

* Ajoutons, pour les provinces, la trop grande aiſance & le trop petit nombre de Religieux dans un même Monaſtère : car pourquoi tairions-nous ce qui, dans de gros prieurés & de riches abbayes, donne lieu à des excès ſi préjudiciables à la Religion, & devient un ſcan-

» de leurs membres ; que l'on s'efforce de » ramener, par la douceur, les Ordres Monaſ- » tiques à leur ancien eſprit de régularité & de » clôture ; mais que l'ingratitude & l'amour des » nouveautés ne portent pas une main homicide » ſur ces anciens aſiles des lettres & de la vertu «. *M. Fréron. Année Littéraire.*

C'eſt à peu près de la même manière que s'exprime l'Abbé Velly, qu'on ne ſoupçonnera pas d'être trop favorable aux Religieux. Après avoir parlé des exemptions dangereuſes & des privilèges qui dans les premiers tems les ont ſouſtraits à la juriſdiction de l'Ordinaire ; » Quoi qu'il en ſoit, ajoûte-t-il, le Gouvernement retira de grands avantages de tant de pieux établiſſemens. Ils ont donné des Saints à la Religion, c'étoient des écoles de vertus ; des hiſtoriens à la poſtérité, ce ſont eux qui nous ont conſervé les faſtes de la nation ; des citoyens utiles à l'Etat, c'eſt à leur induſtrie que la France doit une grande partie de ſa fécondité. Elle étoit déſolée par les fréquentes

---

dale pour tout le monde ? Hélas ! les enfans le diroient, ſi nous ne le diſions pas.

Nous devons obſerver néanmoins, pour être exacts & vrais, que la ſuppreſſion de ces maiſons, miſes à la place de leur réforme, ſeroit une calamité pour les lieux où elles ſont ſituées, comme on ne tardera pas à s'en convaincre par les réflexions qui vont ſuivre.

incursions des barbares ; on ne voyoit par-tout que campagnes arides, que vastes forêts, que bruyères, que marécages : on crut donner très-peu en cédant aux Moines des biens qui n'étoient d'aucun rapport ; on leur abandonna autant de terres qu'ils en pouvoient cultiver. Ces saints Pénitens ne s'étoient point consacrés à Dieu pour vivre dans l'oisiveté ; ils essartoient, défrichoient, desséchoient, semoient, plantoient, bâtissoient : le Ciel bénit un travail si pur. L'intérêt n'y avoit aucune part, c'étoit la frugalité même : la plus grande partie de ce qu'ils recueilloient étoit employée au soulagement des pauvres. Bientôt ces solitudes, incultes & désertes, devinrent des lieux agréables & fertiles *a. Histoire de France. t. 1.*

Ceux qui ont succédé à ces Religieux, & qui recueillent le fruit de leurs travaux, conservent encore, dans bien des maisons, le même esprit qui anima leurs saints fondateurs. On en a cité, de nos jours, bien des exemples ; & c'est à la suite d'un de ces traits dignes d'être transmis à la postérité, que le sage auteur du Journal de France fait les réflexions suivantes.

» Il nous semble que ces exemples qu'on ne sauroit disconvenir être très-multipliés de la part des moines rentés, devroient servir à trancher la question agitée depuis si longtems, sur leur utilité ou leur inutilité pour l'Etat. Ils consomment leurs revenus dans les can-

tons qu'ils habitent ; ils jettent par conséquent l'abondance dans les villages des environs ; ce sont des preuves de fait, qui ne sont que trop constatées par l'opposé de ce qui arrive, lorsqu'on supprime des Couvens dans certains endroits où la plus affreuse misère succède à l'aisance dont avoient joui jusqu'alors les habitans. Les pauvres trouvent des secours dans leurs aumônes constamment soutenues. Dans quelles mains pourroit-on placer leurs biens, pour en faire un meilleur usage ? Il est inutile d'entrer dans des détails à cet égard : mais on peut faire toutes les suppositions qu'on voudra ; & si l'on n'est aveuglé ni par l'intérêt personnel, ni par le préjugé, que l'on décide, si, pour l'intérêt même des malheureux, il ne vaut pas encore mieux laisser les choses telles qu'elles sont dans l'état actuel. *Journal général de France*, année 1784, p. 309 ; & voy. *ibid.* p. 339 ».

Je ne craindrai pas, dans une matière si importante, & qui l'est en effet beaucoup plus qu'on ne pense, de confirmer ces réflexions par celles que renferme un Discours sur l'Agriculture de M. le Marquis de Pompignan, dans la collection complette de ses œuvres. » Depuis long-tems en France on ne voit de domaines supérieurement cultivés, fournis d'habitations convenables & d'habitans laborieux, que les domaines des Ordres Religieux, sur-

tout des grands propriétaires, tels que les Bénédictins, les Bernardins, les Chartreux, &c. Cela seul, indépendamment de la reconnoissance qu'on leur doit, & de l'utilité de leur profession, devoit les mettre à l'abri de la destruction épidémique qui les poursuit. Il me semble qu'avant de procéder à l'abolition d'un Ordre Monastique, il faudroit examiner, d'une manière impartiale, si son existence est nuisible ou avantageuse à l'Etat; si les biens dont on dépouillera ces Moines, tomberont en de meilleures mains; si leurs possessions seront mieux cultivées; si dans les cantons qu'ils habitent, les pauvres seront mieux secourus par de nouveaux propriétaires, soit laïques, soit ecclésiastiques. Je laisse à l'écart, comme on voit, l'intérêt de l'Eglise & de la Religion. Ces objets-là n'entrent guère aujourd'hui dans les considérations politiques. N'envisageons, dans toutes les suppressions faites ou à faire, que le bien physique & temporel; quel sera-t-il? qu'y gagneront le Prince & l'Etat? Quelle qu'en soit la destination, elle n'enrichira ni n'embellira les campagnes. Comment seront administrés tant de riches établissemens monastiques? Car il y en a, je l'avoue, de nombreux & de considérables. Comment seront entretenus ces vastes bâtimens, construits avec tant de solidité, ces magnifiques temples du Sei-

gneur, ces belles fermes peuplées d'ouvriers & de cultivateurs ? Que tout cela soit livré à des établissemens militaires, à des Fermiers du Domaine, à des Abbés commendataires, à qui l'on voudra, nous n'y retrouverons bientôt que les *champs où fut Troye*. Jettons les yeux sur les terres d'une Abbaye quelconque. Quelle différence énorme entre la Menſe abbatiale & la Menſe monacale ? La première a ſouvent l'air du patrimoine d'un diſſipateur ; l'autre eſt comme un héritage où l'on n'épargne rien pour l'amélioration. Je ne plaide point ici la cauſe des Moines ; je plaide celle de toutes les cultures, de tous les propriétaires, des pauvres, du travail, & de la population. Reſſuſcitons un moment Virgile, Varron, Columelle ; employons-les comme experts dans l'examen de nos campagnes. Ils riront, comme païens, de nos inſtitutions monaſtiques ; mais ils combleront d'éloges, comme économes & cultivateurs, les enfans de S. Bruno, de S. Bernard, & de S. Benoît «.

PAGE 365.

(b) *Qu'on oſe en ridiculiſer juſqu'au nom même.* M. Rouſſeau fait dire à Madame de Wolmar : » Je ſuis donc dévote à votre compte ; ou prête à le devenir ! Soit ; les dénominations mépriſantes changent-elles la nature des choſes ? Si la dévotion eſt bonne,

où eſt le tort d'en avoir ? Mais peut-être ce mot eſt-il trop bas pour vous ? La dignité philoſophique dédaigne un culte vulgaire ; elle veut ſervir Dieu plus noblement ; elle porte juſqu'au ciel même ſes prétentions & ſa fierté. O mes pauvres Philoſophes !

On ſe plaint dans le monde que la dévotion fait tourner la tête. Il eſt vrai, elle devient délire dans les têtes mal organiſées, qui tournent en extravagance & en folie tout ce qui les affecte vivement. Elles ſont devenues folles dans la dévotion ; & elles l'auroient été dans la galanterie, ſi elles s'étoient portées de ce côté-là.

PAGE 367.

(c) *Ce n'eſt qu'en aimant bien Dieu, &c.* Tel eſt encore le langage que fait tenir M. R. à Madame de Wolmar ; & que ces aveux ſont précieux, de quelque part qu'ils nous viennent, puiſqu'il eſt aiſé de ſentir que c'eſt la raiſon même qui les arrache ! » Une autre ſera-t-elle plus ſenſible que moi ? Mènera-t-elle une vie plus de ſon goût ? Aura-t-elle plus de liens qui l'attachent au monde ? Et toutefois j'y ſuis inquiète, mon cœur ignore ce qui lui manque ; il déſire ſans ſavoir pourquoi. Ne trouvant donc rien ici-bas qui lui ſuffiſe, mon ame avide cherche ailleurs de quoi la remplir : en s'élevant à la ſource du ſentiment & de l'être, elle y perd ſa ſéchereſſe & ſa lan-

gueur ; elle y renaît, elle s'y ranime ; elle y trouve un nouveau reſſort, elle y puiſe une nouvelle vie, elle y prend une autre exiſtence qui ne tient point aux paſſions du corps : ou plutôt elle n'eſt plus en elle-même, elle eſt toute dans l'être immenſe qu'elle contemple ; & dégagée un moment de ſes entraves, elle ſe conſole d'y rentrer, par cet eſſai d'un état plus ſublime, qu'elle eſpère être un jour le ſien ».

» A ne conſulter que la ſaine philoſophie, » n'eſt-il pas aiſé de s'appercevoir, dit M. » d'Arnaud, du peu de ſolidité des affections » terreſtres ? Où ſont les amitiés déſintéreſſées » & conſtantes, les plaiſirs véritables, les for- » tunes qui ne ſoient pas ſoumiſes à des re- » vers ? Où eſt le bonheur réel ? En vain le » demanderions-nous à tout ce qui nous en- » toure : & dans nos malheurs, qui accourt » nous conſoler, quand tout nous abandonne » & nous laiſſe un vide affreux de nous-mê- » mes ? quelle main eſt empreſſée à eſſuyer » nos larmes ? qui nous ſoutient dans les hor- » reurs de la pauvreté, ſpectacle ſi effrayant » pour le monde ? quel eſt enfin l'ami que » nous trouvons toujours prêt à nous rece- » voir, à nous entendre, à verſer des ſoula- » gemens dans notre ame affligée ? Ai-je be- » ſoin de le dire ? Il n'y a que l'idée de Dieu » qui puiſſe nous faire ſupporter la vie ; c'eſt

» devant cette grande image, que s'évanouiſ-
» ſent tous les autres objets aux ieux mêmes
» du *raiſonneur*, qui apprécie tout ſans le ſe-
» cours de la Religion «. *Lettre ſur Euphémie.*

PAGE 368.

(d) *On lui eſt conſacré, dévoué tout entier.* C'eſt ainſi que M. Rouſſeau peint une ame pieuſe; pourquoi faut il que de ſi belles images ſoient dans un livre, où, ſans une miſſion particulière, perſonne, d'un peu ſage, n'ira les chercher! » Tout devient ſentiment dans
» un cœur ſenſible. Julie ne trouve dans l'u-
» nivers entier que des ſujets d'attendriſſe-
» ment & de gratitude. Par-tout elle apperçoit
» la bienfaiſante main de la Providence; ſes
» enfans ſont le cher dépôt qu'elle en a reçu;
» elle recueille ſes dons dans les productions
» de la terre; elle voit ſa table couverte par
» ſes ſoins; elle s'endort ſous ſa protection;
» ſon paiſible réveil lui vient d'elle; elle ſent
» ſes leçons dans les diſgrâces, & ſes faveurs
» dans les plaiſirs; les biens dont jouit tout
» ce qui lui eſt cher, ſont autant de nou-
» veaux ſujets d'hommages; ſi le Dieu de
» l'univers échappe à ſes foibles ieux, elle
» voit par-tout le père commun des hommes.
» Honorer ainſi ſes bienfaits ſuprêmes, n'eſt-
» ce pas ſervir autant qu'on peut l'Etre infini «?

PAGE 370.

(e) *Malheur à ces hommes qui croient d'une manière & qui agissent de l'autre, &c.* » Il y » a des gens qui se bornent à une Religion » extérieure & maniérée, qui, sans toucher le » cœur, rassûre la conscience ; à de simples » formules : ils croient exactement en Dieu à » certaines heures, pour n'y plus penser le reste » du tems. Scrupuleusement attachés au culte » public, ils n'en savent rien tirer pour la pra- » tique de la vie. Ne pouvant accorder l'esprit » du monde avec l'Evangile, ni la foi avec les » œuvres, ils prennent un milieu qui contente » leur vaine sagesse : ils ont des maximes pour » croire, & d'autres pour agir ; ils oublient dans » un lieu ce qu'ils avoient pensé dans l'autre ; ils » sont dévots à l'Eglise, & philosophes au logis. » Alors ils ne sont rien nulle part ; leurs prières » ne sont que des mots ; leurs raisonnemens, » des sophismes ; & ils suivent, pour toute » lumière, la fausse lueur des feux errans qui » les guident pour les perdre ». *M. Rousseau.*

Il ne se rencontre malheureusement que trop de ces sortes de personnes, qui veulent allier ce qu'il y a de plus incompatible ; Dieu & Béliat, comme parle l'Ecriture ; la lumière & les ténèbres ; le vice & la religion. On peut en donner pour exemple ce trait de la célèbre Marquise de Montespan. » Elle s'étoit fait une

Morale trop relâchée pour une Chrétienne, trop sévère pour la maîtresse d'un Roi. Ses belles mains ne dédaignoient pas de travailler pour les pauvres. Elle croyoit que des aumônes, l'assiduité au service divin, quelques pratiques extérieures, rachetoient auprès de Dieu le déréglement de sa conduite. Elle approchoit de la table sacrée à la faveur de quelques absolutions surprises à des Prêtres mercenaires ou ignorans. Un jour elle essaya d'en obtenir une d'un Curé de village dont on lui avoit vanté la facilité. Mais cet homme de Dieu lui dit : » Quoi ! vous » êtes cette Mme de Montespan, qui scandalise » toute la France ? Allez, Madame, renoncez à » vos coupables habitudes, & vous viendrez » ensuite à ce Tribunal redoutable «. Elle sortit furieuse, alla se plaindre au Roi, & lui demanda justice de la généreuse fermeté du confesseur comme d'un outrage : mais le Monarque ne crut pas que son autorité s'étendît jusqu'à juger, dans les Sacremens, ce qui se passe entre l'homme & Dieu «. *Dictionnaire d'Education.*

PAGE 374.

(f) *Si tu aimes la gloire, si ce feu sacré, ce désir inquiet des belles ames, &c.* Il y a, dans la Vie de S. Ignace un trait qui m'a toujours frappé. Il entreprit de gagner à Dieu Xavier qui enseignoit la Philosophie. Xavier

avoit l'esprit beau ; l'humeur agréable, l'ame noble, & les mœurs très-pures ; mais il étoit naturellement un peu vain, & aimoit l'éclat. Ignace, qui observoit tous ses mouvemens, le voyant un jour disposé à l'écouter, le pressa plus vivement que jamais. » Xavier, lui dit-» il, que sert à l'homme de gagner l'univers, » & de perdre son ame ? S'il n'y avoit point » d'autre vie que la vie présente, ni d'autre » gloire que celle du monde, vous auriez rai-» son de ne songer qu'à paroître & à vous » élever parmi les hommes : mais s'il y a une » éternité, comme il y en a une assurément, à » quoi pensez-vous de borner ici vos désirs ; & » pourquoi préférez-vous ce qui passe comme » un songe, à ce qui ne finira jamais ? Croyez-» moi, les vains honneurs de la terre sont » trop peu de chose pour un cœur aussi gé-» néreux que le vôtre : le seul Royaume du » ciel est digne de vous. Je ne prétends pas » éteindre l'ardeur que vous avez pour la » gloire, ni vous inspirer de bas sentimens : » soyez ambitieux, soyez magnanime : mais » portez votre ambition plus haut ; & faites » paroître la grandeur de votre ame, en mé-» prisant tout ce qui est périssable «. Xavier, touché de ces paroles, se rendit enfin, & consacra à Dieu le reste de ses jours.

PAGE 375.

(g) *Retranche également les abus de la superstition & les excès de la singularité.* » Ceux qui parlent des vertus chrétiennes, sans être bien instruits des vertus morales & civiles, auxquelles les premières sont supérieures sans leur être jamais contraires, tombent dans des mépriſes, dont s'apperçoivent aiſément ceux qui savent les principes. Les mépriſes viennent pour la plupart de la prévention commode pour le déclamateur pareſſeux, qui lui fait croire qu'on ne sauroit pécher en diſant trop. Il arrive quelquefois de là que les eſprits ſcrupuleux qui les écoutent, ſe jettent, ſur-tout à l'égard des autres (*très-ſouvent à l'égard d'eux-mêmes*), dans des excès pernicieux. Mais il arrive preſque toujours, que les auditeurs moins timides confondent l'eſſentiel avec le ſurajouté ; & ne pouvant atteindre à celui-ci, ſe diſpenſent auſſi de l'autre «. *L'Abbé Terraſſon, la Philoſophie applicable*, &c.

PAGE 381.

(h) *L'affectation & les dehors de la réforme.* L'eſprit de mortification eſt néceſſairement joint à la véritable dévotion : mais il n'y a rien de plus trompeur que ſes dehors. On peut dire en un ſens, que, ſi de toutes les vertus la mortification eſt une des plus utiles, elle eſt auſſi une des plus équivoques, celle qui prouve

le moins à l'extérieur, & qu'il eſt le plus aiſé de contrefaire. Elle eſt ſouvent le maſque de l'hypocrite ; elle eſt l'affiche de preſque toutes les ſectes ; elle eſt le piège auquel ſe laiſſe prendre le plus généralement la crédulité des hommes, parce qu'elle frappe le plus vivement les ſens. Cependant les Religions les plus extravagantes l'ont imitée ; & aucun de nos Sectaires, que je ſache, n'a approché dans ce genre de ce que font tous les jours, par vanité ou par ſuperſtition, les Bonzes & les Talapoins. Un air hâve, un viſage triſte & ſévère, une tête inclinée, tout cet appareil de pénitence & de réforme, que Jéſus-Chriſt a repris ſi vivement & par des peintures ſi naïves dans les Phariſiens, ne fait pas, à beaucoup près, la vertu, s'acquiert ſans peine, & forme à peu de frais un Saint de la ſecte & du parti ; tout cela même s'allie très-bien avec le menſonge, la duplicité, la médiſance, la calomnie, la dureté, l'orgueil, l'opiniâtreté : mais ce qui ne s'allie pas ſi aiſément avec les vices, ce qu'il eſt trop difficile de bien contrefaire, & ce qu'aucune ſecte ne ſut jamais imiter, c'eſt l'humilité, la docilité, le renoncement à ſoi-même, la douceur, & la bonté.

Ibid.

(i) *Je ſais quelles ſont les bornes qu'a poſées la Religion* ; « cette Religion ſublime &

» bienfaisante, dit M. d'Arnaud, qui, accou-
» rant toujours au secours de la nature, lui
» défend de se nuire, & lui fait même un
» devoir sacré de sa propre conservation «.

On accuse les Saints d'avoir passé ces bornes. Me seroit-il permis de hasarder ici une réflexion, que je soumets à la critique des ames pieuses & éclairées ? Dans des siècles peu instruits, quelques-unes de nos Vies des Saints, pas aussi exactes, à beaucoup près, ni aussi précises qu'elles devroient l'être, ont moins été faites d'après les vûes & la conduite des Saints eux-mêmes, que d'après les idées particulières & l'imagination trop vive de ceux qui en ont bien ou mal rapproché les traits: d'où il est arrivé quelquefois que, par un zèle mal entendu, ils ont inventé le modèle qu'ils nous présentoient, bien plus qu'ils ne l'ont copié ; & ont jeté sur la Religion, aux yeux de bien des gens, un louche, que par sa nature elle n'eut jamais.

Il s'en faut bien d'ailleurs que je prétende, en aucune manière, donner atteinte à la croyance de l'Eglise sur les effets merveilleux de la grâce à l'égard de quelques ames privilégiées, dans lesquelles Dieu a agi d'une manière toute spéciale, & en qui il a voulu manifester sa puissance par des voies extraordinaires. Mais je voudrois que ces sortes d'exemples ne fissent pas loi pour une foule

de personnes, qu'un zèle inconsidéré engage, que la présomption guide, que quelquefois même la vanité séduit, & qui, se rendant homicides d'elles-mêmes, sont souvent la victime de l'illusion & de l'amour-propre, en croyant l'être de la pénitence & de la charité. La modération est le caractère du sage; elle l'est encore plus du Chrétien humble & docile.

Parmi les conférences de Cassien, il y en a une, dans laquelle un Solitaire demande aux autres, quelle est, de toutes les vertus, celle qui conduit le plus sûrement à Dieu. Chacun d'eux dit son sentiment: & celui qui préside, après avoir recueilli toutes les opinions, fait voir que cette vertu est la discrétion; » parce que c'est » elle, qui, s'éloignant également des deux » extrémités, nous apprend à marcher par la » voie droite, & ne permet pas que l'esprit » s'égare, ni d'un côté, en passant les bornes » d'une juste continence par une ferveur excessive & une indiscrète présomption, ni de » l'autre, en nous laissant aller au relâchement » & à la tiédeur sous prétexte de ne pas accabler » le corps «. *Seconde Conférence, chap.* 2.

PAGE 384.

(k) *Ce sont-là les tristes caractères de cette fausse dévotion qui décrédite la véritable.* » Ce qui donne le plus d'éloignement pour les dé-

vots de profession (*les faux dévots*); c'est cette âpreté de mœurs, qui les rend insensibles à l'humanité; c'est cet orgueil excessif, qui leur fait regarder en pitié le reste du monde. Dans leur élévation sublime, s'ils daignent s'abaisser à quelque acte de bonté, c'est d'une manière si humiliante, ils plaignent les autres d'un ton si cruel, leur justice est si rigoureuse, leur charité est si dure, leur zèle est si amer, leur mépris ressemble si fort à la haîne, que l'insensibilité même des gens du monde est moins barbare que leur commisération. L'amour de Dieu leur sert d'excuse pour n'aimer personne; ils ne s'aiment pas même l'un l'autre. Vit-on jamais d'amitié véritable entre les faux dévots? mais plus ils se détachent des hommes, plus ils en exigent, & l'on diroit qu'ils ne s'élèvent à Dieu, que pour exercer son autorité sur la terre *a. M. Rousseau.*

PAGE 385.

(1) *On traite la piété, comme on traiteroit dans le monde, &c.* C'est ainsi que le monde juge les ministres mêmes de la Religion. Il voit ceux qui se produisent impunément au milieu de lui, lorsqu'ils devroient se cacher & rougir; ceux qui affichent avec la plus criminelle indécence le ton du siècle, les mœurs & les opinions du jour, sous un habit dont le reflet, si je puis parler ainsi, met dans une plus grande évidence

& rend plus odieux encore le ſcandale de leur conduite : il les voit & il les mépriſe ; car on n'eſt eſtimable aux yeux du monde même, qu'autant qu'on a l'eſprit de ſon état. Mais il ne voit pas ceux qui s'enveloppent dans la ſainte obſcurité de leur miniſtère, & qui pourroient ſe montrer avec avantage : il ne voit pas le Prêtre, le Religieux, qui s'enſeveliſſent dans la retraite, uniquement occupés de l'étude, de la prière, des devoirs que leur état leur impoſe ; & il les confond avec ceux qu'il a malheureuſement ſous les yeux, & qui lui font illuſion ſur leur petit nombre, parce qu'ils ſe reproduiſent en tous lieux & qu'on les rencontre à chaque pas : il ne voit point, du moins ſouvent & de près, le Pontife vraiment digne de nos hommages, par ſon zèle & la pureté de ſes mœurs ; le Paſteur vigilant, borné au ſoin de ſon troupeau. S'il les connoiſſoit mieux, ah ! ſans doute, tout injuſte qu'il eſt, il reſpecteroit & leurs fonctions & leurs perſonnes.

Par-tout au reſte il y a des hommes qui s'abuſent ; il y en a qui abuſent les autres, qui abuſent même de ce qu'il y a de plus ſaint au ciel & ſur la terre ; & Dieu les jugera ; mais qu'on écoute à ce ſujet les ſages avis que l'Auteur du Tartuffe met dans la bouche de Cléante :

.... Toujours d'un excès vous vous jettez dans l'autre.
Vous voyez votre erreur, & vous avez connu

Que par un zèle feint vous étiez prévenu ;
Mais, pour vous corriger, quelle raiſon demande
Que vous alliez paſſer dans une erreur plus grande,
Et qu'avecque le cœur d'un perfide vaurien
Vous confondiez les cœurs de tous les gens de bien ?
Quoi ! parce qu'un fripon vous dupe avec audace,
Sous le pompeux éclat d'une auſtère grimace ;
Vous voulez que par-tout on ſoit fait comme lui,
Et qu'aucun vrai dévot ne ſe trouve aujourd'hui.
Laiſſez aux libertins ces ſottes conſéquences :
Démêlez la vertu d'avec ſes apparences :
Ne haſardez jamais votre eſtime trop tôt,
Et ſoyez pour cela dans le milieu qu'il faut.
Gardez-vous, s'il ſe peut, d'honorer l'impoſture ;
Mais au vrai zèle auſſi n'allez pas faire injure.

PAGE 395.

(m) *Et reprend dans ſon ſein une vigueur nouvelle.* » Si quelquefois mon cabinet m'eſt » néceſſaire, c'eſt quand quelque émotion » m'agite, & que je ſerois moins bien par- » tout ailleurs. C'eſt là que, rentrant en » moi-même, j'y retrouve le calme de la » raiſon. Si quelque ſouci me trouble, ſi » quelque peine m'afflige, c'eſt là que je les » vais dépoſer. Toutes les misères s'évanouiſ- » ſent devant un plus grand objet. En ſon- » geant à tous les bienfaits de la Provi- » dence, j'ai honte d'être ſenſible à de ſi » foibles chagrins, & d'oublier de ſi grandes » grâces.... Si la triſteſſe m'y ſuit malgré » moi, quelques pleurs, verſés devant celui

» qui

» qui console, soulage et mon cœur à l'inst-
» tant. Mes réflexions ne sont jamais amères
» ni douloureuses ; mon repentir même est
» exempt d'alarmes.... O Dieu de paix !
» Dieu de bonté ! c'est toi que j'adore ! C'est
» de toi, je le sens, que je suis l'ouvrage ;
» & j'espère te retrouver au dernier Juge-
» ment, tel que tu parles à mon cœur durant
» ma vie.

» Je ne saurois vous dire combien ces idées
» jettent de douceur sur mes jours & de joie
» au fond de mon cœur. En sortant de mon
» cabinet ainsi disposée, je me sens plus lé-
» gère & plus gaie. Toute la peine s'éva-
» nouït, tous les embarras disparoissent ; rien
» de rude, rien d'anguleux ; tout devient facile
» & coulant ; tout prend à mes yeux une face
» plus riante ; la complaisance ne me coûte plus
» rien ; j'en aime encore mieux ceux que
» j'aime, & leur en suis plus agréable. Mon
» mari même en est plus content de mon hu-
» meur «. C'est ainsi que M. Rousseau fait parler Madame de Wolmar.

PAGE 396.

(a) *Ces deux moyens essentiels, la vigilance & la prière, renferment tous les autres.* On peut voir le développement de ces vérités dans un livre de dévotion qui n'est pas

assez connu, *Le combat spirituel* ; ouvrage excellent, qui conduit à la pratique, & qui est le livre de ceux qui commencent ; comme celui de l'*Imitation* est le livre des parfaits. Il ne sera jamais le manuel des gens du monde ; mais il l'étoit de S. François de Sales, qui reconnoissoit lui devoir tout ce qu'il avoit acquis de lumières en genre de piété, & qui s'est lui-même montré un si grand maître dans son *Introduction à la Vie dévote*, & dans toutes ses Œuvres spirituelles, dont on méprisera peut-être la naïveté pleine de bon sens, l'ancien langage rempli de grâces & d'énergie, & l'aimable simplicité ; tandis qu'on admire, par-tout ces endroits, les Essais de Montaigne. Ceux au reste qui aiment à voir réunies, jusque dans les livres de piété, les pensées & la diction, trouveront abondamment de quoi se satisfaire dans les *Pensées de Bourdaloue*, peut-être plus admirables encore que le reste de ses Œuvres.

FIN.

(o) *Le recueillement & la retraite, &c.* » La solitude est la diète de l'ame «, a dit ingénieusement un Auteur moderne.

» Il faut une ame saine pour sentir les » charmes de la retraite : on ne voit guère » que des gens de bien se plaire au sein de

» leur famille, & s'y renfermer volontaire-
» ment ; s'il eſt au monde une vie heureuſe,
» c'eſt ſans doute celle qu'ils y paſſent : mais
» les inſtrumens du bonheur ne ſont rien pour
» qui ne ſait pas les mettre en œuvre, & l'on
» ne ſent en quoi le vrai bonheur conſiſte,
» qu'autant qu'on eſt propre à le goûter «.
M. Rouſſeau.

Rien de plus philoſophique & de plus chré-
tien, que ce que dit à ce ſujet le Père Bour-
daloue, » Il n'eſt point d'état plus digne d'en-
» vie, il n'en eſt point de plus tranquille ni
» de plus aſſuré, que celui d'un homme qui,
» dans une retraite volontaire, ſert Dieu & ſon
» prochain, ſans éclat, ſans nom, contente
» d'un travail obſcur, pourvu qu'il ſoit utile &
» conforme aux vues de la Providence «. *Pen-
ſées, t. 2. Illuſion & danger d'une grande ré-
putation.*

PAGE 398.

(p) *Le ſentiment de la préſence de Dieu.* Ce
ſouvenir habituel de la Divinité, ce ſenti-
ment vif & profond de ſa préſence, eſt une
des marques les moins équivoques que nous
aimons Dieu, ſelon l'idée auſſi vraie qu'ingé-
nieuſe d'un Auteur Italien ; *La memoria è
come il polſo dell' amore* ; il eſt d'ailleurs un
des moyens les plus ſûrs de bien régler nos

pensées, nos sentimens, & nos actions. Quoi de plus propre à nous porter au bien & à nous détourner du mal, que cette pensée, *Dieu me voit* ? » Si vous voulez pécher, disoit » S. Augustin, cherchez un lieu où Dieu ne » vous voye pas «.

Pour que ce sentiment s'imprime plus fortement en nous & acquière plus d'empire sur notre ame, il faut non seulement se bien remplir de la majesté & de l'immensité de Dieu, mais s'accoutumer à le voir dans tous ses dons; & la nature nous en offre de toute part: il faut de plus, ne parler jamais de lui qu'avec le plus profond respect. » Je » me souviens, dit M. de Voltaire, que dans » plusieurs conférences que j'eus en 1726 » avec le Docteur Clarke, jamais ce philo» sophe ne prononçoit le nom de Dieu qu'a» vec un air de recueillement & de respect » très-remarquable. Je lui avouai l'impres» sion que cela faisoit sur moi; & il me dit » que c'étoit de Newton qu'il avoit pris in» sensiblement cette coutume, laquelle doit » être en effet celle de tous les hommes «. *Métaph. chap.* 1.

PAGE 399.

(q) *La fréquentation des Sacremens, qui... deviennent pour nous le sanctuaire de la sagesse*

& l'école de la vertu. C'eſt ainſi que l'on devroit conſidérer en particulier le tribunal de la Pénitence, lorſqu'il eſt rempli par un miniſtre qui réunit tout à la fois les lumières & la piété. Les demi-Chrétiens, qui démentent leur foi par leurs œuvres, enviſagent la Confeſſion comme un joug intolérable; ceux qui n'ont qu'une foi partielle ou qui ſe glorifient de n'en point avoir, la regardent comme une inſtitution arbitraire : mais le vrai Fidèle, pour qui d'ailleurs elle eſt ſuffiſamment prouvée par la tradition la plus ancienne, ou plus ſimplement encore par l'autorité de l'Egliſe, la voit, au contraire, comme une des reſſources les plus utiles & les plus conſolantes, que la ſageſſe & la bonté divine ayent réſervées à la foibleſſe humaine.

Rien en effet n'eſt plus propre à tranquilliſer nos ames, à nous rappeler à nous-mêmes, à réprimer & à corriger nos vices *, à nous former à la pratique des vertus, que l'uſage fréquent du Sacrement de Pénitence, reçu avec les diſpoſitions convenables, & ſéparé des abus qui ſe gliſſent dans les plus ſaintes inſtitutions. Chez les Proteſtans eux-

* » On peut regarder la Confeſſion, a dit M. de Vol» taire, comme le plus grand frein des crimes ſecrets «.

mêmes ; quelques-uns de leurs ministres n'ont pas fait difficulté d'avouer, que le retranchement de la Confession parmi eux avoit eu par rapport aux mœurs les suites les plus funestes. L'humble aveu de nos fautes, quand il nous reste quelque sorte de droiture, est lui seul capable de faire naître en nous les plus sérieuses réflexions sur nos égaremens, de nous en découvrir la source, & de dissiper l'illusion des prétextes, ou celle même des faux principes, que nous nous étions formés jusqu'alors. Je citerai, pour garant de ce que j'avance, un trait, que les personnes les mieux instruites à cet égard m'ont attesté, & qui prouve en même tems que l'incrédulité est plus souvent dans le cœur que dans l'esprit.

Un Lieutenant-Général, plein d'estime pour un officier que le maréchal de Saxe honoroit de sa confiance, lui avoit fait part de ses doutes sur la Religion. Cet officier, aussi distingué par sa piété que par sa valeur, l'avoit porté à s'éclairer sur un objet si important. Vaincu par ses sollicitations, il s'étoit déterminé à conférer, à plusieurs reprises, avec le Père de Neuville, avec le Père Renaud ; & malgré la solidité de leurs raisonnemens, il n'avoit pu parvenir à la conviction, lorsque l'officier, faisant un dernier effort, l'engagea à s'adresser à un Ecclésiastique

qu'il avoit choisi pour son Confesseur. Le Lieutenant-Général alla le voir de sa part. Il lui dit ce qui l'amenoit, & les démarches infructueuses qu'il avoit faites pour dissiper ses doutes. Monsieur, lui répondit l'Ecclésiastique, que pourrois-je vous dire de plus que ce que vous ont dit un Père de Neuville, un Père Renaud ? & quels raisonnemens pourrois-je faire, qui eussent plus de force que ceux qu'ils ont employés pour vous convaincre ? Il ne me reste qu'une ressource, daignez en faire l'épreuve. Entrez dans mon Oratoire ; prions le Seigneur qu'il éclaire votre esprit, qu'il touche votre cœur ; &, commencez par vous confesser. — Moi ! Monsieur ; & à peine crois-je en Dieu. — Vous y croyez, Monsieur, & à toute la Religion plus que vous ne pensez. Mettez-vous à genoux ; faites le signe de la croix ; je vais vous rappeler votre *Confiteor* & vous interrogerai. Après bien des marques d'étonnement qui ne paroissoient que trop fondées, bien des répétitions sur ses doutes & même sur son incrédulité, bien des contestations & des difficultés, notre militaire obéit enfin, & répondit naïvement aux différentes questions qu'on lui fit. On fixa avec lui l'époque de ses premiers égaremens ; on entra dans quelque détail sur les désordres qui

en avoient été la suite. Insensiblement le cœur de cet homme s'ouvrit ; sa voix commença à s'altérer ; quelques larmes s'échappèrent de ses yeux malgré lui : l'Ecclésiastique, s'appercevant de son trouble, cessa les questions ; & se livrant à toute l'ardeur de son zèle, fit une exhortation vive & touchante, qui acheva ce que ces interrogations & de premiers aveux avoient commencé. O mon Père, lui dit le pénitent à travers mille sanglots ; vous avez pris l'unique route qui pouvoit conduire à mon cœur ; je suis un malheureux que les passions seules avoient égaré, qui portoit son juge au fond de sa conscience & en étouffoit la voix, qui n'osoit s'avouer ses crimes à lui-même, & qui aimoit mieux ne rien croire que d'être forcé de bien vivre. Dès demain je reviendrai vous trouver, & je vous ferai une confession plus étendue. Il la fit avec les sentimens de la componction la plus vive, & mourut quelques années après dans tous les exercices de la pénitence & d'une vie vraiment chrétienne.

IBID.

(r) *Ces pratiques de renoncement & d'abnégation, &c.* » Notre liberté, comme toutes nos autres facultés, a besoin d'être agrandie, dirigée, & perfectionnée. Pour agrandir &

fortifier la liberté, il faudroit s'accoutumer dès la plus tendre enfance à ne rien faire que par choix; à ne parler, à ne se taire; à n'agir qu'après se l'être commandé à soi-même; à bannir tout empressement, toute ardeur, toute impétuosité qui nous entraîneroit hors de nous; enfin à consulter sans cesse la raison, & à lui être docile. Ainsi, pour dompter un coursier généreux, pour lui donner plus de force & de souplesse, une main habile le dirige; tantôt elle précipite ses pas, tantôt elle l'arrête tout à coup au milieu de sa course; à chaque moment elle lui donne une allure nouvelle. Malheur à ces hommes, qui, semblables à des machines animées, suivent sans réflexion la pente de l'habitude! Cette habitude, fût-elle indifférente, & même eût-elle quelque utilité dans ses effets, devient néanmoins funeste, en accoutumant la volonté à la servitude, & en énervant les forces de la raison. C'est dans ces occasions faciles, que notre raison doit faire l'apprentissage de l'empire qu'elle doit exercer dans des occasions difficiles. Ah! si, tandis qu'il ne lui en coûte rien que de commander, elle obéit ou reste oisive, comment dans les occasions difficiles se déterminera-t-elle à exercer un pouvoir onéreux? Le pilote, qui dans un tems favorable & serein ne s'accoutume point à manier le gou-

vernail, quelle facilité aura-t-il pour manœuvrer au milieu de l'orage...? O vous! qui êtes épris du désir de la sagesse, exercez les forces de votre liberté sur les passions naissantes, étouffez tous les dangereux désirs dans leur berceau, n'oubliez jamais le précepte du Sage, écrasez contre la pierre les lionceaux quand ils sont à la mamelle; si vous attendez qu'ils soient plus grands, vous deviendrez en gémissant leur proie «. *La vraie Philosophie.*

PAGE 401.

(s) *Et que d'ailleurs ils nous sont prescrits par l'Eglise.* Il est vrai que l'assistance à sa Paroisse est prescrite par les Canons. Elle l'est spécialement (au moins de trois Dimanches l'un) quant à la messe paroissiale & aux instructions qui s'y font. Mais que sont aujourd'hui, pour la plupart des Chrétiens, les préceptes de l'Eglise? Il en est de plus formels encore, dont tout le monde est instruit, & dont la violation sans cause réelle & suffisante est un péché mortel; ceux, par exemple, du jeûne & de l'abstinence dans de certains jours; de la sanctification des Dimanches & des Fêtes *, par la cessation de la vente ou du tra-

* Il faut convenir cependant qu'il seroit à désirer, que, dans quelques diocèses, le nombre des Fêtes fût

vail, & l'assiduité aux divins offices & à la prière : & qui est-ce aujourd'hui qui les remplit comme il faut ? On le dit Chrétien ; on veut tenir par quelque endroit à Jésus-Christ & à son Eglise ; d'après cela on réserve un jour dans la semaine pour faire abstinence ; on en réserve deux ou trois par semaine dans le Carême ; on ne se permet pas de vendre ou de travailler, dans des jours privilégiés que l'on détermine à son gré ; on jeûne le Vendredi saint ; & à la faveur de mille prétextes dictés par la cupidité, par la sensualité, par le soin excessif d'une santé, qui n'est délicate & foible que pour le devoir, mais qui est toujours forte & robuste pour les plaisirs, que dis-je ? à la faveur même de quelques passages de l'Ecriture sainte, aussi mal entendus que mal adroitement appliqués contre la teneur du précepte, on se rassûre, on se tranquillise, on s'approche même une fois l'an des Sacremens.

---

notablement diminués. En général on les rempliroit mieux ; le peuple y gagneroit moins à des excès aussi honteux que ruineux, le travail, si utile au Public & aux particuliers, seroit moins interrompu ; & si les Traitans y gagnoient un peu moins, la Religion & l'Etat y gagneroient davantage.

On a senti enfin la nécessité de cette réforme dans le diocèse de Paris ; & ce n'est que par un zèle peu éclairé qu'un petit nombre de gens en ont murmuré.

C'eſt un arrangement qu'on a prétendu faire avec Dieu, avec l'Egliſe, avec ſa conſcience ; une eſpèce de compoſition que quelques miniſtres ont la bonté d'agréer dans le tribunal de la Pénitence, ou pour laquelle on croit pouvoir ſe paſſer d'eux s'ils ſont trop difficiles. En vérité, pour une telle conduite, eſt-ce bien la peine de ſe dire Chrétien ? O hommes ! qui dans vos opinions & dans vos mœurs n'êtes qu'abſurdité & que contradiction, n'y aura-t-il donc point d'appel de vos jugemens ? & les illuſions que vous vous faites juſtifieront-elles au grand jour du Seigneur les infidélités dont vous vous ſerez rendus coupables ? Ah ! ceſſez de mentir à votre propre cœur. Ou ſoyez Chrétiens dans toute la rigueur du terme ; ou abjurez, en dépit de ſes preuves & de vos lumières, une Religion qui vous condamne & que vous déshonorez.

LETTRE LIX.

Du Comte de Valmont.

SANS le triſte châtiment que vous m'aviez fait preſſentir; ſans cette douloureuſe image de mon malheureux ami, qui ſouvent me pourſuit, & qui dans bien des momens vient altérer ma joie la plus vive; je ſerois, mon père, le plus fortuné de tous les hommes. Déjà je ſens, je goûte tous les avantages & tous les charmes de la Religion. Mes paſſions ſont plus calmes; mon eſprit eſt plus tranquille; ma conſcience eſt en repos autant qu'elle peut l'être; & mon cœur eſt ſatisfait. O mon Dieu! pourquoi vous ai-je connu ſi tard! & qu'aveugles ſont ceux qui cherchent loin de vous la vérité & le bonheur!

Dans le ſilence de la retraite, à l'aide d'un guide auſſi tendre que ſage, j'ai médité les objets que vous m'avez retracés; ces puiſſans motifs d'un parfait retour vers Dieu; ces grandes vérités,

dont le premier éclat, dès le moment qu
je reçus votre Lettre, m'avoit si vive-
r ment frappé. Quels heureux traits de
l umières elles ont portés en moi ! quels
sentimens elles y ont développés ! Ah !
que Dieu m'a paru grand & miséricor-
dieux ! mais que je me suis trouvé cri-
minel ! que devant lui je me suis vu pe-
tit & misérable ! J'ai repassé mes années
dans l'amertume de mon ame ; j'ai re-
monté à la source vile & impure de mes
désordres & de mes erreurs ; j'en ai
suivi la trace ; & qu'ai-je apperçu, grand
Dieu ! qui ne fût propre à m'humilier &
à me confondre ? Courbé sous le poids
de mes infidélités, j'ai dévoilé ma honte
& confessé mes crimes. Le Ciel daignoit
m'entendre. Par le secours de son mi-
nistre il aidoit à ma mémoire ainsi qu'à
ma foiblesse ; il touchoit, il brisoit mon
cœur par l'opposition touchante de ses
bienfaits & de mon ingratitude ; il exci-
toit mes gémissemens & faisoit couler
mes larmes. Larmes plus douces qu'a-
mères ! Elles soulageoient ce cœur op-
pressé ; elles étoient pour mon ame, ce

qu'eſt dans les ardeurs de l'été une roſée abondante pour la terre aride & deſſéchée. Le miniſtre d'un Dieu Sauveur a vu mon repentir ; il m'a impoſé des œuvres de ſatisfaction, propres à ſervir de remèdes pour le paſſé & de précautions pour l'avenir ; il m'a donné les plus ſages conſeils ; il m'a fortifié, conſolé : &, déterminé enfin par la proximité de mon départ, il a ouvert en ma faveur tous les tréſors de la miſéricorde de mon Dieu ; il m'a réconcilié.

O jour heureux, qui m'a rendu tous mes droits à la félicité, & m'a remis en poſſeſſion des titres les plus glorieux ; puiſſè-je ne t'oublier jamais ! Non ; mon père, l'infortuné captif qui tout à coup voit rompre ſes liens & briſer ſes fers, n'éprouve pas un contentement ſi vif que celui qu'une telle faveur m'a fait éprouver. Vous aviez bien raiſon de le dire : ſi la pénitence a ſes rigueurs, ſi elle exige des privations, des ſacrifices ; ah ! qu'on en eſt bien dédommagé par l'onction de la grâce qui les accompagne !

Mais que dis-je ? des ſacrifices ! C'eſt

ma chère Emilie, qui en fait un à ſa tendreſſe & à notre union ; qui foule aux pieds les richeſſes & les grandeurs, lorſqu'elle pouvoit en jouïr avec tant de ſageſſe : mais pour moi, à qui on les arrachoit, bien plus que je ne conſentois à les perdre ; moi, dont elles n'avoient que trop empoiſonné les penchans & déréglé la conduite ; moi, mon père, qui en uſois ſi mal, & qui, par mes déſirs inſatiables, en faiſois mon tourment ; de quels ſacrifices puis je me glorifier ? & quelle perte fais-je, en perdant de tels biens ? Ah ! je gagne tout, puiſque je commence à connoître le bonheur. Ce n'eſt donc pas dans l'accompliſſement de nos vœux toujours renaiſſans, dans la réuſſite de nos projets ſi mal concertés, qu'il ſe trouve ; c'eſt dans la modération de nos déſirs, & la Religion ſeule nous la donne.

Quel ſouvenir pour moi, que celui des excès, de l'aveuglement, & des malheurs auxquels je me vois échappé ! quelles paſſions m'agitoient ! quels vices je m'étois faits ; quels ſyſtêmes bizarres j'adoptois tour à tour ! quelle habitude de

fausseté j'avois contractée ! Vous seul me contraigniez à une sorte de respect pour la vérité : mais que je conçois maintenant de quel prix est l'amour que vous vouliez m'inspirer pour elle, combien nous est nécessaire la droiture de l'esprit & du cœur, & quelle influence elle a, pour le bien, sur nos sentimens & sur nos mœurs!! Oui, mon père, le caractère d'un homme vrai est devenu à mes ieux le plus saint, le plus auguste de tous les caractères ; & si je l'eusse conservé tel qu'on avoit pris soin de le former en moi, jamais, ah ! jamais je n'eusse cessé d'être fidèle.

De faux amis, aidés de la fougue de mes penchans, m'ont entraîné, m'ont perverti : eh, de quelles voies Dieu s'est servi pour me ramener ! Il me conservoit une épouse tendre & sage, dont le caractère doux & insinuant, dont les charmes toujours simples & purs m'attachoient, lors même que je semblois m'en éloigner le plus ; dont les exemples m'imposoient ; dont la vertu me maîtrisoit avec empire, lorsque j'étois assez vil pour oser la soupçonner. Il me conser-

voit un père bon, indulgent, plein de zèle, mais d'un zèle éclairé, prudent, & circonspect; un père, un ami, qui avoit égard à ma foiblesse, qui soutenoit ma confiance, qui ménageoit avec art l'emportement & le feu de mes passions: sans un tel père, sans un tel ami, le retour à la vérité, à la vertu, m'étoit fermé pour toujours. Ce Dieu bon me préparoit encore des évènemens malheureux, mais utiles, des leçons, des revers. Hélas! que n'a-t-il pas fait pour moi? Après de telles faveurs, quelles grandes choses ne doit-il pas se promettre de ma reconnoissance! & qui doit mieux que moi célébrer ses miséricordes, par la constance à le servir!

Aujourd'hui même, j'attends de son infinie bonté une nouvelle grace, qui va mettre le sceau à toutes les autres. Dans ces jours de salut, où, par un précepte formel, l'Eglise appelle à la table sainte ses enfans, on me permet, tout indigne que je m'en suis montré jusqu'ici, de m'y asseoir avec eux. On m'assure que Dieu a égard à la sincérité, à la vivacité de mon repentir; que vaincu par mes gémiſſe-

mens & mes larmes, il me presse, il m'ordonne d'approcher : & cependant je redoute autant que je le désire, ce moment qui s'apprête. Je ne vois mon indignité qu'avec frayeur ; je n'envisage la majesté de mon Dieu qu'avec saisissement & avec trouble. D'un autre côté, sa bonté me rassure ; les paraboles si touchantes de l'Evangile me raniment, par la confiance qu'elles m'inspirent, l'idée du bonheur dont je vais jouïr, me transporte & me ravit.

Ah ! le croirez-vous ? Je sentois encore tout le prix d'un tel bonheur, après m'en être privé par ma faute, & dans les premiers tems de mes égaremens. Oui, mon père, il y a un an à pareil jour que celui où je vous écris, que, combattu par un reste de foi & par mes doutes, j'entrai dans le Temple, sans trop savoir ce que j'allois y faire : je vis l'heureux concours des Fidèles, qui environnoient les saints Autels & s'y nourrissoient du pain des Anges : leur foi, leur piété, leur contenance modeste, une expression de contentement & de joie répandue sur

tout leur extérieur, le ſouvenir des douceurs ineffables que j'avois goûtées dans cette action ſainte lorſque je la fis pour la première fois; tout ſe réuniſſoit en ce moment pour faire ſur moi les plus fortes impreſſions : je me cachai pour verſer des pleurs; je me plaignis à moi-même de l'état de doute où je m'étois plongé, des perplexités que j'éprouvois; je me reprochai une conduite ſi différente de ce qu'elle étoit avant que j'euſſe perdu la foi; je regrettai mes premiers ſentimens, il ſembloit que j'allois les reprendre plus vifs & plus purs que jamais. Hélas! je revis Lauſane, Semmeville; & tout fut oublié....

Tandis que je vous écris, le jour commence à paroître. L'aurore du plus beau jour brille enfin pour moi; je l'ai prévenue, pour épancher mon cœur & m'entretenir avec vous. L'union la plus ſainte va mettre le comble à mon bonheur. Ah! faſſe le Ciel que les ſuites en ſoient durables, que rien à l'avenir ne me rende ingrat & parjure, que rien au monde ne ſoit capable d'altérer ma fidélité! Je m'ap-

puie ſur la grâce de mon Sauveur, beaucoup plus que ſur mes réſolutions & mes promeſſes : mais ce que je crois pouvoir aſſurer, c'eſt que maintenant Jéſus-Chriſt eſt tout pour moi. Sa doctrine m'enchante ; ſes exemples m'enflamment ; ſa vie, ſa mort, ſon ſacrifice, le don qu'il me fait, tout ravit mon cœur & l'embraſe de ſon amour. Je médite ſes bienfaits & ſes loix, je le contemple, je l'admire ; & déſabuſé que je ſuis de toutes les fauſſes idées de grandeur & d'héroïſme que je m'étois faites, de tous les vains objets de mon culte & de mes hommages, mon Dieu, mon maître, mon modèle, mon héros, c'eſt Jéſus-Chriſt.

Que je chéris, que je révère les vertus que cet Homme-Dieu m'enſeigne ! & que je ſuis diſpoſé à les ſuivre ! O mon père ! quel ſpectacle à mes ieux que celui du vrai Chrétien ! vraiment vertueux, parce que toutes ſes vues, ſes actions, ſont dirigées vers cette unique fin, la gloire de ſon Créateur ; vertueux, malgré les paſſions, malgré l'exemple, malgré les préjugés & la coutume ; ſans ceſſe

Dieu, daignerez-vous oublier que j'ai pris part à leurs blasphêmes, & que j'ai pu m'asseoir au milieu d'eux ! Ah ! pardonnez, Seigneur, les égaremens de ma jeunesse ; pardonnez-moi des erreurs que je cours rétracter aux pieds de vos Autels, & que mon cœur désavoue pour toujours.

Ils'approche, le moment fortuné après lequel je soupire, & je vais m'y préparer de nouveau. Bientôt après, mon père, je vole dans vos bras avec ma chère Emilie & toute l'aimable famille que vous nous avez envoyée. Tout est disposé pour notre départ. Demain j'abandonne un séjour où je n'aurai rien à regretter, puisque je trouverai tout auprès de vous.

Adieu, monde trompeur, qui m'aviez séduit, qui m'aviez promis le bonheur & ne me l'avez point donné ! Adieu, toutes les faveurs de la Cour, qui étiez autrefois le plus vif objet de mes vœux, & qui l'êtes aujourd'hui de mon indifférence ! Je vais apprendre loin de vous à être vrai, sage, & vertueux. Sous les auspices du meilleur des citoyens, comme

du

du plus tendre des pères, je vais apprendre à devenir citoyen moi-même, à me rendre digne, par mon étude & par mes soins, de servir un jour mon Roi, ma Patrie, si mon Roi daigne me pardonner; & si je meurs dans sa disgrace, j'aurai du moins appris à mes enfans à le servir & à l'aimer. Adieu, mes anciens amis, mes compagnons d'incrédulité! mon changement vous sera connu, car je ne craindrai pas de le manifester; vous en plaisanterez, & je n'en rougirai pas; à l'aide de vos ingénieuses saillies, vous mettrez les rieurs de votre côté, & vous n'y mettrez pas la raison; vous me plaindrez, & je plaindrai encore plus votre aveuglement, & je prierai le Ciel qu'il dissipe vos ténèbres, & je me féliciterai chaque jour de ne plus penser comme vous. Grâces à la Religion, je vais avoir des principes, des mœurs; & je n'en avois pas!

ENVOI,

Qui ſe trouvoit à la ſuite de la Lettre LI, que le Comte de Valmont a écrite à ſon père, en ſe rendant aux preuves de la Religion. Voyez la note de la Lettre XLIX, page 108.

JE vous envoie la copie du projet que le malheureux Lauſane avoit mis ſous le chevet de ſon lit, & que j'y apperçus au moment de ſa mort. Il n'eſt pas écrit de ſa main; & je ne crois pas qu'il ſoit de lui, quoique j'y reconnoiſſe ſon eſprit & ſes principes: on l'aura ſans doute entrepris par ſon ordre, & j'ai lieu de penſer que ſon deſſein étoit, après l'avoir médité à loiſir, de l'appuyer par la ſuite & de le répandre. Quelque jour peut être daignerez-vous me le renvoyer avec les apoſtilles qui lui conviennent. Grand Dieu! quel monſtre que l'incrédulité du ſiècle, lorſqu'on le voit ſans déguiſement *!

* Cette copie a été trouvée ſans apoſtilles. On a cru pouvoir, par un petit nombre de

LE GRAND ŒUVRE.

LE ſecret de transformer les métaux en or eſt une chimère ; c'eſt l'œuvre du

changemens & par de légères additions, en faire le réſumé des ouvrages & des ſyſtêmes du jour ; & l'on a mis en note les remarques les plus néceſſaires. La plupart de ces additions & des endroits cités, ſont tirés de l'*Encyclopédie*, du Livre de l'*Eſprit*, du *Syſtême de la Nature*, que l'on cite ſpécialement, ainſi que l'*Interprétation de la Nature*, qui, quoique beaucoup plus ancienne que le *Syſtême*, lui a ſervi comme de prélude. On nous ſaura gré d'avoir ſubſtitué des paſſages pris de nos auteurs modernes à des citations de Bayle, de Spinoſa, & de tous ceux qui, dans des tems plus reculés, ont levé au ſein de la Religion chrétienne l'étendard de l'incrédulité.

L'Editeur croit devoir avertir qu'il eſt eſſentiel de ne point ſéparer ici la lecture des notes de celle du texte, dont elles ſont le contre-poiſon ; & c'eſt pour cela, qu'on les a toutes miſes au bas des pages auxquelles elles ſe rapportent.

préjugé : mais le grand œuvre en effet, l'œuvre par excellence, & pour tout dire en un mot, le chef-d'œuvre de la philosophie, est d'établir la liberté des opinions sur la ruine des superstitions, d'ôter aux hommes leurs entraves, de briser leurs idoles, d'élargir pour eux la voie du bonheur, de légitimer leurs plaisirs, & de faire taire leurs craintes & leurs remords *.

---

* » Il faut, pour être heureux, étouffer les » remords, a dit un de nos Sages : inutiles avant » le crime, ils ne servent pas plus après, que » quand on le commet : la bonne philosophie » se déshonoreroit, en s'occupant de ces fâ- » cheuses réminiscences, & en s'arrêtant à ces » vieux préjugés ». *Disc. sur la vie heureuse.* Quelle philosophie que celle qui prétend nous aveugler au point de ne pas reconnoître dans l'homme un sentiment moral, une conscience, des remords, comme étant une suite du développement de sa raison & faisant partie de sa nature ! O Philosophes ! c'étoit donc là en partie ce que vous appellez des préjugés ! Voyez les Lettres XXI & XXIII du premier volume.

Ne dissimulons pas la réponse faite par ces

Il faudroit, pour y parvenir, que les plus éclairés d'entre nos Sages concertaſſent un plan uniforme qui embraſsât les moyens les plus sûrs d'avancer cet œuvre unique, le remède à tous nos maux, & le ſalut du genre humain. En attendant qu'ils ſe réuniſſent ſur un objet ſi important (*a*), voici un plan que je crois

---

mêmes Sages : » C'eſt calomnier la philoſo-» phie, que d'imaginer qu'elle invite au cri-» me, en délivrant des remords ; elle invite » ſeulement au repos dans le crime «.

(*a*) Il falloit auſſi qu'ils puſſent ſe réunir ſur l'enſeignement ; & c'étoit le point le plus difficile. Depuis long-tems on leur demandoit un corps de doctrine, & ils ne pouvoient le donner ; toujours prêts à ſe démentir les uns les autres, ils établiſſoient des principes abſolument contraires, ou en tiroient des conſéquences tout-à-fait oppoſées. Mais il paroît enfin qu'ils ont pris le plus court parti, & que, ſe rapprochant par degrés, ils s'accordent aſſez maintenant à renverſer tout principe, à détruire toute vérité, à ne plus voir en tout que le mouvement & la matière ; & c'eſt-là ce qu'ils appellent *le Syſtême de la Nature*.

pouvoir offrir à ceux qui ſe ſentiront aſſez de forces & de lumières pour travailler en ce genre, & dont j'ôſe leur garantir le ſuccès.

Premièrement, il eſt naturel qu'ils ménagent leur ſûreté perſonnelle; & je vais leur enſeigner les moyens de le faire, en leur indiquant quelques ruſes qu'ils pourront employer ſelon les circonſtances.

Lorſque leur nom ſera à la tête de leurs ouvrages, ou qu'ils craindront d'être trop aiſément reconnus; ils affecteront un grand reſpect pour la loi naturelle, pour les mœurs, pour la Religion en général, & ne l'attaqueront en particulier que ſous le nom de préjugé, de ſuperſtition, d'enthouſiaſme, & de fanatiſme. Ils ſe donneront même, dans certains cas, pour ne pas compromettre leur réputation ou leur intérêt, une demi-teinte de chriſtianiſme, qui n'en impoſera qu'aux ſots dont le Public abonde; & ils nageront, comme on parle, entre deux eaux. Ils enverront ſeulement à la découverte quelques vérités

hardies *, qui, ſi elles paſſent, prépareront un libre accès par la ſuite à des vérités plus hardies encore : ſi elles ne paſſent pas, & qu'on vienne à en découvrir l'auteur ; il en ſera quitte pour chanter humblement la palinodie, & pour faire ſans honte une de ces rétractations, que la néceſſité arrache, que ſigne la main ou que la bouche prononce, mais que le cœur déſavoue, & qu'au fond le vrai Sage ne déſapprouvera jamais : car enfin eſt-il rien de plus ſacré que notre propre intérêt ?

Je ne blâmerois pas même ceux, qui, contraints par de puiſſans motifs, ſe prêteroient au culte public, demanderoient à participer à la ſainte Cêne, & forceroient le peuple à croire qu'ils penſent comme lui. Quelques-uns crieront à l'horreur, à l'idolâtrie, à l'impoſture : mais ne nous laiſſons pas étourdir par ces vaines clameurs ; il n'y aura de dupes que ceux qui ſont faits pour l'être. Eh, qu'eſt-ce après tout qu'idolâtrie pour des Sages, qui, pour la plupart, ne croient pas en

* Encyclopédie.

Dieu ? Qu'eſt-ce que fauſſeté, quand, avec tant de raiſon de douter, on ne croit pas même à la vérité ? S'il y a un moment où je vouluſſe être brave, en laiſſant tomber le maſque, c'eſt celui de la mort, où il faut laiſſer après ſoi un exemple de courage, & où l'on n'a plus rien à riſquer *.

Une ruſe plus adroite encore, pour pouvoir tout ſe permettre & tout dire impunément, ſeroit de faire paroître ſes ouvrages ſous un autre nom; de les préſenter comme » l'ouvrage le plus hardi & le » plus extraordinaire que l'eſprit humain » ait oſé produire juſqu'à préſent ** «; de les donner comme le livre poſthume de quelque académicien célèbre, quelle qu'ait été d'ailleurs ſa manière de penſer & d'écrire; & de profiter ainſi de ſa célébrité pour accréditer nos opinions. Les

* Il y a après cette vie un autre genre de riſques à courir; & c'eſt ce qui, dans cet inſtant de lumière, fait trembler les plus intrépides. Voyez la note (y) de la XXXIe Lettre.

** Syſtême de la Nature. Avis de l'Editeur.

bonnes gens pourront s'indigner de cette supercherie ; mais que nous importe l'antique bonhommie de ces ames prudes & simples ? L'auteur de cet écrit supposé ne se nommera qu'à ses amis.

En second lieu, pour obtenir sur la superstition un triomphe plus facile, & pour propager plus sûrement la lumière, nous nous prêterons la main ; nous ferons corps, & nous nous répondrons d'un bout du monde à l'autre (*b*).

Nous nous ferons des prosélytes à

(*b*) Les Philosophes & les Incrédules sont réellement devenus, selon la remarque de M. Yvon, » une Secte que l'ignorance admire, » que le libertinage protège, que l'ambition » de l'esprit-fort prône, avec laquelle il faut » tâcher de n'avoir rien à démêler, parce » que c'est une Secte & qu'elle en a l'emportement & l'esprit de vengeance «.

M. Duclos a dit une vérité un peu dure, & que l'on a peine à répéter, quoique d'après lui : » Il n'y a malheureusement que les fripons qui fassent des ligues, les honnêtes » gens se tiennent isolés «. *Considérations sur les Mœurs, chap. 3.*

Voici, au reste, comment un écrivain

quelque prix que ce soit. Nous leur promettrons, ou nous leur ferons du moins envisager comme récompense, la protection, la faveur, la considération, la fortune, & les places qu'on est à portée de leur procurer. Secrétaires, précepteurs, gouverneurs, instituteurs, académiciens, correspondans de toutes les académies,

---

moderne a peint cette Secte audacieuse :

Philosophe !... il s'en donne le nom,
Comme tous ces Messieurs, qui, fiers de leur raison,
Se croyant appelés à réformer la terre,
A tous les préjugés ont déclaré la guerre.
Petits pédans obscurs, qui pensent à la fois
Eclairer l'univers & régenter les rois ;
Fanatiques d'orgueil, dont la folle manie
Est de se croire un droit exclusif au génie ;
Flatteurs en affichant le mépris des grandeurs ;
De tout ce qu'on révère audacieux frondeurs ;
Pleins de crédulité pour des faits ridicules,
Et sur tout autre objet sottement incrédules ;
Pensant que rien n'échappe à leurs yeux pénétrans ;
Prêchant la tolérance, & très-intolérans ;
Qui, sur un tribunal érigé par eux-mêmes,
Jugent tous les talens en arbitres suprêmes ;
De quiconque les flatte orgueilleux protecteurs,
De quiconque les brave ardens persécuteurs :
Enfin du monde entier s'arrogeant les hommages,
Pour avoir usurpé la qualité de sages.

M. Palissot.

en France, en Angleterre, en Prusse, en Suède, en Russie, nous nommerons tout, nous disposerons de tout par nous & par nos émissaires. Nous aurons un bureau d'adresse, où l'on tiendra registre de toutes les places vacantes & de tous ceux qui, avec l'affiche de la nouvelle philosophie & sous la garantie de nos plus fidèles associés, se présenteront pour les remplir. Ce seront autant d'Apôtres que nous enverrons en tous lieux, sans peine, sans gêne, sans péril, & sans avoir à craindre d'en faire des martyrs. Nous aurons même, pour les besoins urgens, une cassette philosophique, & à notre solde de petits auteurs faméliques, qui formeront comme des troupes légères, toujours prêtes à nous servir.

Nous exalterons à l'envi ceux qui pensent comme nous; & pour peu qu'il se rencontre parmi eux quelque homme à talent, nous en ferons, par des éloges pompeux & répétés de bouche en bouche, un génie rare & un homme extraordinaire. Nous déprimerons au contraire, avec le ton du plus parfait mépris, qui-

conque ſe feroit un nom en dépit de nous, & en montrant ſur la Religion d'autres opinions que les nôtres *. Nous ne paroîtrons pas même avoir lu ſes écrits, ou, s'il faut que tout le monde en parle, nous ne les prendrons que du côté du plaiſant & du ridicule. Nous aurons à ſon égard, & en général à l'égard de tous les hommes, cette ſorte de morgue qui ſied ſi bien au vrai ſage, le ton fier, & le ſtyle emphatique : » Jeune homme, » prends & lis « **. Souvent auſſi nous emploierons ces termes rares, ſentencieux, & ſublimes, devant leſquels le commun des hommes s'extaſie; ces phraſes entortillées, ampoulées, qu'il admire, qu'il fait valoir avec d'autant plus de cha-

---

* Nul n'aura de l'eſprit, hors nous & nos amis.
Molière, dans les *Femmes Savantes*.

» Que font les Philoſophes, ſi ce n'eſt de ſe donner à eux-mêmes beaucoup de louanges, qui n'étant répétées par perſonne autre, ne prouvent pas grand'choſe à mon avis «? *M. Rouſſeau*.

** Interprétation de la Nature.

leur, qu'il a plus de peine à les comprendre. » Le génie tend naturellement à » s'élever, & cherche la région des nues «. Nous donnerons par-là à toutes nos productions un air grand & myſtérieux. Pour nous autres Savans, » la véritable ma» nière de philoſopher ſeroit d'appliquer » l'entendement à l'entendement, l'en» tendement & l'expérience aux ſens, » les ſens à la nature, la nature à l'in» veſtigation des inſtrumens, les inſtru» mens à la recherche & à la perfection » des arts, qu'on jetteroit au peuple pour » lui apprendre à reſpecter la philoſo» phie «. *

Nous reviendrons ſur les ſiècles paſſés, de manière à faire ſentir que les génies de ces tems-là étoient reſtés bien en deçà de la ſphère de nos lumières, » qu'ils » avoient ſeulement éclairé quelques ar» pens de la nuit immenſe qui environne » les eſprits médiocres; que les centres » de ténèbres commençoient à la vérité » à devenir plus rares, & à ſe reſſerrer;

* Interprétat. de la Nat.

» mais que les centres de clarté n'étoient, » à beaucoup près, ni assez multipliés ni » assez étendus * «, & que c'est à nous, que c'est au flambeau de nos » concepts « qu'ont commencé les grandes lumières. Nous prouverons au genre humain que nous sommes ses instituteurs & ses maîtres, & toujours ses bienfaiteurs (c).

---

* *Ibid.*

(c) Pour peindre nos Philosophes avec un peu plus de vérité, on ne peut mieux faire que d'emprunter la plume de M. Rousseau, qui les a si bien connus, & que, grâces à la petite envie philosophique & littéraire, ils ont si vivement persécuté. » Je consultai les Philo- » sophes; je feuilletai leurs livres; j'examinai » leurs diverses opinions : je les trouvai tous » fiers, affirmatifs, dogmatiques même dans » leur scepticisme prétendu, n'ignorant rien, » ne prouvant rien, se moquant les uns des » autres; & ce point, commun à tous, me » parut le seul sur lequel ils ont tous raison. » Triomphans quand ils attaquent, ils sont » sans vigueur en se défendant. Si vous pesez » les raisons, ils n'en ont que pour détruire; » si vous comptez les voix, chacun est réduit » à la sienne; ils ne s'accordent que pour dis-

Troisièmement, je serois assez d'avis qu'on fît quelque grand ouvrage, qui

» puter : les écouter n'étoit pas le moyen de » sortir de mon incertitude. Je conçus que l'in- » suffisance de l'esprit humain est la première » cause de cette prodigieuse diversité de sen- » timens, & que l'orgueil est la seconde «. Hélas ! que ne concevoit-il, par une juste con- séquence, la nécessité d'une révélation !

» Fuyez, dit-il ailleurs, ceux qui, sous » prétexte d'expliquer la nature, sèment dans » le cœur des hommes de désolantes doctri- » nes, & dont le scepticisme apparent est cent » fois plus affirmatif & plus dogmatique que » le ton décidé de leurs adversaires. Sous le » hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, » vrais, de bonne foi, ils nous soumettent » impérieusement à leurs décisions tranchan- » tes, & prétendent nous donner, pour les » vrais principes des choses, les inintelligibles » systêmes qu'ils ont bâtis dans leur imagina- » tion. Du reste, renversant, foulant aux pieds » tout ce que les hommes respectent, ils ôtent » aux affligés la dernière consolation de leur » misère, aux puissans & aux riches le seul frein » de leurs passions ; ils arrachent du fond » des cœurs le remords du crime, l'espoir de

devînt comme le répertoire de nos découvertes & de nos connoiſſances, & où, par des renvois ſagement ménagés, on tâchât d'accorder les choſes les plus oppoſées, qui ne manqueront pas de ſe rencontrer dans une ſi immenſe production; d'expliquer celles qu'on n'aura pas voulu énoncer trop clairement; & de donner ainſi, aux eſprits intelligens, le mot de l'énigme, qui reſtera toujours telle pour les eſprits ordinaires. » Les renvois, » prévus de loin, & préparés avec » adreſſe *, ont la double fonction de » confirmer & de réfuter, de troubler » & de concilier. L'ouvrage entier en

» la vertu, & ſe vantent encore d'être les » bienfaiteurs du genre humain. Jamais, diſent-» ils, la vérité n'eſt nuiſible aux hommes: » je le crois comme eux; & c'eſt, à mon » avis, une grande preuve que ce qu'ils enſei-» gnent n'eſt pas la vérité «.

C'eſt donc bien ſagement qu'un homme de beaucoup d'eſprit s'écrioit, dans la juſte indignation dont il étoit rempli: *Initium ſapientiæ, timor Philoſophorum.*

* Encyclopédie.

» reçoit une force interne & une utilité » secrète, dont les effets sourds sont né- » cessairement sensibles avec le tems «. Il pourroit arriver qu'à bien des égards les renvois fussent plus dans les mots que dans les choses ; mais cette méthode, annoncée avec une sorte de confiance, en imposera du moins aux ignorans. Je voudrois qu'un ouvrage si important, & qui, » malgré le désordre de matières, sera » l'étonnement des siècles * «, eût une espèce d'uniformité dans les vûes, dans les principes, dans les enseignemens, & ne passât pas par toute sorte de mains. Mais si l'unité dans aucun genre ne peut s'y trouver (*d*) ; si même on désespère d'y

* *Ibid.*

(*d*) Nous avons un ouvrage à peu près dans ce goût. Voyez la critique qu'en a faite M. D... lui-même, & qui se trouve dans le Recueil singulièrement intéressant des *Mémoires de M. Luneau de Boisjermain, au sujet de l'Encyclopédie.* Il faut, pour se le procurer, s'adresser directement à l'auteur, près de l'ancienne Comédie Françoise, à l'hôtel de la Fautrière.

mettre la vérité, qui au fond n'eſt nulle part, ſi elle n'eſt pas parmi nous : il fau-

---

Voici ce que diſoit M. D ... en répondant à des Libraires, qui étoient venus le conſulter ſur le projet d'une nouvelle édition : » L'im-» perfection de l'Encyclopédie a pris ſa ſource » dans un grand nombre de cauſes diverſes. » On n'eut pas le tems d'être ſcrupuleux » ſur le choix des travailleurs : parmi quelques » hommes excellens, il y en eut de foibles, » de médiocres, de tout-à-fait mauvais... ; » les uns travaillant ſans honoraire, par pur » attachement pour les éditeurs, perdirent » bientôt leur première ferveur ; d'autres, » mal récompenſés, nous en donnèrent, » comme on dit, pour notre argent. Il y en » eut qui remirent toute leur beſogne à des » eſpèces de *Tartares*, qui s'en chargèrent » pour la moitié du prix qu'ils en avoient » reçu..... Il y eut une race déteſtable de » travailleurs, qui ne ſachant rien, & qui » ſe piquant de ſavoir tout, cherchèrent à ſe » diſtinguer par une univerſalité déſeſpérante, » ſe jettèrent ſur tout, broüillèrent tout, gâ-» tèrent tout, mettant leur énorme faucille » dans la moiſſon des autres. L'Encyclopédie » fut un gouffre, où ces eſpèces de chifon-

dra du moins le bien vanter, l'étayer de la faveur des gens en place, & en faire, s'il ſe peut, le Dictionnaire de la nation, même en dépit d'elle.

Quatrièmement, pour la plus prompte

» niers jettèrent pêle-mêle une infinité de » choſes mal vues, mal digérées, bonnes, » mauvaiſes, déteſtables, vraies, fauſſes, in- » certaines, & toujours incohérentes & diſ- » parates, &c. &c «.

Pour bien apprécier cet ouvrage, joignons-y encore le jugement impartial que l'Editeur en a porté au mot *Encyclopédie*. » Ici nous » ſommes bourſoufflés & d'un volume exor- » bitant ; là, maigres, petits, meſquins, » ſecs, & décharnés. Dans un endroit, nous » reſſemblons à des ſquelettes ; dans un au- » tre, nous avons un air hydropique : nous » ſommes alternativement nains & géans ; » coloſſes & pygmées, droits, bien faits, & » proportionnés ; boſſus, boiteux, & con- » trefaits. Ajoutez, à toutes ces bizarreries, » celles d'un diſcours tantôt abſtrait, obſcur, » ou recherché, plus ſouvent négligé, traî- » nant, & lâche ; & vous comparez l'ou- » vrage entier au monſtre de l'Art Poétique, » ou même à quelque choſe de plus hideux «.

destruction de tout genre de fanatisme, il est essentiel d'établir dans tous nos ouvrages, sans distinction aucune de tolérance religieuse & de tolérance civile, » car cette distinction est une chimère «, le tolérantisme universel, excepté pour les intolérans *; & ce mot s'entend assez. Avec ceux-ci seulement, point d'accord, point de paix ni de trêve. Les plus sanglantes invectives, les plus piquantes ironies, le plus méprisant persiflage (e), les

* On connoît une Lettre de M. de Voltaire, où il écrivoit ces propres paroles : » Je ne dé» teste qu'une chose au monde; ce sont les into» lérans. Puissé-je voir tous ces fanatiques, jus» qu'au dernier, écrasés de la foudre : » Seul en être témoin, & mourir de plaisir «!

Quel esprit de tolérance, & que d'humanité dans un pareil vœu!

(e) Ce n'est pas seulement à l'égard de ceux qui croient à la Religion & qui la défendent, qu'on emploie ce style railleur & plaisant; c'est à l'égard de la Religion elle-même : & nos Esprits-forts ne l'attaquent guère que comme cela. Pour moi, je l'avoue, toutes les fois que je les entends s'égayer ainsi

injures les plus grossières, s'il le faut, & la juste imputation de tout ce que nous les jugerons capables de faire, quand même ils ne l'auroient pas fait : voilà, par rapport à eux, la seule conduite & l'unique langage qu'il nous importe de tenir (*f*).

---

aux dépens des vérités les plus respectables, donner leurs fades plaisanteries & leurs prétendus bons mots pour des démonstrations, nous parler de Moïse herborisant sur les bords de la mer rouge, & nous dire mille autres gentillesses de cette force-là ; je suis toujours tenté de leur appliquer ce mot de M. de Sully, lorsqu'appelé à la Cour par Louis XIII, & voyant autour de lui les jeunes courtisans railler son habillement, qui pour eux n'étoit plus de mode, son maintien, & ses manières, il dit au Roi : » Sire, quand le Roi » votre père, de glorieuse mémoire, me faisoit l'honneur de me consulter sur ses grands & importantes affaires, au préalable il » faisoit sortir tous les bouffons de Cour & » les baladins «.

(*f*) Ce langage est devenu si familier à nos Sages, que souvent même ils s'en servent

Tout eſt bon & nous convient, quand il eſt queſtion de réhabiliter les vrais prin-

---

pour ſe déchirer les uns les autres, lorſqu'ils ne ſont pas de même avis, ou que la jalouſie les tranſporte.

Auſſi M. Rouſſeau, qui l'avoit éprouvé, s'eſt-il écrié quelque part avec ſa véhémence ordinaire : » Oui ; ſi, pour être philoſophe, il » faut noircir la réputation de mes ſembla- » bles, publier aux yeux de l'univers des choſes » qui devroient reſter enſevelies dans un éter- » nel ſilence, tramer & conduire de ſourds » complots, y préſider ; en un mot, ſi, pour » être philoſophe, il faut renoncer à l'huma- » nité, à la juſtice, à la bonne foi : je renonce » à la philoſophie & à la dénomination de phi- » loſophe, & j'en laiſſe le titre à tant de four- » bes dignes de le porter «.

Le beau champ que M. Rouſſeau ouvroit aux philoſophes, à qui il eût pris envie de lui intenter, au tribunal de la nation, un procès pour cauſe de délation ! Comment ont-ils négligé à ſon égard cette nouvelle méthode, que quelques-uns d'entre eux ont ſi heureuſement imaginée ? J'avoue cependant qu'ils donnent quelque envie de rire, lorſqu'ils prêchent ſi cordialement à leurs antagoniſtes,

cipes, & de renverſer l'idole du Chriſtianiſme, érigée par la ſuperſtition. C'eſt contre lui qu'il faut diriger tous nos efforts ; c'eſt ſur ſon compte qu'il faut mettre l'ignorance, la crédulité, le fanatiſme, les guerres, la tyrannie, & tous les fléaux qui affligent le genre humain. Nous dégraderons tous ſes héros, un Conſtantin, un Théodoſe, un Louis IX ; nous exalterons au contraire les ennemis du nom chrétien, un Julien, par exemple, malgré ſes ſuperſtitions ridicules aux yeux des païens mêmes (*g*) ; & malgré

---

d'avoir pour eux un peu plus de charité. N'eſt-ce pas, à peu près, comme s'ils diſoient : » Mes amis ! lorſque nous renverſons, comme » écrivains, votre Religion, vos loix, votre » gouvernement, vos mœurs, tout ce que » vous avez de plus cher & de plus ſacré ; lorſ- » que nous employons contre vous la raillerie, » l'injure, & la calomnie : laiſſez-nous en repos, » comme philoſophes ; &, puiſque nous faiſons » corps, tremblez, & reſpectez-nous «.

(*g*) Julien croyoit tout, dit M. le Beau, excepté l'Evangile. Jaloux cependant de cet eſprit de lumière, de ſageſſe, & de charité,

l'horreur de ſes ſacrifices humains. Nous tirerons le paganiſme, s'il le faut, de l'aviliſſement où il eſt tombé ; nous releverons ſes dieux ; nous donnerons à toute ſa mythologie un ſens raiſonnable & les plus ſpécieuſes couleurs ; & nous en ferons un ſyſtême de religion bien ſupérieur à celui de la Religion chrétienne.

Pour ſaper plus ſûrement celle-ci, nous inventerons des fables ; nous ramaſſerons des contes Perſans, Indiens, ou Chinois ; nous réchaufferons de vieilles hiſtoires ſans fondement, que nous mettrons gravement à côté des ſiennes ; nous donnerons, aux choſes les plus abſurdes, aux plus groſſiers menſonges, un air de vérité, pour les faire contraſ-

---

qu'il étoit forcé d'admirer dans l'Egliſe de Jéſus-Chriſt, il cherchoit à copier, du-moins à l'extérieur, juſque dans le paganiſme, les pratiques de la Religion chrétienne ; & c'eſt avec beaucoup de juſteſſe que ſaint Grégoire de Nazianze l'appelle le Singe du Chriſtianiſme. *Voyez l'Hiſtoire du Bas-Empire.*

ter

ter avec ce qu'elle nous enseigne ; & nous anéantirons toutes ses preuves, en niant du ton le plus assuré les titres sur lesquels elle se fonde.

Devenus physiciens, historiens, géographes, pour la contredire par-tout avec succès, nous porterons par-tout l'esprit systématique & la marche savante de l'incrédulité (*h*) ; nous ferons des ta-

(h) Il est vrai que, par cette marche savante, les ouvrages *historiques*, *philosophiques*, & *politiques* de nos Sages, leurs *Elémens d'Histoire*, leurs *Essais sur les mœurs des nations*, leur *Histoire des Hommes*, sont exactement devenus les Romans de la Philosophie moderne. Tout y est calqué sur leurs vues & leurs faux principes ; & pour peu que l'on soit instruit de la manière de penser de l'historien, on peut dire d'avance, à chaque évènement qui se présente, la tournure que son imagination y donnera, & les réflexions toutes neuves qui vont suivre.

Dans d'autres genres, encore plus propres à faire illusion, on ne peut trop s'étonner, quand on considère tout cet appareil de science,

bleaux d'hommes & de mœurs, pleins d'art & d'imagination (*i*) ; nous arrange-

cette pompe d'expreſſions, cette richeſſe de détails, cette profondeur de calcul, cet air impoſant de démonſtration que nos philoſophes emploient pour étayer les ſuppoſitions les plus gratuites & les plus déraiſonnables ſyſtêmes. Ils vont parler, dans l'étendue de deux ou trois cents pages, tout le jargon de la Phyſique & des Mathématiques, pour établir une opinion bizarre, un fait controuvé, une cauſe imaginaire ; tandis que deux ou trois réflexions ſimples & communes, que la moindre teinture de ces deux ſciences peut faire naître, vont tout renverſer. Ces ſyſtêmes ſi bien étayés ſemblent, au premier coup d'œil, former le plus ſublime & le plus ſolide édifice ; ſoufflez ſur un ſi bel ouvrage, & il ne reſte pour tout fondement que des abſurdités.

(*i*) » Ce ne ſont point les philoſophes qui » connoiſſent le mieux les hommes ; ils ne les » voient qu'à travers les préjugés de la philo» ſophie ; & je ne ſache aucun état où l'on en » ait tant «. *M. Rouſſeau.*

» Les philoſophes même, dit M. d'Alem» bert, fomentent les préjugés qui leur ſont

rons les faits au gré de nos opinions, & toujours pour prouver, contre la Religion, quelque grande vérité.

Cinquièmement, enſuite de cette tolérance univerſelle, nous donnerons, pour premier article de croyance, pour premier moyen de ſalut, » de penſer & » d'agir librement «; de douter de tout, & de ne rien croire; d'admettre tous les ſyſtêmes, hors celui de la Religion, comme ayant tous leurs raiſons & leurs vraiſemblances; de fonder la plus haute ſageſſe ſur le plus modeſte pyrrhoniſme *; & de faire évanouïr ainſi tout l'orgueil dogmatique & toute la confiance théologique. Tolérer tout, parce qu'on n'eſt ſûr de rien; deux principes qui tiennent l'un à l'autre, & qui, dans la pratique, feront de la terre le ſéjour de la paix &

» utiles, avec autant d'ardeur, qu'ils tâchent » de renverſer les préjugés (*& plus ſouvent encore les vérités*) qui leur nuiſent «. *Eſſais ſur les Gens de Lettres.*

* Voyez la XVIe. Lettre, volume I, page 333.

de la concorde ; ou, comme les superstitieux l'appellent, un paradis anticipé.

En établissant la liberté de penser, il est clair que nous nous réserverons la liberté de tout dire. En effet, que serviroit à nos vues qu'on nous laissât l'une, si l'on prétendoit nous ôter l'autre ? & comment se feroit la communication des lumières, s'il ne nous étoit pas libre de les répandre ? On appellera cette heureuse hardiesse, effronterie, licence. Mais » le » Public éclairé sait qu'il est utile de tout » penser & de tout dire (*k*) ; & que » les erreurs mêmes cessent d'être dange- » reuses, lorsqu'il est permis de les con- » tredire..... : elles se déposent bientôt » d'elles-mêmes dans les abîmes de l'ou- » bli : & les vérités seules surnagent sur

(*k*) Un homme d'esprit a dit cependant avec assez de fondement : » Il est dangereux » d'apprendre au peuple à raisonner « (surtout lorsqu'on risque de lui apprendre à raisonner si mal). » Il ne faut pas l'éclairer » trop, parce qu'il est impossible de l'éclairer » assez «.

» la vaſte étendue des ſiècles *. » Si quelques-unes de ces vérités ſont néceſſaires, ce ſont ſur-tout les nôtres, puiſqu'elles rompent toutes les chaînes de la contrainte & de l'eſclavage (*l*).

---

* Préface du Livre de l'*Eſprit*.

(*l*) Oui, ſans doute, & avant toutes choſes les liens de la Religion. Toutefois, à en croire M. de Voltaire, dans le *Traité* même *de la Tolérance*, *chap. 20.* » Par-tout où il » y aura une ſociété établie, une Religion ſera » néceſſaire. Les loix veillent ſur les crimes » publics, & la Religion ſur les crimes ſecrets «.

On veut nous ôter la Religion : hé quoi, » la Religion ! cet objet grand & ſublime, la » ſanction la plus inviolable des loix, la ſeule » loi que l'homme porte toujours avec lui, » la ſeule qui place le ſupplice à côté du crime » dans le cœur du méchant, auſſi réprimante » dans la nuit du ſecret qu'à la face de la » terre, auſſi redoutable à celui qui peut tout » qu'à celui qui habite ſous le chaume, frein » néceſſaire, frein univerſel, cent fois l'écueil » des emportemens d'un peuple aveugle, cent » fois couvert d'écume par le deſpote étonné » de trouver une Puiſſance ſupérieure à la

Sixièmement, après avoir endormi pendant quelque tems les hommes par les beaux noms de grand Etre, de loi naturelle, & les avoir amusés de tous ces rêves brillans, il faut, aussitôt que nous le pourrons sans nous compromettre, laisser tomber ce voile transparent, par lequel nous gazions nos véritables sentimens, & nous affoiblissions, aux ieux encore timides du profane vulgaire, l'éclat de la vérité.

» sienne « ! *Eloge de Dumoulin*, par *M. Marmontel*.

On veut nous ôter la Religion ! & pour chacun de nous en particulier, quelle perte peut être comparée à celle-là ? Quelles ressources reste-t-il à celui qui se refuse à ses tendres impressions & à son éclatante lumière ? » De» combien de douceurs n'est-il point privé ? » Quel sentiment pour le consoler dans ses » peines ? Quel spectacle anime les bonnes » actions qu'il fait en secret ? Quelle voix peut » parler au fond de son ame ? Quel prix peut» il attendre de sa vertu ? Comment doit-il » envisager la mort « ? (Et quel bon usage peut-il faire de la vie ?) *M. Rousseau*.

» Il eſt tems que la raiſon, injuſte-
» ment dégradée, quitte un ton puſilla-
» nime qui la rendoit complice du men-
» ſonge & du délire. La vérité eſt une;
» elle eſt néceſſaire à l'homme, elle ne
» peut jamais lui nuire *. «. Voici le moment où elle doit briller de toute ſa lumière : c'eſt l'heureux tems de la révolution prédite par nos Sages; c'eſt le grand ſiècle, où l'univers entier va devenir philoſophe. Il faut donc que quelqu'un de nos chefs faſſe paroître un de ces ouvrages vraiment philoſophiques & penſés fortement, où ſans détour on prêche le matérialiſme; cette doctrine déjà préparée, annoncée par tant d'écrits, mais pas encore auſſi hautement publiée, auſſi parfaitement développée, qu'il ſeroit à déſirer.

Là, au mot *Dieu*, cet épouvantail des foibles & des imbécilles (& juſqu'ici preſque tout l'univers l'a été), on ſubſtituera le grand mot de *Nature*, en tâchant

* Voyez les dernières lignes de la note (c) ci-deſſus : *Jamais, diſent-ils*, &c.

de le définir un peu clairement, s'il eſt poſſible (*m*).

(*m*) En voici, après tout, une définition aſſez nette, & même aſſez complette pour quiconque ne veut appercevoir dans l'univers que du mouvement & de la matière. C'eſt dommage que, ne nous offrant que des effets, elle rappelle à l'eſprit l'idée même de la cauſe qu'on veut détruire. A l'égard de l'exemple qui ſuit cette définition, il ſerviroit plutôt à la combattre, à l'obſcurcir, qu'à la rendre plus ſenſible.

» La nature, dans ſa ſignification la plus » étendue, eſt le grand tout, qui réſulte de » l'aſſemblage des différentes matières, de » leurs différentes combinaiſons, & des différens mouvemens que nous voyons dans l'univers. La nature, dans un ſens moins étendu, ou conſidérée dans chaque être, eſt le » tout qui réſulte de l'eſſence, c'eſt-à-dire, des » propriétés, des combinaiſons, des mouvemens ou façons d'agir, qui le diſtinguent » des autres êtres. C'eſt ainſi que l'homme eſt » un tout, réſultant des combinaiſons de certaines matières, douées de propriétés particulières, dont l'arrangement ſe nomme » *organiſation*, & dont l'eſſence eſt de ſentir,

Qu'on y prenne garde, c'eſt ici l'article important. Si on laiſſe au peuple ce fantôme de la divinité, ce vieux préjugé, le plus ancien, le plus univerſel, le plus enraciné de tous; nous ne tenons plus rien. Les attributs de ſageſſe, de juſtice, d'amour pour l'ordre & pour le bien, reparoîtront toujours; & avec eux renaîtra la loi naturelle; avec eux ſe reproduiront les idées de châtimens & de récompenſes après cette vie; par eux le Chriſtianiſme lui-même reprendra une nouvelle force. Car enfin, il y a entre l'idée de Dieu, telle qu'on l'avoit imaginée, & la loi naturelle, entre celle-ci & la Religion du Chrétien, plus de liaiſon qu'on ne croit ordinairement. L'idée de perfection, qui ſemble attachée à cette dernière, paroît comme un ſupplément néceſſaire à l'inſuffiſance de l'autre. Dieu une fois ſuppoſé, il ſeroit

» de penſer, d'agir, en un mot, de ſe mouvoir d'une façon qui le diſtingue des autres êtres avec leſquels il ſe compare. » *Syſtême de la Nature, chap. 11.*

assez naturel de penser que ce qui est le plus conforme à sa sainteté & à sa gloire, tire de lui son origine.

Il est donc de la plus grande conséquence de bien faire sentir, que ce que nous admirons le plus dans l'univers, peut être expliqué (*n*) par des combinaisons fortuites, ou, pour parler plus juste, par l'essence nécessaire des choses, par

(*n*) » C'est une manie commune aux Philosophes de tous les âges, de nier ce qui » est, & d'expliquer ce qui n'est pas «. *M. Rousseau.* Voyez au reste sur toutes ces explications si heureuses, dont le *Système de la Nature* est rempli, l'ouvrage de M. Holland : il est vrai qu'en fait de physique, de géométrie, d'astronomie, & dans tout ce qui concerne les hautes sciences, dont l'auteur du système emprunte souvent les termes pour faire illusion, celui-ci est traité poliment par son adversaire comme un enfant : mais il faut avouer qu'il le mérite bien, & qu'à l'extrême différence de raisonnement qu'on remarque entre eux, on croit voir dans M. Holland un athlète vigoureux, un géant qui se joue d'un pygmée.

les loix du mouvement & les propriétés de la matière (*o*).

(*o*) « L'univers, ce vaste assemblage de » ce qui existe, ne nous offre par-tout que » de la matière & du mouvement ». *Syst. chap. 1.* » Mais, nous dira-t-on, d'où la nature a-t-elle reçu son mouvement ? Nous répondrons que c'est d'elle-même, puisqu'elle est le grand tout, hors duquel conséquemment rien ne peut exister ». *Syst. chap. 2.* Voilà ce qu'on appelle une pétition de principes.

Pour faire tout sortir de ces deux principes, le mouvement & la matière, l'auteur du Système de la Nature, cet Ouvrage si vanté par ceux qui osent tout lire & n'approfondissent rien, qui prennent des mots pour des idées, & des déclamations pour des preuves, établit premièrement (*ch. 1.*), que » c'est à » la Physique & à l'expérience que l'homme » doit recourir dans toutes ses recherches ; » que c'est par nos sens que nous sommes » liés à la nature universelle ; que c'est par eux » que nous pouvons la mettre en expérience » & découvrir ses secrets ; & que toutes les » erreurs des hommes sont des erreurs de » Physique ». Mais quelle Physique, quelle

assez naturel de penser que ce qui est le plus conforme à sa sainteté & à sa gloire, tire de lui son origine.

Il est donc de la plus grande conséquence de bien faire sentir, que ce que nous admirons le plus dans l'univers, peut être expliqué (*n*) par des combinaisons fortuites, ou, pour parler plus juste, par l'essence nécessaire des choses, par

(*n*) » C'est une manie commune aux Philosophes de tous les âges, de nier ce qui » est, & d'expliquer ce qui n'est pas «. *M. Rousseau.* Voyez au reste sur toutes ces explications si heureuses, dont le *Système de la Nature* est rempli, l'ouvrage de M. Holland : il est vrai qu'en fait de physique, de géométrie, d'astronomie, & dans tout ce qui concerne les hautes sciences, dont l'auteur du système emprunte souvent les termes pour faire illusion, celui-ci est traité poliment par son adversaire comme un enfant : mais il faut avouer qu'il le mérite bien, & qu'à l'extrême différence de raisonnement qu'on remarque entre eux, on croit voir dans M. Holland un athlète vigoureux, un géant qui se joue d'un pygmée.

les loix du mouvement & les propriétés de la matière (*o*).

(*o*) « L'univers, ce vaste assemblage de » ce qui existe, ne nous offre par-tout que » de la matière & du mouvement ». *Syst. chap. 1.* « Mais, nous dira-t-on, d'où la nature a-t-elle reçu son mouvement ? Nous » répondrons que c'est d'elle-même, puisqu'elle est le grand tout, hors duquel conséquemment rien ne peut exister ». *Syst. chap. 2.* Voilà ce qu'on appelle une pétition de principes.

Pour faire tout sortir de ces deux principes, le mouvement & la matière, l'auteur du Système de la Nature, cet Ouvrage si vanté par ceux qui osent tout lire & n'approfondissent rien, qui prennent des mots pour des idées, & des déclamations pour des preuves, établit premièrement (*ch. 1.*), que « c'est à » la Physique & à l'expérience que l'homme » doit recourir dans toutes ses recherches ; » que c'est par nos sens que nous sommes » liés à la nature universelle ; que c'est par eux » que nous pouvons la mettre en expérience » & découvrir ses secrets ; & que toutes les » erreurs des hommes sont des erreurs de » Physique ». Mais quelle Physique, quelle

» se combine avec la matière vivante ?
» comment se fait cette combinaison ?

---

que le tout est plus grand que sa partie ; il eût avancé une vérité incontestable & que rien ne peut démentir. Tant il est vrai que l'évidence toute seule est infaillible, & que, sans son secours, l'expérience même ne l'est pas : c'est ce que démontrent toutes les vérités géométriques, qui sont telles à nos yeux, sans qu'il soit besoin d'instrumens ni d'expérience pour les vérifier, & à qui il suffit d'être des corollaires évidens de propositions évidentes par elles-mêmes.

En second lieu, l'Auteur du Système établit (*ch. 2.*), que *le mouvement est une façon d'être qui découle nécessairement de la matière, qu'elle se meut par sa propre énergie, qu'il est de l'essence de la matière de se mouvoir* ; & il le prouve par cette unique assertion, que toute particule de matière est en mouvement. Mais en accordant cette assertion si peu démontrée, il ne s'ensuivroit nullement, de ce que toute matière se meut, qu'elle se meuve nécessairement.

Troisièmement, l'Auteur établit (*même ch.*) que *tout ce qui se meut est mû par un autre être, en sorte qu'à parler strictement, il*

» quel en eſt le réſultat ? ſi les moules » ſont les principes des formes ? ce que

---

n'y a point de mouvemens ſpontanés dans les différens corps de la nature, c'eſt-à-dire, ſelon la définition même de l'Auteur, de ces mouvemens *qui font qu'un corps agit & ſe meut par ſa propre énergie* ; car *s'il exiſtoit un tel être*, dit-il (*ch.* 10.), *il auroit la force d'arrêter ou de ſuſpendre lui ſeul le mouvement dans l'univers.*

Mais voilà, dès le commencement & dans tout ce qui fait la baſe du Syſtême, une terrible contradiction. Rapprochez ces deux principes établis dès le ſecond chapitre : quoi ! ſelon le premier, *la matière ſe meut par ſa propre énergie* ; & ſelon l'autre, *il n'y a point de mouvemens ſpontanés*, de ces mouvemens *qui font qu'un corps ſe meut par ſa propre énergie* ; & nul corps ne ſe meut ainſi !

Mais en inſiſtant ſur les contradictions de l'Auteur du Syſtême, ſi *tout ce qui ſe meut eſt mû par un autre être*, s'il ne ſe meut pas par lui-même, le mouvement ne lui eſt donc pas eſſentiel, il n'eſt donc pas de l'*eſſence de la matière de ſe mouvoir.*

Mais encore, ſi *tout ce qui ſe meut eſt mû par un autre être*, ayant que d'être mû, il

» c'eſt qu'un moule ? ſi c'eſt un être
» réel & préexiſtant, ou ſi ce n'eſt que

---

droit donc en repos : dans la nature des choſes, l'idée du repos ſeroit donc antérieure à celle du mouvement ?

Mais enfin, comment un être qui ne ſe meut pas par lui-même a-t-il eu, dans les principes de l'auteur, la force de ſe mouvoir & celle d'en mouvoir d'autres ? Cette force, d'où l'a-t-il reçue dans l'origine, & où l'a-t-il puiſée ? Si tout ce qui eſt dans la nature n'a, comme il s'exprime, que des mouvemens *acquis* & *communiqués* ; ſi, ſelon lui, tels ſont même les mouvemens *internes* & *cachés* ; ſi *la nature eſt le grand tout ; qui comprend tout*, en ſorte qu'il n'y ait rien hors d'elle qui ait pu donner le mouvement à la matière ; comment a-t-elle pu ſe le donner à elle-même ? & que ſignifie une ſuite de mouvemens produits, ſans aucune cauſe qui ait pu, hors de cette ſuite infinie, la force de les produire ?

D'après toutes ces contradictions, que devient un Syſtême tout entier qui ne porte que ſur elles ? Au reſte, ce qu'il y a de plus eſſentiel à obſerver, c'eſt que ces contradictions

» les limites intelligibles d'une molécule
» vivante unie à de la matière morte ou

---

sont inévitables dans tout système, tel que celui-là : car ou la matière & toute partie de matière se meut nécessairement, ou elle est mue par une autre. Si c'est nécessairement qu'elle se meut, elle ne peut avoir de mouvemens *communiqués* ; parce qu'elle ne peut changer, modifier celui qu'elle a, sans altérer sa manière d'être nécessaire, sans altérer son essence : & dès-lors rien ne peut s'expliquer ; rien, ainsi que nous l'avons déjà dit, ne peut être comme il est dans la nature. Si au contraire toute partie de matière n'a que des mouvemens *acquis*, il faut donc recourir à une cause supérieure & étrangère, qui les lui ait donnés. Que le matérialiste réponde nettement à cela.

Il ose bien prétendre que Dieu *est un être inutile* : quel être inutile, que celui sans lequel on ne peut rendre raison de rien, & sans lequel tout n'est plus, en nous & hors de nous, que fiction & qu'absurdité ! On parle sans cesse des loix nécessaires du mouvement : oui, sans doute, le mouvement a des loix nécessaires, mais d'une nécessité conditionnelle, hypothétique, comme on l'appelle, & relative

» vivante ; limites déterminées par le rap-
» port de l'énergie en tous sens, aux
» résistances en tous sens *, » ? Questions savantes & profondes, par lesquelles nous aurons si heureusement préludé dans d'autres ouvrages.

Ici encore nous aurons grand soin d'établir **, » qu'il n'y a point d'ordre pro-
» prement dit dans la nature... que ce
» que l'on appelle *ordre*, n'est jamais que
» l'enchaînement uniforme & nécessaire
» des causes & des effets, ou la suite des
» actions qui découlent des propriétés des
» êtres, tant qu'ils demeurent dans un
» état donné ***... que l'intelligence est
» une façon d'être & d'agir propre à quel-

à la volonté du premier moteur : or, c'est, d'une nécessité absolue, qu'il falloit prouver que ces loix soint nécessaires.

* Interprétation de la Nature.

** Système de la Nat. ch. 5.

*** » Il est dans l'ordre que le feu nous brûle,
» parce qu'il est de son essence de brûler : il
» est dans l'ordre que le méchant nuise, parce
» qu'il est de son essence de nuire «. *Ibid. ch. 5.*

» ques êtres particuliers ; & que, ſi nous
» voulons l'attribuer à la nature, elle ne
» ſeroit en elle que la faculté de ſe con-
» ſerver par des moyens néceſſaires dans
» ſon exiſtence agiſſante. Ainſi, en refu-
» ſant à la nature l'intelligence dont nous
» jouiſſons nous-mêmes, en rejetant la
» cauſe intelligente que l'on ſuppoſe ſon
» moteur ou le principe de l'ordre que
» nous y trouvons, nous ne donnons
» rien au haſard ni à une force aveugle ;
» mais nous attribuons tout ce que nous
» voyons à des cauſes réelles ou faciles
» à connoître (*p*).

(*p*) On voit aſſez combien tout cela eſt lumineux. Et pour ſurcroît de lumières, l'Auteur du Syſtême prévient ainſi une des plus fortes objections qu'on puiſſe lui faire : » On
» nous dira, ſans doute, que la nature, ren-
» fermant & produiſant des êtres intelligens,
» ou doit être intelligente elle-même, ou doit
» être gouvernée par une cauſe intelligente.
» Nous répondrons que l'intelligence eſt une
» faculté propre à des êtres organiſés, c'eſt-
» à-dire, conſtitués & combinés d'une ma-

» Chaque être, dirons-nous encore, » est un individu, qui, dans la grande

---

» nière déterminée, d'où résultent de certai- » nes façons d'agir que nous désignons sous » des noms particuliers, d'après les différens » effets que ces êtres produisent ». *Ibid.*

Il faut avouer que cet auteur est extrêmement heureux dans ses solutions, & qu'il ne pouvoit mettre plus de force ni de clarté dans ses réponses.

Mais parmi tout ce Pathos philosophique, qu'il nous dise comment il pourroit prouver que cette intelligence, qui est, selon lui, une faculté propre à des êtres organisés, ne seroit pas, par cela même, propre à la nature qui les renferme & les produit : car enfin, si nous, qui sommes une très-petite production de cette nature, nous réunissons cependant à une portion de matière organisée une portion d'intelligence ; pourquoi la nature, prise dans son ensemble, ne seroit-elle pas une grande machine, un grand corps parfaitement organisé, uni à une ame bien supérieure à la nôtre, & doué d'une souveraine intelligence ? Ce doute, si peu fondé pour nous, qui reconnoissons, d'après des raisonnemens invincibles, une substance purement spirituelle,

» famille, remplit sa tâche nécessaire dans
» le travail général. Tous les corps agis-
» sent suivant des loix inhérentes à leur
» propre essence, sans pouvoir s'écarter
» un seul instant de celles suivant les-
» quelles la nature agit elle-même : force
» centrale, à laquelle toutes les forces,
» toutes les essences, toutes les énergies
» sont soumises ; elle règle les mouve-
» mens dans tous les êtres, par la nécessité
» de sa propre essence, elle les fait con-
» courir de différentes manières à son plan
» général... ; elle les accroît & les al-
» tère, les augmente & les diminue, les
» rapproche & les éloigne, les forme & &
» les détruit, suivant qu'il est nécessaire
» pour le maintien de son ensemble,
» vers lequel cette nature est essentielle-
» ment nécessitée de tendre * (q).

---

créatrice de cet univers ; mais qui a des fon-
demens très-réels dans le système de l'Athée,
combien ne seroit il pas inquiétant pour lui,
s'il vouloit raisonner conséquemment ?

* Syst. de la Nat. ch. 4.

(q) *Essentiellement nécessitée.... par la né-*

C'eſt d'après ces éclatantes vérités que nous ferons voir, que c'eſt ſans ordre, ſans règle, ſans l'intervention d'aucun être intelligent, & ſeulement en con-

---

ceſſité de ſa propre eſſence.... Force centrale, à laquelle toutes les forces, toutes les eſſences, toutes les énergies ſont ſoumiſes..... Des eſſences ſoumiſes ! ſoumiſes à une autre eſſence ! des eſſences par-tout ! Quelle heureuſe manière de philoſopher, de tout expliquer ! & quel nouveau jour cette méthode répand ſur toute la nature ! Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'eſt cette nature qu'on a définie (*ch.* 1.) *le grand tout qui réſulte de l'aſſemblage des différentes matières, de leurs différentes combinaiſons, & des différens mouvemens que nous voyons dans l'univers* ; cette nature, qui n'eſt dès-lors qu'une idée abſtraite, qu'un mot vide de ſens, ſi on l'applique à un être particulier ; cette nature dénuée d'intelligence ; & qui cependant ſe trouve eſſentiellement néceſſitée de tendre vers un but, vers un plan général, qui eſt (*ch.* 4.) *le maintien de ſon enſemble*, le maintien du tout par *le changement continuel de ſes parties, qu'elle force de concourir au bien général de la grande famille.* Parmi tant de merveilles, tant de myſtérieuſes contradictions, qui

séquence des loix nécessaires du mouvement & des propriétés de la matière, que le soleil, par exemple, ce globe ardent & lumineux, a été formé par l'embrâsement d'une planète, qui s'est si justement trouvée à telle distance plutôt qu'à telle autre : que, par une suite des mêmes loix, notre terre pourroit bien s'enflammer à son tour, & devenir soleil pour un autre monde, qui, dans le tems précis, se trouveroit avoir besoin de sa chaleur & de sa lumière : que tous les astres, s'attirant, se repoussant en raison de leur masse & de leur distance, gravitant les uns vers les autres & vers un centre commun, suivent par des loix si simples leur marche constante & régulière, sans que ces loix aient d'autres principes qu'elles-mêmes, sans que cet arrangement, ce rapport des astres entre eux, leur distance & leur masse réciproque, si justement combinées pour les effets qui en

ne s'écrieroit avec nos Sages : O Nature ! ô ma mère ! que tu dis de choses à mon esprit & à mon cœur !

résultent, aient été réglés d'une manière si précise, autrement que par la nécessité des choses; nécessité qui, comme nous l'avons dit plus haut, n'est pas une force aveugle, mais qui n'est pas non plus une force intelligente: que sur notre globe les plantes, les arbres, les animaux, les hommes, les insectes, les fruits, les fleurs, toutes les productions de la terre qui nous ravissent par les rapports innombrables & si heureusement rencontrés que nous y appercevons, ne sont en effet que des rencontres nécessaires de germes, de molécules organiques, de parties similaires, sans que les molécules, les germes primitifs, les moules intérieurs aient d'autre cause que l'essence & les propriétés de la matière (r).

(r) C'est donc ainsi, & par les propriétés de la matière, que les différentes sortes d'abeilles, de guêpes, de chenilles, de teignes, que tous les animaux & tous les insectes ont, dès leur naissance & sans les avoir jamais appris, des procédés si analogues à leurs besoins, si industrieux, si dignes d'admiration

loi,

Ici, comme sur tout le reste, il s'agit moins de raisonner, de prouver, que d'embrouiller, d'envelopper, de nier, d'affirmer, de répéter, & de conclure; & au fond le poste le plus tenable pour nous, c'est le scepticisme. Nous aurons contre nous des Géomètres profonds, les plus savans Astronomes, les Physiciens les plus éclairés; car ceux ci croient tous en Dieu: mais à coup sûr ils se sont trompés, puisque tout homme est sujet à l'erreur. Nous ferons valoir en notre faveur le système de Newton & ses principes, quoiqu'il ait été si religieux envers la Divinité: quelque phrase de Descartes, quoiqu'elle suppose une intelligence, qui dispose avec sagesse le mouvement & la matière: quelque expérience

aux ieux de l'observateur fidèle? O que cette matière, cette force non intelligente, qui les a si heureusement organisés pour de telles ressources & de tels moyens, avoit d'art & d'esprit! Voyez l'*Histoire Naturelle des Insectes*, de *M. de Réaumur*; la *Théologie des Insectes*, de *M. Lesser*; & la *Contemplation de la Nature*, de *M. C. Bonnet*.

de Needam, que nous donnons comme une démonſtration des générations équivoques ſi propres à notre ſyſtême ; quoique cet auteur ne ſoit nullement favorable au matérialiſme (*s*) ; quoique cette

(*s*) Voici en effet ce qu'il dit dans ſa Préface ſur ſes *Obſervations Microſcopiques*, page xvj ; & ſon témoignage honore trop la Religion révélée, pour n'être pas rapporté ici tout entier. » Depuis quelques années que » je me ſuis amuſé à ce genre d'étude, je » n'ai jamais trouvé aucuns principes oppoſés à la Religion, que ceux qui étoient » faux en Philoſophie : il eſt naturel de » croire que j'ai la liberté de rendre ce témoignage, dans un ſiècle où tant de » demi-philoſophes traitent avec ſi peu de » ménagement une Religion, dont ils paroiſſent encore moins inſtruits que de leur » prétendue philoſophie. J'ai de plus cité » fort ſouvent les propres paroles de l'Ecriture Sainte ; & quelque extraordinaire » que cela puiſſe paroître dans un philoſophe moderne, je n'ai pas honte d'avouer » que j'y trouve plus de ſublimité que dans » tous les Ouvrages des philoſophes, & que » c'eſt à l'Ecriture Sainte que je dois les

expérience, telle qu'il l'a rendue, ne prouve en aucune manière ce qu'on lui fait prouver; quoiqu'il n'admette pas même cette sorte de génération, considérée, par les meilleurs observateurs, comme une des plus monstrueuses productions des siècles d'ignorance, ou une des reproductions les plus bizarres de la moderne philosophie (*t*).

» plus hautes idées auxquelles j'aie jamais » été capable de m'élever «. Voyez de plus une réclamation bien authentique, & une réponse directe contre l'auteur du *Système de la Nature*, dans une note ajoutée, par M. Needam lui-même, à l'excellent Livre qui a pour titre, *La vraie Philosophie*, qui se trouve chez *Valade*, Libraire, rue des Noyers, & dont il a été l'éditeur.

(*t*) Voyez, sur les générations équivoques, *la Contemplation de la Nature*, de M. Bonnet, tom. 1, septième partie, chap. 8 & suivans; les *Considérations sur les Corps organisés*, du même Auteur, t. 1, chap. 7, 8, 11; le *Mémoire* de M. Haller, *sur la Formation du cœur dans le Poulet*; les *Lettres à un Américain*, Lettre onzième & suivantes; les *Mémoires* de M. de Réaumur.

Il importe peu que ces gens-là ſoient pour nous, pourvu que ſur notre parole

---

» Pendant combien de ſiècles, dit un Savant mieux inſtruit & plus ſage que l'auteur du *Syſtême de la Nature*, n'a-t-on pas ſoutenu dans les Ecoles, que la putréfaction donnoit naiſſance aux inſectes & à pluſieurs plantes qui paroiſſoient imparfaites ? Les expériences de *Rhédi* & de *Micheli*, firent en peu de tems ce que le raiſonnement n'avoit pu opérer ; & celles de MM. de *Réaumur* & *Linné*, en nous faiſant connoître de plus en plus combien l'imagination avoit beſoin d'être réglée par l'obſervation, ont fait rougir ceux qui avoient ſoutenu le ſyſtême ſur la génération univoque & équivoque. Le haſard n'eſt plus qu'un vieux mot dépourvu de ſens, incapable de produire aucun être organiſé. La formation du plus petit des inſectes, d'un moucheron ſi bien proportionné dans toutes ſes parties, n'eſt pas plus le réſultat d'un mouvement confus ou d'un arrangement fortuit, que celle d'un éléphant. La mouſſe, ainſi que le chêne, eſt l'enfant de la nature ; & la putréfaction n'eſt qu'un principe deſtructeur. Aujourd'hui le bled, l'orge, l'avoine, ne ſont plus capa-

on parvienne à le croire. Et d'ailleurs, nous ferons bien forts, quand nous aurons parlé de l'énergie de la nature, de son laboratoire secret, de ses filières, &c. &c.; quand, de la croyance générale, nous aurons appelé si hautement à l'expérience *; que nous aurons tout ramené à la Physi-

---

bles de produire de mauvaises herbes dans un champ. On n'en accuse que les graines superflues mêlées avec les semences ou transportées par les vents, & les terres surchargées de racines inutiles. Les insectes, ainsi que les plantes, deviennent le produit nécessaire d'autres végétaux ou animaux de même espèce. La nature, aussi avare dans la dépense, qu'elle est magnifique dans l'exécution, soumet à ses loix immuables jusqu'aux plus petites parties de la matière; perpétue constamment les êtres par d'autres êtres semblables: & sa grandeur se reconnoît jusque dans les plus petits objets «. *M. Durande.*

* » Nous n'avons, dit l'auteur de l'Interprétation de la Nature, qu'une expérience lente & une réflexion bornée. Mais » avec ces deux leviers, la Philosophie s'est » proposé de remuer le monde «.

que, que si peu de gens savent assez pour relever nos mépriſes ; que nous aurons placé quelques termes de Géométrie, quelques propoſitions que perſonne n'ignore & que nous aurons appliquées bien ou mal ; que nous aurons équivoqué ſur les infiniment grands & les infiniment petits. Par-là du moins nous aurons fait un étalage d'érudition, qui impoſe preſque toujours ; &, comme c'eſt la prévention qui décide, nous aurons tout fait quand nous aurons prévenu en notre faveur.

Septièmement, la connoiſſance la plus néceſſaire à l'homme, ont très-bien dit les Sages de tous les tems, c'eſt celle de l'homme même ; & c'eſt à nous encore qu'il étoit réſervé de peindre l'homme tel qu'il eſt. Par-là nous lui ôtons les folles eſpérances qui le trompent ſur l'avenir, & l'empêchent de jouïr du préſent ; les craintes religieuſes & les vaines terreurs, qui le rendent lâche & puſillanime, qui l'empêchent de ſe délivrer de la vie lorſqu'il commence à s'ennuyer de vivre, qui, par l'idée d'un mal chimé-

rique, le privent souvent d'un bien réel, qui circonscrivent son être & l'usage de ses facultés au lieu de les étendre, qui bornent ses jouïssances & empoisonnent ses plaisirs.

L'homme est une machine mieux organisée peut-être que celles qui l'environnent, mais toujours machine. » Il peut » être comparé * à une harpe sensible qui » rend des sons d'elle-même, & qui se » demande qui est-ce qui les lui fait ren- » dre : elle ne voit pas qu'en sa qualité » d'être sensible, elle se pince d'elle- » même, & qu'elle est pincée & rendue » sonore par tout ce qui la touche «.

» Et qu'on ne dise point ** que c'est » dégrader l'homme que de réduire ses » fonctions à un pur mécanisme ; que » c'est honteusement l'avilir que de le » comparer à un arbre, à une végétation » abjecte..... Le philosophe exempt de » préjugés n'entend point ce langage,

* Système de la Nature, première partie, chap. 7.

** *Ibid.* chap. 12.

» inventé par l'ignorance de ce qui conſ-
» titue la vraie dignité de l'homme. Un
» arbre eſt un objet qui dans ſon eſpèce
» joint l'utile à l'agréable ; il mérite
» notre affection, quand il produit des
» fruits doux & une ombre agréable.
» Toute machine eſt précieuſe, dès
» qu'elle eſt vraiment utile & remplit
» fidèlement les fonctions auxquelles on
» la deſtine ».

O homme ! laiſſe donc ces vaines prérogatives dont te flattoit un ſtupide orgueil, & ſouffre que le Sage te ramène à ta véritable dignité !

L'homme tient ſon rang dans l'échelle des êtres ; il eſt préciſément dans le degré au deſſus de l'Orang Outang *, il a deux facultés **, » la ſenſibilité phyſique & la
» mémoire ; ces deux facultés lui ſont
» communes avec les animaux. Il leur
» eſt ſupérieur ſeulement par la différence

* Singes d'une très-grande eſpèce. Voyez Tom. I, les notes (a) (c), ſur la Lettre XXIV.

** De l'Eſprit. Diſcours I, chap. I.

» d'organisation ; parce qu'il a des mains, » par exemple, & non des pattes » ; ce qui, comme on le voit assez, ne l'empêche pas d'être lui-même un pur animal, un être purement physique. C'est ce que nous prouverons sans difficulté, en faisant dériver toutes ses facultés intellectuelles & morales, comme on les appelle, de la faculté de sentir & des opérations de la matière.

» Et d'abord vous trouverez * que *sentir* est cette façon particulière d'être remué, propre à certains organes des » corps animés, occasionnée par la présence d'un objet matériel qui agit sur » ces organes, dont les mouvemens ou » les ébranlemens se transmettent au cerveau. Nous ne sentons qu'à l'aide des » nerfs répandus dans notre corps, qui » n'est, pour ainsi dire, qu'un grand » nerf, qui ressemble à un grand arbre, » dont les rameaux éprouvent l'action des » racines communiquée par le tronc. »

* Système de la Nature, première partie, chap. 8.

» Si on nous demande d'où vient à la ma-
» tière la *ſenſibilité* ; nous dirons qu'elle
» eſt le réſultat d'un arrangement, d'une
» combinaiſon propre à l'animal (*u*),
» en ſorte qu'une matière brute & inſen-
» ſible ceſſe d'être brute & inſenſible en
» *s'animaliſant*, c'eſt-à-dire, en ſe com-
» binant avec l'animal. Toute *ſenſation*
» n'eſt qu'une ſecouſſe donnée à nos or-
» ganes ; toute *perception* eſt cette ſecouſſe
» propagée juſqu'au cerveau ; toute *idée*
» eſt l'image de l'objet à qui la ſenſation
» & la perception ſont dues. La *réflexion*

(*u*) » L'animal, comme l'explique bien
» clairement le ſavant auteur de l'*Interpré-*
» *tation de la Nature*, eſt un ſyſtême de mo-
» lécules organiques, qui, par l'impulſion
» d'une ſenſation ſemblable à un toucher
» obtus & ſourd, que celui qui a créé la
» matière leur a communiquée, ſe ſont com-
» binées juſqu'à ce que chacune ait rencon-
» tré la place la plus convenable à ſon repos «.
Obſcurum per obſcurius, dit très-bien un
auteur moderne : ou en d'autres termes,
c'eſt ce que Boileau appeloit *du galimatias double.*

» est l'exercice du pouvoir qu'a notre or-
» gane intérieur de se modifier lui-même,
» de se replier sur lui même. Le *jugement*
» est la faculté qu'a le cerveau de compa-
» rer entre elles les modifications ou les
» idées qu'il reçoit, ou qu'il a le pouvoir
» de réveiller en lui-même, afin d'en dé-
» couvrir les rapports & les effets.

» Les molécules de la matière, qui pro-
» duisent toutes les opérations de l'enten-
» dement *, peuvent être comparées à
» des dés pipés, c'est-à-dire, produisent
» toujours certains effets déterminés; les
» molécules étant essentiellement variées
» par elles-mêmes & par leurs combinai-
» sons, elles sont pipées, pour ainsi dire,
» d'une infinité de manières. La tête
» d'Homère ou la tête de Virgile n'ont
» été que des assemblages de molécules,
» ou, si l'on veut, des *dés pipés par la*
» *nature*, c'est-à-dire, élaborés de ma-
» nière à produire l'Iliade ou l'Enéide «.

Toutes ces notions sur l'entendement

* Système de la Nature, seconde partie, chap. 5.

humain ſont claires, nettes, préciſes, & ne ſuppoſent évidemment que du mouvement & de la matière. De même » ce n'eſt qu'une ſecouſſe diſtincte ou la » modification marquée qu'éprouve le » cerveau, qui conſtitue la *conſcience*. On » nomme *eſprit*, *ſageſſe*, *bonté*, *prudence*, *vertu*, des diſpoſitions ou des » modifications conſtantes ou paſſagères » de l'organe intérieur qui fait agir les » êtres de l'eſpèce humaine. *L'amour de* » *ſoi* n'eſt qu'une tendance ou direction, » qu'une *gravitation ſur ſoi*, qu'une *force* » *d'inertie*; le *penchant* pour un objet » quelconque, qu'une *attraction* telle » qu'elle eſt répandue dans toute la nature; la *haine*, qu'une *répulſion* : car » c'eſt ainſi que l'attraction rapproche » tous les êtres, lorſqu'ils ſont dans la » ſphère de leur action réciproque; & » la répulſion les ſépare * «.

Ce ſyſtême phyſique, ſi ſimple, ſi lumineux, ſi fécond, explique tout & répond à tout. C'eſt celui de la ſympathie

* Syſtême de la Nature. I. part. ch. 8.

& de l'antipathie, ramenés à des principes évidens ; ce ne sont plus les qualités occultes de l'ancienne philosophie, ce sont les vraies propriétés de la matière (*x*).

(*x*) En effet, tout cela est on ne peut pas plus évident. Qu'y a-t-il, par exemple, qui explique mieux ce que nous appelons *sentir*, que cette façon particulière d'être remué, propre à certains organes des corps animés, & ce grand nerf, qui ressemble à un grand arbre, dont les rameaux éprouvent l'action des racines communiquée par le tronc ? Qu'y a-t-il qui se ressemble davantage, que la *secousse* donnée à mes *organes* & la *sensation* qu'elle me fait éprouver ? que la *secousse* propagée jusqu'à mon *cerveau*, & la *perception* qu'elle occasionne, que le *repliement de l'organe intérieur sur lui-même* & ma *réflexion* ? Secousse, organe, cerveau, matière qui se modifie, qui se replie, & sensation, idée, perception, réflexion ; c'est exactement la même chose. Une matière brute & insensible, qui, en s'animalisant, forme la sensibilité de l'animal ; une harpe qui rend des sons d'elle-même, qui se pince elle-même & se demande qu'est-ce qui la rend sonore ; une modification de l'organe intérieur, qui

De là il résulte que tout est nécessaire dans l'homme comme dans le reste du monde physique; qu'en lui, il n'y a point de liberté; que tout y est sujet aux mêmes effets, aux mêmes loix, aux mêmes mouvemens que le reste de la nature: » avec » cette différence cependant * qu'il est mu » par un organe intérieur, qui a ses » loix propres, & qui est déterminé né- » cessairement en conséquence des idées, » des perceptions, des sensations qu'il » reçoit des objets extérieurs.,... Les » hommes deviennent bons ou méchans, » d'après la manière dont ils agissent

---

forme la prudence; une secousse qui se sent elle-même, qui réfléchit sur elle même, & qui forme la conscience; quelles lumières & quelle philosophie! Des dés pipés, des molécules pipées pour former l'*Iliade*; une infinité de molécules qui se pipent les unes les autres par leurs combinaisons; toute une nature qui se pipe, qui est pipée par elle-même: Ah! s'est écrié un homme de bon sens, quelle piperie que tout cela!

* Syst. de la Nat. I. part. chap. 8.

» les uns ſur les autres * «. Tout ceci équivaut à une démonſtration ; & rien ſur-tout ne me paroît mieux imaginé que cette doctrine de *l'organe intérieur*. Elle porte avec elle, pour caractères eſſentiels, la clarté, la ſimplicité, & la préciſion.

Si l'homme n'eſt pas libre, il n'y a point pour lui de bien & de mal moral, point de vice ni de vertu : & dès-lors tous les fers ſont rompus, toutes les entraves ſont briſées ; l'homme n'a plus qu'à ſuivre ſon penchant, qui d'ailleurs le détermine néceſſairement. Auſſi ne pouvons-nous trop élever les paſſions. Nous leur donnerons en toute rencontre l'avantage ſur la froide & imbécille raiſon ; nous les préſenterons, comme le mobile des grandes actions & la ſource unique du vrai bonheur. » Ce ſont les paſſions for-» tes qui font exécuter les actions cou-» rageuſes ** ; & concevoir ces idées, qui

* Oui ; c'eſt-à-dire, en proportion de leur maſſe & de leur diſtance.

** De l'Eſprit.

» sont l'étonnement & l'admiration de
» tous les siècles. J'entends par passion
» forte, une passion dont l'objet soit si
» nécessaire à notre bonheur, que la vie
» nous soit insupportable sans la posses-
» sion de cet objet *«.

Et après tout, ** » si nous examinions
» les choses sans prévention, nous trou-
» verons que la plupart des préceptes
» que la Religion, ou que sa Morale sa-
» natique & surnaturelle donne aux
» hommes, sont aussi ridicules qu'im-
» possibles à pratiquer. Interdire les pas-
» sions aux hommes, c'est leur défendre
» d'être hommes; conseiller à une per-
» sonne d'une imagination emportée de
» modérer ses désirs, c'est lui conseiller

* Il est vrai que la soif de l'or, l'ambition, le désir de la vengeance, l'amour de la volupté, toutes les passions, en un mot, portées à un certain excès, sont bien propres à faire produire de grandes & belles choses.

** Système de la Nature, première part. chap. 17.

» de changer ſon organiſation, c'eſt or-
» donner à ſon ſang de couler plus len-
» tement ; dire à un homme de renoncer
» à ſes habitudes, c'eſt vouloir qu'un
» citoyen, accoutumé à ſe vêtir, con-
» ſente à marcher tout nu (y) ».

Ici cependant, & lorſqu'il eſt queſtion de vérités qui ont rapport aux mœurs, il pourroit ſuffire, dans de certains cas, de poſer les principes ſans en tirer les conſéquences. Que dis-je ? Il ſeroit peut-être encore néceſſaire, pour adoucir aux yeux du vulgaire une doctrine ſi relevée & ſi

(y) Il n'eſt perſonne, qui, avec un peu de ſens & de droiture, n'ait horreur d'un pareil langage & n'en reconnoiſſe l'abſurdité. Hélas ! à quoi eſt-il bon, qu'à excuſer tous les vices, à autoriſer tous les crimes, & à étouffer ſans retour le cri de la raiſon & de la conſcience ? Oppoſons à de ſemblables maximes ce qu'a dit dans un endroit M. Rouſſeau : » Je me crois moins coupable en me
» reprochant mes fautes, qu'en m'efforçant
» de les juſtifier ; & je regarde comme le
» comble du crime, de vouloir en ôter les
» remords «.

contraire à ſes préjugés, d'inviter fortement les hommes à la vertu; de déclamer contre leurs vices; de leur faire ſentir combien ils ſe ſont détournés des ſentiers de la vérité & du bonheur; de leur parler de l'honnêteté, de la bienfaiſance, de l'empire des mœurs & de la ſageſſe.

Je ne vois en tout ceci qu'une difficulté; c'eſt la contradiction qu'on pourroit trouver entre nos principes & nos raiſonnemens. Si tout eſt néceſſaire, nous dira-t-on, ſi l'homme eſt lui-même ſous l'empire de la néceſſité; pourquoi faire un livre pour l'éclairer? Il eſt ce qu'il doit être; des cauſes néceſſaires ont amené ſon état actuel, & toujours pour le bien de la grande famille, pour le maintien du tout, auquel la nature, qui ſoumet toutes les forces, toutes les eſſences, tous les êtres, eſt eſſentiellement forcée de tendre; il eſt comme tout le reſte, dans l'ordre de la nature, où tous les êtres ne ſont que ſuivre les loix qui leur ſont impoſées. Ce ſont les eſſences des choſes *

* Syſt. de la Nat. I. partie, chap. 12.

qui ont amené ſes idées, ſes vûes, ſes penchans, & juſqu'à ſa religion que vous voulez détruire. La nature eſt-elle donc contraire à elle-même ? Prétendez-vous contrarier vous-même ſon ouvrage, ſous prétexte de le rétablir ? L'homme, qui n'a point de mouvemens ſpontanés, qui n'eſt point libre, peut-il ſe dépraver lui-même ? La nature ſe déprave-t-elle ? Empêcherez-vous d'ailleurs la pierre d'être peſante, le feu de brûler, l'homme d'être méchant, ſi par ſon tempérament & ſon organiſation il eſt néceſſité à l'être ? » Il » eſt dans l'ordre que le méchant nuiſe, » parce qu'il eſt de ſon eſſence de nuire «. Pourquoi donc, & à quoi bon tant d'inſtructions, d'exhortations, d'éloquentes déclamations ? Inſtruiſez la pierre qui tombe, & invitez-la à ſuſpendre ſa chute ; reprenez le feu qui brûle, & exhortez-le à réprimer ſon activité. Si l'homme eſt un être purement phyſique, quel plus grand pouvoir prétendez-vous ſur lui ?

A tout cela cependant il y a une réponſe, & la voici. La même néceſſité qui vous force à être bon ou méchant, me

contraint à vous exhorter, à vous éclairer, à vous reprendre, à faire un bon ou un mauvais livre. Nous avons tous raison, puisque nous sommes tous sous le fatal empire de la nature & de la nécessité.

Au reste, il est aisé de sentir * » combien nos principes sont les seuls qui » puissent donner à la Morale une solidité inébranlable.... Il ne s'agit que de » la fonder, ainsi que nos devoirs, sur la » nature de l'homme, sur les rapports » subsistans entre des êtres intelligens, » qui, chacun de leur côté, sont amoureux de leur bonheur. En un mot, » il faut donner pour base à la Morale » la nécessité des choses «.

C'est ainsi que nous pourrons dire avec autorité & avec fruit: ** » Sois bon, » parce que la bonté enchaîne tous les » cœurs. Sois doux, parce que la douceur attire l'affection. Sois reconnoissant, parce que la reconnoissance alimente & nourrit la bonté. Sois mo-

* *Ibid.* II. part. chap. 2.

** *Ibid.* chap. 14.

» deste, parce que l'orgueil révolte des » esprits épris d'eux-mêmes. Pardonne les » injures, parce que la vengeance éternise » les haines.... Sois retenu, tempéré, » chaste, parce que la volupté, l'intem- » pérance, & les excès, détruiront ton » être & te rendront mépriſable «.

Toute cette Morale, établie en dernier reſſort ſur notre propre intérêt, porte, comme on le voit aſſez, ſur le ſeul fondement raiſonnable, le ſeul que rien ne puiſſe ébranler (z). On n'aura pas beſoin

(z) Non, rien ne l'ébranlera, ce fondement, que le déſir même du bonheur, par lequel on prétend nous *obliger*. Combien de circonſtances où l'intérêt de la vie préſente ſe trouve en oppoſition réelle, ou du moins très-apparente, avec nos devoirs! *Sois reconnoiſſant*, dites-vous, *parce que la reconnoiſſance alimente & nourrit la bonté*. Mais il y a telle occaſion, où je gagnerois plus en un moment à être ingrat, qu'à prétendre me ménager pour la ſuite de nouveaux bienfaits par la reconnoiſſance. Mais encore que devient ce fondement inébranlable de la Morale, ſi je ſuis » aſſez malheureuſement né

de recourir aux chimères théologiques, pour régler sa conduite dans ce monde

pour faire consister mon bonheur à faire le malheur de mes semblables « ; si d'ailleurs j'adopte cette loi fondamentale d'un de nos Sages, » de faire mon propre bien avec le moindre mal d'autrui qu'il est possible « ? (*Discours sur l'Origine*, &c.) Mais enfin, quant à la règle de mes devoirs, prise de la nature de l'homme & des rapports subsistans entre des êtres intelligens, qu'est-ce qui déterminera d'une manière précise ces rapports : par exemple, les rapports de reconnoissance entre celui qui est obligé & celui qui oblige ; sur-tout lorsque je lis dans certains écrits, que » l'histoire des bienfaiteurs ajouteroit un nouveau » chapitre à celle des tyrans * « : ou bien en-

* M. de la Harpe, dans l'Eloge de Catinat, a mieux dit : Les belles ames trouvent la reconnoissance trop » douce pour permettre qu'on les en dispense «. Et c'est cependant ce que font, d'une manière plus ou moins directe, la plupart de nos Sages : » Un homme n'oblige, » dit l'un d'entre eux, que parce qu'il sent du plaisir à » obliger. Quelle bizarrerie d'imaginer que l'on doit » savoir gré à un homme qui est fait & organisé pour » être libéral ! c'est, à peu près, comme si je le remerciois » quand il va au bal, parce qu'il aime la danse : sa folie

visible. On sera en état de répondre à ceux qui prétendent que sans un Dieu il

---

core, les rapports du fils à son père ; lorsqu'après tout j'entends les philosophes nous dire, que » l'âge qui amène la raison met les » enfans hors du pouvoir paternel, & les rend » maîtres d'eux-mêmes ; que l'obligation » de leur être soumis n'est que pour le tems » où les enfans sont dans un état d'ignorance » & d'ivresse » *?

Hélas ! on prétend se passer de Dieu dans le moral comme dans le physique ; & sans Dieu, sans la Religion, tout porte exactement sur rien. O que la philosophie qui pose Dieu pour principe, est une bien plus sage & plus douce philosophie !

» est de vouloir obliger, ou c'est la vanité qui le fait » agir «.

* » Quelle foiblesse, s'écrie un de ces Philosophes, de » pleurer la mort d'un père ! Sa mort est comme celle » de tout autre individu ; c'est une suite nécessaire de » l'arrangement de l'univers. Un père, en donnant la » vie à son fils, n'a pensé qu'à lui-même & à ses plaisirs ; lui tenir compte de ce prétendu bienfait, c'est le » remercier de ses soupers voluptueux & des liqueurs » excellentes qu'il a bues «. Pères tendres ! qui avez désiré si ardemment de revivre dans d'autres vous mêmes ; vous voilà bien payés des soucis, des alarmes, des travaux, & des veilles que vous ont coutés vos enfans !

ne peut y avoir de Morale (*aa*). La nôtre, étant prise de la nécessité des choses, a encore un autre avantage; dans les maux de la vie, elle nous console efficacement. *Nous souffrons*, pouvons-nous dire avec les plus doux sentimens de confiance & de résignation, *parce qu'il est de l'essence de quelques êtres de déranger l'économie de notre machine* *.

Huitièmement, enfin, pour la perfec-

(*aa*) » Un incrédule, d'ailleurs heureuse-» ment né, dit M. Rousseau, se livre aux » vertus qu'il aime; il fait le bien par goût » & non par choix. Si tous ses désirs sont » droits, il les suit sans contrainte: il les » suivroit de même, s'ils ne l'étoient pas; » car pourquoi se gêneroit-il? Mais celui » qui reconnoît & sert le Père commun des » hommes, se croit une plus haute destina-» tion; l'ardeur de la remplir anime son zèle; » & suivant une règle plus sûre que ses pen-» chans, il fait faire le bien qui lui coute, & » sacrifier les désirs de son cœur à la loi du » devoir ».

* Système de la Nature, première partie, chap. 12.

tion

tion du grand œuvre que nous entreprenons, il nous reste à ôter aux hommes le joug onéreux de la société civile, & sur-tout à les tirer du dur esclavage où les retiennent la puissance & la politique des Souverains.

A l'égard de la société *, » il est im-» possible d'imaginer pourquoi, dans l'é-» tat primitif, un homme auroit plutôt » besoin d'un autre homme, qu'un singe » ou un loup de son semblable «. Il faut donc, s'il se peut, ramener tous les peuples à cet état où nos bons aïeux ne connoissoient ni les nœuds du mariage, ni les liens du sang. » Leurs unions se for-» moient au hazard...., ils se quittoient, » avec la même facilité. La mère allaitoit » d'abord ses enfans pour son propre be-

* Voyez le *Discours sur l'Origine, &c.* Au reste, en citant ici ce *Discours*, on n'a pas prétendu en mettre l'auteur dans la même classe que l'auteur du *Système de la Nature*; il a trop bien prouvé, dans plusieurs endroits de ses écrits, qu'il croyoit au moins à Dieu & à la vertu.

» soin ; puis l'habitude les lui ayant rendus chers, elle les nourrissoit ensuite » pour le leur : si-tôt qu'ils avoient la force » de chercher leur pâture, ils ne tardoient » pas de quitter la mère elle-même....., » ils en étoient bien-tôt au point de ne » pas même se reconnoître les uns les » autres. Heureux état ! Il semble que » le genre humain étoit fait pour y rester » toujours, & que cet état est la véritable » sagesse du monde... Le fer & le bled » ont civilisé les hommes & perdu le » genre humain «. Dans sa première origine, avec cette manière de vivre simple & solitaire, il n'avoit point à réfléchir, à raisonner ; il n'étoit fait que pour sentir ; & , j'ôse presque assurer, que l'état de » réflexion est un état contre nature, & » que l'homme qui médite est un animal » dépravé (*bb*) «.

(*bb*) Ce n'est pas tout-à-fait dans les mêmes termes que s'en explique ailleurs M. Rousseau lui même, lorsque, dans un endroit du Contrat social, il dit en contrariant un peu son Système : » Le passage de l'état

Mais enfin si les liens de l'habitude sont trop forts, si le préjugé est trop enra-

» de nature à l'état civil, produit dans l'hom-
» me un changement très-remarquable, en
» substituant la justice à l'instinct... Ses fa-
» cultés s'exercent & se développent; ses idées
» s'étendent; ses sentimens s'ennoblissent;
» son ame s'élève à tel point, que, si les abus
» de cette condition nouvelle ne le dégradoient
» souvent au dessous de celle dont il est sorti,
» il devroit bénir sans cesse l'instant heureux
» qui l'en arracha pour toujours, & qui, d'un
» animal stupide & borné, fit un être intelli-
» gent & un homme «.

Il est triste que ce qu'on a cité plus haut soit sorti de la même plume, qui, sur d'autres objets, nous a tracé de si sages maximes; & qu'un homme qui a dit tant de choses bonnes & utiles, mieux que qui que ce soit n'eût pu les dire, ait donné prise sur lui par tant d'endroits.

C'est ainsi, au reste, que s'exprime à son sujet l'auteur d'une Lettre qu'on a insérée, si je ne me trompe, dans une édition de ses Œuvres. » M. Rousseau ne nous a pas
» appris à quoi peuvent servir ses systêmes,

cine, s'il ne nous eſt pas poſſible d'arracher les hommes à cette dépravation,

» & quel a été ſon but en écrivant. J'ai » écrit, dira-t-il, pour donner aux Gènevois de fortes raiſons d'aimer leur Gouvernement; pour leur inſpirer l'humanité, » l'amour de la Patrie & de la liberté, & l'obéiſſance aux Loix.

» Je crois donc entendre M. Rouſſeau parlant ainſi à ſes concitoyens: Aimez votre » Gouvernement, car l'homme auroit beaucoup mieux fait de n'en point établir. Aimez vos ſemblables; car nous avons eu » tort de ſortir de cet état ancien où nous » n'aimions que le repos, une femelle, & la » nourriture. Aimez votre Patrie, puiſqu'il » eſt vrai que nous devrions n'en avoir jamais » eu d'autre qu'une caverne ou le pied d'un » arbre. Soyez libres, attendu que nous ſommes à plaindre de n'être pas dépendans d'un » lion ou d'un ours, qui nous auroit fait fuir » devant lui. Enfin obéiſſez aux Loix, puiſque » vous étiez faits pour n'obéir à aucune ». Si les hommes n'avoient pas de meilleures raiſons pour être bons citoyens, qu'aurions-nous droit d'en attendre?

» Eh, pourquoi faut-il que l'*équique* manie

à cette contrainte, auxquelles les a réduits la société civile qui les a si fort rapprochés ; il faut du moins tout oser & tout dire, pour rompre les fers honteux que forgent aux nations ceux qui les gouvernent. Et n'est-il pas bien étrange * que » l'homme se soit soumis sans réserve à » des hommes comme lui, que ses préjugés lui firent reconnoître comme des » êtres d'un ordre supérieur, comme des » dieux sur la terre «... ? C'est le triste effet de l'ignorance. » C'est faute de connoître sa propre nature, sa propre tendance, ses besoins & ses droits, que » l'homme en société est tombé de la » liberté dans l'esclavage : il méconnut

d'avoir son système à part, ait enlevé à la vérité le mortel le plus propre à la peindre en traits de feu, & à la graver dans tous les cœurs ? Nous osions presque espérer qu'il y reviendroit un jour : il eût été sans doute une de ses plus belles conquêtes ; mais, à coup sûr, il eût reçu d'elle plus d'honneur encore qu'il n'eût pu lui en faire.

* Système de la Nature, première partie, chap. 1.

» ou se crut forcé d'étouffer les désirs de » son cœur, & de sacrifier son bien-être » aux caprices de ses chefs... Ils profi- » tèrent de l'erreur de l'homme pour l'as- » servir, le corrompre, le rendre vicieux » & misérable «.

C'est donc contre eux qu'il faut déclamer avec une nouvelle force & un noble enthousiasme. Il faut souffler l'esprit républicain dans les monarchies : armer, par nos écrits & nos discours, les sujets contre leurs princes : faire la guerre aux rois de la terre, comme aux dieux du ciel : briser le sceptre dans leurs mains * : » rendre à la société le pouvoir de révo- » quer celui qu'elle accorde à ses Souve- » rains, à ses Législateurs, à ses Magis- » trats, à ses Représentans, quand son » intérêt l'exige ; de changer la forme de » son gouvernement (cc) ; d'étendre ou

* Système de la Nature, première partie, chap. 9.

(cc) » Les Gouvernemens peuvent se dis- soudre, est-il dit dans l'Encyclopédie, quand les Puissances législatives ou exécutrices agis-

» de limiter le pouvoir qu'elle confie à » ses chefs, sur lesquels elle conserve » toujours une autorité suprême, dont » elle ne peut se dessaisir (*dd*) ».

---

lent par la force au-delà de l'autorité qui leur a été commise ». Au mot *Gouvernement*.

Eh, que nos Sages nous disent donc par quelle mesure bien exacte on pourra fixer le point précis où ces Puissances auront passé leur autorité, de manière à mériter qu'on les en dépouille; & qui est-ce qui aura droit de déterminer ce point critique, où tout Gouvernement peut se dissoudre? Qui ne voit que de pareilles maximes assujettiroient bientôt tout Etat policé aux caprices d'une multitude effrénée, conduite par des chefs ambitieux, toujours prêts, comme les Tribuns de l'ancienne Rome, à crier contre l'abus de l'autorité & à couvrir leur intérêt personnel du fantôme apparent du bien commun? Je passe sous silence bien d'autres maximes non moins pernicieuses, auxquelles on peut faire la même réponse, & qui se trouvent consignées dans cette foule d'écrits que l'esprit d'impiété & de révolte ne cesse de répandre parmi nous.

(*dd*) Indépendamment de ce que nous en-

Pour y parvenir, ne craignons pas de dire des Souverains tout le mal que nous

---

ſeigne la Religion révélée, que les prétendus Sages ne reconnoiſſent pas, & en ſuppoſant même qu'à la prendre dans ſon origine, toute autorité dans les chefs porte eſſentiellement ſur le conſentement & la volonté des membres, il faudroit prouver en effet, que la ſociété, pour ſon propre intérêt & la plus grande aſſurance de ſa tranquillité, n'a pu conſentir, d'une manière expreſſe ou tacite, à s'interdire l'exercice du pouvoir ſuprême, dont l'uſage entraîneroit tant de maux, ſous le prétexte toujours ſpécieux d'un plus grand bien; & à le dépoſer tout entier ſous la garantie des loix, entre les mains du Souverain. *Voyez la lettre LIV, ci-deſſus.*

Plus d'ailleurs on affirmeroit que les lumières naturelles n'ont pu ſuffire, pour produire ce conſentement de la multitude à ſe deſſaiſir de la ſouveraine puiſſance, plus on devroit reconnoître la juſteſſe de cette obſervation de M. Rouſſeau: » Les diſſentions » affreuſes, les déſordres infinis qu'entraîne» roit néceſſairement ce dangereux pouvoir, » montrent plus que toute autre choſe com-

pourrons (*ee*); de les calomnier, s'il le faut, dans nos histoires & aux ieux de

---

» bien les Gouvernemens humains avoient » besoin d'une base plus solide que la seule » raison, & combien il étoit nécessaire au » repos public que la volonté divine inter- » vînt, pour donner à l'autorité souveraine » un caractère sacré & inviolable, qui ôtât » aux sujets le funeste droit d'en disposer. » Quand la Religion n'auroit fait que ce » bien aux hommes, c'en seroit assez pour » qu'ils dussent tous la chérir & l'adopter, » même avec ses abus (*& il faut se souvenir qu'on abuse de tout*), puisqu'elle épargne » encore plus de sang que le fanatisme n'en » fait couler ». *Discours sur l'origine, &c.*

(*ee*) » Supposons, dans une Chaire de Paris, un orateur élevé à l'école du Patriarche des Impies du tems, qui débite devant un peuple nombreux cette singulière doctrine : » Ecoutez & soyez attentifs : Les » Souverains sont incapables d'aimer, de » connoître, & de récompenser la vertu. » Leur science est d'être injustes à la faveur » des loix ; leur art consiste à opprimer la » terre ; ce sont des Barbares sédentaires, » des animaux féroces, pour lesquels ceux qui

l'univers ; de leur parler à eux-mêmes en instituteurs & en maîtres ; de leur dire

» défendent la Patrie ont la folie de se » faire égorger ; c'est eux qu'il faut punir » personnellement, & non pas les trou- » pes qui dévastent les campagnes ; enfin cet » homme qu'il plaira au peuple de mettre » sur le trône, en jouira à plus juste » titre que celui qui l'occupoit par le droit » de sa naissance * «. Si cet orateur trouvoit des auditeurs dociles, je dirois à votre Majesté : O grand Roi ! tremblez pour votre trône ; craignez qu'une main téméraire, enhardie par ces discours séditieux, ne vous enlève la couronne de dessus la tête ; craignez encore.... Mais que dis-je ? Rassurez-vous : la Religion que vous protégez tient un autre langage à vos sujets. *Mes enfans*, leur dit-elle, *la puissance de votre Prince vient de Dieu, de qui émane tout pouvoir. Qui résiste aux Puissances, résiste à l'ordre de Dieu même. Vous devez leur obéir, non seulement par crainte, mais encore par devoir* (Rom. c. 13. ℣. 1, 2, 5.). *Rendez à César ce qui ap-*

* Toutes ces horreurs sont répandues dans les Ouvrages de plusieurs de nos Sages, dont les textes ne sont que trop aisés à vérifier.

à tout propos les injures les plus outrageantes ; de les appeler le vulgaire, la populace des rois ; de dégrader leur majesté ; de peindre, d'exagérer par-tout les abus du pouvoir, sans en reconnoître, avec les vils politiques & les froids moralistes, la prétendue nécessité & les avantages ; de saper le trône, & de renverser du même coup l'autel sur lequel il s'appuie.

L'autorité des rois & celle des pontifes se soutiennent réciproquement ; il faut donc frapper en même tems sur l'une & sur l'autre (ff). Les ministres

partient à César ; & à Dieu ce qui appartient à Dieu (Marc. 12. 17.). *Soyez donc soumis au Roi, comme dominant sur tout ; & à ses Ministres, comme étant envoyés par lui pour protéger le bien & punir le mal : parce que tel est l'ordre de la Providence.* C'est par de telles leçons, ô Roi ! que la Religion établit votre trône dans la conscience même de vos Sujets. *Dom. Jamin.*

(ff) J'avoue que ceci, par exemple, me paroît mal-adroit. Nos philosophes se sont trop pressés de confondre les intérêts des

l'univers ; de leur parler à eux-mêmes en instituteurs & en maîtres ; de leur dire

» défendent la Patrie ont la folie de se » faire égorger ; c'est eux qu'il faut punir » personnellement, & non pas les trou» pes qui dévastent les campagnes ; enfin tel » homme qu'il plaira au peuple de mettre » sur le trône, en jouira à plus juste » titre que celui qui l'occupoit par le droit » de sa naissance * «. Si cet orateur trouvoit des auditeurs dociles, je dirois à votre Majesté : O grand Roi ! tremblez pour votre trône ; craignez qu'une main téméraire, enhardie par ces discours séditieux, ne vous enlève la couronne de dessus la tête ; craignez encore.... Mais que dis-je ? Rassurez-vous : la Religion que vous protégez tient un autre langage à vos sujets. *Mes enfans*, leur dit-elle, *la puissance de votre Prince vient de Dieu, de qui émane tout pouvoir. Qui résiste aux Puissances, résiste à l'ordre de Dieu même. Vous devez leur obéir, non seulement par crainte, mais encore par devoir* (Rom. c. 13. ℣. 1, 2, 5.). *Rendez à César ce qui ap-*

* Toutes ces horreurs sont répandues dans les Ouvrages de plusieurs de nos Sages, dont les textes ne sont que trop aisés à vérifier.

à tout propos les injures les plus outrageantes ; de les appeler le vulgaire, la populace des rois ; de dégrader leur majesté ; de peindre, d'exagérer par-tout les abus du pouvoir, sans en reconnoître, avec les vils politiques & les froids moralistes, la prétendue nécessité & les avantages ; de saper le trône, & de renverser du même coup l'autel sur lequel il s'appuie.

L'autorité des rois & celle des pontifes se soutiennent réciproquement ; il faut donc frapper en même tems sur l'une & sur l'autre (ff). Les ministres

partient à César, & à Dieu ce qui appartient à Dieu (Marc. 12. 17.). *Soyez donc soumis au Roi, comme dominant sur tout ; & à ses Ministres, comme étant envoyés par lui pour protéger le bien & punir le mal : parce que tel est l'ordre de la Providence.* C'est par de telles leçons, ô Roi ! que la Religion établit votre trône dans la conscience même de vos Sujets «. *Dom. Jamin.*

(ff) J'avoue que ceci, par exemple, me paroît mal-adroit. Nos philosophes se sont trop pressés de confondre les intérêts des

Au bas du Projet, le Comte reprend & continue ainſi :

O mon père ! quelle ſageſſe que la leur ! ou plutôt, quels monſtrueux excès ! & quelle frénéſie ! il n'y a donc plus rien de ſacré pour la nouvelle Philoſophie ! Voilà donc réunis ſous un même point de vue, les ſyſtêmes que j'adoptois, & les moyens dont ces amis de la vérité ſe ſervent pour les répandre ! Voilà tous les délires que leurs paſſions enfantent, & qu'ils mettent à la place des clartés vives & pures que la Religion nous préſente ! L'expoſition même qu'ils nous font de leurs dogmes inſenſés & pervers, dégagée de toutes les précautions dont ils uſent pour les adoucir, de tout l'étalage qu'ils emploient pour les faire valoir, ne ſuffiroit-elle pas pour les réfuter ? Le Chriſtianiſme a ſes preuves, en même tems qu'il a ſes myſtères ; mais eux, que nous offrent-ils ? Des myſtères ſans preuves, accompagnés de plus grandes abſurdités. La matière, & le mouvement formant de toute part des chefs-d'œuvres par des

combinaisons que rien ne produit, que rien ne combine, si ce n'est une aveugle & fatale nécessité; des effets sans cause proprement dite; une nature par-tout en contradiction avec elle-même; des suppositions toutes gratuites; des définitions arbitraires posées en principes; des organes de nos sensations, de nos perceptions, confondus avec la sensation & la perception qu'ils occasionnent; toute vérité morale anéantie; toutes les passions mises en liberté; l'homme réduit à vivre dans les forêts comme les animaux dont il fait seulement la plus noble partie, ou, selon quelques-uns, la partie la plus dépravée, la confusion à la place de l'ordre, & l'anarchie substituée à l'autorité civile & à la sagesse du Gouvernement: c'est donc là à quoi se réduit toute leur doctrine; la fausseté dans le caractère & les démarches, la hauteur dans les enseignemens & les procédés, l'ironie, l'invective ou la séduction dans le langage, la bizarrerie, l'affectation dans les mots, l'entortillement & l'enflure dans les pensées, l'enthousiasme & le délire dans

l'imagination ; la hardieſſe & l'inconſéquence dans les raiſonnemens ; la tyrannie dans les opinions, tout en prêchant le tolérantiſme ; par-tout les cabales, le manège & l'intrigue, l'audace ou la ſingularité, une charlatanerie perpétuelle ; voilà ſur quoi ſe fondent leurs ſuccès : & ils ont pu faire des dupes ! & ils ont pu trouver de la conſidération & du crédit ! & ils n'ont pas encore révolté contre eux le genre humain ! Ah ! en effet, le genre humain eſt donc bien ſtupide & bien dépravé ! Mais que dis je ? leur ſecte eſt ſi peu nombreuſe, malgré leur prétendu triomphe & leurs clameurs ! elle ſe décrédite ſi heureuſement de jour en jour.* !!

* Il n'eſt pas étonnant que, dans l'eſprit des gens ſenſés & raiſonnables, les philoſophes ſoient tombés dans un ſi grand diſcrédit & une ſorte de mépris. A quoi s'eſt terminée en dernier reſſort leur Philoſophie ? On ne ſauroit trop le redire : après de grandes promeſſes, ils n'ont offert que des paradoxes ; ils ont tout réduit en problême ; ils ſe ſont élevés contre toute autorité ; ils ont détruit tous principes, & étouffé dans les cœurs

Encore quelques ouvrages dans le goût de celui qu'ils proposent, dans le genre

---

sain germe de sagesse & de vertu ; ils ont flétri tout mérite ; ils ont répandu le fiel & les injures ; ils ont employé l'intrigue & la cabale, la satire & la calomnie ; ils se sont mordus & déchirés les uns les autres ; ils ont multiplié dans leurs ouvrages, comme dans leurs entretiens, les images licencieuses & les propos indécens ; ils ont dégradé les talens, ruiné le goût, corrompu les mœurs ; ils ont flatté bassement les protecteurs, & déclamé contre les protégés, lorsqu'eux-mêmes ne l'étoient pas : ils ont écrit pour la liberté de la Presse, lorsqu'il étoit question de répandre librement leurs opinions, de détruire la Religion & le Gouvernement ; & ils ont crié contre elle, lorsqu'on a entrepris de leur répondre & de les démasquer : ils ont publié sur les toits leurs erreurs, dès qu'ils se sont sentis soutenus & encouragés ; & ils se sont honteusement rétractés, quand ils ont eu peur ; ils en ont imposé aux simples par le ton équivoque qui régnoit dans leurs écrits ; tandis qu'ils imbiboient, du venin de la séduction & de l'erreur, ceux qui, plus au fait de leur langage, avoient le don

en les brûlant, je la lui aurois épargnée. Ah ! quel fléau pour l'humanité, que nos Sages, si, selon la réflexion que vous en avez faite, la nature n'avoit mis dans le cœur des hommes cet instinct moral, qui combat avec force leurs dogmes impies ; & si d'ailleurs ils ne finissoient par se combattre & se détruire eux-mêmes ! Quelle perte pour nous que celle de la Religion, s'ils avoient pu réussir à nous la ravir pour toujours * ! Hélas ! sans elle, nulle

célèbre par les coups qu'il leur a portés, a peint la fausse Philosophie de nos jours :

» C'est une Philosophie à qui rien n'est sacré, » & qui ne cesse de signaler son fanatisme par » de nouveaux excès ; une Philosophie contre » laquelle, dans tous les Etats de l'Europe, les » ministres des Loix sont forcés de s'élever ; » enfin une Philosophie séditieuse & meurtriè- » re, qui sape à la fois les fondemens de tous » les autels, de tous les trônes, & dont les » maximes pernicieuses, si par malheur elles » étoient généralement répandues, feroient de » la société un repaire de brigands & de crimes ». *M. Paliſſot, t. 6, p. 412 de ſes œuvres.*

* » Cette Religion auguste, qui présente

croyance à laquelle on puisse se fixer ; nulle félicité à laquelle on puisse s'attendre ; & encore moins à laquelle on puisse s'arrêter : on est entraîné par une pente rapide ; on va de désirs en désirs, de jouïssance en jouïssance, se perdre dans tous les excès, & s'abîmer le plus souvent dans toutes les horreurs de l'infortune & du désespoir. On perd de vue

» à nos esprits des vérités éternelles & des » intérêts si grands, gémissante aujourd'hui » & presque foulée aux pieds, trouve par- » tout les talens & les Lettres armés contre » elle. L'humanité, qui n'est grande que par » la Religion, réunit tous ses efforts pour » briser elle-même le seul appui qui la sou- » tienne. Quel est donc l'espoir frivole de » tous ces hommes audacieux ? Leurs efforts » sont impuissans : ce trone sacré peut être » courbé par l'orage ; mais appuyé sur des » racines inébranlables, il ne peut jamais être » renversé. De nouvelles attaques ne font » qu'annoncer de nouvelles victoires «. Ainsi a parlé M. Thomas dans ses *Réflexions Philosophiques & Littéraires sur le Poëme de la Religion naturelle*. Voyez ci-dessus la fin de la note (d) sur la Lettre LVIe.

NOTE.

PAGE 547.

(a) *Eh, de quel malheur ne serois-je pas la cause, si, pendant ma vie ou après ma mort, quelques-uns de ces livres tomboient entre les mains d'un infortuné ! &c.* Rien ne prouve mieux les funestes suites que peut entraîner la lecture de tous ces livres impies, de tous ces ouvrages faussement philosophiques de nos jours, qu'une anecdote tirée des papiers Anglois Américains.

» Le 11 Décembre, au soleil levant, il s'est passé à Wetherfield un évènement de l'espèce la plus étrange & la plus étonnante ; William Béadle, né au midi de l'Angleterre, & qui a résidé vingt ans en Amérique, & près de dix à Wetherfield, avoit épousé à Ferfield une femme aimable & d'une bonne famille ; il en avoit eu quatre enfans dont il dirigeoit lui-même l'éducation avec un soin extrême, & il paroissoit être tout à la fois un excellent père & un bon mari ; les affaires de commerce déclinant depuis quelques années, il se livra à la lecture, & malheureusement il goûta de préférence les livres qui ont été faits contre la Religion ; il en adopta tous les principes,

cipes, écarta toute idée du bien & du mal moral, & regarda les hommes comme de simples machines ; il se crut en droit de disposer de sa vie & de celles de sa famille ; on a trouvé dans ses papiers, & dans plusieurs lettres écrites à des personnes de sa connoissance, peu de jours avant sa mort, qu'il y avoit trois ans qu'il s'occupoit de la funeste catastrophe, à laquelle il a procédé avec la plus grande réflexion. Au lever du soleil, il envoya sa domestique, la seule personne de sa maison qui ait survécu, porter une lettre dans le voisinage, à un ami auquel il annonçoit son horrible résolution, en lui déclarant qu'avant qu'il en eût achevé la lecture, il seroit avec sa femme & ses enfans dans un état plus heureux ; il le prioit de prendre avec lui deux personnes, de venir à sa maison sans alarmer ses voisins, & d'apporter autant de tranquillité d'esprit qu'il en avoit lui-même. A la réception de cette lettre, l'ami vola ; mais il étoit trop tard ; le malheureux avoit employé le poignard, la hache, & le pistolet, il s'étoit servi des premières armes pour détruire sa famille, & il avoit tourné la dernière contre lui. Il y avoit quelques semaines qu'il gardoit ces instrumens meurtriers dans sa chambre, sous prétexte qu'il en avoit besoin pour

ſe défendre des voleurs. C'eſt avec le plus grand ſecret, & ſans avoir été pénétré par qui que ce fût, qu'il a mis fin à la vie d'une femme aimable au milieu de ſa carrière, & à celle de quatre enfans commençant la leur, dont l'aîné avoit douze ans, & dans le tems qu'ils dormoient paiſiblement. Il paroît, par pluſieurs circonſtances, qu'avant qu'ils allaſſent au lit, il leur avoit donné de l'opium; il a terminé cette ſanglante tragédie en ſe tuant lui-même. On liſoit dans une de ſes lettres qu'il avoit écrite auparavant : *C'eſt par humanité, c'eſt par tendreſſe, car aucun père ne fut auſſi ſenſible que moi, que je prépare la mort de ſix perſonnes.* Le Juré, après une enquête, a condamné ſa mémoire; ſon corps a été expoſé à l'opprobre public, & jeté à la voirie; on a enterré ſa femme & ſes enfans avec décence; les cœurs humains & ſenſibles ont verſé des larmes ſur le ſort de cette famille, & déploré les funeſtes principes qui ont fait un barbare d'un homme, qui, avant ſon égarement, avoit mérité l'eſtime de ſes concitoyens «.

Fin de la première Partie.

TABLE

DES LETTRES

DU PREMIER VOLUME,

Et des principales Matières qu'elles renferment.

LETTRE I. *DU Marquis de Valmont à son fils, & à sa belle-fille sous le nom d'Emilie.* Son exil : ses inquiétudes par rapport à Valmont : sa tendresse pour ses enfans. Page 1

LETTRE II. *Du Comte de Valmont à son père.* Sentiment dont il est pénétré à son égard : sa confiance en lui : plaintes & murmures au sujet de sa disgrace ; elle donne lieu au jeune Comte de lui proposer ses difficultés sur le mal moral, & ses doutes sur la Divinité. Il établit les principes de l'irréligion & du matérialisme. Caractère intéressant d'Emilie ou de la Comtesse de Valmont. 10

LETTRE III. *De la Comtesse au Marquis.* Ouvertures qu'elle fait à son beau-père au sujet de son mari : son carac-

tère & celui du Baron de Lauſane, ami intime de Valmont. Arrivée de Mademoiſelle de Senneville. Page 18
LETTRE IV. *Réponſe du Marquis à la Lettre de ſon fils au ſujet de ſa diſgrace.* Tendres reproches qu'il lui fait ſur les motifs de conſolation qu'il lui enlève : réfutation de ſes principes : preuves de l'exiſtence d'une première cauſe intelligente & libre. Funeſtes conſéquences du Matérialiſme. 30
Suite de la quatrième Lettre. Réponſe aux difficultés ſur le mal moral. 47
NOTES de l'Editeur. 56
LETTRE V. *Du Marquis de Valmont à Emilie.* Sur ſes craintes au ſujet de ſon mari, & ſur les ouvertures qu'elle lui a faites par rapport au Baron de Lauſane. Confidences réciproques. Sources honteuſes, progrès, & ſuites de l'incrédulité : préjugés en faveur de la Religion. Conduite que la Comteſſe doit tenir à l'égard du Baron. Nouvelle diſgrace du Marquis. 84
LETTRE VI. *Du Comte de Valmont au Marquis.* Plaintes encore plus amères du jeune Comte ſur l'injuſtice dont on uſe à l'égard de ſon père ; ſur ſes malheurs, & ſur le triſte ſéjour qu'on le force d'habiter. Nouveaux argumens

contre l'exiſtence de Dieu, tirés du mal phyſique. Page 96
LETTRE VII. *Du Marquis à ſon fils.* De la ſituation de ſon ame au milieu de ſon exil; de la nature du bonheur; & quel eſt celui dont il jouït dans ſa retraite. Leçons d'humanité dans la conduite qu'il tient à l'égard de ſes vaſſaux. Spectacle de la nature. Réponſe aux difficultés ſur le mal phyſique. Prix de la Religion. 101
NOTES. 131
LETTRE VIII. *De la Comteſſe de Valmont au Marquis.* Sur la liberté de penſer & le caractère d'Eſprit-fort qu'affiche publiquement ſon mari: ſon indifférence & ſa manière d'agir envers elle; celle de Lauſane; ſentimens & conduite de Mademoiſelle de Senneville. Groſſeſſe de Madame de Valmont entièrement déclarée. 134
LETTRE IX. *De la même.* Expreſſions de ſa douleur ſur la perte qu'elle a faite du cœur de ſon mari. Amour de celui-ci pour Mlle. de Senneville. La qualité de mère qu'Emilie doit avoir un jour, adoucit en elle les peines qu'elle ſouffre comme épouſe. Elle s'occupe d'avance des devoirs qu'elle aura à remplir à l'égard de ſes enfans, & prie

ſon beau-père de lui tracer pour eux un plan d'éducation. Page 142
LETTRE X. *Réponſe du Marquis aux dernières Lettres d'Emilie.* Conſolations qu'il lui donne : reſſources qu'il lui fait entrevoir dans le caractère de Valmont : conſeils relatifs à la poſition où elle ſe trouve entre ſon mari, le Baron, & Mlle. de Senneville. Plan d'éducation tel qu'elle le déſire : premièrement par rapport au corps ; ſecondement par rapport à l'ame, dans ce qui concerne l'eſprit & la raiſon. Premier avis ſur la Religion. 150
(Ce qui eſt relatif, en genre d'éducation, à la Religion Chrétienne, ne ſe trouve que dans le ſecond Volume, Lettre XLII).
NOTES. 187
LETTRE XI. *D'Emilie au Marquis.* Triomphe de la Religion dans les afflictions & les ſouffrances. Réflexions ſur la Providence & ſur la nouvelle Philoſophie. Départ de Valmont. 199
NOTES ſur la Providence. 212
LETTRE XII. *Du Marquis à ſa fille.* Rencontre qu'il a faite du Comte de Veymur. Tableau de ſa famille, & modèle qu'elle préſente. Hiſtoire du Comte, qui ſert de ſuite au plan d'é-

ducation pour tout ce qui concourt à former le cœur. Premières années où M. de Veymur & sa sœur sont élevés par les soins de leur mère. Les précautions & les ménagemens de cette mère tendre & sage, par rapport à ses enfans, & à tout ce qui les environne. Recherche qu'elle fait d'un gouverneur, d'un ami pour son fils. Elle le trouve dans la personne de M. d'Orval.
Page 221
NOTES. 255
LETTRE XIII. *De la Comtesse de Valmont à son beau-père.* Nouveaux sujets d'embarras & de perplexité pour elle. Entretien de Lausane avec Madame de Valmont dans l'absence de son mari. Fausses confidences de la part du Baron. 265
LETTRE XIV. *Réponse du Marquis.* Suite de l'histoire de M. de Veymur & du plan d'éducation. Conduite de M. d'Orval. Leçons & exemples de sensibilité & de bienfaisance. Caractère de force & de courage à l'égard des hommes & des choses. Réglement des passions & de l'imagination. Etudes propres à l'homme & au citoyen. 277
NOTES. 316
LETTRE XV. *Du Comte de Valmont*

à ſon père. Impreſſion que ſes Lettres ont faites ſur lui. Ses incertitudes : ſon pyrrhoniſme ; ſa franchiſe & ſes aveux. Page 327

LETTRE XVI. *Réponſe du Marquis.* Il voit avec plaiſir dans ſon fils un reſte de droiture, à laquelle il en appelle pour le convaincre. Prix de la vérité : examen des diſpoſitions du Comte à ſon égard ; le peu de fondement des difficultés qu'il forme contre elle ; preuves de ſon exiſtence par rapport à nous. Précis ſur les principes de nos connoiſſances. Abſurdités du Pyrrhoniſme. 338

NOTES. 359

LETTRE XVII. *Du Marquis à ſa fille.* Fin de l'hiſtoire du Comte de Veymur, & du plan d'éducation relativement aux mœurs : détails particuliers ſur celle que Mlle. de Veymur a continué de recevoir de la part de ſa mère ; mort de celle ci. Nouveau mariage du père de M. de Veymur : tableau de ſa maiſon, toute différente de ce qu'elle étoit autrefois : éducation vicieuſe des enfans que lui donne ſa ſeconde femme : triſtes effets qui en réſultent : malheurs de cette famille. Reſſources que le Comte avoit trou-

vées dans M. d'Orval, & qu'il partage par la ſuite non ſeulement avec ſa ſœur, mais avec ſa belle-mère & les enfans du ſecond lit. Devoirs des pères de famille, & douceur qu'on goûte à les remplir. Page 363
NOTES. 385
LETTRE XVIII. *De la Comteſſe de Valmont au Marquis.* Retour du Comte de Valmont à Paris. Accroiſſement de ſa paſſion pour Mlle. de Senneville. Nouveau piège que le Baron de Lauſane tend à la Comteſſe. Conſeils intéreſſés ſur les lectures. Avis qu'elle demande à ſon beau-père à ce ſujet, pour elle & pour ſa jeune amie. 394
LETTRE XIX. *Réponſe du Marquis à Emilie.* De quelle manière elle doit ſe comporter à l'égard de Mlle. de Senneville. Réflexions ſur la lecture des Romans & ſur celle des Livres contre la Religion. 403
NOTE. 428
LETTRE XX. *Du Comte de Valmont à ſon père.* Aveu qu'il lui fait de ſon amour pour un autre objet qu'Emilie. Ses remords, ſes combats. Il a abjuré ſon pyrrhoniſme; mais il ne peut faire taire ſes paſſions. Langage qu'elles tiennent au fond de ſon cœur. Doutes qu'il

oppose à la liberté, à l'immortalité de l'ame, à la loi naturelle. Il est tenté de ne point reconnoître d'autre règle de ses actions que ses penchans. Il s'humilie devant son père, & frémit de se voir tel qu'il est. 441

LETTRE XXI. *Du Marquis à son fils.* Il le félicite de sa confiance en lui & de sa sincérité. Il lui prouve la liberté de l'homme, la distinction du bien & du mal moral, du juste & de l'injuste. Il établit les fondemens de la loi naturelle sur la nature des choses & leurs rapports nécessaires, sur la raison, sur l'amour de l'ordre, & du bien commun; & il fait porter son obligation la plus essentielle sur les perfections & la volonté de l'Etre suprême. Réponses aux objections que l'on forme contre elle. Contraste entre la raison & les passions. 450

NOTES. 483

Note (*f*). Sur la formule de nos devoirs, & la loi générale des Nations comme des Particuliers. 488

LETTRE XXII. *Du Marquis de Valmont à la Comtesse.* Ses espérances par rapport à son fils. Nouvelle perspective qu'il ouvre à Emilie. Ressources éloignées que lui laisse envisager. M.

d'Orval, avec lequel il s'eſt lié d'amitié chez le Comte de Veymur. Etranges contradictions qu'offre Valmont. 500
LETTRE XXIII. *Du Marquis à ſon fils.* Suite des réponſes aux difficultés que le Comte oppoſe à la loi naturelle. Elle n'eſt point une loi trop dure, comme il le prétend. Charme de la vertu, & ſa récompenſe dès cette vie même: accord entre la vertu & le bonheur: exceptions qui confirment la règle. Sanction proprement dite de la loi naturelle: immortalité de l'ame: ſon immatérialité. 507
NOTES. 532
Note (*b*). Différence des ſentimens qu'on a pour les grands ſans vertu, & pour la vertu dénuée de tout le faſte & l'éclat des grandeurs. 533
Note (*c*). Sur les avantages de la vertu par rapport aux Etats, comme par rapport aux particuliers. Moyens de la faire revivre dans les mœurs publiques, lorſqu'elles ſont altérées. 534
LETTRE XXIV. *Du même. Suite de la précédente.* Développement des preuves ſur la ſpiritualité de l'ame. Combien elle eſt diſtincte du corps. Raiſon de l'union de ces deux ſubſtances; leur influence réciproque. Incompatibilité

abſolue du ſentiment individuel de notre exiſtence & du raiſonnement, avec la matière. Différence eſſentielle entre l'homme & la brute. Dignité de l'homme. Conſéquences à tirer de toutes ces vérités. 543
NOTES. 557

Fin de la Table du premier Volume.

TABLE
DES LETTRES
DU SECOND VOLUME.

LETTRE XXV. *D'EMILIE au Marquis.* Entretien de la Comteſſe avec Mlle. de Senneville, dans lequel celle-ci s'ouvre entièrement à ſon amie. Scène attendriſſante entre elles & le Comte de Valmont. Nouvelles diſpoſitions qu'il fait paroître. Craintes d'Emilie par rapport à Lauſane. Elle demande conſeil à ſon beau-père au ſujet des ſpectacles. Page 1

LETTRE XXVI. *Du Comte de Valmont à ſon père.* Il a cédé aux lumières que le Marquis lui a données, & il admet tout ce que renferme la Religion naturelle; mais, ſe bornant à la prendre pour règle, il regarde tout le reſte comme des inſtitutions arbitraires, des enſeignemens humains, & prétend que la raiſon lui ſuffit. 18

LETTRE XXVII. *Réponſe du Marquis à ſon fils.* Deux excès également dangereux à l'égard de la raiſon humaine; la trop déprimer, ou trop compter ſur elle. Comment elle doit

ſervir de fondement néceſſaire à l'autorité ; mais combien d'ailleurs elle eſt inſuffiſante ſans elle. Beſoin eſſentiel de la révélation. 14
NOTES. 46
LETTRE XXVII. *Suite de la précédente.* Réponſe aux objections du Naturaliſte contre l'inſuffiſance de la loi naturelle & le beſoin d'une révélation. Joug du Naturaliſte, auſſi étroit & plus difficile à porter que celui du Chrétien : perplexité & embarras où il doit ſe trouver dans la ſociété. Combien eſt déraiſonnable le genre de tolérance que demande l'Incrédule. 57
NOTES. 84
Note (*d*). Sur l'adultère. 87
Note (*e*). Sur tout engagement irrégulier. 91
Notes (*f*) (*g*). Sur la tolérance. 96
LETTRE XXIX. *De même à Emilie.* Sur les ſentimens de Mlle. de Senneville à l'égard de la Comteſſe, & ſur la ſcène qui s'eſt paſſée avec Valmont. Paſſion mal éteinte de celui-ci ; unique remède qu'on doive y apporter. Arrangemens que le Marquis laiſſe entrevoir à ſa fille pour l'avenir. Avis détaillé ſur les ſpectacles, conſidérés d'abord du côté de la Religion, & ap-

précités ensuite au tribunal de la raison. 99
NOTES. 141
Note (*c*). Sur les lieux de débauche. 142
Note (*f*). Sur le jeu. 145
Note (*g*). Sur les bals. 146
LETTRE XXX. *Du Comte de Valmont à son père.* Nouvelles perplexités où le jettent les lumières & les conseils que son père lui a donnés. Il lui avoue que c'est Mlle. de Senneville qui est l'objet de son amour. Obstacles qu'il trouve à son éloignement, dans les circonstances mêmes, & dans sa passion pour elle. Il est tenté de se replonger dans ses premiers doutes; mais tout en lui réclame en faveur de la vérité. Déjà ébranlé sur l'insuffisance de la loi naturelle, il oppose néanmoins les plus grandes difficultés contre le Christianisme. 167
LETTRE XXXI. *Du Marquis à son fils.* Il relève son courage & le soutient au milieu des combats qu'il éprouve. Il réfute ses prétextes, afin de l'engager à se vaincre, & à éloigner, dès que le moment en sera venu, Mlle. de Senneville. Il avoue que le secours de la raison est bien foible contre les passions, & il lui offre celui de la Religion.

Pour le disposer à en faire usage, il travaille à dissiper les préjugés qu'il s'est formé contre elle. Il lui fait voir que, si elle a son côté obscur, comme la nature des choses l'exigeoit, elle porte aussi avec elle ses preuves & sa lumière, & qu'elle craint seulement de ne pas être assez approfondie ni assez connue. Il répond aux contradictions que Valmont prétend trouver dans les Mystères, & aux autorités qu'il lui oppose. 173

NOTES. 209

LETTRE XXXII. *De la Comtesse de Valmont au Marquis.* Arrivée de Madame de Veymur, du Chevalier de Veymur, & de M. d'Orval. Demande qu'ils font de Mlle. de Senneville pour le Chevalier. Embarras du Comte; vaincu, ainsi que son épouse, par les procédés de M. d'Orval, ils se séparent l'un & l'autre de Mlle. de Senneville, qui va joindre le Marquis de Valmont. Le Comte reprend ses premiers sentimens pour Emilie. Le caractère de jalousie qui les accompagne, de secrets pressentimens, la jeunesse de Valmont & l'impétuosité de ses passions, la conduite de Lausane, tout laisse encore des sujets de crainte à la Comtesse au milieu de la joie qu'elle ressent.

Elle demande à ſon beau-père, ſur l'article du luxe, des conſeils & une lettre qu'elle puiſſe montrer à Valmont. 237
LETTRE XXXIII. *Du Comte de Valmont à ſon père.* Impreſſion qu'ont faite ſur lui la famille de M. de Veymur & la préſence de M. d'Orval. Comment il ſe trouvoit préparé au ſacrifice qu'il a fait dans la perſonne de Mlle. de Senneville. Son retour vers Emilie, & ſes diſpoſitions par rapport à l'étude de la Religion. 250
LETTRE XXXIV. *Du Marquis au Comte & à la Comteſſe de Valmont.* Sa joie à l'arrivée de Mlle. de Senneville. Elle épouſe le Chevalier de Veymur. Conſeils de M. d'Orval propres à faire le bonheur des deux époux. 253
NOTES. 268
LETTRE XXXV. *Du même à ſon fils.* Il répond à l'empreſſement que le Comte fait paroître pour l'étude des preuves de la Religion. Il commence par fixer les principaux caractères d'une révélation divine, pour les appliquer enſuite à l'examen de la Religion chrétienne, & en conſtater la divinité. Quatre caractères principaux, qui ne ſe trouvent dans aucune des autres Religions. Premier caractère, l'ancienneté.

La Religion révélée, au lieu d'être jetée comme au hazard parmi les hommes & dans la suite des siècles, au lieu de former comme un œuvre à part, doit être liée en quelque sorte aux premiers jours du monde, commencer avec les ouvrages de Dieu, & entrer dans le plan de la création. Application de ce principe au Christianisme. Le Chrétien nous renvoie pour les titres de son origine au peuple Juif. Antiquité de celui-ci par ses Patriarches. Comparaison avec les autres peuples dont on vante le plus l'ancienneté. Authenticité des livres de Moïse, & leur intégrité. Trois principaux articles de son Histoire, la création du monde & du premier homme, la chute de l'homme, & le déluge, une fois prouvés, garantissent, amènent, & prouvent les autres faits qu'il nous raconte. Foule innombrable de rapports qui concourent en sa faveur, & qui parlent pour lui. 170

NOTES. 211

LETTRE XXXVI. *Du Marquis à Emilie.* Réponse à la demande qu'elle lui a faite relativement au luxe. Ce que c'est que le luxe proprement dit. S'il est un bien par rapport au Particulier, s'il en est un par rapport à l'Etat, à la société dont celui-ci est membre. Ce que

les partisans du luxe allèguent en sa faveur. Langage que tiennent sur cet objet l'Evangile & le sentiment. Doux & légitime usage des richesses. 405
NOTES. 431
LETTRE XXXVII. *D'Emilie au Marquis.* Conformité de ses principes avec ceux que son père a établis dans sa dernière Lettre au sujet du luxe. Ils deviennent à cet égard ceux de Valmont. Nouvelles preuves de sa jalousie par rapport à son épouse. Entretien qu'elle a avec lui sur cet objet. 450
LETTRE XXXVIII. *Du Comte de Valmont à son père.* Il est frappé des caractères de vérité que le Marquis a attachés à la véritable Religion, & du développement qu'il a fait du premier en faveur du Christianisme. Il se plaint de ne pas y trouver le caractère d'universalité pour les lieux, comme celui de perpétuité pour les tems. Il avoue à son père ses craintes au sujet d'Emilie. 457
LETTRE XXXIX. *Du Marquis à son fils.* Il répond à ses craintes, & lui en fait sentir l'injustice. Il continue l'examen des caractères de la vraie Religion. Il réfute l'objection prise du défaut d'universalité ; après quoi il prouve l'unité de la Religion chré-

tienne, l'accord de toutes ſes parties ; & leur rapport à un centre commun. Il montre quel eſt, dans la Religion révélée, l'objet eſſentiel des promeſſes, des prophéties, de l'attente de tout Iſraël, des vues de la Providence dans le gouvernement de toutes les nations, de la grande eſpérance de tout le peuple chrétien. Force invincible de ce caractère d'unité qui réduit tout à une expoſition ſimple, au deſſus de toute diſcuſſion épineuſe, de toute objection futile, & de toute vaine difficulté. 462
NOTES. 496
LETTRE XL. *De la jeune Madame de Veymur (autrefois Mlle. de Senneville) à la Comteſſe de Valmont.* Elle s'entretient de ſon mari avec Emilie ; elle lui parle des égaremens auxquels il s'eſt livré dans ſa jeuneſſe, & de ſon repentir. Elle ſe félicite d'être à l'abri des pièges tendus de toute part aux perſonnes de ſon ſexe. Elle plaint peu celles qui appellent les dangers ; mais elle plaint vivement celles qui ſont la dupe du ſentiment & de leur candeur même. Elle dévoile, d'après les confidences que lui a faites ſon mari, les artifices dont la paſſion & plus encore le libertinage ſe ſervent pour ſéduire ;

& elle expoſe, toujours d'après M. de Veymur, les précautions qu'il faut prendre pour échapper à la ſéduction. 508

LETTRE XLI. *D'Emilie au Marquis.* Elle fait part à ſon père d'une malheureuſe aventure qui concerne une femme de la Cour & un ami de Lauſane. Cet évènement, en redoublant les jalouſies & les craintes de Valmont, augmente ſes propres alarmes. Pour faire diverſion à ſes inquiétudes & à ſes peines, elle prie ſon beau-père d'effectuer la promeſſe qu'il lui a faite autrefois, de lui donner encore quelques avis ſur l'éducation de ſes enfans relativement à la Religion. 519

LETTRE XLII. *Du Marquis à Emilie.* Il partage ſes alarmes, & s'attache à la ſoutenir & à la conſoler. Il remplit ſon engagement par de nouveaux avis ſur l'inſtruction de ſes enfans par rapport à Religion. 525

Fin de la Table du ſecond Volume.

TABLE
DES LETTRES
DU TROISIEME VOLUME.

LETTRE XLIII. *Du Comte de Valmont à son père.* D'après les bruits qu'il prétend que Lausane a répandus sur le compte d'Emilie, il la croit infidèle; ses menaces, son ressentiment, sa fureur. Cependant il en revient à douter encore; il veut se procurer des lumières plus sûres. Il demande à son père des conseils & de nouvelles instructions sur la Religion, dont il admire l'unité. Page 1

LETTRE XLIV. *Du Marquis à son fils.* Sa douleur d'être séparé de son fils dans la situation d'esprit où il le voit. Justice que Valmont doit à Emilie, & ménagement qu'exige son état. Lausane a pu être vain, mais non pas au point où Valmont le croit; quelque coupable qu'il soit d'ailleurs, ce n'est point au Comte à l'en punir: funestes suites qu'il doit craindre de cette vengeance, & de la passion qui le transporte. Le Marquis se sent contraint de renvoyer à une autre Lettre la suite des caractères d'une révélation divine. 5

NOTE *sur le duel.* 11
LETTRE XLV. *Du même.* Perpétuité de la Religion chrétienne. La suite des faits suffit pour en prouver la divinité, indépendamment des livres du Nouveau Testament, qui contiennent le récit de ces merveilles. Mais pour ne rien laisser à désirer à son fils, le Marquis de Valmont discute l'authenticité de ces livres : il fait plus, il montre combien le témoignage qu'ils renferment est incontestable. Il passe ensuite aux faits pris en eux-mêmes & considérés dans leur suite, leur correspondance réciproque, leur enchaînement nécessaire entre eux & avec ceux dont nous sommes aujourd'hui les témoins. Circonstances de l'avènement de J. C.; son caractère, sa doctrine, ses exemples, ses miracles, ses prédictions, sa mort & sa résurrection. Les Apôtres; l'établissement de l'Evangile; la conversion des Gentils; l'Eglise; les Juifs. Coup d'œil admirable que le Chrétien fidèle peut jeter sur toute la suite de la Religion. 18
NOTES. 51
LETTRE XLVI. *Du Comte de Valmont à son père.* Lausane dangereusement blessé : Emilie mourante. 81
LETTRE XLVII. *Du Marquis à son*

fils. Mesdames de Veymur & le frère du Comte de Veymur volent au secours de Valmont & à celui d'Emilie. 82
NOTE sur le suicide. 83
LETTRE XLVIII. *Du Comte de Valmont à son père.* Mort de Lausane. Sa famille travaille à perdre Valmont. Il est caché dans la maison de Mesdames de Veymur, qui sont arrivées à Paris, & qui y ont pris un logement sous un nom emprunté. 87
LETTRE XLIX. *Du même.* Détails sur son affaire avec Lausane, sur la mort du Baron, sur l'accouchement & l'état d'Emilie, sur la situation dans laquelle il se trouve. 89
NOTES. 121
LETTRE L. *Du Marquis à son fils.* Conséquence qu'il tire du récit de Valmont. Avantages de la Religion. Son excellence ou sa sainteté. Ce qu'elle fait pour la gloire de Dieu, par l'idée qu'elle nous donne de son essence & de ses attributs, par le culte qu'elle lui rend. Ce qu'elle fait pour la perfection & le bonheur de l'homme : son influence sur son esprit, sur son cœur, sur la société toute entière : vertus qu'elle nous inspire à l'égard des autres, à l'égard de nous-mêmes : paix &

& douceurs qu'elle nous procure. Caractères particuliers de la Morale de Jésus-Christ. Unité de plan, de vues, de sagesse, qui se rencontrent dans les Auteurs sacrés du Nouveau Testament. Secours & motifs que le Christianisme nous offre, pour nous éloigner du mal & nous porter au bien. Insuffisance de tout autre secours que les siens. Réponse aux objections prises de l'austérité de sa Morale, des mœurs de la plupart de ses enfans & de plusieurs de ses ministres, des persécutions, des guerres, &c. qu'il a, dit-on, traînées à sa suite. Biens infinis que la Religion chrétienne a faits à la société par son esprit & par sa doctrine. Parallèle entre l'Esprit-fort agissant d'après ses principes, & le simple Fidèle agissant d'après les siens, entre un peuple d'Incrédules & un peuple de vrais Chrétiens. Préjugés en tout genre contre les Incrédules de nos jours. Sainteté du Christianisme, preuve faite pour tous les hommes, & qui parle à tous les cœurs. Résumé des caractères de la Religion, & ce que l'on doit conclure de son ensemble. Ce que l'on gagneroit à se faire illusion. 124

NOTES. 166

LETTRE LI. *Du Comte de Valmont à son père.* Il abjure son incrédulité. Sentimens que la Religion lui inſpire. Combats intérieurs que ſes craintes ſur la ſuite des évènemens lui font éprouver. Il demande à ſon père de nouvelles lumières. 185

LETTRE LII. *Du Marquis.* Ses ſentimens ſur le retour de ſon fils à la foi de ſes pères. Réſignation qu'il travaille à lui inſpirer ſur tout ce qui peut lui arriver de fâcheux par la ſuite. Nouvelles clartés qu'il lui donne. Beſoin d'une autorité au ſein même de la Religion chrétienne. Promeſſes de Jéſus-Chriſt à cet égard. Egliſe Catholique & Romaine. Inſuffiſance de toute autre autorité. Beau ſpectacle que nous offre l'Egliſe. Paix & avantages que le Chrétien fidèle goûte dans ſon ſein. Cris de ſes ennemis, & leur conduite envers elle : celle que doivent tenir ſes vrais enfans. Les deux Puiſſances. 189

NOTES. 216

LETTRE LIII. *Du Comte.* Situation d'Emilie. Accablement de Valmont. Nouvelles alarmes. Plaintes & murmures contre l'autorité qui l'écraſe, tout innocent qu'il ſe ſuppoſe. Sa ſoumiſſion à l'égard de celle que ſon père lui a fait connoître en matière de Religion. 246

LETTRE LIV. *Du Marquis.* Sentimens de compassion sur l'état de son fils, & leçons qu'il lui fait. Respect & obéissance envers l'autorité qui nous gouverne. Amour pour nos Princes. Patriotisme François. 253
NOTES. 274
LETTRE LV. *Du Comte.* Son épouse se rétablit; mais Valmont craint d'en être séparé pour toujours. La Reine veut la retenir auprès d'elle. Emilie renoncera-t-elle à toutes les faveurs de la Cour? se portera-t-elle aux plus grands sacrifices? Besoin que le Comte auroit d'elle pour le soutenir, le consoler, le rendre fort contre lui-même. Ambition, passions qui règnent encore dans son cœur. 298
LETTRE LVI. *Du Marquis.* Il ne s'inquiète point de ce que fera Emilie; pensant comme elle pense, elle ne peut que bien faire. Il s'occupe entièrement à changer le cœur de Valmont, à le détacher du monde, & le rendre plus docile aux inspirations de la grâce. Motifs de conversion, motifs de crainte & d'amour. 302
NOTES. 331
LETTRE LVII. *D'Emilie au Marquis.* Entretien qu'elle a avec son mari au sortir de sa convalescence. Elle va se

jeter aux pieds de la Reine : faveur qu'elle en attend. Le Comte ſe convertit. Leur départ prochain. Diverſes leçons qu'Emilie demande à ſon père. 349

LETTRE LVIII. *Du Marquis à ſes enfans.* Il ſoupire après l'heureux moment où ils ſe réuniront à lui. Il répond à leurs déſirs ſur les inſtructions qu'ils lui demandent. Néceſſité de la vraie piété : moyens de l'acquérir & d'y perſévérer. Précis des plus importantes vérités qu'on a diſcutées dans ces Lettres. 362

NOTES. 410

LETTRE LIX. *Du Comte de Valmont à ſon père.* Il s'entretient avec lui de ſes diſpoſitions les plus ſecrètes & du bonheur dont il va jouïr. Ses adieux au monde. 445

ENVOI du Projet en faveur de l'irréligion trouvé à la mort de Lauſane. 458

LE GRAND ŒUVRE. Code de l'incrédulité ſur Dieu, ſur l'homme, ſur la Religion, la Morale, la ſociété, & l'autorité. 459

Réflexions du Comte à la ſuite de cet Envoi. 542

Fin de la Table des Lettres.

TABLE
ALPHABÉTIQUE.

Le chiffre Romain marque le Tome ; les chiffres Arabes marquent les Pages ; l'n renvoie à la Note au bas des pages, & lorsqu'elle est suivie d'une lettre italique, elle désigne une des Notes qui sont à la fin des Lettres. On n'a cité qu'un très-petit nombre de noms propres, & seulement pour les choses nécessaires, afin de ne pas donner trop d'étendue à cette Table. On a souvent mis & suiv. pour & suivantes.

A.

ACADÉMIES. tome II, pages 49 & suiv. 201.

ADULTÈRE. t. II, p 71, 87 & suiv. p. 91, n. *e.* p. 256, la note.

ALEMBERT. (M. d') t. I, p. 88, la note. — t. II, p. 205, la note ; p. 219, n. *i.* p. 427, la note. — t. III, p. 482, n. *i.*

AMBITION. t. III, p. 306 & suiv. 318, 331, n. *a. b.* p. 422, n. *f.* Voy. *Grands, Grandeurs.*

AME. t. I. Lettres XXIII & XXIV.

Sa Spiritualité. t. I, p. 542, n. *e.* p. 543 & suiv. avec les notes.

Son Immortalité. t. I, p. 514, jusqu'à la fin de la Lettre ; p. 540, n. *d.* p. 547 & suiv. — t. III, p. 550 & suiv.

AMÉRICAINS. Peuples nouveaux. t. II, p. 282, 322, n. *a.*

AMI. AMITIÉ. t. I, p. 225, 373, 427. — t. II, p. 253. — t. III, p. 396, 398, la dernière note.

AMOUR. t. I, p. 301 & suiv. p. 500 & suiv. — t. II, p. 7, 69, 83, 125 & suiv.

Amour de soi. tome I, p. 296 & suiv.

Amour-propre. tome I, p. 297 & suiv. — tome III, p. 387 & suiv. avec les notes.

Amour de Dieu. Voyez *Pureté.*

AMUSEMENS. tome II, p. 112 & suiv. p. 137, la note; p. 145, n. *f. g.*

ANGLOIS. *Anglomanie.* tome III, p. 262 & suiv. p. 267, 274, n. *b.* p. 287, n. *g.*

ANIMALCULES. tome I, p. 66, n. *g.*

ANIMAUX. (*ame des*) tome I, Lettre XXIV.

Combien ils diffèrent de l'homme. tome I, Lettre XXIV, avec les notes.

Droit sur les animaux. tome II, p. 75.

APÔTRES. Certitude de leur témoignage. tome III, p. 25 & suiv. p. 43 & suiv. p. 406, la note.

ARGENS (Marquis d') tome I, p. 72, n. *k.* — tome II, p. 233. — tome III, p. 167, n. *b.*

ARTS. tome II, p. 206 & suiv. Voyez *Goût.*

ATHÉISME. tome I, p. 31 & suiv. p. 44 & suiv. p. 78, n. *n.* Lettre XXIV, les dernieres pages avant les notes. t. III, p. 470, la note. Voyez *Matérialisme.* Voyez *Dieu.*

AUTEURS. tome I, p. 424 & suiv. p. 427 & suiv. p. 435 & suiv.

AUTORITÉ. tome II, p. 47, 26, 61, & suiv. p. 176 & suiv. p. 192 & suiv. p. 205, la note; p. 206, 213, n. *d.* p. 12 & suiv. p. 526 & suiv. — tome III, p. 40, 50, 51, n. *a.* p. 191, & toute la IIIe Lettre. p. 226, n. *k.* p. 233, n. *m.* & suiv. p. 257 & suiv. p. 295, n. *n.*

B.

BACON. Belle pensée de ce Philosophe. tome I, p. 131, n. *b*. — tome II, p. 494.
BAILLY. (M.) tome II, p. 341 & suiv. p. 349 & suiv. p. 386, n. *n*.
BALS. t. II, p. 146, n. *g*.
BAYLE. tome I, p. 346, la note; p. 451, la note. — tome II, p. 235.
BEAUZÉE (M.) tome I, p. 197. — t. II, p. 386.
BERNOUILLI. tome II, p. 219, n. *i*.
BÊTES. (les) Voyez *Animaux*.
BIEN. Distinction entre le bien & le mal, entre le vice & la vertu. tome I, p. 462 & suiv. — tome II, p. 19. Voyez *Loi naturelle*.
Bien commun. tome I, p. 462, 464, 467, 488, n. *f*. & suiv. p. 508, 514. n. *c*. & Lettre XXIV; vers la fin avant les notes. — t. II, p. 416, 429. — tome III, p. 9, 374.
BIENFAISANCE. tome I, p. 285 & suiv. p. 316, n. *a*. & suiv. — t. II, p. 426 & suiv. p. 446, n. *p*. & suiv.
BONHEUR. tome I, p. 102 & suiv. p. 453, 508 & suiv. p. 532, n. *a*. — t. II, p. 25. — tome III, p. 306 & suiv. p. 331, n. *a*. p. 448 & les dernières pages du volume.
BOULANGER. (M.) tome II, p. 232, 356, la note, p. 388.
BRUYERE. (la) tome I, p. 87, la note.
BUFFON. (M. de) tome I, p. 126, n. *a*. 189, n. *c*. Lettre XXIV, n. *d. e*. — t. II, p. 316 & suivantes, p. 322, n. *a*. p. 365, n. *h*. p. 391, n. *o*. & la note suivante.

C.

CAMPAGNE. Ses habitans. tome I, p. 104 & suiv. *Son spectacle*. t. I, p. 108, 117, 182 & suiv. p. 223 & suiv.

CASSINI. (M. de) tome II, p. 343.
CÉLIBAT. tome II, p. 94.
CHARITÉ. Voyez *Bienfaisance*.
CHINOIS, & leur Chronologie. tome II, p. 283, n. *b*. p. 372.
CHRÉTIEN. *Christianisme*. Son esprit, &c. tome II, p. 103 & suiv. p. 112 & suiv. p. 424 & s. p. 523.—t. III, p. 126, le reste de la Lettre avec les notes, p. 213 & suiv. p. 258 & suiv. p. 273, 369 & suiv. p. 373 & suiv. p. 390, la note; p. 406, la note; p. 423, n. *g*. p. 425, 323, n. *i*. p. 440 & suiv. p. 451.
CIEL. (bonheur du) tome III, p. 325, 342, n. *f*.
COMÉDIE. Voyez *Spectacle*.
COMÉDIENS, COMÉDIENNES. tome II, p. 131, 141, n. *a*. p. 143, n. *d*. p. 153, n. *l*.
CONFESSION. tome III, p. 398, 435, n. *q*. p. 444 & suiv.
CONQUÉRANT. tome III, p. 318.
CONSCIENCE. tome I, p. 468 & suiv. p. 476, 493, n. *i*. p. 507, 524 & suiv. la note, p. 532. — t. II, p. 109, la note. — t. III, p. 377, la note; p. 460, la note; p. 527, la note.
CONVERSION. (Motifs de) tome III, p. 302 & le reste de la Lettre, avec les notes, p. 447 & suiv.
Délai de la Conversion. tome III, p. 341, n. *e*.
COQUETTERIE. tome I, p. 378, 387, n. *b*. 388, n. *c*.—tome II, p. 431, n. *a*. 510 & suiv.
COURTISANES. tome II, p. 109, 142, n. *c*.
CRÉATION. tome II, p. 310 & suiv. p. 375, n. *k*. p. 377, n. *l*. p. 530 & suiv.
CRÉATURES. tome I, p. 151. — tome III, p. 306 & suiv. p. 331, n. *a*. & suiv. 343, n. *g*. p. 352.
CURÉS. (Fonctions des) Prix de leur Ministère, &c. tome III, p. 363 & suiv. p. 410, n. *a*.

D.

DÉLUGE. tome II, p. 314 & suiv. p. 386, les n. *n. o. p. q.*
DESCARTES. tome II, p. 216, n. *e.*
DIDEROT. (M.) tome III, p. 473, n. *d.*
DIEU. Triste situation de l'homme qui ne reconnoît pas un Dieu. tome I, p. 31, 43. — tome III, p. 417, n. *c.* p. 483, n. *l.* Voyez *Athéisme*, *Religion*, *Matérialisme*.
Existence de Dieu. tome I, p. 33 & suiv. p 57, n. *b.* p. 61, n. *d.* & suiv. p. 168 & suiv. p. 181 & suiv. p. 328.
Difficultés & solutions. tome I, p. 47 & suiv. p. 116 & suiv. p. 127 & suiv.
Conséquences naturelles auxquelles l'idée de Dieu nous conduit. tome III, p. 487 & suiv.
Egaremens de l'entendement humain sur la Divinité. tome II, p. 30 & suiv. — tome III, p. 127 & suiv.
Idée de la Divinité d'après la Révélation. t. III, p. 129 & suiv. p. 327.
Sentimens que nous lui devons. Voyez *Piété.*
DOUCEUR. tome III, p. 386.
DUCLOS. tome I, p. 435 & suiv.—tome III, p. 465, n. *b.*
DUEL. tome III, p. 7 & suiv. avec les notes, p. 355, 358.

E.

ECCLÉSIASTIQUES. tome III, p. 171, n. *c.* p. 428, n. *l.*
ECRITURE SAINTE. Voyez *Livres Saints.*
EDUCATION, doit être raisonnée dès son commencement, tome I, p. 5, 159, 160, 166 & suiv. p. 191, n *e.* p. 234 & suiv.
Doit être soutenue. tome I, p. 393.

Est une dette de la part des Parens. tome II, p. 272.
Combien elle est douce à acquitter. tome I, p. 384.
Education physique. tome I, p. 117, 154 & suiv. p. 163 & suiv. p. 187, n. *a.* & suiv.
Education morale. tome I, p. 166 & suiv. p. 221 & suiv. p. 235 & suiv. avec les notes; p. 279 & suiv. jusqu'à la fin de la Lettre.—tome II, p. 342 & suiv.—tome III, p. 494, n. *r.*
Soin de former la raison. tome I, p. 166 & suiv. avec les notes.—t. II, p. 139 & suiv.
Le goût. tome I, p. 173 & suiv.—t. II, p. 139.
Le Langage. tome I, p. 174 & suiv.
La Religion. tome I, p. 181 & suiv. p 197, n. *t. l.* — tome II, p. 526 & suiv.
Les mœurs. tome I, p. 235 & suiv. 279 & suiv. —tome II, p. 138 & suiv.
Mauvaise éducation. tome I, p. 247, avec les notes, p. 256, n. *b.* & f p. 263, n. *g.* p. 375 & suiv p. 381, 385, avec les notes *a.* & suiv. —tome II, p. 119, 138 & suiv. p. 163 & s.
Education des filles. tome I, p. 363 & suiv. p. 387, n. *b. c.* p. 416.
EGLISE. (l') tome II, p. 94, n *f.* p. 107 & suiv. p. 112, 141, n. *a. b.* p. 189, la note.—tome III, p. 46 & suiv. p. 191 & toute la suite de la Lettre avec les notes, p. 250 & suiv. p. 32[illegible], 404, 406, la note, p. 440, n. *f.*
EGYPTIENS, & leurs Dynasties.—tome II, p. 357, n. *d* p. 372.
ENCYCLOPÉDIE. t. I, p. 359, n. *a.*—tome III, p. 473, n. *d.*
ENFANS. Leur caractère. tome I, p. 238.
Respecter l'enfance. tome I, p. 250.
Enfans gâtés, mal élevés tome I, p. 255, n. *a.* & suiv. p. 275 & suiv.
Cris & pleurs des enfans. tome I, p. 259, n. *d. e.*
Voyez *Education.*

ENFER. tome III, p. 321 & suiv. p. 337, n. *d*. & p. 550, 551.
ENGAGEMENS IRRÉGULIERS. tome II, p. 73, 91, n. *e*.
ENNUI. tome I, p. 512, 513 & la note.—tome II, p. 448, n. *q*.—t. III, p. 306, 332, n. *a*.
ENTRETIENS. tome III, p. 396 & la note.
ERREUR. t. I, p. 93, 343 & suiv. p. 417 & suiv.
ESCLAVE, ESCLAVAGE. tome III, p. 175, n. *f*.
ESPRIT, BEL-ESPRIT. tome II, p. 280, la note. —tome III, p. 338, la note.
ESPRITS FORTS. tome I, p. 87 & suiv. Voyez *Incrédules*.
EUCHARISTIE. tome II, p. 187, 214 & suiv. n. *d*. p. 217, n. *e*. Voyez *Mystères*.
Eucharistie, Sacrement. tome III, p. 398 & suiv. p. 450 & suiv.
EVANGILE. tome I, p. 209.—tome II, p. 103 & suiv.—t. III, p. 54, n. *d*. p. 139 & suiv. p. 145 & suiv. p. 153 & suiv. p. 167, n. *b*. Voyez *Loi évangélique, Livres saints, Christianisme*.

F.

FAMILLE. tome I, p. 158 & suiv. p. 225 & suiv. p. 375 & suiv. p. 384. — tome II, p. 89 & suiv. n. *d*. p. 428 & suiv.
FATALISME. tome I, p. 32 & suiv. p. 61, n. *d*. —tome III, p. 522 & suiv. Voyez *Providence*.
FEMMES. tome I, p. 135, 376; la note, p. 421 & suiv. p. 428, n. *a*.—tome II, p. 88 & suiv. p. 256 & suiv. p. 431, 510 & suiv. p. 519 & suiv. Voyez *Mariage*.
FILLES bien nées, caractère qu'elles doivent avoir, conduite qu'elles doivent tenir, tome I, p. 228 & suiv. p. 380.
Comment les filles doivent être élevées. tom. I, p. 363 & suiv. p. 388, n. *c*. p. 416.

Leurs goûts les plus dangereux. tome I, p. 378 & ſuiv. p. 387, n. *b. c.* — tome II, p. 155, 510 & ſuiv.
Piéges qu'on leur tend. tome II, p. 512 & ſuiv. p. 519 & ſuiv.
FOI. tome II, p. 176 & ſuiv. p. 190 & ſuiv. Voyez *Religion chrétienne, Myſtères, Autorité.*
FONTENELLE. tome I, p. 299. — tome II, p. 393, n. *o.* — tome III, p. 392, la note.
FRANCE. *François.* Voyez *Patriotiſme.*
FRÉRET. (M.) tome II, p. 286, n. p. 338 & ſuiv. p. 361, la note.

G.

GLOIRE. t. III, p. 374, 422, n. *f.* p. 433, n. *o.*
GOUT. tome I, p. 173 & ſuiv. p. 230, n. *a.* — tome II, p. 139, 226, n. *x.* p. 440, n. *k.*
GOUVERNEMENT. t. I, p. 313. — tome III, p. 532, n. p. 529, n. *cc.* & les ſuiv.
Maximes eſſentielles à toute eſpèce de Gouvernement. tome I, p. 242, la note.
Gouvernement monarchique. tome III, p. 267, la note, p. 268 & ſuiv. p. 288, n. *h.* & ſuiv. Voyez *Patrie, Patriotiſme.*
GOUVERNEUR, *Précepteur.* t. I, p. 251 & ſuiv.
GRACE. (la) tome III, p. 209, 231, n. *l.* p. 341, n. *e.* p. 395 & ſuiv.
GRANDS, *Grandeur.* tome I, p. 299, 300 & les notes, p. 511, 533, n. *b.* — tome II, p. 423 & ſuiv. p. 433, n. *b.* — tome III, p. 309 & ſuiv. p. 331, n. *a. b.* p. 345.
GUIGNES. (M. de) tome II, p. 323 & ſuiv. n. *b, c.*

H.

HAZARD. tome I, p. 67, n. *h.* & ſuiv. p. 403. — tome III, p. 258, 505, n. *t.*
HÉROS *du ſiècle.* t. III, p. 317.

HISTOIRE. tome I, p. 312 & ſuiv.—tome II, p. 418.
HOBBES. tome II, p. 223, n. *q*.
HOMMES, *Humanité*. tome I, p. 104 & ſuiv. p. 291, 312 & ſuiv.—tome II, p. 425 & ſuiv. la note.—tome III, p. 12, n. *a*.
Nature de l'homme. tome I, p. 465, 475 & ſuiv. p. 478 & ſuiv. p. 491 & ſuiv. n. *g. h. i.* p. 543 & ſuiv.—tome II, p. 303, 312 & ſuiv.
Grandeur de l'homme. tome I, p. 203 & ſuiv. p. 526, 543 & le reſte de la Lettre, avec les notes *b. d. e. f.*
L'Homme ſans la révélation. tome II, p. 28 & ſuiv. p. 32 & ſuiv. p. 38 & ſuiv. p. 55, n. *f.* p. 65 & ſuiv.—tome III, p. 127 & ſuiv. p. 135 & ſuiv.
Hommes ſortis tous d'un premier homme. tome II, p. 365, n. *h*.
HONNEUR. tome I, Lettre XXIV, trois pages avant les notes.—tome II, p. 434, n. *d*.—tome III, p. 8, 11 & ſuiv. p. 388, la note.
HUMILITÉ. tome I, p. 301 & ſuiv. — tome III, 386 & ſuiv. p. 427, n. *o*.

I.

IMAGINATION. tome I, p. 308 & ſuiv.
IMMORTALITÉ. Voyez *Ame*.
INCARNATION. tome II, p. 186, 212, n. *c*. p. 304, 539 & ſuiv.—tome III, p. 134 & ſuiv. p. 150 & ſuiv. Voyez *Myſtères*.
INCRÉDULES, *Incrédulité*.
Ses caractères, ſes ſources, ſes ſuites, ſes progrès, ſes variations, ſes contradictions, ſes ruſes, &c. tome I, p. 87 & ſuiv. p. 136, 207 & ſuiv. p. 338, 340 & ſuiv. p. 417 & ſuiv. p. 505, Lettre XXIV, les deux dernières pages avant les notes.—tome II, p. 38 & ſuiv. p. 46,

48, n. *b.* p. 75 & suiv. p. 81 & suiv. p. 179 & suiv. p. 198 & suiv. p. 203 & suiv. p. 227. n. *y.* p. 269, 271, 272, & la note, p. 511 & suiv. p. 524 & suiv.—tome III, p. 103 & suiv. p. 128, 135 & suiv. p. 144 & suiv. p. 150 & 1. p. 158 & suiv. p. 164, 295, n. *n.* p. 316, 327, 408 & suiv. p. 437 & suiv. p. 449, 454 & suiv. p. 457, 458, & voyez jusqu'à la fin le morceau qui suit, p. 459, intitulé le *grand Œuvre*, ainsi que les réflexions du Comte qui terminent le volume.

INDIENS. tome II, p. 284, 345, n. *c.*

INFINI. Idée de l'infini, son existence, &c. tome I, p. 42 & suiv. p. 74, n. *l.* & suiv.

JEAN-BAPTISTE. tome III, p. 34, 57, n. *c.*

JÉSUS-CHRIST. t. II, p. 188, 218, n. *h.* p. 467 & suiv. p. 496, n. *a.*—tome III, p. 34 & suiv. p. 47, 48, 54, n. *d.* p. 61, n. *f.* p. 134 & suiv. p. 145 & suiv. p. 150 & suiv. p. 406, la note. Voyez *Incarnation.*

JEU. tome II, p. 145, n. *f.*

JEUNESSE, *jeunes gens.* tome I p. 390, n. *d.* p. 428, n *a.* p. 432 & suiv.—tome II, p. 118 & la note, p. 119, 132 & suiv. p. 136, 451.

JOSEPHE. Historien. tome III, p. 53, n. *c.* p. 61, n. *f.*

JUGEMENT dernier. tome III, p. 314 & suiv. p. 336, n. *c.*

JUGEMENT particulier. tome III, p. 313 & suiv.

JUIFS. tome II, p. 280 & suiv. p. 438, 471 & suiv. p. 489 & suiv. p. 501, n. *d.*—tome III, p. 47 & suiv. p. 76, n. *q.* p. 407, la note.

JULIEN. tome III, p. 74, n. *p.* p. 479, n. *g.*

L.

LANGUE, *langage.* tome I, p. 175 & suiv. p. 196, n. *i.*—tome II, p. 382, n. *m.*

LEIBNITZ. tome I, p. 35, 135, n. *e.*—tome II, p. 189, 212, n. *c.* & suiv.
LIBERTÉ dans l'homme, son prix, son existence. tome I, p. 48 & suiv. p. 452 & suiv. p. 544 & suiv.—tome II, p. 19, 499.—tome III, p. 209, 231, n. *l.* p. 439, n. *r.* Voyez *Fatalisme.*
LIBERTINS. *Libertinage.* tome I, p. 324, n. *f.*—tome II, p. 165, 509 & suiv.
LIVRES, *Lecture.* t. I, p. 197, n. *l.* p. 399, 400, 406 & le reste de la Lettre avec la note *a.*—t. III, p. 397, 432, n. *n.* p. 547, 552, n. *a.*
LIVRES SAINTS. t. II, p. 286 & suiv. p. 361, n. *e. f.* & suiv. p. 402, n. *q. r.* p. 458, 487 & suiv. 532 & suiv.—tome III, p. 19 & suiv. p. 54, n. *d.* p. 168, 196 & suiv. p. 218, n. *b.* p. 506, la note.
LOCKE. tome I, p. 60, n. *c.* p. 190, n. *d.* p. 194, n. *g.* & Lettre XXIV, n. *a.* — tome II, p. 198, 209, 221, n. *o.*
LOI naturelle. tome I, p. 462 & suiv. p. 484, n. *b.* & toutes les notes suivantes. p. 507, toute la Lettre XXIII, & voyez aussi la Lettre XXIV.—tome II, p. 19 & suiv. p. 25 & le reste de la Lettre avec les notes, p. 57 & suiv. p. 464.
Sa sanction. tome I, p. 507, 514, & le reste de la Lettre avec les notes. Voyez *Naturalisme.*
LOI EVANGÉLIQUE, *son établissement.* tome III, p. 43 & suiv.
LOUIS XV. tome III, p. 293, n. *l. m.*
LOUIS XVI. tome I, p. 319, n. *b.*—tome III, p. 293, n. *k. m.*
LUXE, Faste. tome I, p. 319, n. *b.* p. 371.—tome II, p. 249, 405, toute la Lettre avec les notes, p. 445.

M.

MAHOMÉTISME. tome III, p. 45, la note.

MAÎTRES. tome I, p. 229, 230, 247, la note.
MAL. Distinction réelle entre le bien & le *mal*, le vice & la vertu. tome I, p. 402 & suiv.
Mal moral. tome I, p. 47 & suiv. p. 518 & suiv.
Mal physique. tome I, p. 116 & suiv.
MARC-AURÈLE. tome II, p. 66.
MARIAGE, conduite à tenir dans le mariage, tome I, p. 140, 146 & suiv. p. 153, 227 & suiv. p. 376, la note, p. 396.—tome II, p. 87 & suiv. n *d*. p. 140 & suiv. p. 253 & le reste de la Lettre, p. 462, 463.
Mariages clandestins. tome II, p. 91, n. *e*.
MARIS. tome II, p. 89, 243, 254 & suiv. p. 268, n. *a*.
MARTYRS. tome III, p. 30, 31.
MATÉRIALISME, *Matière*. t. I, p. 32 & suiv. p. 57, n. *b*. & suiv.—tome II, p. 310, 375, n. *k*.—tome III, p. 128 & suiv, p. 461, n *a*. p. 485 & suiv. avec les notes & les réflexions à la suite du projet.
MAUPERTUIS. tome II, p. 231, 281, n.
MAXIMES. (les mauvaises) tome II, p. 127, la note.
MÉDISANCE. tome III, p. 383, la note.
MENSONGE. tome I, p. 148 & suiv.
MÈRES. tome I, p. 154 & suiv. p. 164 & suiv. p. 233 & suiv. p. 235 & suiv p. 363 & suiv. p. 377 & suiv. p. 389 & suiv. n. *c*.
MÉTAPHYSIQUE. tome I, p. 56, n. *a*.
MILITAIRES. tome I, p. 373 & suiv.
MIRACLES. tome III, p. 37 & suiv. p. 57, fin de la note *b*. n. *e*. & les suiv.
MŒURS. Voyez *Education*, *Nations*, *Plaisirs*, *Courtisanes*, *Spectacles*, *Luxe*, *Simplicité*.
MOÏSE. Voyez *Livres saints*.
MONARCHIE. Voyez *Gouvernement*.
MONDE. Sa nouveauté. tome II, p. 321, 329 & suiv. Voyez *Création*.

Monde, *Mondains*, esprit du monde par opposition à celui de l'Evangile. Voyez *Evangile*, *Christianisme*.

Monde, vanité des choses du monde. Voyez *Créatures*.

MONTAGNE. tome I, p. 166, la note; p. 178, la note; p. 253, la note; p. 280, la note; p. 283, la note; p. 376, la note.—tome II, p. 37, la note.—tome III, p. 208, la note; p. 210, la note.

MONTESQUIEU. tome I, p. 62, n. *d*. p. 80, 484, n. *b*.—tome II, p. 230 & suiv. n. *z*, p. 316, 365 & suiv p. 391, n. *o*. & suiv.—tome III, p. 166, n. *a*, p. 172, n. *d*. p. 177, n. *g h*.

MORALE, son étude. tome I, p. 178 & suiv.

Fondement insuffisant de la morale. tome III, p. 524 & suiv. avec les n. *z*. *aa*.

MORT. tome I, p. 125 & suiv.—tome III, p. 307 & suiv. p. 334, n. *b*. p 352.

Mort de l'Impie. tome III, p. 100 & suiv. p. 121, n. *a*. *b*. p. 125 & suiv.

Dispositions du Juste à l'heure de la mort. tome III, p. 109 & suiv p. 125 & suiv. p. 377 & f.

MYSTÈRES. tome II, p. 177 & suiv. p. 188 & suiv. p. 209, n. *a*. & suiv. p. 535 & f. p. 541.

N.

NATIONS. tome I, p. 488, n. *f*. p. 534, n. *c*.—tome II, p. 150, n. *i*. p. 156, n. *m*. Voyez *Luxe*, *Gouvernement*, *Mœurs*.

NATURALISME. *Naturaliste*. tome II, p. 14, 15, 21 & suiv. p. 24 & suiv. p. 42 & suiv. p. 50, n. *c*. p. 57 & suiv. avec les notes; p. 465 & f.—tome III, p. 135, 461, la note; p. 464, la note.

NATURE. tome I, p. 465, 473 & suiv. p. 475

& suiv. Voyez *Homme*, *Nature de l'homme*. Voyez *Système*.
NEEDAM. (M.) tome III, p. 506 & suiv. avec la note *f*.
NEWTON. tome I, p. 61, n. *c*. p. 64. — tome II, p. 228, n. *g*. p. 380, n. *l*.
NIEUWENTYT. tome I, p. 73. — tome II, p. 214, n. *d*.

O.

OBSCURITÉ. Voyez *Retraite*.
OISIVETÉ. tome I, p. 378, 392, n. *d*. — tome III, p. 399 & la note.
OPÉRA. tome II, p. 116 & suiv. p. 118, & la note, p. 136.
ORACLES. t. II, p. 497, n. *b*. — tome III, p. 74, n. *p*.
ORDRE. tome I, p. 57, 64, n. *e*. p. 174, 466, 507. — tome II, p. 406. — tome III, p. 292, n. *k*.
ORGUEIL. Voyez *Amour-propre*.

P.

PASSIONS. tome I, p. 247, la note; p. 292 & suiv. p. 312, 507. — tome II, p. 69 & suiv. p. 82 & suiv. p. 124 & suiv. — tome III, p. 331, n. *a*. p. 439, n. *r*.
Langage des passions. tome I, p. 444 & suiv.
Contraste entre la raison & les passions. tome I, p. 480 & suiv.
Suites naturelles des passions & leur châtiment. tome I, p. 480 & suiv. p. 512.
PATIENCE. tome III, p. 376 & la note.
PATRIE, *ce que nous lui devons*. tome I, p. 31, 313 & suiv. — tome III, p. 273, 457.
PATRIOTISME *François*. tome III, p. 257 & le reste de la Lettre, avec les notes.
PÉCHÉ. tome III, p. 320, 378, 377 & la note.

Péché originel. tome II, p. 188, 303 & suiv. p. 312 & suiv. p. 469 & suiv.
PÉNITENCE. tome III, p. 380 & suiv. Voyez *Conversion.*
PERSÉCUTION. tome II, p. 94, n. *f.*
PETITS-MAÎTRES, *Petites-Maîtresses*, tome I, p. 364, la seconde note, p. 366, 367.
PHILOSOPHIE, *Philosophes.* t. I, p. 131, n. *b.* —tome II, p. 32 & suiv. p. 38 & suiv. p. 46, n. *a.* & suiv. p. 194 & suiv. p. 226 & suiv. n. *x* & *y.* p. 437, n. *f.* p. 529, la note.—t. III, p. 127, la note; p. 139, 144 & suiv. p. 152, la note; p. 179, n *i.* p. 265, 272, 408, la note.
Sur le caractère, les artifices, les ruses, les systêmes dangereux & absurdes des Philosophes de nos jours; *voyez* tout le morceau qui commence page 458 du troisième volume, avec les notes; *voyez* aussi les réflexions qui sont à la suite, page 542 avec les notes.
PIÉTÉ. Sa nature, son prix, sa nécessité, ses caractères; moyens de l'acquérir & d'y persévérer. tome III, p. 365 & le reste de la Lettre, avec la note *d.* p. 419, & toutes les notes suivantes. Voyez *Résignation.*
Fausse piété. tome III, p. 383 & suiv. p. 410, n. *e.* p. 424, n. *k.* p. 427, n. *k.*
PLAISIRS. tome II, p. 112 & suiv. p. 119, 146, n. *g.* p. 262 & suiv.—tome III, p. 330, n *a.* p. 343, n. *g.*
PLINE. Sa Lettre à Trajan. tome III, p. 70.
POLITESSE. (sa vraie) tome I, p. 291, la note.
POLITIQUE. tome I, p. 534, n. *c.*—tome III, p. 317. Voyez *Nations, Mœurs, Gouvernement.*
POPE. tome II, p. 122, n. *p.* Voyez *Vers cités.*
PRÉJUGÉS. tome I, p. 90, 91, 281.—tome II, p. 148, n. *h.* p. 176.—tome III, p. 11 & s. n. *a.* p. 396, 482, n. *i.*

PRESCIENCE. tome I, p. 460 & ſuiv. p. 483, n. *a*.
PRIÈRE. tome I, p. 204, la note.—tome III, p. 393 & ſuiv.
PRINCIPES de nos connoiſſances, tome I, p. 348 & ſuiv. p. 359, n. *a*. & ſuiv.—tome II, p. 184, 189.
Principes de croyance. tome III, p. 405 & *ſ*. avec la note.
Principes moraux. t. I, p. 202 & ſuiv. p. 427, 464 & ſuiv. & les dernières pages de la Lettre XXIV, avant les notes.
PROMENADES PUBLIQUES. tome I, p. 364, la note.
PROPHÈTES. tome II, p. 487 & ſuiv. p. 499, n. *c*.
PROPHÉTIES. tome II, p. 467 juſqu'a la fin de la Lettre, & les notes qui la ſuivent. — tome III, p. 41, 46, 47.
PROTESTANS. Voyez *Egliſe*.
PROVIDENCE. tome I, p. 201 & ſuiv. p. 212, n. *a*.—tome II, p. 506 & ſuiv.—tome III, p. 375 & ſuiv. p. 419, n. *d*.
PUISSANCES. (les deux) tome III, p. 210, 213 & ſuiv. p. 244, n. *p*. p. 295, n. *n*.
PURETÉ. tome I, p. 307 & ſuiv. p. 324, n. *f*. —tome II, p. 68, 69 & ſuiv. p. 91, n. *c*. & ſuiv. p. 162 & ſuiv. p. 509 & ſuiv. p. 519 & ſ.
PYRRHONISME, PYRRHONIENS. Voyez *Sceptiques*.

R.

RAILLERIE, IRONIE. tome III, p. 383, la note, p. 476, la note.
RAISON. tome I, p. 166 & ſuiv. p. 464 & ſuiv. p. 478 & ſuiv. p. 480 & ſuiv. p. 492, n. *h*. & les dernières pages de la Lettre XXIV.—tome II, p. 21, 26 & ſuiv. p. 182 & ſuiv.—tome III, p. 440, n. *r*. Voyez *Loi naturelle*, *Naturaliſme*, *Paſſions*, *Homme*, *Vérité*.

RECONNOISSANCE. tome III, p. 365 & ſuiv. p. 526, la note au bas de la page.
RELIGIEUX. tome III, p. 412, n. *a.* & ſuiv. p. 428, n. *l.*
RELIGION. Née avec l'homme, s'il naquit raiſonnable. tome I, p. 114.
Son influence ſur les mœurs. tome I, p. 26, 45 & ſuiv. p. 78, n. *n.* p. 138 & ſuiv. p. 245, les deux dernières pages de la Lettre XXIV avant les notes.—tome II, p. 451, 519 & ſuiv. p. 542. —tome III, p. 153 & ſuiv. p. 457, 485, n. *l.*
Ses conſolations, ſes reſſources. tome I, p. 31, 150, 199 & ſuiv. p. 403 & ſuiv.—tome II, p. 465, 525.—tome III, p. 126, 247, 255, 418, n. *c. d.* p. 472, la note; p. 486, la note.
Son prix. tome I, p. 129, & les dernières pages de la Lettre XXIV.—tome III, p. 481, la note; p. 525, la première note; p. 528, n. *aa.* p. 533, n. *dd.* & les dernières pages de ce volume.
Elle ne nous permet pas de haïr ceux qui ne penſent pas comme nous. tome I, p. 93.—tome III, p. 212. Voyez *Perſécution.*
Comment elle doit être enſeignée. Voyez *Education.*
Manière de la perſuader. tome I, p. 423.
Elle ne doit pas être arbitraire. tome II, p. 43 & ſuiv.
Fauſſes Religions. tome II, p. 275, 479.
RELIGION CHRÉTIENNE. tome II, p. 42 & ſuiv. p. 62 & la ſuite juſqu'à la fin de la Lettre. p. 84, n. *a.* p. 86, n. *c.* p. 177 & ſuiv. avec les notes, p. 451.—tome III, p. 49, 135 & ſuiv. p. 185 & ſuiv. p. 406 & ſuiv. avec les notes, p. 425, n. *i.* p. 535, n. *dd.* p. 542 & ſuiv.

Ses dogmes, tome II, p. 189, la note; p. 190 & ſuiv.

Suffrages qu'elle compte en ſa faveur. tome II, p. 193, juſqu'à la fin de la Lettre avec les notes correſpondantes.

Etude de la Religion, diſpoſitions qu'elle exige. tome II, p. 180 & ſuiv. p. 251, 270 & ſuiv. Voyez *Vérité*.

Idées que nous devons nous former de la Religion. Ses caractères. tome II, p. 273 & ſuiv. p. 450 & ſuiv.—tome III, p. 162.

Son ancienneté. tome II, p. 280 & toute la ſuite de cette Lettre avec les notes.

Son unité. tome II, p. 467 & toute la ſuite de la Lettre.—tome III, p. 133 & ſuiv. p. 147, 205 & ſuiv.

Force invincible de ce caractère d'unité. tome II, p. 492 & ſuiv.—tome III, p. 162 & ſuiv.

Sa perpétuité. tome III, p. 17 & toute la Lettre XLV, p. 205 & ſuiv. p. 225, n. *i*.

Son excellence ou ſa ſainteté. tome III, p. 125 & toute la Lettre L, avec les notes.

Son enſemble. tome II, p. 191 & ſuiv. p. 495.—tome III, p. 162 & ſuiv. Voyez *Chriſtianiſme*.

REMORDS. Voyez *Conſcience*.

RÉSIGNATION. tome I, p. 102. tome III, p. 189, 90. Voyez *Piété*.

RESPECT HUMAIN. tome I, p. 288.—tome III, p. 80 & ſuiv.

RÉSURRECTION DE J. C. tome III, p. 42 & ſuiv.

Réſurrection des corps. tome II, p. 213, n. *d*.—tome III, p. 316, 322, la note.

RETRAITE. tome III, p. 396, 452, n. *a*.

RÉVÉLATION. Sa néceſſité. tome II, p. 24 & le reſte de la Lettre avec les notes, p. 57 & ſ. p. 84, n. *a*. p. 86, n. *c*. p. 176, 231, n. *z*.

p. 526 & ſuiv.—tome III, p. 191 & ſuiv. p. 470, n. *c.*
Les caractères d'une révélation divine. tome II, p. 274 & ſuiv.
RICHES, RICHESSES. tome I, p. 286 & ſuiv. —tome II, p. 409 & ſuiv. p. 424 & ſuiv. p. 427 & ſuiv. p. 446, n. *p.* & ſuiv.
ROIS. Combien expoſés à la prévention & à l'erreur. tome I, p. 30.
Leur empire ſur les mœurs. tome II, p. 423 & ſuiv. p. 445, n. *o.*
Obéiſſance, amour, fidélité que nous leur devons, & ce qu'ils nous doivent. tome III, p. 257, & le reſte de la Lettre avec les notes, p. 457, 533, n. *cc.* & les ſuiv.
ROMANS. tome I, p. 406 & ſuiv.
ROUSSEAU. (J. J.) On l'a cité en trop d'endroits pour les noter ici; voyez ſeulement tome I, p. 78, n. *n.* p. 165 & ſuiv. p. 191, n. *e.* p. 486, n. *c.* p. 493, n. *i.* Rouſſeau apprécié, p. 494, n. *k.*—tome II, p. 49, 86, n. *c.* & ſuiv. p. 179, la note; p. 382, n. *m.*—tome III, p. 11, n. *a.* p. 54, n. *d.* p. 93, n. *a.* p. 127, la note; p. 152, la note; p. 154, la note; p. 158, la note; p. 168, 177, n. *g.* p. 198, la note; p. 378, la note; p. 388, la note; p. 395, la note; p. 416, n. *b. c. d. e.* p. 427, n. *k.* p. 430, n. *m.* p. 433, n. *o.* p. 468, la note; p. 467, n. *c.* p. 477, n. *f.* p. 482, n. *i.* p. 486, la note; p. 490, la note; p. 521, n. *y.* p. 528, n. *aa.* p. 530, n. *bb.*

S.

SAGESSE. tome I, p. 427.
SAUVAGE. tome I, p. 475 & ſuiv. p. 493, n. *i.* p. 495, n. *k.*

SCEPTIQUE, SCEPTICISME. tome I, p. 329 & ſuiv. p. 338 & ſuiv. p. 351, la note.
SECTES, SECTAIRES. tome III, p. 318, 424, n. *h.* p. 465, n. *b.* Voyez *Egliſe.*
SENS. tome I, p. 308 & ſuiv. Lettre XXIV, n. *a.*
SENSIBILITÉ, SENTIMENT. tome I, p. 283 & ſuiv. p. 372, 398.—tome II, p. 24.
SIMPLICITÉ DE MŒURS, DE GOUT, &c. t. I, p. 225 & ſuiv. p. 229 & ſuiv. p. 236 & ſuiv. p. 286, 366 & ſuiv. p. 378.—tome II, p. 431, n. *a* p. 440, n. *k.* p. 445, n. *o.*—tome III, p. 6.
SOCIABILITÉ, SOCIÉTÉ. tome I, p. 464, 476 & ſuiv. p. 485, n. *c*, p. 488, n. *f.* p. 494, n. *k.* p. 528 & ſuiv.
SOCIÉTÉ CIVILE. tome I, p. 494 & ſuiv. n. *k.*
SOCRATE. tome II, p. 35, 54, n. *e.* p. 65.
SPECTACLES. tome II, p. 16, 17, 102, & le reſte de la Lettre avec les notes qui la ſuivent.
SPINOSA. *Spinoſiſme*, tome I, p. 59, n. *b.*
SUICIDE. tome III, p. 83, n. *a.* p. 545, 550, n. *a.*
SYSTÊME DE LA NATURE. tome III, p. 459. Voyez le morceau qui a pour titre le *grand Œuvre*, avec les notes.

T.

TALENS. tome I, p. 424 & ſuiv.—tome III, p. 318.
TEMPS. tome III, p. 400 & ſuiv.
THOMAS. (M.) tome III, p. 337 & ſuiv. n. *d.* p. 546, la note.
TOLÉRANCE. tome II, p. 45, 78 & ſuiv. p. 95, n. *f. g.*—tome III, p. 476, 483 & ſuiv.
TRINITÉ. tome II, p. 185 & ſuiv. p. 210, n. *b. c. d. p.* 530 & ſuiv. Voyez *Myſtères.*
TRUBLET. (l'Abbé) tome III, p. 484, la note.

V.

VANITÉ. Voyez *Amour-propre.*
VASSAUX. Devoirs envers eux. tome I, p. 103 & suiv.
VENGEANCE. tome III, p. 7 & suiv. p. 355, 358 & suiv.
VÉRITÉ. tome I, p. 248 & suiv. p. 262, n. *f.* p. 341 & suiv. p. 348 & suiv. p. 417 & suiv. p. 426, 444, 525, la note.—tome II, p. 251.—tome III, p. 449 & suiv. p. 472, la note; p. 531, la note.
Règles de vérité. tome I, p. 352 & suiv. p. 356 & suiv.
Vérités les plus importantes discutées dans ces Lettres. tome III, p. 405 & suiv.
VERS cités dans le cours des Lettres ou dans les notes de l'Editeur. tome I, p. 42, 59, 105, 130, 132, 258, 299, 358, 388, 446, 488, 492, 532. — tome II, p. 85, 146, 183, 200, 225, 226, 228, 544.—tome III, p. 274, 405, 430, 466, 468.
VERTU, n'est point un préjugé, tome I, p. 462 & suiv.
Doit être forte & courageuse. tome I, p. 286 & suiv. p. 321, n. *d.* —tome III, p. 12 & suiv. p. 362, 395, la note; p. 439, n. *r.*
Doit être simple & sans faste. Voyez *Simplicité.*
Est la parure du sexe. tome I, p. 365, la note.
Ce qui peut contribuer à la former en nous & à l'y conserver. tome I, p. 286 & suiv. p. 374, 427, & les dernières pages de la Lettre XXIV, avant les notes.—tome II, p. 67 & suiv. p. 416.—tome III, p. 393 & suiv. jusqu'à la fin de la Lettre.
Ses charmes & sa récompense. tome I, p. 509 & suiv. p. 514 & suiv. p. 518, 532, n. *a. b. c.*